

**VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE**

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI
PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT D'URVILLE,
Capitaine de vaisseau,

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ

sous la direction supérieure
DE M. JACQUINOT, CAPITAINE DE VAISSEAU, COMMANDANT DE LA ZÉLÉE.

—
HISTOIRE DU VOYAGE,
PAR M. DUMONT D'URVILLE.

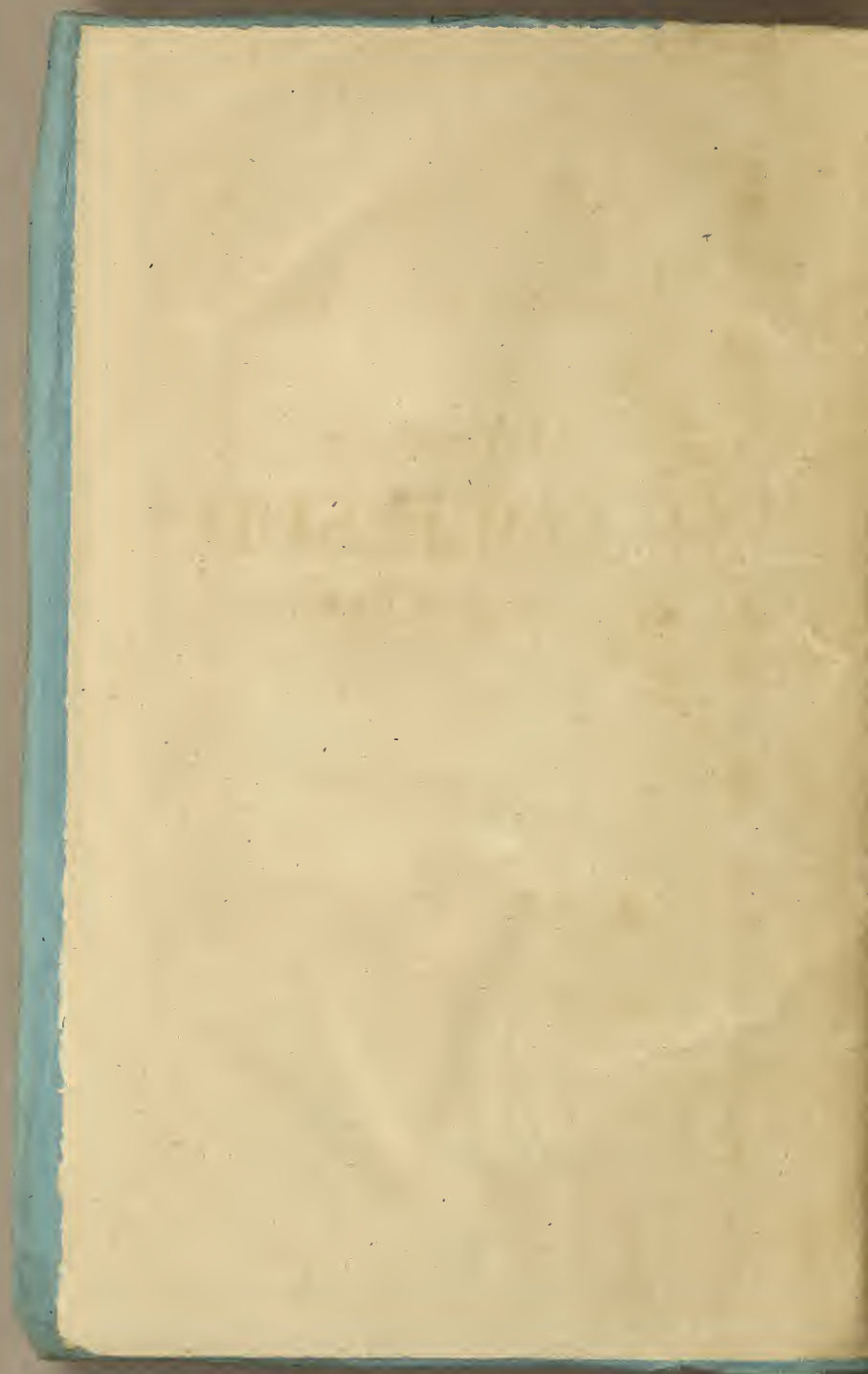
TOME QUATRIÈME.

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

—
1842.



VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE.

IV.



A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de Cassation,
rue des Noyers, 37.

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OcéANIE

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI
PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT D'URVILLE,
Capitaine de vaisseau,

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ

sous la direction supérieure

DE M. JACQUINOT, CAPITAINE DE VAISSEAU, COMMANDANT DE LA ZÉLÉE.

—
HISTOIRE DU VOYAGE,

PAR M. DUMONT D'URVILLE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

1842.

PPJCB


AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous avons déjà annoncé que la mort de M. le contre-amiral Dumont-d'Urville n'apporterait aucun retard à la publication du *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*.

Par une première décision ministérielle, en date du 25 mai dernier, M. Vincendon-Dumoulin, ingénieur-hydrographe de l'expédition, a été chargé de continuer les parties que s'était réservées feu M. Dumont-d'Urville.

A cette époque, M. le capitaine de vaisseau Jacquinot avait été appelé au commandement du vaisseau le *Généreux*. Cette haute mission confiée au commandant de la *Zélée* devait nous faire craindre qu'il ne pût point coopérer à la publication d'un voyage auquel il avait pris une part si active et si glorieuse ; mais, par une ordonnance nouvelle, en date du 12 août der-

nier, S. E. M. le ministre de la marine a bien voulu confier à M. le commandant Jacquinet la direction supérieure de l'ensemble des travaux. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer aujourd'hui que cet officier supérieur qui trois fois fut le compagnon de M. Dumont-d'Urville dans ses voyages autour du globe, a bien voulu accorder son haut patronage à la publication de cette dernière œuvre de l'infortuné amiral.



AVERTISSEMENT.

La mort vient de frapper du même coup M. le contre-amiral Dumont d'Urville, sa femme et son fils.

L'événement malheureux du 8 mai a jeté trop de deuil sur la France entière, pour qu'il soit utile de rappeler ici les tristes circonstances de ce drame affreux.

Par lettre officielle du 25 mai dernier, S. E. M. le ministre de la Marine a bien voulu me confier le soin de continuer la publication de la partie historique que s'était réservée le commandant des corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*.

En acceptant cette tâche aussi difficile que laborieuse, j'éprouve le besoin de rassurer les lecteurs dont l'intérêt s'est manifesté d'une manière non équivoque, pour la publication déjà

avancée du *Voyage au Pôle Sud et dans l'Océanie*.

On a retrouvé dans les papiers de M. d'Urville les journaux qu'il avait rédigés avec soin pendant le cours de sa longue campagne. Tous ces journaux, ainsi que ceux de MM. les officiers qui partagèrent sa dernière expédition, ont été remis entre mes mains par les soins de M. le ministre de la Marine.

Bien que le mode adopté par M. le contre-amiral Dumont d'Urville pour la publication de son ouvrage ait donné lieu à plus d'une critique, en acceptant cet héritage, je me suis imposé la condition de ne rien y changer. Du reste, ce n'est point sans de mûres réflexions que cet officier-général avait arrêté le plan de son ouvrage, et certes, je n'ai point la prétention de me croire meilleur juge en pareille matière, qu'un homme qui, à si justes titres, a obtenu une réputation aussi belle et comme marin et comme savant.

La suite de l'histoire du Voyage au pôle Sud sera donc la continuation du journal de M. Dumont d'Urville, débarrassée de tout ce qui, par sa spécialité, doit être reproduit ail-

leurs. Je chercherai surtout à continuer ce style simple et modeste qu'il avait adopté dans les volumes qu'il a déjà publiés, et où le lecteur semble pour ainsi dire assister à la conversation du voyageur. Ce ne sera qu'avec la plus grande réserve que je puiserai dans mon journal particulier que j'ai tenu avec soin pendant tout le cours de la campagne, et ce ne sera que pour y rechercher des détails pour lesquels M. d'Urville aurait compté sur ses souvenirs.

Je continuerai aussi à donner des extraits des journaux de MM. les officiers, seulement je tâcherai de réunir dans une même note tout ce qui, étant tiré du journal d'un même officier, aurait trait à un même peuple ou à un même fait, et j'y renverrai le lecteur à la fin de chaque chapitre. Par là j'espère que chaque note aura l'avantage de former une narration plus complète et aussi d'un intérêt mieux senti. J'éviterai en outre, autant qu'il sera possible, tout extrait qui ne présenterait pas des vues nouvelles ou des renseignements utiles.

Si je n'ai point cru devoir refuser le mandat qui m'a été confié, et que je n'ai point sollicité, c'est que j'ai compris que M. le ministre de la

Marine avait recherché en moi mon zèle et mon dévouement pour mon ancien commandant, bien plus que les qualités et les talents qui caractérisent l'écrivain. A ce titre je m'enorgueillis de cette marque d'estime, avec d'autant plus de raison, que par la nature de mes travaux et des études toutes spéciales auxquelles je me suis livré, je n'avais aucun droit pour aspirer sans présomption à une pareille faveur.

Je déclare donc ici assumer sur moi seul la responsabilité de tout ce qui pourrait choquer le lecteur, et je le prie de rapporter à M. Dumont d'Urville toutes les remarques utiles qui se rencontrent dans ses journaux, dont cette relation sera la fidèle reproduction.

C. A. V.-DUMOULIN.

Paris, le 3 juin 1842.

CHAPITRE XXV.

Séjour à Nouka-Hiva.

A peine l'ancre est-elle tombée, que nous sommes entourés par une foule de pirogues. Les naturels qui les montent sont avides de nous rendre visite, mais leur attitude méfiante indique qu'un peu de frayeur se mêle à leur curiosité. Du reste très-peu se montrent armés; leurs pirogues ne contiennent que des provisions en petite quantité. En s'approchant de nous, ils témoignent peu d'empressement à monter à bord; ils semblent même attendre, avant de s'y aventurer, que nous ayons fait preuve d'intentions pacifiques.

1838.
26 Août.

Tout à coup, l'attention générale est détournée vers un point tout nouveau : non loin de nous, un bruit confus de voix glapissantes s'élève du sein de la mer, et se rapproche sans cesse. D'abord je n'aperçois qu'une foule de têtes noires au-dessus des eaux; mais bientôt je ne puis douter que

1838.
Aout.

ce ne soit l'essaim complet des jeunes beautés de l'île, qui, fidèles à leurs anciennes coutumes, viennent prendre nos navires à l'abordage. Pour éviter un premier moment de désordre, qui ne pouvait manquer de suivre une invasion si extraordinaire, je donne l'ordre de hisser les filets d'abordage. Moins réservées que les hommes, les femmes accostent les corvettes, et s'accrochent à tout ce qui peut faciliter l'escalade. En un moment elles arrivent sur les bastingages, mais là elles trouvent les filets solidement tendus, qui leur opposent un obstacle qu'elles n'osent point franchir. Toutefois, elles auraient certainement essayé de le surmonter, si on ne leur eût fait signe qu'elles devaient rester tranquilles. Pour consoler ces pauvres créatures, je leur fais dire qu'à la nuit je les laisserai pénétrer dans le navire, et dès ce moment elles restent paisiblement debout, causant entre elles, et formant tout autour des corvettes une ceinture vivante d'un effet aussi bizarre que nouveau.

Pl. XLI.

La plupart de ces filles ont de douze à dix-huit ans, mais quelques-unes sont beaucoup plus jeunes et n'annoncent guère plus de huit à dix ans. Toutes sont à l'état de nature; elles n'ont d'autre vêtement que le ceinturon étroit qui leur entoure les reins. Elles sont généralement plus blanches que dans les autres archipels de l'Océanie. Avec des mains et des pieds bien tournés, une gorge bien placée, des yeux vifs et expressifs, plusieurs ont encore des minois assez agréables, et quelques-unes même peuvent

passer pour gentilles. Toutefois, je ne trouve point là ces beautés remarquables et ces nymphes délicieuses dont plusieurs navigateurs et surtout Porter et Paulding font des descriptions si pompeuses.

1838.
Août.

On dira, il est vrai, que je ne puis être pour elles qu'un juge bien sévère, avec mes idées taciturnes et ma santé peu florissante; mais il en est autrement pour ces jeunes officiers et ces ardents marins, pour qui la relâche de Manga-Reva n'a fait qu'ajouter aux privations de deux mois de traversée. Aussi la vue de ces beautés toutes nues, qui sont là étalant leurs charmes sous toutes les formes et semblant les provoquer du geste et du regard, leur cause de bien fréquentes distractions. Toutefois, je dois dire à leur louange qu'ils sont patients et raisonnables. Les travaux s'exécutent paisiblement, et l'heure désirée est attendue, sinon avec patience, du moins sans murmures et sans aucune infraction à la discipline.

Ce soir, à 6 heures, le coup de canon de retraite sera tiré par l'*Astrolabe*, et aussitôt les filets d'abordage s'abaisseront. Sans doute je dois m'attendre à quelques reproches de la part des esprits sévères, qui ne voudraient voir là qu'un acte de faiblesse ou de condescendance coupable de ma part; mais c'est après de mûres réflexions que je crois qu'une liberté entière est encore le moyen le plus sûr de prévenir les désordres. Si j'avais cherché à isoler mes matelots à bord, ils eussent constamment été entraînés vers la terre où les conviaient les plaisirs, je les aurais volontairement exposés aux infractions les plus graves à la discipline

1838.
Août.

du bord, sans rien sauver de leur moralité. En outre, des désirs facilement satisfaits sont bientôt éteints. Enfin, je sais que la présence des filles à bord des navires est une sorte de garantie contre les intentions hostiles des naturels, s'il leur prend envie d'en concevoir.

En général les hommes sont mieux que les femmes, ils s'accordent parfaitement avec les descriptions qui ont été faites, et me rappellent bien les portraits des chefs que M. Krusenstern a donnés dans son ouvrage. Plusieurs d'entre eux annoncent la vigueur, la force et même l'intelligence. Il est certain qu'ils doivent occuper un degré élevé dans l'échelle des nations polynésiennes, et je crois qu'avec de l'éducation et de bons exemples, on pourrait en faire une peuplade intéressante. Malheureusement, par suite de leur contact avec les Européens, ils n'ont fait jusqu'ici que perdre le peu de qualités qu'ils avaient, et n'ont acquis que les vices de leurs hôtes. A la suite de la civilisation, les maladies ont rapidement étendu leurs ravages au milieu de cette population, et souvent ces malheureux, couverts de plaies hideuses, ignorant les moyens de se traiter, voient arriver la mort dans les souffrances affreuses dont ils ont puisé le germe dans les plaisirs des sens. Je dois dire cependant que la majeure partie des maladies de ce peuple est attribuée à d'autres causes.

Parmi les hommes à qui j'ai interdit sans exception les accès du navire, il s'en présente un, nommé *Opou-Vahiné*, qui me frappe par la régularité de ses

formes, la beauté de ses traits, et son intelligence. Pour lui je lève la consigne et je l'admets à bord. Il paraît très-sensible à cette faveur, et se comporte très-décemment. Cependant il n'appartient qu'à la classe moyenne de la société; du reste, aucun chef de quelque importance ne s'est présenté à bord, lors de notre arrivée. C'est ce que me dit Hutchinson, dont j'obtiens encore les renseignements suivants :

1836.
Août.

On n'avait point vu à Nouka-Hiva la frégate la *Venus* ni entendu parler des missionnaires qu'elle devait apporter. Le dernier bâtiment de guerre qui y avait passé était la corvette le *Vincennes*, qui y avait montré le pavillon des Etats-Unis trois ans auparavant. En ce cas ce navire aurait paru deux fois dans l'archipel Nouka-Hiva, car c'est encore le *Vincennes* qui, en 1829, y apporta le missionnaire Stewart. Le véritable chef de cette vallée aurait dû être *Mouana* dont Stewart a fait mention. Mais les naturels n'ayant point voulu écouter un missionnaire anglais qui s'était établi dans cette baie sous la protection du chef, *Mouana* avait pris le parti de quitter l'île avec le missionnaire. En partant il avait menacé ses sujets de venir avec un bâtiment de guerre *meneve* (man-of-war) pour les tuer ou les faire chrétiens. *Mouana* était parti depuis deux ou trois ans. On le croyait pour le moment à *Taïti* ou à *Rotouma*. Les dignes Nouka-Hiviens, qui ne goûtaient pas du tout l'alternative dans laquelle les avait laissés leur roi lors de son départ, avaient grand peur de son retour. Aussi

1838.
Aout.

la présence de nos navires, qu'ils soupçonnaient de ramener *Mouana*, leur causa d'abord une grande inquiétude, et il faut reconnaître que leurs craintes avaient quelques fondements après les menaces de leur auguste souverain. C'est là l'explication des questions répétées que m'adressaient à chaque instant les hommes et même les femmes en me disant d'un air inquiet *Mouana? Mouana?* que je confondis d'abord avec *meneve? meneve?* (vaisseau de ligne). Je croyais comprendre qu'ils voulaient m'exprimer leur inquiétude et leur surprise à la vue de deux navires de guerre dans leurs îles, mais bientôt je compris qu'ils voulaient savoir si leur roi se trouvait sur nos navires, et s'ils étaient menacés par son retour dans leur indépendance chérie. Aussi je m'empressai de les rassurer, et ils en avaient réellement besoin, car nos premières réponses, toujours affirmatives lorsqu'ils me criaient *Mouana*, les avaient de plus en plus confirmés dans leurs craintes.

Depuis l'absence du chef suprême, la vallée reconnaît trois chefs principaux, nommés *Nia-Hidou*, *Vavai-Noui* et *Pakoko*, mais leur supériorité était plutôt morale et religieuse, que positive et absolue; leur autorité paraît se réduire aux seuls privilèges d'imposer le *tabou*, et de présider certaines cérémonies qui ont déjà beaucoup perdu de leur importance aux yeux de ces sauvages.

Hutchinson se loue beaucoup de la conduite des naturels à son égard, et à celui de tous les Européens.

établis parmi eux. Il croit que nous n'avons à redouter de leur part aucune insulte, aucun acte de violence. Mais en même temps il nous engage à nous défier constamment de leur avidité et de redouter leurs larcins; car ils ont conservé pour le vol un goût tout particulier.

Les cochons sont dans ce moment *tabous* dans la vallée de *Nouka-Hiva*, c'est dire qu'il ne nous sera pas possible d'en acheter; mais pour de la poudre et des fusils, nous pouvons nous en procurer dans les vallées voisines des *Tai-Piis* de *Tai-Hoa* ou de *Ata-Touka*. Les *Tai-Piis* sont constamment en guerre avec les naturels de notre baie. Du reste, toutes ces tribus sont peu redoutables par le nombre de leurs combattants; la vallée de *Nouka-Hiva* ne compte guère plus de mille habitants; leurs voisins, les *Hapas*, sont encore moins nombreux, et le chiffre des *Tai-Piis* ne s'élève pas au-delà de deux mille. Les habitants du sud de l'île auraient, dit-on, renoncé au cannibalisme, tandis que ceux de la bande nord auraient conservé ces horribles festins. Hutchinson ne connaît pas grand'chose de la religion de ces sauvages, du reste elle est presque abandonnée. Les objets les plus directs de leur culte sont les reliques de leurs chefs ou de leurs prêtres. Lorsque ces derniers sont parvenus à un âge avancé, il arrive souvent que même de leur vivant on leur donne les titres et les pouvoirs des dieux (*atouas*). Le nom du chef le plus vénéré était celui d'*Akaii*.

1838.
Août.

Le capitaine du navire américain le *Roscof* vient

1838.
Août.

me rendre sa visite. Il fait la pêche du cachalot, mais sur 2,600 barils que comporte le chargement de son navire, il n'a pu encore en recueillir que 400, et il y a vingt-deux mois qu'il tient la mer. Aussi se plaint-il amèrement de son métier, qu'il regarde comme fort peu avantageux, quoique très-pénible. Le *Roscof* vient de Taïti, où il n'a fait que passer; les vivres, dit le capitaine, y sont à des prix si exorbitants, qu'il est presque impossible aux baleiniers de s'en procurer. M. et Mme Moerenhout avaient été assaillis durant la nuit par deux brigands, dont le but était de les assassiner. On conservait l'espoir de voir M. Moerenhout se rétablir, mais sa femme était dans un état désespéré. M. Pritchard venait de recevoir le titre de consul de l'Angleterre; je m'étonne que le cabinet de St-James ait pu oublier à ce point tout sentiment d'humanité et de dignité nationale.

Le capitaine du *Roscof* avait aussi passé à l'île *Charles*, dans les *Galapagos*. *Villamil* avait quitté sa colonie naissante de buveurs d'eau; son successeur *Sanchez* avait été fusillé par ses administrés, et le gouvernement de Colombie s'était emparé de l'établissement.

Empressé de reconnaître les lieux, immédiatement après mon dîner, je descends avec M. Roquemaurel pour faire un tour de promenade. Hutchinson est notre guide. Je vois d'abord avec satisfaction que l'eau pourra se faire facilement devant les corvettes, en ayant toutefois le soin de descendre les pièces vides sur la grève, puis de les rouler pour les embarquer

sur les chaloupes lorsqu'elles seront pleines; la mer semble briser avec force à la plage, et les embarcations ne doivent jamais y rester échouées.

Nous traversons ensuite le village. Il se compose de cases éparses, établies sans ordre au fond de la vallée, et ombragées par des bouquets d'arbres de toutes espèces. Quelquefois les naturels les plus prévoyants entourent leurs demeures de petits vergers où ils cultivent des patates douces, du taro, et même quelques pommes de terre. Ces sauvages évidemment habitués à voir fréquemment des visages européens, témoignent peu de curiosité à notre aspect. Ils cheminent tranquillement près des officiers qui sont descendus à terre, et cherchent par des échanges à en obtenir quelques bagatelles. Du reste, ils entendent parfaitement le commerce à leur profit. Nous remarquons quelques cochons près des habitations, mais fort peu de poules.

Vers le centre du village, et sur le bord d'un ruisseau peu abondant, nous admirons un immense figuier (houa) dont les cimes touffues couvrent un espace immense. Aux environs j'observe de larges et hautes murailles construites en pierres sèches, et qui sans but aujourd'hui, ont dû appartenir jadis à de splendides morais. Toutes les remarques que j'ai pu faire pendant mon séjour à Nouka-Hiva, m'ont conduit à penser que cette tribu a été jadis bien plus nombreuse et bien plus puissante qu'elle ne l'est aujourd'hui.

En revenant au bord de la mer, Hutchinson me

1838.
Août.

Pl. XLIII.

1838.
Août.

montra la case qu'occupait le missionnaire. C'était un des plus beaux édifices de la vallée qui, par sa position et ses dépendances, devait être jadis une demeure fort agréable. Les naturels, disait Hutchinson, ne faisaient aucun cas du missionnaire; mais ils cherchaient surtout à lui enlever le peu d'objets européens qu'il possédait. Ils employaient toute leur adresse pour se munir de papiers et de livres, dont ils se servent pour fabriquer des cartouches, et dont pour cela ils sont fort avides. Ils ne connaissaient aucun obstacle lorsqu'il s'agissait de saisir ces objets, ils enlevaient les portes et détruisaient les murailles de bambous et même celles de pierres, lorsqu'ils ne pouvaient pas les franchir. Quelques naturels séduits par les charmes de la femme du missionnaire, cherchèrent à s'en rapprocher, mais ce saint apôtre ne voulut point pousser la charité jusqu'à l'oubli de ses droits comme époux, et il finit par trouver par trop indiscrets ces bons sauvages si indifférents de leur côté sur les actions de leurs propres femmes et qui ne concevaient pas trop les répugnances du mari.

Un peu plus loin, Hutchinson me montra la demeure de Nia-Hidou, son patron, et l'un des trois grands personnages de la baie. Je me proposais d'aller lui rendre ma visite, mais à notre approche ce valeureux chef avait décampé, et malgré les cris de notre guide américain qui l'appelait de toutes ses forces, il se montrait peu empressé de paraître devant nous. Enfin d'un petit bois d'*Hibiscus*, où il s'est réfugié, il se hasarda à répondre à Hutchinson. Il fallut toute la rhé-

torique de notre Américain pour déterminer ce malheureux à nous attendre. Je le trouvai au milieu de ses femmes et de ses enfants, tout tremblants à notre approche. Pour apaiser leur frayeur, je leur fis quelques cadeaux; mais je fus bien vite convaincu que le meilleur moyen était de m'éloigner; c'est ce que je fis.

Partageant les inquiétudes de ses compatriotes, le pauvre Nia-Hidou s'était sans doute persuadé que je venais rétablir *Mouana* sur le trône, et les missionnaires dans l'île, et que pour premier acte d'autorité je venais saisir sa personne pour la mettre en lieu de sûreté. Nia-Hidou est un homme d'une quarantaine d'années. Sa tournure est commune, sa taille peu avantageuse et sa physionomie un peu niaise. Je doute fort que cet homme ait jamais été un grand guerrier, et il est heureux pour lui que sa naissance l'ait placé dans une position élevée; car il est probable qu'il ne se serait jamais beaucoup élevé par son mérite personnel. Sa cabane, construite suivant la forme adoptée dans ce pays, offrait cependant quelques commodités et un certain commencement de confortable européen, quelle devait sans doute au goût d'Hutchinson, le conseiller de Nia-Hidou.

Enfin, je reviens le long du rivage, qui sauf quelques plages de sable, est presque entièrement couvert de gros galets, ce qui en rend l'accès peu facile pour les embarcations. Quelques groupes de naturels, presque entièrement composés d'hommes, s'occupent sur la grève, les uns à prendre le frais, les autres à

1838.
Août.

1838.
Août.

se baigner. Enfin quelques-uns sont paisiblement groupés autour des embarcations qui attendent à la plage.

En regagnant mon canot, je visitai une colline dénudée et peu élevée qui forme une presqu'île, s'avancant légèrement dans la mer, et offrant un petit abri aux embarcations. Il y a là une assez jolie petite plage de sable sur laquelle viennent accoster les canots; grâce à la presqu'île le ressac n'y est pas très-fort, et les embarcations y trouvent un débarcadère assez commode. Précisément au pied de la colline et sur le bord de la grève se trouve l'habitation de *Patini*, qui fut 25 ans auparavant la maîtresse de Porter, qui en célébra la beauté tout en se plaignant de ses nombreuses infidélités. Fille du vieux roi Rata-Noui, elle était parente du jeune roi Mouana, auquel elle paraît encore aujourd'hui porter un vif intérêt. Cette femme qui doit avoir au moins 40 ans, est encore bien conservée. Sa figure est agréable et ses manières ont quelque chose de noble et de distingué, qui la distingue facilement de ses compagnes. Elle s'est constituée sur-le-champ l'amie des Français, et en effet elle fait preuve pour nous de toute la bienveillance possible.

Malheureusement elle ne paraît avoir aucune autorité sur ses sujets, bien que ces derniers lui accordent le titre pompeux de reine (*quini*, qui évidemment vient du mot anglais *queen*). Elle m'invita à entrer dans sa case, pour me demander mes bons offices en faveur de deux de ses parents qui, couverts

1833.
Août.

d'ulcères, offraient le plus hideux spectacle. Sans doute Patini s'était fait une haute idée de la médecine européenne, et elle me croyait doué de toute la science d'Esculape. Du reste, elle était si accoutumée à cette vue dégoûtante, qu'elle paraissait à peine s'en apercevoir. C'était une pensée bien douloureuse que celle de songer qu'un homme souvent beau et bien portant pouvait à chaque instant être attaqué par une maladie aussi cruelle. Un aventurier espagnol, d'une mauvaise mine, aguerri contre de pareilles craintes, servait dans ce palais sauvage, et était à la fois l'amant aimé et le serviteur de cette reine.

Pl. LV.

Près de cette maison, je distingue un morai de chef. La hauteur des signes hiéroglyphiques qui couvrent les arbres environnants, le nombre des banderolles colorées qui flottent au gré des vents, indiquent la destination de ce petit monument.

Je fais à Patini quelques petits cadeaux dont elle paraît satisfaite, puis je me rembarque, et je rentre à bord vers six heures.

Le coup de canon de retraite venait de retentir dans la rade, et l'accès des corvettes avait été permis aux tendres Nouka-Hiviennes. Aussi à mon arrivée je trouve le pont du navire envahi par les jeunes filles qui rient, chantent et folâtraient avec toute liberté. Nos galants matelots empressés autour d'elles se disputent leurs faciles faveurs. A chaque coin du navire se présentent des scènes burlesques, des groupes animés, dignes du pinceau de Callot, mais qu'il serait difficile de décrire. Bientôt las d'un spectacle où

1838.
Août.

tout mon rôle se réduit à celui d'observateur, je me réfugie dans ma dunette. en faisant la défense aux nymphes nouka-hiviennes d'en approcher à plus de dix pas.

Enfin, la satiété, les fatigues, et surtout la fraîcheur de la nuit apaisent par degré l'ardeur de nos matelots. Vers minuit, les femmes réunies, forment un cercle, et exécutent une danse lascive, dont elles attendent sans doute les plus beaux résultats de séduction, et ensuite tout rentre peu à peu dans le silence, et le reste de la nuit s'écoule paisiblement.

27.

Au point du jour, M. Roquemaurel me fait demander ce qu'il faut faire des femmes; ma réponse est de les renvoyer à terre, par la même voie qui les avait conduites à bord des corvettes. Et aussitôt M. Roquemaurel, sans autre explication, met cet ordre à exécution. La suite en est un bain matinal qui n'est pas du tout du goût de nos belles; un moment même il y a de l'hésitation parmi elles, mais enfin deux ou trois, prenant bravement leur parti, sautent à l'eau, et le reste de la troupe ne tarde pas à les imiter. On m'assure cependant que la décision n'a point été prise sans de forts murmures parmi le troupeau féminin, et sans avoir maudit le commandant du navire, si indifférent pour tant de charmes. Je ris de bon cœur et m'applaudis de ce qui est arrivé, prévoyant dès-lors un abandon complet, et espérant ne plus voir se renouveler l'orgie de la nuit dernière. Pour certaines raisons particulières j'avais pu consentir pour une fois aux scènes qui venaient de se passer, mais je n'étais

nullement disposé à les voir se renouveler tous les jours que je voulais encore passer à ce mouillage.

Pendant une bonne partie de la nuit, les eaux de la baie ont été éclairées par une brillante illumination. C'étaient les naturels qui pêchaient dans leurs pirogues au moyen de tisons enflammés. Ils prennent une grande quantité de petits poissons qui vivent dans la baie, réunis en troupes nombreuses. Du reste, tous ces flambeaux qui jettent une puissante lumière, produisent un spectacle très-animé, d'un effet bizarre et tout nouveau pour nous.

Pendant le temps que nous devons passer au mouillage, M. Marescot est chargé de lever le plan de la baie, travail dont il s'occupe avec beaucoup de zèle et d'assiduité.

La chaloupe sera exclusivement occupée à faire notre provision d'eau, et elle fera trois cargaisons complètes dans la journée.

Hutchinson se charge de procurer à la mission son chargement de bois à brûler, moyennant quelques haches et herminettes, mais il faut que nos matelots aillent le couper, car notre Américain manque d'outils pour cela.

Vers midi, je me rends à terre avec M. Jacquinet; notre intention est de faire un tour de promenade dans l'île, et dans ce but nous nous dirigeons vers le fond de la vallée. Nous y remarquons partout une végétation vigoureuse et variée. Nous y rencontrons encore quelques morais ruinés, indices certains que jadis la population fut bien plus considérable. A une petite

1838.
Août.

distance de la mer nous trouvons encore quelques traces de cultures et d'habitations aujourd'hui non occupées, qu'entourent de beaux bosquets de cocotiers et d'arbres à pin.

Au bord d'un petit champ de patates, je trouve un individu de mauvaise mine, que j'aurais certainement pris pour un sauvage dont il a la couleur, s'il ne m'eût constamment répondu en anglais. Il se dit natif de *Rhode-Island* (États-Unis), et depuis quelques années il s'est établi dans l'île. Sans doute, il y est arrivé à la suite de quelque navire américain, dont il n'a pas consulté le capitaine avant de l'abandonner.

Il me réitère l'assurance que les naturels sont incapables de faire du mal aux Européens, et cependant il ne se font aucun scrupule de manger tous les Tai-Piis qui tombent entre leurs mains. Il me raconte même que, lors de son arrivée, il y a deux ou trois ans, les habitants de Nouka-Hiva n'hésitèrent pas à assommer un Américain établi depuis huit à dix jours parmi eux, parce qu'il avait volé les patates d'un chef puissant. Sur le moment, les cannibales se contentèrent de manger l'œil droit de leur victime et il enterrent le corps ; mais deux jours après ils l'exhumèrent et le dévorèrent en entier. Un navire de guerre américain qui passait quelques temps après l'événement, envoya des soldats armés pour s'emparer du chef qui avait été l'auteur du coup, mais celui-ci put s'enfuir dans les montagnes et par suite éviter toute correction.

1838.
Août.

Nous franchissons ensuite une colline tapissée par une belle et riche pelouse qui pourrait fournir d'excellents pâturages pour des bestiaux, et nous rentrons dans la vallée où se trouve la plus grande partie des habitations. Les cases y sont disposées d'une manière assez pittoresque, presque toutes sont entourées de petits vergers clos de murailles. Quoique petites, les maisons sont assez solidement bâties, le plus souvent elles sont élevées sur de petites terrasses, qui les mettent à l'abri des ravages que pourraient leur causer les torrents d'eau de pluie qui doivent descendre de la montagne par les temps d'orage. La porte est généralement très-basse, quelquefois de petits escaliers servent pour monter sur les terrasses, souvent c'est une simple échelle assez mal construite, ou même une pente rapide qui rendent encore l'accès de ces plates-formes plus difficile. A l'intérieur on ne remarque que quelques nattes en paille étendues sur le sol; deux poutres séparées par un espace de 1 mètre à 1^m 40 servent l'une d'oreiller, et l'autre d'appui pour les pieds; cet ensemble forme le lit de toute la famille, et compose tout le mobilier de la maison. Enfin des corbeilles, des sacs, des vases en cocos, et des nattes sont suspendus au plafond et le long des murailles de la cabane.

Dans toutes les cases où nous jetons les yeux, nous voyons les hommes étendus nonchalamment sur le sol, et semblant ne connaître d'autres occupations que celle de dormir; les femmes sont chargées de tous les soins et tracas du ménage. Quelques-uns de ces sau-

1838.
Aout.

vages, sans se déranger, nous invitent à entrer et à prendre place à leurs côtés, mais le plus souvent ils se contentent de nous regarder d'un air indifférent, sans daigner se déranger de leur position.

Nous reconnaissons dans plusieurs de ces habitations quelques-unes des jeunes filles qui avaient passé la nuit à bord des corvettes. Elles ont l'habitude de s'envelopper dans des nattes enduites de poussière de *curcuma*, qui teignent leur corps en jaune et lui communiquent une odeur très-forte et assez désagréable. Ces femmes attachent un grand prix à ce complément de toilette, non-seulement à cause des parfums assez nauséabonds qui en sont la suite, mais encore parce que la poussière de curcuma passe pour donner à la peau beaucoup de souplesse et de poli.

Notre promenade nous conduit encore devant l'habitation du chef Nia-Hidou. Cette fois nous le trouvons occupé à déjeuner à l'ombre d'un bel *Hibiscus*; il est entouré de ses femmes et de ses gens; il semble bien plus rassuré que la veille et il nous offre poliment quelques patates douces auxquelles nous goûtons. M. Goupil même a déjà commencé le portrait de ce chef qui laisse toute liberté à cet égard à notre zélé dessinateur. Je vais ensuite jusqu'à l'habitation de Hutchinson, et je me repose quelques instants sous sa cabane; je la trouve semblable à toutes celles que j'ai déjà visitées. Cependant elle est un peu mieux aménagée, et parmi les objets suspendus à ses murailles, j'en remarque quelques-uns de fabrique européenne.

1838.
Août.

Hutchinson venait de m'offrir une arme provenant de l'île Houa-Poou, et je le gratifie en retour d'un verre d'eau-de-vie dont il est très-friand. Sa fille, âgée de 8 à 10 ans, le voyant savourer avec délices ce nectar inconnu pour elle, le supplie instamment de le lui faire goûter ; mais Hutchinson lui observe qu'elle mourra infailliblement si elle boit après ce *tabou-tabou* (en me désignant ainsi comme un homme élevé au plus haut degré). La jeune fille me regarde alors avec effroi, et dès-lors elle refuse avec persistance ce qu'elle désirait si vivement un instant auparavant. Mes invitations pressantes, les signes d'amitié par lesquels je cherche à la rassurer, rien ne peut vaincre sa répugnance à cet égard.

De la case même de notre Américain, on aperçoit à travers l'ouverture de la baie, les sommets de l'île Houa-Poou. Cette circonstance me suggère l'idée de le questionner sur l'existence de l'île *Tiberonnes*. Hutchinson m'assure, sans hésiter, que les habitants de Houa-Poou avaient connaissance de cette île, et qu'ils allaient même quelquefois la visiter. Sur leur rapport, il affirme que cette terre est haute, et que sur toute sa côte on ne trouvait qu'une petite plage de sable où les canots peuvent accoster quand le temps est beau. Il n'y a en ce moment qu'un seul naturel qui y a été abandonné par quelque pirogue de sauvages. Les naturels n'estiment la distance de Houa-Poou que de 50 lieues environ, ce qui pour eux représente une journée et demie de navigation.

Rentré à bord de la corvette, mon maître d'hôtel

1833.
Août.

Joseph vient me raconter une petite aventure qu'il ne sera point inutile de rapporter ici, afin de mieux faire connaître l'esprit de ces sauvages. Mon domestique s'acheminait vers le fond de la vallée; il portait dans un panier différents objets d'échange, dans l'espoir de se procurer quelques provisions pour ma table. Un naturel officieux qui avait remarqué tout ce que contenait de précieux pour lui le hayre-sac de Joseph, s'empressa d'offrir ses services pour servir de guide à l'Européen; mon maître d'hôtel accorde bientôt à son compagnon assez de confiance pour lui faire porter son panier. Le sauvage se charge avec plaisir de ce fardeau, et tout va bien pendant quelque temps. Mais bientôt le naturel, après s'être peu à peu éloigné le plus possible du maître du panier, se met à fuir de toute la vitesse de ses jambes, emportant avec lui tout ce qui lui a été confié. En ce moment Joseph est inspiré par une idée heureuse, il tire sa montre de sa poche, et la tourne d'un air menaçant vers le fuyard en lui montrant de l'autre côté les corvettes qui se balencent sur leurs ancres. A ce geste, le sauvage frappé de terreur s'arrête d'abord, puis il se rapproche peu à peu de celui qu'il voulait voler, en faisant des détours à peu près semblables à ceux que fait un chien lorsque son maître le rappelle à lui pour le corriger. Enfin, le naturel pose le panier aux pieds de Joseph, mais en même temps il saisit un rasoir et fuit de nouveau le plus rapidement possible; mais celui-ci tient encore le terrible instrument entre ses mains et reproduit ses menaces. Le sau-

1838.
Août.

vage rapporte immédiatement le rasoir et paraît tout tremblant; enfin il demande à l'Européen un morceau de biscuit qui lui est accordé. Ensuite il serre la main de mon domestique et va immédiatement se baigner dans le ruisseau voisin. Il est bon d'ajouter que quelques instants avant de confier son panier au sauvager, Joseph lui avait montré sa montre, le mouvement que celui-ci avait appliqué sur l'oreille du sauvager l'avait épouventé. Sans doute, notre voleur nouka-hivien avait cru que c'était un esprit ou un dieu dont la puissance était au service du possesseur de cet inoffensif instrument.

Quelques autres escroqueries avaient encore eu lieu au profit des Nouka-Hiviens, et il est à peu près sûr qu'il y aurait des méfaits plus graves, si notre séjour devait se prolonger. Peut-être serons-nous obligés, à la fin, d'avoir recours à des mesures de répression violentes. Mais comme je désire avant tout que notre visite ne devienne point fatale à ces malheureux, j'ai déclaré hautement que chacun devait attentivement veiller sur ses objets, attendu que mon intention est de fermer les yeux sur tous les tours d'escroquerie qui entrent si bien dans les mœurs de ces sauvages, et que je ne veux sévir contre leurs larcins, qu'autant qu'ils seraient accompagnés de violences ou de mauvais traitements.

La *Zélée* reçoit la visite de plusieurs femmes dans la soirée, mais pas une ne s'est rendue à bord de l'*Astrolabe*. Ce dernier navire a été mis en interdit par les Nouka-Hiviennes, dont les imprécations sont

1838.
Août.

surtout dirigées contre ma personne et mon peu de galanterie. J'en suis enchanté, car ce soir tout est paisible à bord, et le silence incompatible avec la présence des femmes, nous promet une excellente nuit. Du reste, je prévois que plus d'un de mes compagnons de voyage aura plus tard à se repentir d'avoir cédé si facilement aux charmes de ces belles.

Déjà dans ma promenade, en passant près de notre aiguade, je n'avais pas vu sans quelque dégoût une troupe d'indigènes se baigner dans le bassin où nos matelots puisaient leur eau. Il était peu gracieux, en effet, de penser que nous allions boire l'eau qui, quelques instants auparavant, avait servi à laver les plaies horribles qui rongent le corps de la plupart de ces malheureux. D'un autre côté, tous les jours le matin les nymphes nouka-hiviennes allaient y faire leurs ablutions ordinaires; mais l'homme qui vit à bord d'un navire, ne doit pas se montrer trop délicat, aussi je rejetai la proposition qui me fut faite d'imposer le *tabou* sur les eaux de l'aiguade pendant tout le temps que nous y ferions notre eau.

28.

Quelques naturels arrivent en pirogue le long du bord pour nous vendre quelques cocos et de mauvais fruits; mais ils sont trop exigeants. Pour la moindre chose, ils demandent des fusils et de la poudre, et rejettent tous les autres objets qu'on leur présente; aussi les marchés sont peu animés, les cochons et les poules sont rares, nos cuisines en souffrent, et je n'ai d'autres ressources que le peu de poisson que nous pouvons prendre, et du pourpier qui fait d'ex-

cellentes salades et qui se trouve en abondance sur la colline où *Porter* avait établi sa citadelle.

A 5 heures du soir, je vais faire un tour à terre, et je me munis d'une ligne de sonde pour prendre les dimensions du grand *Ficus* dont j'ai déjà parlé. A 2 mètres de terre je trouve qu'il mesure 77 pieds de circonférence (environ 25 mètres). Le tronc est composé de grosses tiges entrelacées, il conserve presque la même largeur jusqu'à environ 13 mètres de hauteur, puis il se divise, forme à peu près une quinzaine de grosses branches dont plusieurs ont jusqu'à 2 à 3 mètres de contour. Ces dernières s'étendent horizontalement de manière à couvrir de leur ombre un espace circulaire de plus de 100 mètres de diamètre.

Le ruisseau principal de la vallée, vient couler sous ce végétal majestueux, et c'est avec délices que je viens chaque soir m'asseoir là sur un roc de basalte, et j'y respire un air frais, tandis que mes pieds trempent dans l'eau limpide du torrent.

Près de là s'élève un petit *moraï*. Auprès du catafalque où est déposé le corps d'un homme mort récemment, sont plantés debout et en ligne, plusieurs faisceaux de rameaux blancs au bout desquels flottent de longues banderolles blanches.

A cent pas de là environ, une douzaine d'individus montés sur la plate-forme qui supportait une assez belle case, récitaient des espèces de litanies en l'honneur du défunt. Quatre ou cinq vieillards faisant une mine assez piteuse, chantaient par moments en

1838.
Aout.

Pl. LIII.

Pl. LVI.

1838.
Août.

psalmodiant un espèce de récitatif, tandis qu'un naturel vigoureux et de haute taille, frappait avec force sur deux tambourins de 15 à 20 décimètres de diamètre. Enfin un dernier musicien frappait à coups précipités sur un tambourin plus petit qu'il tenait entre ses jambes.

Pendant que je suis à examiner toute cette pañtome sauvage, plusieurs naturels me reconnaissent et viennent auprès de moi insister pour que je me place au milieu d'eux, et ensuite ils me demandent si c'est *motaki* (bien ou bon), sur ma réponse affirmative, l'un d'eux se met à débiter une longue kyrielle de phrases qu'il paraissait improviser en mon honneur, attendu que les mots *manewe* (*man-of-war*, navire de guerre), et *akaii* (grand chef) s'y retrouvaient souvent. Tous ces personnages n'ont du reste rien de remarquable dans leur costume, si ce n'est une espèce de bonnet ou de casque qui leur couvre la tête. Cette coiffure assez pittoresque est faite avec de longues feuilles de cocotier.

Des offrandes de fruits et de pâtes préparées, couvertes de feuilles, étaient disposées sur la plate-forme et semblaient destinées au repas qui devait suivre les cérémonies.

Une foule d'habitants était accourue au bruit des tambourins, mais à l'exception d'un très-petit nombre qui semblait un peu recueillis, tous les autres paraissaient apporter la plus grande indifférence pour tout ce qui se passait autour d'eux. Ils parlaient, riaient, et jouaient comme à leur ordinaire. Aussi, suis-je porté

à croire que cette cérémonie n'est qu'une espèce de jeu ou de fête semblable à celles que les anciens Grecs et Romains aimaient à célébrer en l'honneur de leurs morts.

Quoi qu'il en soit, je n'assistai pas jusqu'à la fin à cette pompe sauvage; comme la nuit approchait, je jugeai à propos de regagner le bord. En arrivant près de la maison de Patini, un vieillard qui, à ma recommandation, avait été bien accueilli et bien reçu à bord des corvettes, vint à ma rencontre. Il me fit ses remerciements et me renouvela ses offres de services. Cet homme est un des parents de Patini, l'Espagnol établi avec la famille de cette reine, m'expliqua que ce vieillard était l'aïeul paternel de Mouana, tandis que *Keaki-Noui* était son aïeul maternel. Patini est la tante de *Mouana*, *Nia-Hidou* est son cousin, *Vavai-Noui* est son oncle, et *Pakoko* est encore un parent du jeune roi, mais à un degré moins rapproché. Aussi l'on voit que tous ces chefs appartiennent à la même famille, ce qui se reconnaît facilement dans une population aussi faible. Dans ce quartier de la baie, les habitants reconnaissent l'autorité de Patini, et s'intéressent au sort de Mouana; ils vinrent à chaque instant me supplier de le ramener parmi eux.

Du reste, il est à remarquer que hormis Patini et ses parents qui nous font quelques politesses, aucun des autres chefs n'est venu me saluer ni apporter des présents. J'en suis du reste très-content; car avides comme ils le sont, ils se seraient sans doute attendus en retour à des cadeaux d'un prix beau-

1333.
Août.

1838.
Août.
29.

coup plus élevé que ceux dont je pouvais disposer.

J'avais expédié hier M. de Montravel avec le canot de la *Zéléé*, vers la baie voisine de *Tchichacoff* ou *Tai-Hoa*, pour en faire le croquis et s'y procurer quelques sondes. En même temps les deux commis d'administration devaient s'occuper d'y acheter des cochons. Les Européens établis ici m'avaient assuré que l'on pourrait s'en procurer dans cette baie à bien meilleur marché que dans celle des *Tai-Piis*. Enfin l'un de ces Européens, nommé *Moken*, devait servir de guide et de truchement.

M. de Montravel est de retour ce matin vers quatre heures. Il a levé le plan de la baie, et il a pu se procurer huit cochons pour de la poudre et des haches. Quelques mousquets de rebut que j'avais fait embarquer pour servir d'objets d'échange ont été constamment refusés par les naturels qui ne les ont point trouvés assez solides. Nos gens ont du reste été reçus amicalement, un seul instant de trouble a éclaté parce qu'un de nos chasseurs avait tiré sur une poule qu'il avait trouvée perchée sur un arbre. La faute, du reste, appartenait entière à *Moken* qui assurait que ces oiseaux dédaignés par les sauvages, appartenaient de droit à celui qui pouvait les tuer ou les attraper. Le cri *tabou, tabou*, retentit à l'instant de tous côtés, et le chef lui-même paraissait en proie à une vive colère, en répétant le mot *tabou*. Du reste, ce dernier s'apaisa bientôt, et suivant M. Ducorps, il poussa ensuite si loin les devoirs de l'hospitalité qu'il vint offrir aux Français ses femmes et ses filles.

La baie Tai-Hoa est formée par une ravine très-profonde, au fond de laquelle coule un beau torrent, la vallée du fond est délicieuse, mais moins étendue que celle de notre mouillage. Du reste, il n'y a rien de bien remarquable, seulement les habitants paraissent bien plus empressés auprès des étrangers qu'ils voient sans doute assez rarement.

Vers le milieu de la journée, je descends à terre avec M. Jacquinot. Nous dirigeons notre promenade vers l'anse de l'est que borde une superbe plage d'un beau sable. Le terrain y est assez dégagé et on y rencontre de riches et abondants pâturages. Le long d'un bois d'Hibiscus qui les entoure, nous voyons plusieurs morceaux de bois à brûler, coupés par les naturels pour les vendre aux navires balciniers.

Nous revenons ensuite vers la demeure de Patini, en suivant des petits chemins bordés de murailles, qui ont dû appartenir à des propriétés qui, bien habitées jadis, sont aujourd'hui entièrement abandonnées. Patini, avec son obligeance accoutumée, s'empresse de nous faire apporter des cocos pour nous rafraîchir, et ensuite nous allons nous reposer sous le grand figuier et y prendre notre bain de pieds habituel.

Les sons peu harmonieux des tambourins, mêlés aux voix des sauvages, appellent encore aujourd'hui les naturels vers l'habitation où se passent les cérémonies funèbres que déjà j'ai vues la veille. MM. les officiers ont appris même qu'aujourd'hui la pompe devait être bien plus solennelle. Au bout d'un mo-

1838.
Août.

Pl. LVII.

Août.
1833

ment de repos, guidé par le bruit des musiciens, je me rapproche, et voici ce que je vois.

On déterre d'abord quatre beaux cochons cuits au four à la mode des sauvages. Ce sont les apprêts du repas obligé qui doit accompagner chaque cérémonie nouka-hivienne. Plusieurs individus de l'assistance montent successivement sur l'estrade pour frapper sur les tam-tams et réciter quelques paroles à haute voix, tandis que cinq ou six vieillards, accroupis sur la plate-forme, paraissent très-occupés à planter leurs doigts dans le *popoi* pour les sucer ensuite. Le *popoi* est une préparation de fruits à pain légèrement fermentés et réduits à l'état d'une pâte blanche que renferment de grands vases en bois.

Bientôt nous voyons un naturel portant sur sa tête un casque ou diadème en plumes de coq, ayant au moins trois mètres de circonférence. Il est enveloppé dans un grand drap blanc qui lui descend presque jusqu'aux talons. Sorti d'une case sur la hauteur voisine, il s'avance gravement et avec un air de majesté vers le lieu de la scène, il monte sur la plate-forme et commence à frapper sur les tam-tams. A l'attention plus marquée que les naturels portent à ce nouvel individu, je juge que ça doit être un chef de quelque importance et peut-être même le président de la cérémonie qui se passe sous nos yeux.

Les cochons sont ensuite dépécés et distribués entre les personnages les plus importants. On m'en présente un morceau ainsi qu'à M. Jacquinot et à

Aout.
1838.

quelques officiers de nos états-majors. Mais le peu de confiance que nous ajoutons à la propreté des cuisiniers nouka-hiviens, fait qu'il se rencontre peu d'amateurs parmi nous. Rien du moins ne peut vaincre ma répugnance à manger, qu'un morceau de fruit à pain, que du reste je trouve assez bon.

Il n'est guère encore que deux heures et demie, mais étourdi par cet ennuyeux bruit de tam-tam, et surtout fatigué par les rayons d'un soleil ardent, je quitte la partie et je me décide à retourner à bord. Sur ma route j'aperçois une case abandonnée sur le versant d'un coteau qui domine la plage. Pensant que ce pouvait être un *moraï* abandonné, je m'en approche et je reconnais bientôt que j'ai deviné juste. Sous un hangar se trouvent quelques supports formant, à 2 mètres au-dessus du sol, une estrade sur laquelle est déposé le *toui-papao*. C'est le nom que les naturels donnent au cadavre enveloppé d'herbes et de *tapa* (étouffes de papyrus faites dans le pays). On n'aperçoit du corps ainsi habillé que les extrémités des doigts des pieds et des mains. Aux alentours et près du cadavre sont suspendus en abondance, des guirlandes de fruits de pandanus, quelques poissons, une mâchoire de cochon, et des rouleaux de *tapa*. Ce sont sans doute des offrandes ou des provisions pour le défunt.

Je crois que ces monuments funéraires sont entretenus et les offrandes renouvelées pendant un temps dont la durée dépend du rang du défunt et des regrets qu'il inspire. On finit toujours ensuite par

1838.
Août.

les abandonner aux ravages du temps jusqu'à ce qu'ils soient complètement détruits. Les matériaux qui servent à ces constructions ne paraissent pas devoir résister longtemps dès qu'ils sont abandonnés, et les cailloux seuls qui forment le piédestal peuvent longtemps encore indiquer la place du monument et sa destination.

Jusqu'ici M. Dumoutier a vainement tenté de décider quelques Nouka-Hiviens à laisser mouler leur tête. Tant qu'il a été question seulement de prendre des mesures, la chose a été possible; mais dès le moment qu'il s'agissait de porter la main sur la tête, le fatal *tabou* était un arrêt pour toutes les bonnes intentions de ces indigènes, et rien à cet égard n'a pu vaincre leur répugnance. Cette superstition, jadis commune à tous les peuples de la Polynésie, paraît régner encore ici dans toute sa vigueur.

Les blancs établis dans cette vallée sont au nombre de sept. Quatre sont Américains, deux Espagnols et un Anglais. Chacun d'eux a dû s'établir sous la protection d'un chef, dont il n'est au fond que le premier serviteur. Au demeurant, à l'exception de Hutchinson, qui avec de l'intelligence paraît encore conserver quelques sentiments d'honneur, tous les autres sont de véritables chenapans déserteurs de leurs navires, et peut-être pis encore. Il faut convenir que ce sont là des guides bien mal choisis pour amener les pauvres sauvages vers des vues nouvelles*.

* Notes 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10.

CHAPITRE XXVI.

Fin de la relâche de Nouka-Hiva, et traversée de Nouka-Hiva à Taïti.

Notre provision d'eau est entièrement terminée; aujourd'hui les chaloupes vont chercher le bois à brûler que Hutchinson a préparé pour nous. Pour quelques haches nous en avons une bonne quantité. Ce moyen qui est prompt et peu dispendieux a épargné à nos matelots bien des fatigues, et je m'estimerais heureux s'il pouvait se représenter à chaque relâche de la mission.

1838.
30 Août.

Hutchinson m'apprend aujourd'hui que *Pakoko* est ce chef qui fit tuer l'Américain dont j'ai déjà parlé, et dont tout le crime était d'avoir volé quelques patates. Ce furent les gens de *Pakoko* qui dévorèrent ensuite le cadavre après l'avoir d'abord inhumé; le navire de guerre qui passa sept à huit mois après l'événement parvint à se saisir de ce chef, mais celui-ci obtint sa liberté en payant sa rançon, et s'enfuit ensuite dans les montagnes. Hutchinson m'assure que les naturels

1838.
Août.

n'ont plus aujourd'hui de festins de chair humaine que dans les grandes occasions, lors des funérailles d'un chef de haute distinction. Les repas et les cérémonies que vous avez vus hier et avant-hier, me dit-il, ont pour motifs les relevailles des os d'un chef. Comme à la Nouvelle-Zélande, cette cérémonie bizarre a lieu au bout 2, 3 ou 4 ans, suivant les désirs des parents. On se contente d'enterrer les gens du peuple.

Un naturel très-intelligent, nommé *Manou-Mea*, vient à bord dans l'après-midi; il m'explique de manière à ne me laisser aucun doute que la vallée qui entoure le fond de notre baie, s'appelle *Taio-Hio* ou *Niou-Hiva*, celle qui se trouve dans l'ouest, *Tai-Hao*, et enfin la suivante est bien *Ata-Taka*. Toutes ces tribus ainsi que les Hapas sont ennemies des Tai-Piis auxquels sont alliés tous les peuples du nord de l'île. Patini est bien le nom de la soi-disant reine et notre amie. Le vieux *Reata-Noui* du temps de Porter est effectivement son grand-père. C'est donc bien cette femme qui figure dans le récit du capitaine américain et qui doit aujourd'hui avoir une quarantaine d'années.

Les naturels par leurs communications fréquentes avec les Américains, ont introduit dans leur langue usuelle une grande quantité de mots anglais dont la prononciation est entièrement défigurée. Aussi bientôt on ne trouvera plus de ces indigènes parlant encore correctement le langage de Nouka-Hiva. Je me suis cependant procuré un grand nombre de mots nouka-hiviens, grâce au concours de M. Desgraz qui

s'est chargé de cette mission délicate, et qui s'en acquitte avec beaucoup de zèle et un plein succès. Ce jeune homme comprend tout l'intérêt qui peut se rattacher à ce genre de recherches, et il est parfaitement au courant de la prononciation polynésienne et surtout du mode que j'ai adopté pour avoir une orthographe uniforme.

Les filles de Nouka-Hiva après avoir boudé les jours passés les matelots de l'*Astrolabe*, se hasardent à venir nous visiter aujourd'hui au nombre de dix à douze, mais comme c'est le rebut de la *Zélée* et des baleiniers, et en général les plus laides, elles sont froidement accueillies par nos marins; il en résulte que la nuit se passe tranquillement, et cet essai, je l'espère, servira à les dégoûter tout-à-fait.

J'avais remarqué que ces jeunes filles ne se hasardent jamais à aller à la nage à bord des navires, que par troupes nombreuses et toujours en causant d'une manière bruyante et en agitant l'eau par de grands mouvements. Hutchinson m'explique cette conduite en m'assurant que les requins sont très-abondants dans la baie, et qu'il faut beaucoup de bruit pour mettre en fuite ces poissons dangereux qui pourraient attaquer les nageuses si elles s'aventuraient seules ou silencieuses sur les eaux de la mer.

Pour bien expliquer cette espèce d'isolement dans lequel était restée l'*Astrolabe* au milieu de toutes ces sirènes avides de prodiguer leurs faveurs, je dois rapporter un fait qui, arrivé le second jour de notre relâche, acheva de m'attirer la haine et les malédic-

1838.
Août.

1838.
Août.

tions de toutes les filles du pays. Le soir vers six heures, comme je me promenais sur ma dunette, je vis la chaloupe de la *Zélée* déborder de terre, conduisant un chargement complet de filles. Aussitôt j'ordonnai au timonnier de hêler cette embarcation, et quand elle fut à portée de voix, je donnai l'ordre à l'officier qui la commandait de reporter immédiatement au rivage toute cette bande joyeuse, et de dire au commandant Jacquinot que je voulais bien fermer les yeux sur la présence des femmes à bord de nos corvettes, si toutefois elles voulaient bien s'y rendre à la nage, mais que je ne voulais pas qu'on aille officiellement les chercher dans les canots. Cette complaisance eût été en effet par trop grande, et ceux même qui en auraient profité eussent été les premiers à me la reprocher. Force fut donc de reporter à terre ces femmes qui ne consentirent point à quitter la partie sans avoir lancé toutes leurs malédictions contre moi et contre l'*Astrolabe*. Peu à peu cependant elles s'étaient apaisées et ne tardèrent pas à aller à la nage rejoindre leurs amants à bord de la *Zélée*. Je crois qu'elles étaient dirigées autant par l'appât du plaisir que par l'envie d'augmenter leurs faibles profits qui souvent se réduisaient à quelques chiques de tabac, tant elles étaient peu exigeantes.

21. Patini me fait prévenir qu'il vient de lui arriver des cochons, et que si nous le désirons elle pourra nous en vendre. Aussitôt M. Ducorps va les voir, et moyennant 20 livres de poudre, il en achète cinq destinés à ravitailler nos équipages. L'un de ces animaux

pèse près de 200 livres. Je suis d'autant plus satisfait de cette acquisition, qu'il paraît qu'à Taïti ces animaux sont à des prix tellement élevés, que nous serons peut-être forcés d'y renoncer. Cependant la viande fraîche est la meilleure précaution à prendre pour éviter à nos matelots de nouvelles attaques du scorbut.

1838.
Août.

M. Jacquinot a entendu parler d'une petite goëlette qui se serait perdue deux mois auparavant, commandée par Hutchinson, et ayant quatre hommes pour tout équipage. Comme Hutchinson évite de s'expliquer sur ce point, il serait bien possible qu'il y ait là dessous quelque mauvais coup; mais après tout, ça ne me regarde pas, et je laisse ces gens-là s'arranger comme ils l'entendent.

On m'avait avantageusement parlé de l'établissement d'un jeune Américain adopté par le chef Vavai-Noui, et qui s'adonnait avec zèle à l'agriculture. Je suis charmé d'apprendre qu'un de ces individus s'était livré à une vie laborieuse et utile plutôt que d'adopter l'existence oisive de la plupart de ses confrères. Aussi je descends avec MM. Jacquinot et Roquemau-rel pour aller visiter cette petite habitation que l'on voyait du navire. Elle est située tout-à-fait à l'ouest de la baie; un enclos rectangulaire l'entoure.

L'Américain nous fait part de ses projets de culture qui pourront être couronnés par le succès s'il a la constance de les poursuivre. Il y a fort peu de temps qu'il a commencé, et ses plantations se réduisent pour le moment à quelques carrés de patates et à quelques

1838.
Août.

cocotiers. Mais il a déjà entouré son terrain d'une jolie palissade, et c'est un travail fort long et fort utile.

Cet homme nous dit qu'il a été laissé dans l'île par son navire pour cause de maladie. Recueilli d'abord par le chef *Vavai-Noui*, celui-ci l'a ensuite à peu près adopté; il l'a marié à une de ses parentes, et il lui a donné cet enclos. Sa femme est une jeune personne assez agréable, elle paraît être d'un caractère fort doux, et très-affectionnée pour un jeune enfant qui venait déjà de leur union. L'Américain se louait beaucoup de la conduite et des sentiments de sa femme, et il assurait qu'en général ces filles si légères et si licencieuses pendant leur jeunesse, devenaient, une fois mariées, des épouses fidèles, dévouées et même laborieuses quand on leur témoignait de l'attachement et qu'on les traitait avec douceur.

Tout en félicitant cet homme laborieux, je ne pus m'empêcher de jeter un regard de compassion sur sa jeune femme et son enfant. Car à moins de circonstances peu ordinaires, il arrivera que cet étranger, semblable à tous ceux qui vivent comme lui, finira par se dégoûter de cette existence tranquille, la nostalgie viendra le gagner, et il cherchera à rentrer dans son pays au risque de s'y voir cent fois plus misérable qu'à *Nouka-Hiva*. Et alors quel sort attendra et sa pauvre femme et ses enfants. Sa destinée ne lui paraîtra-t-elle pas même d'autant plus cruelle qu'elle aura pu jouir de quelque félicité dans la société de son mari, surtout si ce dernier a de bons procédés pour elle?

On nous offre quelques présents, et je reconnais

cette politesse par un peu d'eau-de-vie et quelques galettes de biscuit, qui sont une grande friandise pour cet homme naguère habitué à la vie des Européens et aujourd'hui réduit à la nourriture de Nouka-Hiva.

Vavai-Noui, à ce que nous conte son protégé, serait le plus puissant chef de la baie. On compterait six ou sept cents individus sous sa dépendance. La veille au soir, deux ou trois cents de ses guerriers armés de lances, de mousquets et de casse-têtes s'étaient réunis autour de la demeure de leur chef, pour défendre *Mote-Omo*, *taio* (ami) de M. Dubouzet, et fils adoptif de Vavai-Noui. Le bruit s'était répandu que les Français allaient envoyer des soldats pour se saisir de sa personne.

Presque au même instant, M. Dubouzet que nous rencontrons en nous en allant, nous raconte que son ami *Mote-Omo*, après avoir bien diné, comme de coutume, à la table des officiers, avait tout à coup disparu dans la nuit sans prendre congé de personne et en laissant même des pendants d'oreille et quelques bagatelles qu'on lui avait donnés. Un fusil à deux coups que M. de Montravel avait dans sa chambre avait disparu, et dès-lors il était évident que *Mote-Omo* profitant du sommeil de l'officier, avait enlevé cet objet si précieux pour ces sauvages, et qu'il s'était hâté de fuir pour le mettre en sûreté. Je m'explique dès-lors très-bien pourquoi les guerriers de Vavai-Noui avaient pris les armes pendant la nuit ; ils étaient dirigés par *Mote-Omo* qui redoutait sans doute les suites de son larcin.

1838.
Août.

1838.
Aout.

Nous revenons paisiblement en traversant le village, en nous arrêtant souvent devant les cabanes. Les habitants nous accueillent amicalement, mais ils oublient rarement de nous demander du tabac. Nous remarquons que chaque habitation un peu importante a près d'elle un morai, lieu de sépulture pour ses morts; on les distingue facilement à des faisceaux de perches plantées debout et ornées de banderolles flottantes. Tous ces lieux sont assurément *tabous*. Dans cette promenade, je suis encore frappé du nombre de murailles en ruines qui attestent que ces lieux dûrent être jadis occupés par une population beaucoup plus nombreuse que celle qui y est aujourd'hui.

La veille j'avais admis sur nos navires, à leur demande, un Anglais nommé *Alfred*, et un Américain nommé *Rodgers*; un troisième vient aujourd'hui me demander la même faveur, mais je la refuse, désirant garder une place pour quelque individu qui aura navigué dans les îles *Viti*, si l'occasion se présente. D'ailleurs, je n'accepte ces individus qu'à la condition expresse qu'ils ne seront payés qu'à Amboine, ils restent libres de pouvoir débarquer partout ailleurs à leur choix, mais sans pouvoir prétendre à aucune solde.

Je venais de rentrer à bord à quatre heures et demie et je m'étais mis à table pour dîner, quand je vois entrer dans ma chambre M. Gervaise tout ému, qui m'annonce que M. Le Guillou et l'Américain Hamilton, son guide, viennent d'être assommés dans

la montagne. M. Gervaise n'était pas encore sorti que M. Dumoutier survient avec une physionomie encore plus bouleversée, annonçant que l'affaire s'est passée chez les Hapas où se trouvaient en effet les deux promeneurs. La nouvelle, ajoutaient-ils, est déjà répandue dans la vallée entière qui est tout en émoi, et la reine vient d'envoyer des émissaires aux informations.

Je savais avec quelle rapidité les nouvelles les plus fausses et souvent les plus invraisemblables se répandent parmi les sauvages, et j'étais loin encore d'être persuadé. Mais quelques minutes après survient *Moken*, que j'avais chargé de faire mes provisions. Il affirme de nouveau que la nouvelle est authentique, et que l'événement avait eu lieu chez les Hapas. Un Américain de ses camarades avait causé avec M. Le Guillou et son guide sur les deux heures après-midi, et c'était quelques minutes après qu'ils avaient dû être mis à mort.

Dès-lors je commence à être sérieusement ébranlé, et tous les officiers sont convaincus. Plusieurs d'entre eux même, dans leur indignation, veulent commencer les hostilités sur-le-champ et descendre en nombre. Je leur représente qu'une pareille démarche serait déplacée et peut-être funeste pour nous. Rien ne prouve jusqu'ici que les Tai-Piis nous soient hostiles, et dans tous les cas avec toutes ces tribus nous devons nous conduire comme si elles étaient amies jusqu'à la preuve du contraire. Quant à attaquer les Hapas, ce serait une tentative fort imprudente,

1838.
Août.

1838.
Août.

attendu qu'ils sont nombreux, aguerris, éloignés de près de deux lieues de nos corvettes et que nous n'avons aucune connaissance des localités. Enfin je fais remarquer à ces messieurs qu'au moins avant d'agir je dois m'assurer de la vérité d'un fait qui ne me paraît pas encore parfaitement confirmé, que même, au cas où il le serait, il faudrait donner à plusieurs de nos hommes qui étaient encore à terre le temps de rallier les corvettes, et que jusque-là nous devons agir envers la population de la vallée comme si aucun soupçon ne pouvait peser sur elle.

Toutefois, par mesure de précaution, j'expédiai un canot à la plage, pour recueillir tous les Français qui se trouvaient encore à terre. J'envoyai *Moken* dire aux habitants de la vallée que je les croyais incapables d'avoir participé au forfait des Hapas, et qu'en conséquence ils n'avaient rien à craindre de ma part. Je l'engageai à déclarer à Patini que je la regardais particulièrement comme l'amie des Français, et qu'elle pouvait compter en toute sûreté sur notre protection de quelque manière que puissent tourner les événements. Que si la guerre venait à éclater, j'établirais un poste fortifié près d'elle, et que je la protégerais si, par suite de son amitié pour les Français, ses ennemis cherchaient à lui faire violence. Pour le moment je priais seulement Patini de faire recueillir tous les détails de ce triste événement, et de vouloir bien déclarer de ma part aux Hapas, qu'il me fallait immédiatement les deux corps des victimes

morts ou vifs, que j'allais embosser mes deux navires devant la vallée des Hapas, et que tout y serait mis à feu et à sang pour venger l'atentat commis par cette tribu.

Cette déclaration semble enchanter l'équipage, et cependant en cas de guerre, je ne prévoyais pour nous que des résultats désastreux. Toutefois, tous nos marins réclament à l'envi la faveur de se trouver parmi les combattants, la perspective d'une guerre avec les sauvages sourit à leur imagination.

J'étais loin de partager leur enthousiasme ; cette affaire me tombait fort mal à propos sur les bras, et quand même elle aurait dû se terminer le plus glorieusement possible pour nous, elle ne pouvait servir en aucune manière les intérêts de la mission. Je devais au moins compter sur quelques blessés, et l'extermination entière des Hapas ne pouvait compenser quelques-uns de nos hommes mis hors de combat. Une pensée triste me dominait. J'étais donc venu dans cette île pour apporter à ses habitants la mort et la désolation. Aussi je maudissais intérieurement la curiosité de M. Le Guillou, qu'aucun motif raisonnable n'appelait chez les Hapas, et les fâcheux résultats de cette visite. Toutefois, un pareil attentat demandait une repression sévère, et pour l'honneur du pavillon français, je ne voulais point le laisser impuni.

Tout à bord prend bientôt un aspect belliqueux, on s'apprête, et chacun prépare ses armés. Tous les habitants de la vallée sont en mouvement ; partout

1838.
Aodt.

1838.
Aout.

on voit paraître des groupes de sauvages armés, gesticulant avec force. Plusieurs se dirigent du côté de la vallée des Hapas, et bientôt la cime du mont qui sert de limites aux habitants des deux baies se couvre de naturels allant en découverte.

Le capitaine Jacquinot se transporte à bord de l'*Astrolabe* et paraît convaincu de la réalité de la nouvelle en question. Je lui fais part de mes dispositions, et lui annonce que l'inspection générale que je devais faire le jour suivant en qualité de chef de division, serait ajournée jusqu'à ce que l'affaire pendante ait eu une solution quelconque.

Le soleil couchant allait disparaître derrière les hautes terres de l'île, mon inquiétude était des plus vives, lorsque tout à coup au sommet de la montagne se montre un groupe plus gai et plus agité que les autres, et au milieu des sauvages qui le composaient, je reconnais très-distinctement M. Le Guillou, objet de toutes nos inquiétudes. Au coton blanc et à la coiffure bizarre qu'il a coutume de porter dans ses promenades, il est facile de le distinguer. Il paraît sain et sauf et même très-tranquille pour son propre compte.

Dès-lors adieu à tout projet de guerre. Tout rentre dans l'ordre habituel, et l'inspection reste fixée pour le jour suivant. Le soir on peut seulement remarquer qu'aucune des filles de Nouka-Hiva ne se rend, suivant leur coutume, à bord des deux navires, sans doute elles avaient craint de se hasarder après l'alarme qui venait d'avoir lieu.

Loin d'avoir été maltraité chez les Hapas, M. Le Guillou avait été bien accueilli, et rien n'avait pu lui faire croire à des intentions malveillantes de la part des naturels. Il était simplement arrivé que le bruit s'était répandu que M. Le Guillou était allé chez les Tai-Piis, on avait pensé qu'il y avait été nécessairement massacré.

1838.
Août.

A sept heures du matin, je me rends à bord de la *Zélée*, où je suis salué de quatre coups de canon. Sur-le-champ je procède aux diverses opérations de l'inspection en général, prescrite par l'ordonnance ministérielle de juin 1837. On fait l'exercice de la mousqueterie à poudre et l'exercice du canon sur un but placé sur le rivage, à une distance d'environ 300 mètres. C'était un morceau de fourrure carré de 3 mètres de côté, tendu sur une roche de la falaise. Plusieurs boulets ont porté dans le but, mais les autres faisaient voler avec fracas les morceaux du roc voisin. Ce spectacle avait attiré une grande quantité de naturels sur la plage. Ils étaient dans l'admiration et ils la manifestaient par des cris de joie et des démonstrations belliqueuses.

Dans l'après-midi c'est le tour de l'*Astrolabe*, où les mêmes exercices recommencent. Le résultat de ces deux inspections a été que les deux équipages se trouvent dans un état d'instruction et de discipline très-satisfaisant. Bien que le but de notre mission ne soit nullement militaire, je vois avec plaisir que néanmoins nos navires réunissent sous ce point de vue tout ce que l'on peut raisonnablement en

1838.
Septembre.

attendre, et qu'au besoin même je puis compter sur le zèle comme sur l'expérience de leurs équipages.

La reine Patini a assisté, sur mon invitation, aux exercices de l'*Astrolabe*. Au premier coup de canon elle a paru un peu effrayée, ensuite elle s'est rassurée peu à peu, en s'appuyant toutefois sur le bras de M. Dumoutier qui, placé près d'elle, s'efforçait de la tranquilliser de son mieux.

En voyant toute cette poudre brûlée et ces nombreux coups de canon tirés sur la mer, nos hôtes ont conçu une haute opinion de nos richesses et de notre puissance. Après l'inspection je fais descendre Patini dans ma chambre, et je lui fais cadeau de poudre, d'étoffes rouges et de mouchoirs. Tout cela paraît lui faire beaucoup de plaisir. Enfin je la fais reconduire à terre, après l'avoir vivement engagée à rester toujours l'amie des Européens et à inviter ses sujets à ne jamais leur faire de mal, attendu qu'ils finiraient toujours par être châtiés un jour s'ils agissaient autrement.

2. Toutes les opérations qui m'avaient appelé à Nouka-Hiva étant terminées, je me décide à reprendre la suite du voyage. Dès cinq heures du matin, je fais virer au cabestan pour profiter d'une petite brise de terre qui doit nous pousser hors de la baie. Mais la chaîne a fait plusieurs nœuds autour de l'ancre, et ce n'est qu'après un travail long et pénible que nous parvenons à déraper. Pendant ce temps-là, les brises de terre ont fait place au vent du sud, qui nous repousse au fond de la baie. J'aurais peut-être

vainement essayé d'en sortir avec ces circonstances défavorables, et je préfère laisser de nouveau tomber l'ancre par six à sept brassés, remettant l'appareillage au lendemain.

1838.
Septembre.

Quoiqu'ayant éprouvé les mêmes mouvements, la *Zéléé*, plus heureuse, a pu déployer ses voiles avant nous, et profiter des dernières bouffées favorables pour gagner la pleine mer ; elle nous y attend en courant des bordées. Le capitaine Jacquinet envoie son grand canot à mes ordres. Je le retiens à bord pour me donner la main au moment de l'appareillage. Une ancre à jet est élongée dans le milieu de la baie pour faciliter cette manœuvre.

En nous voyant rester au mouillage, les naturels se décident à venir nous visiter dans leurs pirogues. Ils nous présentent, pour nous les vendre, des fruits et des objets d'industrie en bien plus grande quantité que les jours précédents. Sans doute en voyant nos navires sur le point de leur échapper, ils se sont ravisés et ont voulu profiter des derniers instants de notre séjour, pour se procurer des objets européens, que du reste nous leur fournissons à bien meilleur compte que les baleiniers.

Dès six heures du matin nous sommes sous voiles, mais les calmes et des risées très-incertaines viennent contrarier notre sortie. Nous sommes à la merci des faibles courants qui traversent les eaux de la baie, et à huit heures, malgré tous nos efforts, la corvette touche sur les rochers basaltiques de la côte. Heureusement les abords de la baie sont là très-

3.

1838.
Septembre.

accores, la sonde nous donne quatre brasses, et la corvette, en appuyant sur ces blocs par sa hanche, n'a aucune avarie à craindre pour sa quille et son gouvernail.

Je faisais travailler à élonger une ancre à jet pour nous tirer de cette position désagréable, lorsque trois baleinières, envoyées par les Américains, viennent se joindre à nos canots pour nous aider à nous éloigner de la côte. Bientôt nous sommes rentrés au milieu du canal et nous gagnons l'ouverture de la baie, enfin la brise se fait sentir et nous pousse en pleine mer, non pas, il est vrai, sans avoir rasé à moins de 60 mètres les cailloux de l'îlot ou sentinelle de l'ouest.

Une fois hors de tout danger, je fais distribuer à tous les hommes des baleinières un peu d'eau-de-vie, et ensuite je les congédie en les chargeant de tous mes remerciements pour leurs capitaines. Je renvoie ensuite le grand canot de la *Zéléé* à son bord, et je fais hisser toutes mes embarcations. Je laisse porter à l'est pour suivre la côte de l'île Nouka-Hiva, et ratta-cher l'entrée du port Tai-Hoa à toute la bande méridionale de cette île.

Ce n'est qu'à onze heures que je puis forcer de voiles pour rallier l'île de Houa-Poou. La brise est ronde, la mer belle, et notre navigation des plus agréables.

Dans l'après-midi nous rangeons à 3 ou 4 milles de distance toute la bande occidentale de Houa-Poou. C'est une terre haute, très-montueuse, surmontée

1838.
Septembre.

d'aiguilles basaltiques fort déliées, et d'un aspect singulier. Ses rives sont couvertes d'une verdure agréable, et en divers endroits des enfoncements assez considérables me font présumer que l'on pourrait y trouver quelque bon mouillage. Mais il eût fallu du temps pour s'en assurer et je n'en avais pas à employer à cette reconnaissance.

Aussi à 4 heures, M. Dumoulin ayant terminé son travail sur cette île, nous faisons nos adieux définitifs à l'archipel Nouka-Hiva, pour nous diriger sur la fameuse Taïti. Tous mes compagnons, séduits par les portraits flatteurs qu'en ont faits les navigateurs, sont impatients de visiter cette soi-disant reine de l'Océanie. Pour moi qui avais déjà bien rabattu de ces beaux contes quinze ans auparavant, je me montre moins empressé, et je n'éprouve d'autre désir que celui d'observer les changements qui se seront opérés depuis cette époque, mais surtout de voir ce que les circonstances me permettront de faire relativement à l'outrage commis sur mes compatriotes.

Notre navigation se présente sous les apparences les plus favorables, nos équipages parfaitement rétablis, témoignent de leur zèle et de leur vigueur, on dirait qu'ils ont tout-à-fait oublié les épreuves passées. Sur l'*Astrolabe* on ne compte pas de malades, à peine deux ou trois hommes sont indisposés. MM. les officiers se conforment aux mesures qu'une longue habitude de ces navigations m'avait amené à adopter. Elles consistent surtout à ne jamais garder qu'une

4.

1838.
Septembre.

voilure modérée, et à l'exécuter long-temps à l'avance quand le temps commence à menacer. Par là on évite aux matelots ces manœuvres précipitées et quelquefois trop tardives qui peuvent amener de graves accidents. On évite surtout de faire réveiller en sursaut ces hommes qui souvent en moiteur quittent leurs hamacs pour venir s'exposer à la pluie ou à l'air frais. Aussi, malgré la faiblesse de notre équipage, l'*Astrolabe* a pu achever son voyage souvent traversé par des circonstances critiques, sans que nos marins aient eu plus de cinq fois à se lever promptement pour donner la main à la manœuvre. Pour ceux qui seraient encore appelés à faire de semblables travaux, je ne saurais trop insister sur l'importance de ces précautions.

5. Ce matin à 6 heures nous avons déjà dépassé de près de 25 milles la position que Hutchinson m'avait indiquée pour *Tiberonnes*, aucune terre ne se montrait dans l'ouest, quoique l'horizon fût très-clair. Aussi je me décide à abandonner la recherche de cette île probablement imaginaire, et je fais route au S. $\frac{1}{2}$ O.

Un beau sillage de sept, huit et quelquefois neuf nœuds, nous a fait rapidement approcher des îles basses de l'archipel Pomotou. La mer d'abord houleuse, sans doute brisée par les coraux qui emprisonnent les Pomotou, s'apaise bientôt et devient unie. A midi, la vigie signale, des barres de perroquets, les terres de l'île *Tiokea*, nous longeons sa bande ouest à deux milles de distance; c'est une

île basse bien boisée et ayant à l'intérieur un lagon qui paraît avoir quelque profondeur.

1838.
Septembre.

En doublant la pointe occidentale de Tiokea, nous apercevons, sous d'énormes massifs de cocotiers, une grande case entourée par d'autres plus petites. Une cinquantaine d'insulaires environ se réunissent sur la plage pour nous considérer, tandis que quatre chétives pirogues montées chacune par trois insulaires, pagayent vers nos navires. Je serais bien content d'avoir quelques communications avec ces sauvages, mais le temps me presse, je veux visiter l'île *Oura* avant la nuit, et je continue ma route. Nous avons, du reste, entrevu une passe dans les récifs, qui semble promettre un bon ancrage où l'on pourrait aller facilement mouiller avec les vents d'est.

Nous n'avions pas encore dépassé la pointe sud de Tiokea que déjà nous apercevions les arbres de l'île *Oura*. C'est encore une île basse, bien boisée et bien pourvue de cocotiers, avec un lagon à l'intérieur. A 6 heures du soir nous l'avions prolongée à 3 ou 4 milles de distance, et la route était donnée au S. $\frac{1}{2}$ E.

A 5 heures et demie du matin, dès que le jour paraît, la vigie signale une longue terre sous le vent et une autre au vent.

7.

La première doit être sans doute l'île *Ireland*, l'ancienne Carlshoff de Roggwein, et nous avons dû la prolonger à 12 ou 13 milles de distance, attendu qu'elle n'était visible que de dessus les vergues du perroquet de fougue.

1838.
Septembre.

La terre du vent me paraît se rapporter à *Raraka*, découverte en 1821 par le capitaine Ireland. Nous l'approchons à 5 ou 6 milles sous le vent. Comme toutes les îles de cet archipel, elle est basse, boisée, mais au milieu de beaux bosquets d'arbres, elle laisse voir des espaces entièrement nus.

A 7 heures je fais route au S. S. O. et S. O. sur l'île *Wittgenstein*; une petite goëlette passe près de nous faisant route à l'est. Je présume qu'elle appartient à quelque aventurier qui fait le commerce des perles, de l'écaille, et peut-être des cochons, avec les habitants de l'archipel *Pomotou*.

Il est près de 9 heures lorsque nous découvrons les plages basses de *Wittgenstein*, et nous prolongeons ensuite la partie O. N. O. à 2 ou 3 milles au plus.

Cette côte est un grès blanc, bordée d'une forêt d'arbres au milieu desquels on distingue quelques touffes de cocotiers. Un large lagon occupe l'intérieur de cette île, et dans les brisants de son extrémité ouest, il semble exister de larges passes praticables. Mais nous ne voyons ni cases, ni habitants.

Nous avons à peine doublé la pointe ouest, que la mer devient houleuse, et que de longues lames très-hautes viennent du sud se briser avec fracas sur les récifs de cette partie de l'île.

Je dirige ensuite la route à l'ouest de l'île *Elisabeth*, qui se compose d'un petit groupe d'ilots enchâssés dans un énorme récif, et à 6 heures du soir, nous nous trouvons à 2 milles au plus de l'île *Greig*, terre

basse et bien couverte d'arbres d'une belle venue. Sur le récif qui forme une ceinture peu éloignée de la côte, les longues houles du sud s'élèvent en brisant à une hauteur prodigieuse. La vue de ces récifs menaçants rappelle à chaque instant de quelle vigilance doit toujours s'entourer le capitaine qui navigue dans ces parages dangereux ; la moindre négligence pourrait le jeter sur un de ces écueils si nombreux, et son navire serait détruit en peu d'instant.

1838.
Septembre.

Le travail que je m'étais proposé de faire dans l'archipel Pomotou finissait là, et dès-lors je ne m'occupai plus que de rallier Taïti par la voie la plus directe.

Une belle brise de l'est au S. E. nous fait filer rapidement, et le 9 au matin, suivant mon attente, les terres de Taïti se déroulent devant nous. Un brouillard épais les enveloppe, et nous ne voyons d'abord à l'horizon qu'une longue bande noire surmontée par des nuages qui nous masquent les sommets.

A mesure que nous avançons, la brume se dissipe, et nous admirons les belles plages et les rians cotéaux de cette île délicieuse. La *pointe Vénus* qui étend ses touffes de cocotiers bien avant dans la mer m'indique le lieu où je veux laisser tomber l'ancre. Je sais bien cependant que *Matavai* deshérité de son ancien privilège, a depuis quelque temps cédé à *Papeïti* l'avantage d'attirer les navigateurs sur sa rade. *Papeïti*, en effet, est le siège des principaux établis-

9.

1838.
Septembre.

sements de l'île, et son mouillage est beaucoup plus sûr que celui de Matavai. Toutefois, comme une des raisons principales qui me conduisent à Taïti, est d'avoir un lieu dont la position géographique bien déterminée, puisse servir à régler sûrement nos chronomètres, je donne la préférence à la pointe Vénus, considérée avec raison en hydrographie comme le point dont la longitude est le mieux déterminée de toute l'Océanie. Je n'ai, du reste, qu'un séjour très-court à faire dans l'île, et pour plus d'une raison, je ne suis pas fâché d'être un peu éloigné de la capitale.

Nous sommes environ à 3 milles de la pointe Vénus, lorsqu'une pirogue montée par des naturels accoste nos navires. Désireux de montrer à ces hommes que je connais parfaitement le chemin de leurs ports, je leur déclare que je ne veux point de pilotes, et que je ne puis me soumettre aux droits de pilotage établis par les missionnaires.

Celui qui semblait être le principal personnage de cette embarcation, était vêtu d'habillemens européens. Il me dit se nommer *Pewe-we* et être un des chefs de Matavai, il me demande la permission de monter à bord et je la lui accorde. En montant sur le pont, il paraît d'abord saisi à la vue de nos canons et du nombre d'hommes de notre équipage, puis il tâche de me faire comprendre qu'un navire portant aussi des canons est mouillé à *Papëiti*.

Au même moment, MM. les officiers aperçoivent, dans l'ouest, un grand navire américain qu'ils pren-

ment d'abord pour unè frégate de guerre avec guidon de commandement.

1838.
Septembre.

Quant à l'ami *Pewe-we*, sans craindre de déroger à sa dignité première, il se campe sur le bastingage et se met à diriger la vente de sa marchandise, avec beaucoup de soins et d'aptitude; cependant il demande des prix si exorbitants que l'engouement des acheteurs est bien vite détruit. Ainsi *Pewe-we* ne craint pas de demander une demi-piastre et même une piastre (*tava*) pour quelques fruits. Pour de mauvaises coquilles ou quelques pagais sculptées il lui faut des monceaux de *tavas* ou piastres.

Aussi, notre pauvre *Pewe-we* est bientôt délaissé lui et sa marchandise. Sans doute ce brave homme s'était figuré que nous arrivions avec une cargaison de *tavas*, et qu'en arrivant le premier, il n'aurait qu'à se baisser pour en remplir ses coffres. Frustré dans cet espoir, après un moment d'attente, il fut bien obligé de baisser peu à peu ses prix, pour trouver quelques acheteurs; mais en définitive, il ne perdit rien dans ses petits marchés et son panier d'oranges fut vendu très-cher.

Bientôt nous apercevons les récifs de la *pointe Vénus*, je les prolonge à une distance d'environ 50 brasses, puis lorsque je distingue leur pointe dans l'ouest je reviens brusquement sur babord et la range à 15 ou 20 brasses, dans la crainte de tomber sur le banc du *Dauphin*. Après avoir franchi la passe étroite et limitée d'un côté par ce banc, de l'autre

1838.
Septembre.

par le récif, je laisse tomber l'ancre par 17 brasses (sable vasard).

Le capitaine Jacquinot n'ayant pas suivi d'aussi près les récifs du vent, fut un instant jeté sur le banc du *Dauphin*, de manière à voir les pâtés de coraux sous sa quille, et à craindre un moment de ne pouvoir parer ce dangereux écueil; mais enfin il parvint à la doubler et fut bientôt mouillé près de l'*Astrolabe**.

* Note 11.

CHAPITRE XXVII.

Séjour à Taïti.

Nous sommes tranquillement mouillés depuis une heure environ, quand une pirogue accoste le bord. Un individu proprement habillé en costume européen s'en détache, monte à bord, et s'avance vers moi d'un air assez embarrassé. Il s'annonce pour un des missionnaires, et il vient, me dit-il, *pour me souhaiter la bonne arrivée.*

1838.
9 septembre.

Aussitôt, sans préambule aucun, et tout en continuant la promenade que je faisais sur le gaillard d'arrière, j'entre en matière, et je m'exprime avec vivacité et amertume sur les mauvais traitements que les deux missionnaires français, nos compatriotes, avaient éprouvés à Taïti, et sur le rôle honteux que les prêtres de Taïti, et surtout M. Pritchard, avaient joué dans toute cette affaire. Enfin, je finis en déclarant que je me dérange tout exprès de ma route, pour venir recueillir des renseignements certains sur cet évé-

1838.
Septembre.

nement et que ma conduite dépendrait de ce que j'allais apprendre.

A ces mots, mon homme me répond qu'il est d'abord peu équitable de rendre toute une société responsable des fautes d'un seul homme, qu'après tout il avait cru que la guerre était finie, et que la paix était faite entre les Français et Taïti.

Un peu surpris par ces paroles dont je ne comprends pas du tout le sens, je demande à mon tour, à mon interlocuteur, ce qu'il veut dire par-là, et ce que signifient en un mot ces expressions de paix et de guerre.

Et alors j'apprends, ce que j'ignorais encore, que la frégate française la *Vénus* avait mouillé quelques jours avant nous à Papeïti, qu'elle avait mission de la part du gouvernement français de demander à la reine de Taïti, raison des outrages et des déprédations commises envers des citoyens français. M. le capitaine de vaisseau Du Petit-Thouars, commandant cette frégate, avait immédiatement demandé et obtenu réparation. 2000 piastres avaient été soldées comme indemnités pour les personnes lésées, le pavillon français avait été arboré à la porte de M. Moerenhout, nommé consul de France, et il y avait été salué par 21 coups de canon. Enfin, à l'avenir tout citoyen français sera reçu à Taïti comme sujet d'une nation amie.

En apprenant ces nouvelles, j'éprouve une vive satisfaction, le pavillon français flottait avec honneur sur l'île Taïti, je me trouvais exempté de l'obligation

1838.
Septembre.

de prendre une attitude hostile, dont je ne me souciais nullement. J'avais en effet quitté la France avec deux faibles navires pour des considérations toutes différentes. Dès ce moment, je fais au missionnaire anglais un tout autre accueil. Je lui renouvelle toute la satisfaction que j'éprouve en apprenant que tout est arrangé ; dès-lors je suis tout disposé à reprendre les sentiments de bienveillance et d'intérêt que j'avais jadis pour les missions anglaises, et que j'ai manifestés publiquement dans mes écrits ; et je prie M. Rodgerson (c'était le nom de cette personne) de vouloir bien descendre dans ma chambre pour y accepter quelques rafraîchissements.

Dès ce moment, la conversation s'établit sur un ton de politesse et d'obligeance mutuelle, M. Rodgerson m'apprend qu'il n'habite Taïti que depuis fort peu de temps, qu'auparavant il résidait à *Tahou-Ata*, l'une des îles Nouka-Hiva, mais il a abandonné ce poste parce que les naturels ne voulaient pas écouter ses instructions et se montraient parfois très-importuns. Il termine en m'offrant ses services. Je ne lui dissimule pas qu'il peut m'être fort utile en accueillant mon secrétaire M. Desgraz, et en lui procurant des renseignements sur les idiômes de Nouka-Hiva et de Taïti. J'ajouterai ici que M. Rodgerson se montra constamment poli et très-obligeant à mon égard, durant tout mon séjour à Taïti. Il serait fort heureux pour les missions anglaises de ne posséder que des sujets comme celui-là.

Vers cinq heures et demie, le pilote *Gem*, l'une de

1838.
Septembre.

mes anciennes connaissances, m'apporte une lettre du commandant de la *Vénus*. Celui-ci me vante fort la supériorité du mouillage de Papeïti sur celui de Matavai, et m'engage à y amener mes navires. Il remet Gem à mes ordres pour me piloter, en me louant beaucoup sa sagacité. Mais je désire rester à *Matavai*, d'autant plus que je désire faire lever le plan de ce port, dont on ne possède encore que des ébauches incomplètes. Seulement je retiens Gem pour guider demain mes canots qui iront à Papeïti. Gem avait admirablement profité de l'école anglaise, aussi ce digne homme était-il ivre les trois quarts du temps, et il semblait croire que pour y voir clair, il fallait que le rhum lui sortît par les yeux. Aussi la première demande qu'il me fait est celle de lui faire donner de l'eau-de-vie.

A six heures et demie, je descends à terre en compagnie de M. Jacquinot, et nous allons rendre visite à M. Wilson, pasteur de Matavai, doyen des missions anglaises, et l'un des premiers débarqués dans ces îles. Je le trouve bien vieilli et bien tombé depuis ma dernière visite, 15 ans auparavant. Après quelques détours, il entame le chapitre relatif à la *Vénus*. Sur-le-champ, je lui exprime toute l'indignation que m'a fait éprouver la conduite de la reine, des missionnaires, et surtout de M. Pritchard en cette occasion. Il cherche à excuser ce dernier sur des prétextes de guerres et de discussions civiles que j'eus bientôt victorieusement réfutés. Toutefois, préchant en considération le grand âge de M. Wilson, la vue de ses filles présentes à l'en-

retien, et surtout le crève-cœur et l'effroi que ces gens durent éprouver en voyant des étrangers prêts à leur enlever la position fortunée qu'ils s'étaient acquise par des années de travaux et d'attente souvent mêlées de peines et de tribulations, je détourne la conversation sur d'autres sujets, tout en protestant de mon respect pour leur caractère et de mes intentions amicales en leur faveur.

En sortant de chez ce missionnaire, M. Jacquinet et moi, nous suivons les bords du limpide torrent de Matavai, et nous y prenons un bain d'une heure ou deux. Près de nous, au milieu des bosquets de goyaviers rôdent des naturels qui nous offrent à chaque instant des femmes, mais voyant que leur marchandise n'avait pas cours chez nous, ils courent s'adresser aux officiers et aux matelots près desquels ils trouvent un merveilleux débit. Dès-lors je puis vérifier que tout ce que j'avais entendu dire sur la dépravation morale des habitants de Taïti, et la prostitution des femmes est encore au-dessous de la vérité. Les chefs sont les premiers à offrir leurs femmes et leurs filles pour un *tava* (dollar), et leur avidité pour l'argent cherche à se satisfaire par les moyens les plus vils et les plus révoltants. Notre premier visiteur Pewe-we, que M. Rodgeron nous a présenté comme le chef principal de Matavai, a donné l'exemple de cette honteuse cupidité, nous n'avons pu nous en débarrasser qu'en lui promettant la fourniture du bois de chauffage des corvettes.

J'ai su dans la soirée, que les missionnaires avaient

1838.
Septembre.

1838.
Septembre.

eu d'abord grand peur en voyant arriver nos deux corvettes, ils ont cru que nous venions pour les prendre entre deux feux ; mais ensuite en apprenant que j'en étais le commandant, ils ont repris courage, et même ils ont espéré que comme ancien ami des missionnaires anglais, je pourrais bien ne pas approuver la conduite de M. Du Petit-Thouars ; aussi, ajoute-t-on qu'ils avaient formé le projet de me porter plainte le lendemain contre lui, comme étant plus ancien en grade (ce qu'ils appellent *senior officer*). Mais la manière dont je me suis déjà exprimé vis-à-vis de MM. Rodgerson et Wilson les aura sans doute dé-sabusés.

10.

Pour en finir avec ces propos et ne laisser de doutes à personne sur le but de ma visite, dès six heures et demie je m'embarque dans ma baleinière et M. Jacquinet dans la sienne, et je me rends à Papeïti pour y faire mes visites.

Nous arrivions devant *Papa-Wa* quand une baleinière passe à quinze pas de distance à notre droite, elle porte sur l'arrière un individu qui détourne la tête en arrivant par notre travers. Je soupçonne aussitôt que ce peut être M. Pritchard lui-même qui se rend à Matavai pour voir de quoi il s'agissait.

Un peu plus loin je rencontre M. Du Petit-Thouars qui venait avec M. Moerenhout me faire visite. Le capitaine Jacquinet et moi, nous passons dans son canot, et lorsque je lui ai dit que je désirais me rendre à Papeïti, il rebrousse chemin et revient avec nous à ce mouillage.

M. Du Petit-Thouars me confirme que c'est bien M. Pritchard que je venais de voir passer, il allait sans doute à mon bord pour porter plainte contre le capitaine de la *Vénus*. M. Du Petit-Thouars me raconte ensuite les événements tels qu'ils se sont passés, et sur quel pied il se trouve actuellement à Taïti avec la reine et les missionnaires. A bord de sa frégate il me communique les pièces relatives au traité qu'il venait de conclure, et je puis le complimenter franchement sur le succès qu'il a obtenu, et surtout sur la rapidité avec laquelle il a conduit cette négociation. Oui, me dit-il, c'est une condition indispensable à l'égard des demi-sauvages de Taïti, je leur ai fait ouvrir les yeux sur les mensonges que leur débitent leurs missionnaires sur la France et les Français.

1838.
Septembre.

M. Moerenhout souffrait encore beaucoup des blessures qu'il avait reçues, et sa femme était dans un état désespéré. Les missionnaires anglais avaient à se reprocher leur participation indirecte à cet attentat, par les déclamations indécentes qu'ils se permettaient envers lui. Les assassins étaient un Espagnol et un autre individu qui passait pour être Français. Les missionnaires avaient bien été obligés de les laisser arrêter, mais d'après les lois de leur fabrique, les meurtriers ne pouvaient être passibles de la peine de mort qu'au cas où l'une des deux victimes succomberait sous ses blessures. Du reste, les rapports calomnieux des dignes missionnaires près du gouvernement des Etats-Unis, avaient réussi à ravir les fonctions de

1838.
Septembre.

consul d'Amérique à M. Moerenhout, jusqu'au moment où M. Du Petit-Thouars lui apporta le titre de consul de France.

Je déjeûne avec le commandant Du Petit-Thouars, et ce n'est pas sans surprise que j'apprends que le *Voyage pittoresque autour du monde* était arrivé à Taïti. On m'avait déjà beaucoup parlé de cet ouvrage à Rio-Janeiro, à Concepcion et à Valparaiso, mais à Taïti c'était chose plus remarquable. Aussi en voyant M. Moerenhout faire un éloge pompeux de cet ouvrage, surtout pour sa véracité et ses descriptions des mœurs et coutumes des peuples de l'Océanie, j'éprouve une véritable satisfaction; mais je m'empresse de déclarer que je n'avais traité moi-même avec soin que les articles qui concernent l'Océanie, et que le reste appartient presque entièrement à un habile écrivain et observateur, M. Louis Reybaud.

Après le déjeûner, M. Du Petit-Thouars me propose de me faire passer l'inspection de sa frégate, et de me présenter ses officiers. Je n'accepte que la seconde partie de sa proposition. Quand ces messieurs furent réunis dans la chambre du conseil, après leur avoir exprimé combien j'étais flatté de faire leur connaissance, je leur dis que je les félicitais sincèrement d'être appelés à faire partie d'une aussi belle campagne que celle de la *Vénus*, et d'avoir à promener le pavillon national sur une aussi belle et aussi puissante frégate. Je les félicitais surtout de l'avantage qu'ils avaient de pouvoir faire des travaux utiles et glorieux. Six pied de terre, leur dis-je, finissent par

égaliser tous les rangs, mais la trace fugitive de notre passage sur la terre ne peut résister à un oubli complet qu'au moyen des services que chacun de nous est appelé à rendre dans sa sphère.

Ensuite nous descendons tous à terre. J'entre un moment chez M. Moerenhout, qui occupe une modeste habitation sur le bord de la mer. M. Henry, habitant de l'île, fils d'un des premiers missionnaires de Taïti, m'est présenté par M. Moerenhout. Il désire être chargé de la fourniture des corvettes pendant leur séjour à Taïti. M. Henry se propose ensuite comme interprète dans la visite que je désire faire à la reine Pomaré-Vahiné.

Je vais d'abord saluer le général *Freyre*, ex-président de la république du Chili, qui habite une petite case que M. Moerenhout a mise à sa disposition. Il se rappelle parfaitement m'avoir déjà vu sur la *Coquille* en 1823, au moment où il quittait Talcahuano pour se rendre à Valparaiso et prendre les rênes du gouvernement du pays. Le pauvre homme faisait tout ce qu'il pouvait pour supporter avec résignation sa mauvaise fortune, mais il était facile de voir qu'il regrettait amèrement sa patrie. C'était un spectacle douloureux de voir un vieillard, digne d'un meilleur sort, forcé de passer le reste de ses jours dans un exil dont on ne pouvait guère prévoir le terme.

M. Moerenhout avait envoyé savoir si la reine était chez elle, et si elle s'était décidée à nous recevoir. Depuis l'arrivée de la *Vénus*, elle avait quitté sa jolie retraite de l'été, *Moutou-Outa* sur la rade de Papeïti,

1838.
Septembre.

1838.
Septembre.
Pl. LXIV.

pour venir se réfugier dans une misérable habitation du village à cinquante pas du rivage.

Au retour du messenger et sur la réponse affirmative qu'il nous apporta, nous nous mîmes en route. Au milieu d'un petit bois de goyaviers, sous un modeste hangar, se trouvait réunie la cour taïtienne; des espèces de sénateurs nonchalamment assis, étaient occupés à divers travaux; une faible barrière les séparait du reste du peuple. Sous sa tente nous trouvâmes la reine Pomaré-Vahiné, vêtue simplement d'un espèce de peignoir blanc, et tenant son enfant dans ses bras; elle était assise sur un espèce de tapis, près d'elle se trouvait son époux, le prince *Pomaré-tané*, sa tante *Taré-moé-moé*, sa sœur et ses cousines, jeunes filles assez avenantes, enfin, l'orateur de la reine, personnage grave et d'une bonne mine, chargé de porter constamment la parole pour Sa Majesté; car ainsi l'exige l'étiquette nationale.

Un petit escabeau me fut offert devant la reine, MM. Moerenhout et Henry se placèrent comme ils purent près d'elle, le capitaine Du Petit-Thouars alla s'étendre sur une nate à côté de *Pomaré-tané*, et le capitaine Jacquinot fit comme lui.

Après avoir salué la reine et l'avoir considérée un instant en silence, d'un air un peu sévère, je lui adresse la parole à peu près en ces termes: J'ai appris à Manga-Reva les mauvais traitements qui ont été infligés aux missionnaires français, par ordre de la reine; j'ai cru devoir me déranger de ma route pour venir lui demander des explications d'une con-

duite si blâmable, et satisfaction s'il y a lieu. J'en ai été d'autant plus surpris, que j'avais vu la jeune princesse *Aimata* 15 ans auparavant dans l'île Taïti, et que nous Français, nous avons toujours traité amicalement la reine et toute sa famille. Je sais que cette malheureuse affaire a été entièrement arrangée par le commandant de la *Vénus*, il est dès-lors inutile de revenir là-dessus, mais à l'avenir, j'espère que la reine tiendra ses promesses et s'abstiendra de tout mauvais traitement envers les Français.

1838.
Septembre.

Au bout d'un moment, l'orateur prend la parole, et dit que Pomaré se rappelle bien m'avoir vu lorsque je passais à Taïti, qu'elle n'avait jamais eu en effet à se plaindre de nous et que nous avons toujours été amis; mais que lorsque les missionnaires français étaient venus à Taïti, l'état du pays et la présence de quelques rebelles, qui déjà avaient voulu changer la religion du pays et y avaient semé des troubles, avaient exigé que l'on prit des mesures pour les éloigner.

Je vis bien que la pauvre femme n'était que l'écho des Anglais qui lui avaient soufflé ces pitoyables raisons pour s'excuser. Je me contentai alors de répliquer : Sans doute la reine est libre dans ses états, et personne au monde, pas même le roi des Français, ne peut lui demander de changer sa religion; aussi aurait-elle eu raison si elle s'était contentée de défendre aux missionnaires français tout signe public de leur culte; mais les traitements cruels qui ont été infligés à deux citoyens français, étaient tels

1838.
Septembre.

que l'on ne pouvait se dispenser d'en demander raison. J'ajoutais que la reine *Pomaré-Vahiné* devait s'estimer fort heureuse de s'être tirée à si bon marché de la position fâcheuse qu'elle s'était faite à l'égard de la France.

Ces paroles un peu sévères sont rendues fidèlement par l'interprète, car je m'aperçois que Pomaré est vivement affectée, et que des larmes commencent à s'échapper de ses yeux qu'elle dirige sur moi avec une expression de colère assez évidente. Au même instant je m'aperçois aussi que le capitaine Du Petit-Thouars semble chercher à en atténuer l'effet, en faisant à Pomaré quelques petites niches amicales, comme de lui tirer les cheveux doucement ou lui frapper légèrement la joue; il ajoute même d'un ton affectueux qu'elle a tort de s'affecter ainsi, etc.

Dès-lors, je termine là un entretien qui était allé assez loin pour le but que je me proposais, et je me lève pour me retirer. Machinalement je porte les yeux sur un amas de fruits de toute espèce, avec quelques cochons et quelques poules étendus sur le sol de la cour, quand un chef envoyé par la reine court après moi, et me fait dire que la reine a donné l'ordre de porter sur mes navires tous ces objets qui me sont destinés en présent.

M. Du Petit-Thouars m'apprend alors que déjà tout ces cadeaux lui ont été offerts à bord même de son navire; mais qu'il les a refusés, parce que la reine s'obstine à ne pas vouloir aller le visiter à bord de sa frégate. En conséquence, je fais dire à

Pomaré que j'accepterai volontiers ses présents à la condition qu'elle viendra nous faire une visite à bord de la frégate française, mais que jusque-là, je ne la croirai qu'imparfaitement réconciliée avec les Français.

1838.
Septembre.

Elle me fait répondre aussitôt qu'elle est désormais l'amie des Français, mais qu'elle ne peut aller visiter la *Vénus*, parce qu'elle allaite un petit enfant qui réclame tout son temps et tous ses soins. C'est là évidemment une défaite suggérée par Pritchard; mais ne voulant pas tourmenter plus longtemps cette pauvre femme, je fais semblant de m'en contenter, et je me retire définitivement.

En sortant de chez Pomaré-Vahiné, je prie M. Moerenhout de me conduire immédiatement chez M. Pritchard. Le palais de celui-ci paraît vaste, commode, et ses alentours annoncent à l'instant que c'est l'habitation du véritable souverain de ces îles. Le pavillon britannique flotte majestueusement à l'extrémité d'une immense gaule, étalant à tous les yeux les prétentions du peuple anglais. M. Pritchard est un homme de 45 ans environ, il est maigre, sec et bilieux; il porte dans ses formes extérieures cet orgueil et cet air de dignité froide et réservée si naturels aux Anglais, lorsque la fortune va les chercher dans les classes les plus infimes pour les élever à un certain rang. M. Pritchard sort pour nous recevoir avec toutes les marques de la civilité, mais aussitôt que j'ai dépassé le seuil de sa porte, je lui dis :

PL. LXIII.

« M. Pritchard, je viens vous rendre ma visite

1838.
Septembre.

comme à un représentant d'une grande nation, longtemps l'émule et l'ennemie d'une autre grande nation, mais aujourd'hui son amie et son alliée. J'aurais été heureux d'avoir à vous faire cette politesse, au seul titre de missionnaire anglais, dont j'ai toujours été l'ami dans mes précédents voyages; j'aurais été flatté d'apprendre que vous aviez toujours concilié les devoirs qu'impose le titre de chrétien avec ceux de l'humanité, il en a été autrement et j'en suis fâché. J'aime au moins à croire que désormais, en votre qualité de citoyen anglais, vous comprendrez mieux les devoirs qui vous sont imposés, et que vous protégerez, même au risque de votre vie, tous les citoyens français s'ils pouvaient encore désormais être exposés à de semblables avanies. »

Comme je le vois arrêté avec un certain air d'irrésolution, j'ajoute : M. Pritchard, est-ce que je parle assez correctement l'anglais, m'avez-vous bien compris? sinon je vais prier M. Moerenhout de vous répéter mes paroles. Alors il s'empresse de m'assurer qu'il a parfaitement compris, puis il ajoute qu'on l'avait sans doute dénigré dans mon esprit, et qu'au surplus il serait toujours prêt à protéger désormais les sujets de toute nation. Cela me suffit, lui dis-je, et j'entre dans sa maison. La conversation s'engage sur des sujets étrangers, et nous nous séparons très-contents les uns des autres, du moins en apparence.

M. Pritchard fut le premier à m'apprendre que des

missionnaires appartenant à la secte de *Wesley*, étaient établis aux *îles des Navigateurs*, dont ils avaient converti la plupart des habitants. Le principal établissement, situé à *Apia*, était assez souvent visité par des navires anglais et américains. M. Pritchard ajouta qu'il savait aussi que des missionnaires appartenant à la même secte étaient allés s'établir aux îles *Viti*, mais il craignait qu'ils n'y fissent pas de rapides progrès.

1838.
Septembre.

Comme je fais remarquer à M. Moerenhout que Pritchard était logé comme le véritable roi de l'île, il m'assure que les missionnaires anglais, las enfin des reproches continuels qu'ils recevaient à cet égard, avaient pris le parti de faire construire une demeure royale convenable, et il s'offre de m'y conduire sur-le-champ. Cette maison est en effet située dans une position fort agréable, elle paraît bien distribuée, et les boiseries ainsi que les emménagements sont travaillés avec beaucoup de soin. Elle est fort avancée et je crois que ce sera une résidence fort agréable pour la reine. Mais M. Moerenhout qui connaît les goûts et les caprices de cette femme, m'assure qu'elle n'y fixera jamais sa résidence. Elle y viendra, me dit-il, tout au plus pour assister aux conseils d'état et aux représentations; elle préférera toujours sa demeure de *Moutou-Outa*, et le modeste hangar sous lequel vous l'avez visitée, où elle retrouvera toutes ses douces habitudes. Ces gens sont comme des animaux qui préfèrent leurs écuries avec leurs ordures à des palais dorés.

1838.
Septembre.

Nous faisons ensuite un tour de promenade aux environs de Papeïti, et partout nous rencontrons les femmes de Taïti livrées à la paresse et à la débauche, mendiant pour satisfaire leur avidité un prix quelconque pour leurs faciles faveurs. A 4 heures nous rallions la *Vénus*, M. Du Petit-Thouars ne veut accepter notre congé qu'après le dîner, et à 6 heures seulement nous nous dirigeons sur nos corvettes où, grâce à l'intelligence du pilote Gem, nous arrivons sans accident à 8 heures du soir.

11. Le jour est à peine commencé, que les deux grands canots de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* partent pour Papeïti, chargés des états-majors des deux corvettes, tandis que se croisant avec eux, une embarcation de la *Vénus* amène à notre bord plusieurs officiers de cette frégate. Empressés autour d'eux, mes jeunes officiers sont heureux de montrer à leurs compatriotes tous les travaux déjà exécutés par nos corvettes, et si quelque impression fâcheuse avait dû être la suite de tous les propos répandus contre notre expédition à Valparaiso et qu'y avait dû recueillir la *Vénus*, elle fut bientôt détruite par l'enthousiasme des officiers de nos corvettes et surtout par la vue de tous ces travaux que les habitants de l'*Astrolabe* étalaient avec orgueil devant leurs visiteurs.

Une inscription a été gravée aujourd'hui sur le cap de l'*Arbre*, elle se compose d'une lettre qui doit rappeler le nom de notre navire et du chiffre de l'année de son passage : A° 1838. Sous la lettre A on a profondément incrusté une ligne droite qui se trouve

élevée de 1^m 40 au-dessus du niveau de la mer; cette mesure a été prise à midi précis. Du reste, les marées paraissent presque nulles à Matavaï. Le but de cette inscription est de pouvoir donner à nos successeurs après de longues années, les moyens de reconnaître si cette partie du sol a éprouvé un exhaussement ou un affaissement lent, ce qu'il est toujours très-difficile d'établir lorsque l'on manque de points de repère certains; mais je crains que le rocher constamment travaillé par l'effort des vagues ne vienne à se briser, et à faire disparaître notre inscription.

1838.
Septembre.

Notre première connaissance, Pewe-we, ne nous a point abandonnés; je le retrouve aujourd'hui à bord de l'*Astrolabe*, mendiant partout quelques douros; il s'adresse souvent à moi, dont sans doute il suppose le gousset bien garni. Il m'obsède en m'offrant des femmes, espérant sans doute beaucoup de cette marchandise, qui n'est pas rare à Taïti. Je le renvoie d'abord assez sèchement; mais fatigué du honteux spectacle que présente l'avidité de ce chef cupide, je l'invite sévèrement à me laisser désormais tranquille.

Le jeune Henry a commencé aujourd'hui à fournir du bœuf à l'équipage, à raison de 6 piastres (32 francs) les 100 livres. Ce prix est raisonnable, et le bétail est déjà assez abondant dans l'île pour pouvoir en fournir aux navires autant qu'il leur en faut. Les cochons sont devenus rares, ils sont très-chers, et même il est très-difficile de s'en procurer. Les missionnaires anglais sont les principaux proprié-

1838.
Septembre.

taires de l'île, et presque les possesseurs exclusifs du bétail et des cochons. M. Pritchard fait d'importantes affaires dans ce commerce qui, du reste, rentrerait dans sa première spécialité, car la chronique assure qu'il était d'abord garçon boucher.

12. Le port de Matavaï ne présente pas toujours un abri parfait aux navires qui viennent y prendre le mouillage : les vents d'ouest y rendent la mer grosse et souvent menacent les navires de les jeter à la côte. C'est ce qui nous arrive aujourd'hui, et nous sommes obligés de mouiller une deuxième ancre et de filer vingt-cinq brasses de chaîne pour étaler d'assez fortes rafales qui viennent nous assaillir. Le mauvais temps me prive aujourd'hui de la visite de MM. Du Petit-Thouars et Moerenhout, que j'avais invités à venir déjeuner avec moi. Je mets à profit mon séjour à bord pour adresser à M. le ministre de la marine un rapport général sur les événements de la campagne depuis mon départ de Valparaiso. Je le confierai à M. Moerenhout, qui se chargera de le faire parvenir.

Le révérend M. Rodgeron a parfaitement accueilli M. Desgraz, et lui a donné tous les documents qu'il avait promis sur les idiômes de Nouka-Hiva et de Taïti. En général la conduite de ce missionnaire à notre égard continue d'être très-convenable, et je dois particulièrement faire mention de son esprit bienveillant pour nous, en le priant de recevoir ici l'expression de ma vive reconnaissance.

A huit heures du matin arrivent à bord de l'*Astrolabe* MM. Du Petit-Thouars et Moerenhout, auxquels

je fais voir la série des travaux exécutés depuis le commencement du voyage. Ils paraissent prendre plaisir à les considérer ; mais je dois cependant dire ici que le capitaine témoigne surtout de l'intérêt pour les dessins de MM. *Goupil* et *Le Breton*.

1838.
13 Septembre.

M. Du Petit-Thouars paraît encore douter que dans notre exploration polaire, nous ayons parcouru d'assez près, pour nous y trouver souvent engagés, les plaines de glaces solides qui joignent tout l'espace compris entre les *New-Shetland* et les terres de *Sandwich*. Dès-lors je lui donne communication de mon rapport sur cette exploration, en même temps qu'il peut suivre notre navigation sur la carte dressée à ce sujet. Certes les bruits malveillants répandus à Valparaiso, je ne dirai pas par qui, avaient dû fortement au moins impressionner l'esprit de nos compatriotes. Mais enfin M. Du Petit-Thouars paraît convaincu que nous n'avons manqué dans les glaces ni d'audace ni de courage, et que le mandat qui nous avait été confié se trouvait dignement, sinon heureusement rempli.

Après le déjeuner, auquel assistaient MM. Jacquinot et Demas, nous embarquons tous dans le grand canot de l'*Astrolabe*, et nous allons descendre sur la pointe *Papa-Oa*. Nous visitons d'abord le tombeau de *Pomaré II*, ce roi taïtien qui, d'abord conquérant et ensuite rénovateur, accueillit le premier les missionnaires, chassa ses anciens dieux, et devint le défenseur de l'Évangile, dont il fut un des plus zélés propagateurs.

PL. LXVIII.

1838.
Septembre.

Nous allons ensuite visiter les ruines de cette grande église qui, en 1823, réunit l'assemblée générale de tous les habitants du groupe. Les députés nombreux envoyés par la nation eurent à délibérer sur la quantité de cocos et de bambous d'huile qui devaient être donnés comme offrandes à la société des missions. C'était le moment du triomphe des missionnaires. La famille royale, les principaux chefs de Taïti et tout le peuple votèrent par acclamations de grandes richesses pour leurs nouveaux prêtres. Aujourd'hui tout est bien changé, ceux-ci sont honnis, souvent méprisés, et contrôlés dans leurs actions. Pour comble de malheur, on essaie de supprimer les dignités qui ont fait l'élévation des missionnaires, qui par leur dépit et leur orgueil, se sont déconsidérés aux yeux des naturels. Vainement plus tard ces députés choisis par leurs concitoyens ont-ils cherché à se réunir. Cette immense construction de 230 mètres de long, fruit du zèle et de l'enthousiasme des fidèles taïtiens, a été entièrement abandonnée, et bientôt il n'en restera plus qu'un informe amas de décombres. *Sic transit gloria mundi*. L'église du lieu, construite sur des dimensions bien plus raisonnables à côté de ce temple gigantesque qui tombe de lui-même, atteste le refroidissement des habitants pour leur nouveau culte ; la cour a abandonné cette ancienne résidence pour aller se fixer à Papeïti. Des clôtures mal entretenues autour de quelques pierres entassées, indiquent seules l'emplacement de quelques tombes, aujourd'hui entièrement négligées. C'est avec un sentiment douloureux que l'on voit

1838.
Septembre.

ces Taitiens, jadis scrupuleux observateurs des devoirs dus aux mânes de leurs pères et à qui ils rendaient un culte presque divin, rester aujourd'hui si indifférents à cet égard, par le seul fait qu'ils ont adopté d'autres croyances. A mon avis, cette transition subite d'un excès à un autre, a quelque chose d'affligeant et dénote plutôt un retour à la barbarie, qu'un progrès dans la civilisation.

Nous allons ensuite saluer le prêtre de l'endroit, M. Rodgerson, qui habite tout près de là une case petite, il est vrai, mais propre et bien tenue. Il paraît heureux dans son petit ménage, composé d'une femme jeune et agréable, et de deux jolis petits enfants, dont l'avenir semble le préoccuper beaucoup. On ne peut s'empêcher de réfléchir en effet, que si cette liberté qu'ont les prêtres de l'église réformée de pouvoir devenir chefs de famille peut être d'un bon exemple au milieu des nations civilisées, elle peut aussi devenir la source de tous les vices au milieu d'un peuple sauvage. Un missionnaire, toujours préoccupé du sort de sa famille, n'est-il pas en effet pour ainsi dire responsable de toutes les fautes que peuvent commettre les siens, les passions humaines réagissant sur ses enfants ne tendront-elles point à leur faire oublier leur devoir, ou tout au moins à compromettre le caractère du père? Car il est à remarquer que tout en prêchant l'égalité et la charité évangélique, le missionnaire européen n'envisage pas avec sang-froid l'idée d'une union possible entre ses enfants et les indigènes. Il

1838
Septembre.

préfererait au besoin voir les mœurs outragées plutôt que de s'allier au sang des hommes qu'il regarde comme trop au-dessous de lui. A leur tour, les naturels ont bien voulu jusqu'ici accepter ces idées comme une loi du destin ; mais à la longue, leurs réflexions aussi bien que les perfides conseils des Européens, jaloux de la fortune des missionnaires, finiront par éclairer ces peuples sauvages sur les prétentions de ces étrangers. Dès-lors commencera une réaction peut-être violente, le prestige qu'ont inspiré les missionnaires sera mis en doute, et leur empire sera près de s'écrouler. A Taïti ce moment est venu, et il est difficile de prévoir ce qui arrivera d'ici à quelques années.

Après avoir accepté quelques rafraîchissements chez M. Rodgerson, nous accompagnons MM. Du Petit-Thouars et Moerenhout jusqu'au tombeau de Pomaré, où se font définitivement nos adieux. M. Du Petit-Thouars devait opérer son retour en France par Sidney, l'île de France et le cap de Bonne-Espérance. M. Moerenhout allait continuer à passer son existence au milieu des Taïtiens et des dignes missionnaires qui du reste n'étaient point ses amis, et nous, nous allions rapidement nous diriger vers les îles des Navigateurs, sur lesquelles je n'osais encore former aucun projet de relâche, car mes décisions sont soumises aux chances et aux caprices des éléments. Seulement, M. Du Petit-Thouars n'étant pas décidé à aller aux îles Viti pour tirer vengeance de la mort du capitaine Bureau, je le prie de me donner copie

1838.
Septembre.

des dépêches qu'il avait reçues à ce sujet du ministre des affaires étrangères, afin qu'elle puisse me servir au cas où, sans me déranger de ma route, je trouverais l'occasion de remplir cette mission. M. Du Petit-Thouars me promet de me communiquer cette pièce, et de m'en envoyer la copie aussitôt arrivé à son bord.

La journée est des plus belles, et j'en profite pour faire une promenade de longue haleine. Je renvoie mon canot à bord, et, accompagné de MM. Jacquinot et Roquemaurel, je prends la route de terre pour gagner Matavaï. J'aurais désiré visiter *Paoufai* et *Hitoh*, deux chefs puissants qui, secouant le joug apostolique, se sont déclarés les amis des Français, et se sont opposés aux mesures prises contre nos deux prêtres catholiques; il m'eût été agréable de pouvoir leur témoigner toute ma satisfaction pour leur conduite et leur offrir quelques présents; mais ils étaient absents pour le moment, et leur habitation était déserte.

Notre retour vers Matavaï se fait en suivant la plage. Je retrouve bien cette belle terre que j'ai déjà visitée quinze ans auparavant. C'est bien la riante Taïti avec ses ombrages délicieux, sa prodigieuse fertilité et son doux climat. Mais nonobstant les assertions des Anglais, je ne m'aperçois pas que la population soit en voie de progrès. Les cases habitées et les lieux cultivés me paraissent au contraire diminués, surtout à Papa - Oa et à Matavaï. Il est vrai que cette différence tient peut-être à l'excès

1838.
Septembre.

de population qui s'est transportée à Papeïti, et alors il n'y aurait eu que déplacement. Je ne vois pas non plus que les habitants soient devenus plus laborieux ni plus industriels ; ils semblent au contraire être plus indolents que jamais. Il est presque inévitable que cet état de choses ne les plonge de plus en plus dans la misère. Les missionnaires seuls font là leurs affaires et profitent adroitement des changements qu'apporte chez ce peuple l'approche des Européens. Ces résultats sont sans doute peu satisfaisants, mais ils sont réels : ils sont la suite nécessaire de la civilisation apportée par des hommes qui n'obéissent qu'à des sentiments d'égoïsme. Dans l'état actuel, il faudrait à ce peuple demi-sauvage qu'il pût être guidé par d'autres hommes d'une nature supérieure et animés surtout par des sentiments charitables et complètement désintéressés. Ce sont des qualités que n'ont jamais eues les missionnaires anglais, et qui sait si les catholiques, un jour plus puissants, ne marcheront pas devant les prêtres protestants?... A tout cela, la seule réponse qu'il y aurait à faire est celle-ci. Les terres où se trouvent disséminées les peuplades de l'Océanie, ne pouvaient pas rester inconnues aux Européens. En supposant que ces peuples fussent restés abandonnés à eux-mêmes, les déserteurs des baleiniers, les échappés des bagnes de Port-Jakson, en un mot le rebut de la société anglaise aurait débordé sur leurs îles et les auraient grangrenés au physique comme au moral, ce qui déjà n'existe que trop en différents endroits. Il a donc mieux valu pour eux

recevoir des missionnaires chrétiens leurs lois et leurs institutions, tout imparfaites qu'elles sont, plutôt que de rester exposés au triste sort qui les menaçait, ce qui n'eût pas manqué d'amener promptement leur ruine complète.

1838.
Septembre.

Après avoir gravi la colline du *Cap-de-l'Arbre*, nous nous retrouvons sur la plage de Matavaï. J'admire surtout combien les citronniers, les orangiers et les goyaviers se sont propagés sur cette belle terre; ils forment des bois entiers qui répandent au loin leurs doux parfums. Les goyaviers surtout, que l'on connaissait à peine en 1823, ont multiplié avec une étonnante rapidité.

M. Rodgeron que j'avais invité à venir déjeuner avec moi, arrive aujourd'hui à neuf heures et demie du matin accompagné de M. Pritchard. J'ai cru un instant que ce dernier resterait à déjeuner avec nous, mais il s'est excusé sur ce qu'il est engagé à dîner chez M. Wilson à midi précis. Du reste, il me renouvelle ses offres de services, et nous nous quittons sur un ton très-poli. Après le déjeuner, je partage avec M. Rodgeron le peu des graines de France que j'avais de reste, et ce cadeau paraît lui faire bien plaisir; j'y ajoute une médaille de l'expédition.

M. *De Flotte*, aspirant de marine sur la frégate la *Vénus*, ayant demandé à embarquer sur la *Zélée*, et les capitaines de ces deux navires ayant donné leur consentement, j'accorde à M. *De Flotte* l'ordre de quitter la *Vénus* pour continuer ses services à bord de la *Zélée*. Cette démarche prouve au moins de la part de ce

1838.
Septembre.

jeune officier le désir de s'instruire et de servir d'une manière active.

Pewewe vient à bord avec deux autres chefs de Matavaï et deux femmes qui sont bien vite reconnues par nos matelots, avec qui déjà elles ont eu de nombreuses relations. Il recommence auprès de moi toutes ses tentatives pour m'extorquer des douros, mais je le renvoie sans l'écouter. J'aurais volontiers fait quelques cadeaux à un des deux autres chefs qui étaient avec Pewewe, attendu qu'il s'était toujours comporté généreusement vis-à-vis des officiers qui étaient allés le visiter; mais il doit porter la punition de s'être présenté en aussi mauvaise compagnie. Pewewe ne se rebute point, il se rejette sur le capitaine Jacquinot qui a la complaisance de l'inviter à dîner. Puis après avoir bien mangé comme quatre, le pauvre Pewewe ne peut quitter le capitaine sans lui demander encore quelques *tavas*.

En pêchant quelques mollusques sur les récifs, M. Hombron a été piqué à la main par un poisson épineux. La partie blessée a considérablement enflé, et le docteur a souffert vivement pendant vingt-quatre heures.

15. M. Du Petit-Thouars m'envoie aujourd'hui la pièce que je lui ai demandée relativement à la malheureuse affaire de Bureau. Quoique le commandant de la *Vénus* l'ait déjà publiée dans le récit de son voyage, je la reproduirai lorsqu'il sera question de nos opérations aux îles Viti.

D'après l'avis de M. Moerenhout, je m'étais adressé

1838.
Septembre.

à M. Henry, supposant que cette personne pouvait me donner des renseignements détaillés sur cette catastrophe, mais je ne reçus à cet égard de M. Henry qu'une lettre insignifiante.

Dès ce moment je ne songe plus qu'au départ qui est fixé pour le lendemain. J'envoie à M. Moerenhout mon rapport pour le ministre de la marine, et en même temps je lui fais don d'une paire de pistolets qu'il m'avait demandée pour défendre sa vie au cas où il serait exposé à de nouvelles attaques nocturnes.

Dans la soirée, je descends à terre avec le capitaine Jacquinot, et je vais prendre un dernier bain dans les eaux du torrent de Matavaï. Les bains sont probablement l'unique souvenir agréable que je dois conserver par la suite de mon court séjour à Taïti*.

* Notes 12, 13, 14, 15 16 et 17.

CHAPITRE XXVIII.

Traversée de Taïti à Apia.

1838.
16 Septembre.

Dès sept heures du matin nos corvettes ont relevé leurs ancres et se sont couvertes de toile pour continuer leur marche dans l'Océanie.

J'avais l'intention de passer dans le canal qui sépare Taïti de l'île *Eimeo*, sa voisine, et la brise qui soufflait directement de l'est, semblait d'abord favorable à mes projets, mais à midi les vents sautent au S. O., et dès-lors je dus complètement y renoncer. Je viens contourner *Eimeo* par le nord dont je longe la côte à une distance de deux à trois milles, et dont nous distinguons facilement tous les accidents de terrain. Cette vue est des plus gracieuses et paraît tout aussi délicieuse et souvent plus pittoresque que celle de Taïti même.

Quand nous nous trouvons dans l'ouest du port de *Talou*, nous appercevons un grand édifice en pierres et à plusieurs étages, percé de nombreuses fenêtres et

qui a une certaine apparence lorsqu'on le voit de la mer. C'est l'établissement auquel les missionnaires anglais ont donné le nom pompeux de *South-Sea academy*. Il y a longtemps que je présumais que ce titre fastueux ne serait justifié par aucun résultat. En effet, cet établissement est en ce moment à peu près abandonné.

1838.
Septembre.

Nous avons perdu de vue les terres d'*Eimeo*, lorsque à six heures et demie du soir, à travers la brume, nous apercevons vaguement les terres de l'île *Tabou-Emanou*. Je n'avais en aucune manière l'intention de recommencer sur cet archipel un travail qui déjà avait été fait en 1823 par la *Coquille*, commandée par le capitaine *Duperrey*; c'est pourquoi, poussé par une brise très-fraîche du S. E., je continue à courir toute la nuit pour passer au sud de l'île *Raiatea*.

Au jour, je mets le cap au N. $\frac{1}{4}$ O., et bientôt nous sommes en vue des hautes terres des îles *Raiatea* et *Tahaa*; et ensuite je rallie de près les brisants qui forment la ceinture de l'île *Bora-Bora*. Cette dernière île avait été visitée par la *Coquille* en 1823, et je reconnais avec bonheur ce sommet sourcilleux, nommé *Pahia*, qui domine ces vertes forêts et ces riantes plages que j'avais alors si souvent parcourues, et où j'avais recueilli tant de plantes curieuses et souvent nouvelles. C'était là aussi que j'avais pour la première fois commencé sérieusement mes études ethnographiques.

Après avoir dépassé la pointe septentrionale de *Bora-Bora*, je continue encore à courir au nord pour

1838.
Septembre.

bien reconnaître les terres de la petite île *Toubai*, et ensuite je me dirige sur *Maupiti* dont nous longeons le récif à deux milles de distance. Les charmants petits îlots couverts de verdure forment à cette dernière île une ceinture délicieuse. En dedans des récifs un beau lagon offre l'aspect d'une mer bien paisible dont le centre est occupé par un morne élevé, couvert de verdure et qui forme le corps principal de l'île *Maupiti*.

Il était deux heures de l'après-midi lorsque abandonnant définitivement l'archipel de la Société, je cours à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ S. sur l'île *Maupelia*, que je compte apercevoir demain au point du jour. Cette dernière île, découverte en 1767, avait été revue par Cook en 1774; et la petite distance qui la sépare des îles Taïti, ne pouvait pas me laisser craindre qu'il pût y avoir une erreur considérable dans les déterminations de ce célèbre navigateur.

18.

Je me contente à minuit de faire diminuer de voiles pour ne pas filer plus de sept nœuds. La brise est fraîche et la mer très-grosse. Fatigué par le roulis, je venais seulement de m'endormir lorsqu'à deux heures du matin, M. Maréscot me fait prévenir que la terre se découvre devant nous, et qu'elle doit être très-près, car la nuit est des plus sombres. Je donne aussitôt l'ordre de virer de bord promptement et de revenir au plus près tribord en forçant de voiles. Bien que la manœuvre se fût exécutée avec la plus grande célérité, les brisants que l'on apercevait de dessus le pont du navire, se montraient si voisins de nous un instant, que j'eus les craintes les plus sérieuses de ne

pouvoir les doubler. Enfin, nous parvenons à changer de route, et toutes nos voiles sont à peine orientées que les brisants qui blanchissent les eaux se montrent menaçants derrière nous et sous le remoux même de notre gouvernail. Mais enfin la brise est fraîche et nous pouvons nous éloigner rapidement ; dès ce moment notre salut est assuré. Mes craintes se reportent entières sur la *Zéléé*.

1838.
Septembre.

La nuit était tellement obscure que nous avions peine à la voir, ce qui prouvait qu'elle n'avait point manœuvré comme nous ; si par malheur elle n'avait point vu la terre, elle était perdue sans ressource, et si pour serrer le vent elle était venue sur babord, il y avait tout lieu de craindre qu'elle ne pût pas doubler l'île de ce côté. Le lecteur jugera combien alors je dus souffrir jusqu'à trois heures du matin, où alors nous vîmes briller les feux de position de notre compagne de route à peu de distance derrière nous. L'expédition venait d'échapper à un des plus grands dangers qui l'eussent encore menacée. Quelques minutes plus tard et les deux corvettes montaient sur les récifs qui entourent cette île, elles y étaient brisées en un instant par la mer affreuse que les vents poussaient sur cette barrière. Il ne restait de chances de salut que pour quelques-uns de nos meilleurs nageurs, qui peut-être auraient pu gagner la terre sans être broyés sur les rochers. Et alors ils auraient pu peut-être regagner les îles de Taïti sur des canots qu'ils auraient construits, et porter la nouvelle d'une aussi triste catastrophe.

1838.
Septembre.

Je venais du reste d'être dupe de ma confiance dans les déterminations de Cook; l'île que nous venions de rencontrer était bien l'île *Maupelia*, et certes c'est un bon avertissement pour apprendre aux navigateurs que l'on ne peut jamais être trop prudent pour naviguer dans ces mers semées d'écueils. En mettant en panne pour ne pas faire route la nuit, j'aurais perdu du temps il est vrai, mais je n'aurais pas autant aventuré mes navires.

Au jour, nous reprenons les amures à babord, et peu après nous revoyons la terre *Maupelia* à cinq ou six milles devant nous. Bientôt après nous pouvons la cotoyer à petite distance. Elle se compose de trois îlots bas bien boisés, mais peu garnis de cocotiers, et qui sont enchaînés par une ceinture de brisants qui s'étendent au loin dans la partie sud; un beau lagon en occupe l'intérieur. Nous n'y distinguons, du reste, ni habitants ni traces d'habitation. Heureusement du côté de l'est le récif ne s'éloigne guère plus de trois à quatre encâblures de la plage, et c'est ce qui nous a sauvés, car nous avons pu apercevoir malgré la nuit les arbres de la côte lorsque nous avions encore le temps nécessaire pour nous éloigner. Si nos corvettes eussent accosté le récif quelque milles plus sud, nous ne l'aurions aperçu qu'en y tombant dessus.

Toujours poussés par une belle brise d'E. S. E., nous courons ensuite dans l'ouest sur l'île *Scilly*. Dès onze heures nous commençons à voir apparaître ses arbres aux limites de l'horizon, et à midi nous n'en sommes plus qu'à deux milles environ.

Nous sommes assez heureux pour avoir des observations, et dès-lors nous pouvons avoir la certitude que l'île Maupelia se trouve placée d'après Cook, de vingt-cinq milles trop à l'ouest, erreur qui a été près de nous devenir fatale pendant la nuit passée.

1838.
Septembre.

Je me proposais en premier lieu de doubler l'île Scilly par le nord ; mais apercevant un immense brisant qui s'étendait dans le sud, j'ai pensé qu'il serait utile aux navigateurs d'avoir la configuration de ces dangereux écueils. L'île Scilly est formée par un récif qui s'éloigne de deux à six milles et de quelques îlots bas à l'intérieur, dont les parties boisées laissent voir quelques touffes de cocotiers ; du reste, nous n'y apercevons pas d'habitants. L'eau nous paraît peu profonde dans le lagon intérieur. Nous suivons le récif de très-près, et ensuite je mets la route à l'O. $\frac{1}{2}$ S. pour rallier le plus vite possible les îles des Navigateurs.

Le vent alisé nous a poussés rapidement vers notre destination, et le 23 la vigie, à qui j'avais recommandé de veiller attentivement, ne tarda pas à signaler un petit îlot droit devant nous. C'était l'île *Rose*, la sentinelle avancée de l'archipel *Samoa* (ou des Navigateurs). Cette petite île a été découverte par le capitaine Freycinet, qui lui imposa le nom de sa femme, qui l'avait accompagné dans son voyage.

23.

De sept à huit heures du matin, nous prolongeons à moins d'un mille de distance le récif qui forme à l'îlot une ceinture de six à sept milles de circuit. L'île *Rose* n'est, du reste, qu'un monceau de sable de 200 mètres environ de diamètre, couvert d'un

1838.
Septembre.

bouquet de verdure très-frais et d'un aspect riant.

En passant à 600 mètres environ au nord du brisant, nous apercevons dans le récif une coupée de 100 mètres environ de large, qui donne accès dans le lagon dont l'eau paraît assez profonde, et qui semblerait promettre un mouillage pour des navires aussi petits que les nôtres.

Nous avions à peine perdu l'île Rose de vue depuis quelques heures, que les terres d'*Opoun* se montrent droit devant nous sous la forme d'un cône déjà élevé, mais d'une base peu étendue. A six heures du soir, nous n'étions plus qu'à six ou sept milles de la pointe est de cette île, et je me décide à passer la nuit aux petits bords dans son voisinage pour commencer demain l'exploration de ce groupe important.

21.

Aussitôt que le jour se fait, je rallie la côte d'*Opoun* et je la prolonge à petite distance. C'est une terre haute, bien boisée presque jusqu'au sommet de ses montagnes. Une bande de terre assez basse et couverte d'une riche végétation la limite vers la mer. Toutefois nous ne remarquons pas de cabanes, nous ne voyons que quelques naturels réunis sur la pointe de l'ouest. A huit heures nous nous étions déjà engagés dans le canal qui sépare l'île *Opoun* de *Leone*, lorsque le calme nous y surprend et vient arrêter notre marche rapide jusque-là. Il nous faut attendre une heure et demie avant que la brise nous permette de prolonger la bande septentrionale des îles *Leone* et *Anfoue*. Ces dernières îles nous paraissent assez bien garnies de cocotiers, mais nous n'y apercevons

aucun habitant. Seulement pendant que le calme nous tient immobiles sur les eaux, deux petites pirogues, peintes en rouge et montées chacune par trois naturels, approchent fort près de la *Zéléé*, sans toutefois vouloir l'accoster.

1838.
Septembre.

A neuf heures, M. Dumoulin avait terminé le travail de ces îles, et je gouverne sur l'île *Maouna*, dont les terres se montrent déjà à travers une brume assez épaisse. Dans l'après-midi nous prolongeons la côte méridionale de cette île à six ou sept milles de distance. La brume qui couvre les terres nous en masque en partie les détails. Cependant vers le milieu nous pouvons facilement apercevoir l'entrée d'une baie qui doit être profonde et qui pourrait offrir un mouillage. Seulement la sortie en serait difficile à cause des vents et de la mer du sud qui doivent y régner presque constamment.

Un moment même, dépourvu de renseignements certains, je crains que cette baie qui s'offre devant nous ne soit le port d'*Apia*, dont on m'avait parlé à Taïti et où je désire aller mouiller. Mais M. Desgraz me tire d'embarras en me remettant une petite notice, imprimée par les missionnaires de la société de Londres, et où il est dit que le port d'*Apia* est situé sur l'île d'*Opoulou*. Or je savais que ce nom était celui donné par Edwards à l'île que Lapeyrouse désigne sous le nom d'*Oyo-Lava*.

Dès-lors je continue ma route et vers le soir je viens ranger d'assez près la pointe S. O. de *Maouna*, sur laquelle nous distinguons des cabanes et parfois

1838.
Septembre.

même des habitants qui se promènent sur la plage. Pour la nuit je me contente de modérer mon sillage, pour me trouver demain matin en vue de l'île *Opoulou*.

25. A cinq heures, en effet, la terre se montre devant nous. Un navire à trois mâts change brusquement sa route, de manière à se rapprocher de nous.

Vers neuf heures, n'étant plus qu'à une petite distance des terres d'*Opoulou*, je commence à les suivre d'aussi près que le brisant peut me le permettre; examinant avec soin tous les enfoncements pour découvrir la baie d'Apia que nous cherchons. J'y aurais réussi, sans doute, mais peut-être après de longs efforts, et surtout j'aurais pu perdre beaucoup de temps si le vent fût venu à varier. Mais bientôt, heureusement, je vois une baleinière se détacher du navire dont j'ai parlé, et se diriger sur nous. Je mets aussitôt en panne pour l'attendre. Elle amène à bord le *master* lui-même du navire le *Lady-Rohena*. Nous ayant pris pour des baleiniers, il était venu chercher des nouvelles et nous offrir en même temps ses services. Il m'apprend que les insulaires de *Samoa* (véritable nom de cet archipel) étaient fort traitables, et que l'on pouvait se procurer chez eux des vivres et surtout des cochons en abondance et à bon marché. Il m'apprend encore que le petit port d'Apia est très-sûr, mais qu'il se trouve encore au moins à vingt-cinq milles dans l'ouest de nous.

Au surplus, il m'offre pour m'y conduire un Anglais nommé *Frazier*, établi depuis six ans dans ces

îles, et qu'il avait dans son canot. Il avait servi à piloter son navire, et j'accepte cette offre de bon cœur.

A peine le capitaine du *Lady-Rohena* nous quittait, qu'une pirogue du pays part de terre et nous amène un autre Anglais, aussi établi dans ces îles. Je l'envoie à bord de la *Zélée*, en invitant le capitaine Jacquinot à s'en servir comme pilote.

Désormais munis chacun d'un pratique du pays, nous suivons la côte de très-près, venant raser les brisants qui souvent garnissent ces îles. Je ne puis me lasser d'admirer le spectacle enchanteur que nous offrent ces belles terres. Nous rangeant à l'avis de Lapeyrouse, nous n'hésitons pas à proclamer ces îles comme bien supérieures à Taïti elle-même, et pour leur beauté et pour leur apparente fertilité. La côte est couverte de beaux arbres d'une admirable verdure, partout on y distingue de belles plages de sable, de jolies anses, des villages populeux et parfaitement ombragés. Du rivage à l'intérieur le terrain s'élève en pente assez douce pour pouvoir être habité et même cultivé, si les indigènes étaient capables de travailler. C'est sous ce rapport surtout que l'île Opoulou est bien supérieure à Taïti dont les plages de la base sont seules habitables, tandis que l'intérieur est abrupt et si rocailleux, que la culture en resterait toujours extrêmement pénible, si toutefois elle n'était pas impossible.

Les villages sont généralement placés sur les pointes des terres, entourés d'admirables touffes de cocotiers, et souvent traversés par de jolis ruisseaux

1838.
Septembre.

1833.
Septembre.

qui tombent quelquefois en cascades des montagnes voisines. Nous remarquons de distance en distance de grands édifices blanchis à la chaux et percés par des fenêtres. Frazier nous apprend que ce sont les églises nouvellement bâties par les naturels, sous la direction des missionnaires anglais. Tout en admirant la beauté d'Opoulou et le grand nombre de ses hameaux, nous devons déclarer que nous n'avons vu aucun de ces villages signalés par Lapeyrouse comme des villes qui s'étendent du rivage au sommet des montagnes. Il faut que l'illustre navigateur se soit laissé aller à l'exagération, dans ce cas, ou bien que ces villages aient disparu, s'ils ont jamais existé. Du reste, je crois me rappeler que d'après son récit, il passa trop loin des terres pour apercevoir ces détails.

Les vents frais de la partie de l'est nous font filer rapidement le long de la côte d'Opoulou. A deux heures nous sommes à l'entrée du port d'Apia, et peu après nous donnons dans le passage resserré entre deux brisants qui en forment l'entrée. Quelques minutes plus tard, l'*Astrolabe* et la *Zélée* se trouvent mouillées par sept brasses de fond dans un joli petit bassin parfaitement abrité*.

* Note 18.

CHAPITRE XXIX.

Séjour à Apia.

Aussitôt que nous sommes mouillés, le capitaine Jacquinet se rend à bord de l'*Astrolabe*, et après avoir concerté avec lui les opérations de la relâche, je charge M. La Farge de lever le plan de la baie. Je préviens ensuite MM. les officiers que la durée de la relâche est fixée à six jours, afin que chacun puisse combiner ses travaux suivant le temps qu'il aurait à y consacrer. Jamais je n'ai manqué à cette précaution pendant toute la campagne, et à moins d'un obstacle aussi important qu'imprévu, je n'ai jamais non plus manqué d'appareiller au terme fixé. Un chef d'expédition ne doit jamais perdre de vue qu'il est de la plus haute importance d'habituer ses officiers et ses équipages à compter sur la parole qu'il a une fois donnée. En agissant ainsi un capitaine peut craindre, il est vrai, quelques privations, mais aussi il évite bien des mécomptes.

1838.
25 Septembre.

1838.
Septembre.

Je conserve sur les deux navires les deux Anglais qui nous ont pilotés, ils me serviront d'interprètes dans mes transactions avec les naturels. Ils me racontent qu'un navire baleinier anglais avait mouillé dans ce port pendant deux ou trois jours seulement, et que pendant ce peu de temps, dix-sept matelots et un officier avaient déserté et s'étaient éparpillés dans l'île. La pêche du cachalot attire les baleiniers dans cet archipel, et la facilité de s'y procurer des vivres les amène au mouillage d'Apia. Mais les désertions sont fort à redouter. C'est ainsi que ces belles îles se trouvent infectées de fainéants et de mauvais sujets qui souvent sont les premiers à pousser les sauvages vers des actions blâmables.

Les naturels se présentent d'abord en très-petit nombre, et paraissent bien plus réservés qu'à Nouka-Hiva et à Taïti. Ce n'est que peu à peu qu'ils se hasardent à nous apporter quelques objets à échanger. La population des îles Samoa est une variété de la race polynésienne, qui se rapproche beaucoup de celle des Tonga.

Un individu de haute taille (1^m,75) et d'une forte structure, se présente à moi avec un air de supériorité, qui semble annoncer un homme d'une certaine importance. Frazier me dit qu'il se nomme *Pea-Pongui* et qu'il est le chef du district d'Apia. En conséquence je le reçois amicalement et lui fais quelques cadeaux.

Encouragé par mon accueil, *Pea* se hasarde à me déployer une pancarte écrite en anglais, en pronon-

1838.
Septen. bre.

çant le mot *dollars*. Je ne comprends pas trop d'abord ce que cela peut signifier; mais ayant jeté les yeux sur l'écrit anglais, je reconnais que c'est un règlement de port en règle, contresigné par M. Drinck-Water de Béthune, commandant le sloop le *Conway* de 28 canons, et qui avait mouillé dans ce port quelque temps avant nous. Le mot *dollars* était tout ce qui avait pu entrer dans la tête de Pea. Du reste, le règlement exigeait *dollars* pour le mouillage, *dollars* pour l'eau douce, *dollars* pour le bois, *dollars* pour les déserteurs, enfin *dollars* de toutes les façons, rien n'y était oublié.

Dès-lors, je vois bien vite de quoi il s'agit. Ce sont ces dignes missionnaires qui ont inventé ce moyen pour faire arriver l'eau au moulin de la mission, et ces pauvres naturels sont les soutiens de ces belles dispositions; mais ce que je ne puis concevoir, c'est qu'un capitaine de vaisseau anglais ait pu sérieusement apposer sa signature à un acte semblable, à moins qu'il n'ait reçu des instructions secrètes de son gouvernement, qui l'autorisent à hasarder cette espèce de commencement équivoque de prise de possession, sauf à la confirmer par la suite par des actes plus énergiques.

Pour moi, en attendant qu'il en soit ainsi, j'accorde peu d'attention à ce chiffon de papier émané des missionnaires de Londres et contresigné par M. Drinck-Water. Haussant les épaules, après l'avoir lu et souriant de pitié, je fais signe à Pea qu'il n'a pas de piastres à attendre de nous. Cette déclaration

1838.
Septembre.

ne le satisfait pas, mais comme il commence à devenir importun, je prends un air mécontent, et je charge Frazier de lui expliquer de ma part que si je coupais du bois qui pût appartenir soit à lui, soit à d'autres, je l'en dédommagerais par des étoffes, mais que quant à l'eau, elle appartenait à tous ceux qui en avaient besoin, et que je ne lui donnerais pas un seul *shilling* pour cela. Puis, en lui montrant la batterie de la corvette, j'ajoute que s'il exigeait impérieusement d'être payé, nos canons seraient chargés d'acquitter le prix qu'il demanderait.

A cette sortie, le pauvre Pea tout effrayé, s'empresse de s'excuser autant qu'il lui est possible, m'annonçant qu'il renonce entièrement à ses prétentions, il me supplie de ne pas me fâcher contre lui. Au fond, je n'ai pas la moindre colère contre cet homme; car il n'est pas pour grand chose dans cette mauvaise farce, il est tout au plus l'instrument des missionnaires. Tant il est vrai que chez ces derniers, l'argent est toujours le premier mobile de leurs actions, et qu'ils abusent de la religion et de la philanthropie dont ils se font un prétexte.

Après notre diner, le capitaine Jacquinot se joint à moi, et en compagnie de l'ami Pea, nous descendons au fond de la baie. Nous trouvons les cases du petit village d'*Apia* éparpillées sans aucun ordre, sous de belles touffes de cocotiers. Nous visitons d'abord le *Faré-tete* ou maison publique. C'est un grand édifice construit avec une élégance et une légèreté vraiment admirables. Bien qu'il soit tout en bois, et

recouvert d'un simple toit en paille, sa construction est vraiment un chef-d'œuvre d'industrie sauvage, et tout l'intérieur est d'une propreté remarquable. Le sol est couvert de petits cailloux qui paraissent si unis et si bien nettoyés que l'on dirait qu'ils ont été triés à la main.

1838.
Septembre.

De là, nous nous dirigeons chez le missionnaire M. Mills, qui habite une petite case assez modeste, quoiqu'elle soit intérieurement disposée d'une manière assez confortable. Les naturels qu'il guide dans ces travaux (ayant été lui-même charpentier) travaillent avec une ardeur incroyable à lui construire une demeure qui sera un petit palais pour ces îles, car le corps de maison sera double, et il n'y aura pas moins de douze fenêtres et plusieurs portes.

M. Mills est un homme maigre et d'une apparence assez chétive; il nous reçoit poliment et s'offre de répondre à toutes nos questions. Comme il ne sait pas un seul mot de français, nous aurions eu peut-être de la peine à nous entendre, si madame Mills, femme assez jeune, d'une figure intelligente et agréable, malgré son état de santé qui paraît peu rassurant, ne se fût empressée de répondre à toutes les questions que nous adressions à son mari. Il m'a semblé que cette dame jouissait parmi les naturels de plus de considération que son époux.

Dans ma conversation avec madame Mills, je lui fais observer que Pea m'avait présenté un papier en me réclamant des dollars, que je n'y avais fait aucune

1838.
Septembre.

attention, mais je ne lui dissimule pas que cette démarche m'avait paru fort inconvenante vis-à-vis d'un navire de guerre étranger, et que par la suite il pourrait fort bien arriver qu'un capitaine moins endurant que moi, la reçût aussi avec moins de sang-froid. M. Mills, d'abord embarrassé, cherche ensuite à s'excuser en me disant que cette mesure n'avait été prise que pour les navires de commerce, et que ceux-ci, jusqu'à présent, l'avaient regardée comme légale.

En quittant M. Mills, nous allons, toujours accompagnés de Pea, faire un tour de promenade dans la forêt voisine. Une route y est percée et offre une promenade délicieuse d'une longueur d'un mille environ. Jamais je n'ai vu de plus beaux arbres, pas même à la Nouvelle-Zélande ou à la Nouvelle-Guinée, malgré la beauté de leurs forêts. Elles sont ici faciles à parcourir, attendu que l'immense hauteur des grandes espèces empêche le soleil de pénétrer et d'arriver jusqu'au sol, et par suite les lianes et les arbustes ne peuvent pas se produire avec assez d'abondance pour gêner le promeneur; de beaux pigeons, des grandes roussettes, des perruches et d'autres jolies espèces d'oiseaux variés, voltigent dans ces grands bois où ils portent le mouvement et la vie. La nature organisée s'y montre déjà bien plus riche qu'à *Taïti*, et je ne tarde pas à remarquer une foule de végétaux que ce dernier archipel ne m'avait point encore offerts.

Nous passons une heure de la soirée à nous promener avec délices sous ces ombrages majestueux.

1838.
Septembre.
Pl. LXXIV.

Pea nous mène vers une cascade formée par les eaux limpides d'un torrent qui se précipite au travers de gros rochers basaltiques d'une hauteur de 5 à 6 mètres, avec un bruit violent. L'eau me paraît si belle que je me décide à y prendre un bain, mais sa fraîcheur me repousse, et cheminant avec lenteur nous reprenons le chemin de la plage. Tous mes compagnons et surtout le capitaine Jacquinot paraissent enchantés de se trouver sur ces îles encore si peu connues. Cette relâche nous promet mille avantages et pour la santé de nos équipages et pour l'accroissement des richesses de MM. les naturalistes. Aujourd'hui la surface du globe a été tellement explorée, qu'il faut se féliciter d'avoir trouvé quelque coin qui ait échappé aux recherches des voyageurs. Les îles Samoa sont dans ce cas, à moins que les compagnons du capitaine Drink-Water n'aient recueilli des observations à cet égard, car ils nous avaient seuls précédés sur ce terrain.

Nos Français habitués aux beautés faciles de Nooka-hiva et de Taïti, ont voulu ici renouveler leurs galanteries, mais à leur grande surprise, ils sont déçus. Les femmes qui d'abord avaient semblé disposées à accepter les provocations de nos marins, ont refusé constamment les propositions sérieuses, et elles paraissent se soumettre avec sincérité aux défenses de leur nouvelle religion. Mais elles indiquent volontiers à nos hommes le chemin d'une tribu voisine, où ces peuplades conservant leurs premières croyances, sont encore toutes disposées à trafiquer

1838.
Septembre.

des faveurs de leurs femmes, et dès ce moment cette route est chaque jour souvent parcourue par les habitants des corvettes.

Frazier qui paraît assez bien connaître le pays et l'archipel des Samoa, me donne aussi les véritables noms des îles qui le composent. Le nom de Hamoa au lieu de Samoa que j'avais déjà imposé à ce groupe, m'avait été donné par les habitants des îles Tonga, qui ne prononcent jamais la lettre *S* à laquelle ils substituent ordinairement la lettre *H*.

Opoun s'appelle *Olo-singa*; Leone, *To-hou*; Fanfoue, *Feti-houta*. Ces trois îles portent collectivement le nom de *Mānoua*.

Quant à l'archipel véritable de Samoa, l'île Maouna de Lapeyrouse, est réellement *Tou-tou-ila*; l'île des Pêcheurs, *Ana-moua*; Oio-lava, *Opoulou*; puis *Manono*, *Apolina*, et enfin *Sevai* que Lapeyrouse appelle Poua par erreur. Il est facile de voir que l'Anglais Edwards fut à cet égard mieux renseigné, car ses noms indiqués sur la carte d'Arrowsmith se rapprochent assez souvent des véritables désignations des naturels.

Frazier estime la population de ce groupe à 80,000 âmes environ, ainsi réparties: *Sevai* et *Opoulou* en contiendraient 25,000, *Tou-tou-ila* 10,000, *Manono* 7,000, *Apolina* 3,000, le groupe de *Manoua* serait le moins habité.

On compte aujourd'hui déjà trois missionnaires sur l'île *Opoulou*, deux sur *Sevai*, deux sur *Tou-tou-ila* et deux sur *Manono*. Il n'y a que 3 ou 4 ans que

les Anglais ont cherché à s'établir sur ces îles, mais auparavant ils avaient fait préparer les voies par des Taïtiens envoyés sous le titre de *Teachers*. Par une singulière exception, les îles Samoa n'avaient pas de culte, aussi aux premières propositions qui leur furent faites, ils acceptèrent facilement la religion chrétienne.

1838.
Septembre.

On ne leur connaissait ni temples, ni prières, ni cérémonies aucunes. La circoncision était prescrite par leurs usages, ils avaient le *tabou* sous le nom de *Sa*, le Kava était connu sous le nom d'*Ava*, l'usage de l'arc et des flèches leur était inconnu, et leurs armes de combat étaient des lances, des frondes et des casse-têtes. Tout fait présumer qu'ils n'ont jamais été cannibales.

Le massacre du capitaine de Langle et de ses compagnons, fut commis par deux pirogues montées par des étrangers qui voulurent s'approprier les objets des Français sans offrir aucun échange. Il paraît que trois Français survécurent à ce désastre, et que même ils furent bien traités par les naturels. Un d'eux se maria et eut plusieurs enfants dont un est encore vivant. Mais il ne connaît pas d'autre langage que celui des Samoa, et Frazier, de qui je tiens tous ces détails, paraît ne l'avoir jamais vu.

Les terres de l'archipel sont divisées en districts, gouvernés chacun par un seul chef (*Arii*). Ils sont tous indépendants les uns des autres. Il y a eu une époque où l'archipel entier reconnaissait un chef suprême, mais aujourd'hui cela n'a plus lieu.

1833.
Septembre.

Avant l'introduction du christianisme, les jeunes filles jouissaient d'une entière liberté et disposaient de leurs charmes suivant leurs caprices, mais une fois mariées elles étaient obligées à la fidélité envers leurs maris, et il y avait peine de mort pour la femme adultère. Les hommes avaient autant de femmes qu'ils pouvaient en nourrir, et Pea, quoique se disant chrétien, en a encore aujourd'hui deux très-jeunes, seulement il les tient dans des cases séparées.

Une trentaine de baleiniers anglais et américains fréquentent annuellement ces îles et y font la pêche du cachalot. Ils viennent se ravitailler soit au port d'*Apia*, soit à celui de *Pango-Pango*. Cette dernière baie se trouve sur la bande sud de l'île Tou-tou-ila, et lors de notre passage la veille, nous avons vu son entrée.

Il y a cinq ou six ans que deux naturels qui, sur un navire baleinier, étaient allés à Sydney et là avaient vu les cérémonies religieuses des Anglais, se mirent dans la tête de fonder une nouvelle religion dans leur patrie; et ils comptèrent bientôt de nombreux prosélytes. Rien n'était plus simple que leurs rites; ils se bornaient à se rassembler une fois par mois, le jour de la pleine lune, dans une chapelle destinée à cet usage. Là, ils adressaient quelques chants à l'Être Suprême, puis tout se terminait par un repas commun, après lequel chacun se retirait. Cette religion n'imposait aucun acte obligatoire quelconque; sa simplicité, en un mot, surpassait encore celle du culte anglican. Les missionnaires qui ont

trouvé les naturels adorant un seul Etre Suprême, n'ont pu les traiter d'*idolâtres*, mais ils appellent *païens et hérétiques* tous les habitants qui, jusqu'ici, ont conservé leurs croyances. A Apia même, ces derniers ont une chapelle remarquable par sa propreté, et qui n'est pas à plus de 300 pas du lieu où se rassemblent les chrétiens.

1838.
Septembre.

La journée est très-belle, et plusieurs officiers en profitent pour aller courir les bois. Souvent ce sont les naturels eux-mêmes qui les guident, et sans qu'il arrive aucun événement fâcheux. Seulement trois ou quatre maraudeurs de la *Zéléé* se sont avancés jusqu'au village de *Falé-Ata*, sous prétexte d'aller chercher des provisions; là ils ont eu une querelle avec les naturels. Il est impossible de s'assurer d'où viennent les premiers torts, aussi je me borne à prier M. Jacquinot de prendre des mesures pour restreindre les courses de ses hommes aux environs de la baie. Il est difficile en effet de faire comprendre aux matelots que les sauvages sont des hommes dont il faut respecter et les propriétés et les usages, ils se croient tout permis comme s'ils se trouvaient dans des pays conquis, et cette conduite peut souvent amener des résultats très-fâcheux.

26.

Vers deux heures et demie, je descends à terre, accompagné par Frazier, je parcours les bois dans tous les sens, tirant des ramiers qui vivent dans ces forêts en grand nombre. Malgré l'ardeur du soleil, les magnifiques arbres de cette île offrent de délicieux ombrages. Partout les naturels s'empressent pour quel-

1838.
Septembre.

ques bagatelles d'abattre des cocos dont le lait est délicieux dans cette zone torride.

A un quart de lieue d'Apia se trouve un petit hameau indépendant de Pea. Il est occupé par les naturels qui professent la religion du pays. Sur un petit tertre est située leur chapelle, entourée d'une petite palissade, et l'intérieur en paraît aussi simple que propre. Elle est confiée entièrement à la foi publique, car on n'y aperçoit ni gardiens ni surveillants. Un peu plus loin se trouve un grand enclos planté d'arbres fruitiers, et entouré d'un petit mur en pierres sèches. Il est traversé par un sentier que l'on me dit conduire au grand village de *Falé-Ata*.

Tous ces lieux sont singulièrement pittoresques, et ils offrent une promenade charmante quoique un peu fatigante.

De retour à la plage, je vais visiter le lieu où nos marins font leur eau, à l'embouchure du torrent dont j'allais hier admirer la cascade. J'y trouve les naturels réunis en groupes et cherchant à obtenir quelques bagatelles et surtout du tabac dont ils sont très-friands. J'y trouve aussi mon domestique qui a ramassé du cresson qui croît en abondance sur le bord de l'eau. Je vois encore quelques têtes de bétail qui toutes appartiennent au missionnaire anglais M. Mills.

Mon ami Pea me fait l'honneur de venir me demander à dîner, et même si je le supportais, il s'installerait volontiers à poste fixe à ma table; mais je me suis aperçu que la générosité n'était point la qualité prédominante de cet illustre chef, il ne cesse de deman-

der, mais lorsque je vais le voir dans sa case il se garde bien de m'offrir un seul coco, lorsqu'il n'aurait qu'un signe à faire pour qu'un enfant s'empresse d'en abattre.

Le soir, je retourne avec le capitaine Jacquinot à la cascade avec l'intention d'y prendre un bain, mais je trouve l'eau trop fraîche et je passe la soirée à me promener. M. Jacquinot me dit qu'il avait cru remarquer que la veille au prêche, M. Mills n'avait nullement prévenu les naturels en notre faveur. Sans doute, il est possible que les misérables préjugés de secte et de nationalité qui caractérisent les missionnaires anglais aient pu porter M. Mills à cette bassesse, mais à moins de preuves évidentes, j'aime mieux en douter. Au surplus, peu m'importe, j'espère bien n'avoir nul besoin de la bienveillance de cet individu; je désire seulement qu'il puisse donner quelques renseignements sur la langue des Samoa à M. Desgraz que j'ai envoyé auprès de lui dans ce but.

A neuf heures, Pea consent à me servir de guide pour me conduire au village *Falé-Ata*, que l'on me dit éloigné de trois à quatre milles seulement. Je me mets en route, accompagné de Frazier, d'un habitant des îles Sandwich et d'un naturel d'Apia. Ce dernier m'est fort utile, car sans lui je verrais difficilement les nombreux pigeons qui peuplent ces forêts, et surtout il me serait difficile d'aller les chercher après les avoir abattus.

Nous traversons d'abord le hameau dont j'ai déjà

1838.
Septembre.

1838.
Septembre.

parlé, ensuite nous pénétrons dans de majestueuses forêts que traverse un sentier bien protégé des rayons du soleil. La promenade y est des plus agréables.

Nous quittons la forêt pour passer sur une verte esplanade où se trouve le village de Falé-Ata. Le chef, *Mate-Hia*, qui le commande, s'était rendu à Apia avec la plupart des hommes dans le dessein de trafiquer avec les Français. Nous avons en effet rencontré sur la route de nombreux groupes transportant au marché de la plage, des cochons, des poules, des corbeilles de taros, des cocos et des bananes. Ces hommes ont en général un air doux et paisible, mais ils paraissent peu communicatifs, ils semblent même conserver un sentiment marqué de défiance, et peut-être que les missionnaires ne sont pas étrangers à ces dispositions méfiantes, surtout s'ils ont appris à ces peuplades que nous appartenons à cette nation qui a eu jadis querelle avec eux à *Tou-tou-ila*.

Nous ne trouvons presque personne à Falé-Ata. Cependant la femme de *Mate-Hia* m'offre sa maison pour m'y reposer et déjeuner, et sur ma demande elle me fait apporter quelques cocos. Je m'empresse de reconnaître ces politesses par quelques objets que je donne à notre hôtesse, et je remarque qu'elle m'adresse ses remerciements à la manière des *Tonga*, c'est-à-dire en élevant l'objet donné au-dessus de sa tête et en s'inclinant légèrement. J'aime à retrouver dans ces îles cette coutume qui, pour moi, place déjà les Tonga

si fort au-dessus des autres peuples polynésiens, car elle annonce au moins des sentiments de gratitude qui se manifestent par un acte extérieur.

1838.
Septembre.

Le village de Falé-Ata est bien plus grand que celui d'Apia, ses maisons sont plus grandes, mieux tenues, et bien plus confortables. Une grande place gazonnée occupe le centre du village, et les cases régulièrement situées à l'entour, forment un tableau charmant. Je suis agréablement surpris de trouver dans la plupart des cases de belles pirogues qui atteignent quelquefois une longueur de 15 mètres, et qui sont abritées avec soin. Frazier m'apprend cependant qu'une distance de plus d'un mille sépare le village de la mer, et il faut que les naturels les conduisent par terre jusque-là.

Les nombreux pieds de tabac plantés autour des maisons, attestent le goût que les naturels ont pris pour ce narcotique qu'ils demandent avec instance à nos matelots.

Nous opérons notre retour par un autre chemin, mais toujours au travers de magnifiques forêts, qui si elles étaient défrichées, offriraient des terrains excellents. Je crois pouvoir assurer que les plantations de sucre et de café y prospéreraient à merveille. Tous les animaux s'y propageraient rapidement, et la nature pourrait pourvoir à leur nourriture sans que l'homme ait besoin d'arroser la terre de sa sueur. En parcourant ce pays si riche par sa végétation, on se reporte involontairement vers notre vieille Europe où des millions d'hommes se disputent souvent quelques

1838.
Septembre.

mètres de terrain pour s'y procurer une existence pénible, tandis qu'ici ils pourraient jeter la vie dans ces solitudes, où ils trouveraient une nourriture facile et abondante. Mais je ne doute pas que bientôt les moyens de transport qui en se perfectionnant rapprochent si puissamment les distances, ne fassent affluer l'excès de nos populations sur les bienheureuses îles de l'Océanie; la race blanche se substituera rapidement à la race primitive, et dans quelques siècles peut-être ces îles seront encore trop petites et trop peu fécondes pour offrir de véritables ressources aux nouveaux arrivés.

Deux naturels d'Apia qui m'accompagnent me témoignent le désir de tirer un coup de fusil. Je satisfais à leur demande; le but était une colombe, et la justesse de leur tir atteste qu'en fort peu de temps ces hommes deviendraient habiles à se servir des armes à feu. La colombe est abattue, et par des cris de joie d'enfant mes sauvages proclament leur triomphe. Le chef Pea ne se soucie point de faire un semblable essai. Mais il se montre content de voir l'adresse de ses concitoyens. Il paraît bien plus désireux de s'établir en permanence à ma table. Dans ce dernier cas, le camarade fait exprès de laisser partir toutes les pirogues, afin d'être reconduit avec pompe dans un canot. Je lui fais signifier par Frazier que je consens volontiers à lui donner à dîner, mais qu'en même temps je le prie de s'arranger de manière à ce que je n'aie pas ensuite besoin de le faire reconduire à terre par les embarcations du bord. Du reste, mal-

1838.
Septembre.

gré ses promesses et mes cadeaux, il n'a pas eu encore la générosité de m'apporter un coco. Cet homme est le type de la convoitise et de l'avidité la plus sordide. J'apprends même que pour satisfaire cet affreux penchant, il a poussé la bassesse jusqu'à offrir ses femmes à quelques officiers pour des fusils ou des habits. Aussi tout cela me refroidit-il singulièrement à son égard. Il m'avait présenté son fils, grand garçon assez bien tourné, et je l'avais une première fois invité avec son père ; mais par des motifs tout d'égoïsme, il le décochait ensuite au capitaine Jacquinot quand il mangeait chez moi, et par là il avait trouvé le moyen de mettre deux rateliers à son service.

J'apprends avec plaisir que les marchés sont très-actifs et bien pourvus, aussi nous procurons-nous à bon compte une grande quantité de cochons, ce qui, pour nos équipages, est une provision précieuse, et je ne regrette qu'une chose, c'est que les faibles dimensions de nos corvettes ne nous permettent pas d'en prendre un plus grand nombre. Je crains que mes hommes ne rencontrent plus maintenant de semblables aubaines, et dans notre passage à travers la Mélanésie nous serons probablement réduits aux vivres de campagne, et nous aurons à souffrir de la privation de vivres frais. En attendant, mes matelots mangent chaque jour des viandes fraîches, et il n'y a pas la moindre trace de scorbut.

Pendant toute la journée la pluie ne cesse pas, et je ne bouge pas de mon bord, d'autant plus que je suis encore fatigué de mes courses des jours précé-

28.

1838.
Septembre.

dents. J'avais invité M. Mills à venir déjeuner à bord de l'*Astrolabe* avec sa femme; mais il vint seul. Je lui donnai les quelques graines qui me restaient encore, et qui parurent lui faire grand plaisir. Il m'offrit à son tour quelques grains de verre provenant du massacre de De Langle, qui lui avaient été donnés par un homme encore vivant, et qui avait assisté à la catastrophe.

M. Mills m'apprend que *Maoua*, chef de *Nouka-Hiva*, l'avait accompagné de *Tahou-ata* à *Raro-tonga*. Ce jeune homme avait passé quelque temps à la maison des missions de Londres, et montrait de bonnes dispositions. Il me confirma aussi ce que m'avait dit Frazier du culte des dissidents, seulement il croit que c'est à Taïti que le fondateur en a puisé les premières idées, et qu'ensuite il s'aida des effets de la ventriloquie dans laquelle il excellait, pour mieux persuader les naturels. Quoi qu'il en soit, il m'assura que ce culte s'était singulièrement étendu, et que lui et ses confrères éprouvaient beaucoup plus de résistance de la part de ces sectaires, que de la part de ceux qui avaient conservé leurs croyances primitives, croyances qui n'avaient au reste rien de positif.

Un grand naturel s'annonçant comme chef de *Manono*, arrive dans une belle pirogue avec dix autres gaillards non moins vigoureux que lui. Je lui achète pour la mission une belle pagaie bien sculptée. Après avoir fait vendre sa marchandise par un commettant, il reprend le chemin de son île. Cet homme avait de ces belles nattes que les habitants fabriquent avec

1838.
Septembre.

une espèce de Phormium, et qu'ils tressent à la manière de nos tapis veloutés. A Apia, les naturels y mettaient des prix exagérés, et le chef de Manono ne se montre pas moins exigeant, ce qui m'empêche d'en acheter. Je crois du reste, que très-peu de personnes ont pu s'en procurer. Pea en a de fort belles, mais lorsqu'on les lui demande, il n'exige en retour rien moins que des fusils ou des habits d'uniforme. Du reste, ces nattes se font remarquer par la blancheur et la finesse du fil, tout aussi bien que par leur tissage.

La pluie qui ne cesse point me retient encore à bord, lorsque vers midi je vois arriver M. Lafond, élève de première classe, n'ayant plus que son pantalon; sa figure toute renversée présente surtout les symptômes d'une violente impression. Il me raconte qu'il vient d'être la victime d'un guet-apens, et voici comment l'affaire s'est passée.

M. Lafond désirant aller au village *Falé-ata*, était allé chercher un guide au milieu du hameau occupé par les dissidents et contigu au village d'Apia, dont il n'est séparé que par une palissade: un naturel qui déjà lui avait servi de guide plusieurs fois, s'offrit de lui-même à l'accompagner et bientôt ils se mirent en route. Le naturel ne tarda pas à conduire son compagnon dans des lieux très-marécageux, ce qui déjà donna des soupçons à M. Lafond; mais ce sauvage fit tant de protestations d'amitié, en lui indiquant que le mauvais pas était très-court et que bientôt le chemin serait bien plus praticable, que M. Lafond ne fit plus d'objections pour s'engager dans ces maré-

27.

1838.
Septembre.

cages. Il ne tarda pas à tomber dans une fondrière dont il devenait fort difficile de se tirer pour s'échapper. C'est dans ce moment que le sauvage, levant sur la tête de sa victime un énorme gourdin dont auparavant il feignait de se servir pour marcher, fit signe à cet élève qu'il fallait se dépouiller de tout ce qu'il possédait et le lui livrer. La position de notre compatriote était trop difficile pour que la résistance ou la fuite lui fût possible. Il fut donc obligé de tirer successivement sa veste, sa cravate, deux chemises; car outre celle qu'il avait sur le corps il en portait une seconde comme objet d'échange. Enfin il fut obligé de livrer même le peu d'argent qu'il avait dans sa poche. Le sauvage voulut bien cependant lui laisser son pantalon; il l'aida même poliment à se retirer du bourbier où il l'avait enfoncé, lui offrit une poignée de main en guise de réconciliation, et lui montra le chemin qu'il devait suivre avant de le quitter. M. Lafond rentra à bord furieux; il voulait retourner armé au hameau de *Sava-lelo* et le mettre à feu et à sang.

Si le fait se fût passé loin de la baie, je n'aurais fait que rire de la mésaventure de M. Lafond, tout en le blâmant de son imprudence; mais c'était à peine à cinq cents pas des navires, et je sentais qu'une correction sévère devenait nécessaire pour éviter par la suite la répétition d'actes semblables. Seulement j'invitai l'élève à se tenir tranquille, et même à garder le bord jusqu'au soir, pour donner le temps de rentrer à plusieurs personnes qui se trouvaient isolées dans les environs d'Apia et dans les bois. En ce mo-

ment la moindre vengeance de notre part aurait pu donner lieu à des représailles très-funestes pour nous.

1838.
Septembre.

Tout le monde étant rentré le soir sans accident, bien que plusieurs personnes se fussent avancées à deux ou trois lieues de distance dans les terres, j'envoie Frazior au chef de *Sava-lelo* pour lui porter de ma part la *notification* suivante :

1° Le chef de *Sava-lelo* devra me livrer, dès demain matin, le naturel de son village coupable du délit; et je le punirai comme je le jugerai à propos.

2° A son défaut, il devra me livrer vingt-cinq cochons à titre d'indemnité.

Enfin, si aucune de ces deux conditions ne se trouve remplie, il doit s'attendre à voir dès demain matin son village livré aux flammes, et quiconque fera résistance, sera immédiatement fusillé par mes soldats.

Puis à six heures je me rends moi-même avec M. Jacquinet à notre bain habituel. En débarquant je trouve Pea sur la plage, dans une grande agitation; il me supplie d'aller arranger cette affaire avec M. Mills.

Je décline cette offre, et je lui réponds froidement que mon parti est pris, et qu'en conséquence il ne lui reste plus qu'à déterminer ses confrères de *Sava-lelo* à me donner satisfaction.

Au retour du bain, je passe chez M. Mills pour le saluer. Il paraît s'effrayer beaucoup des conséquences que peuvent entraîner les vengeances des Français, mais il est obligé de convenir que cet acte de fermeté

1838.
Septembre.

de ma part était devenu indispensable. En ce moment entre Pea qui arrive de *Sava-lelo*; il nous apprend que le coupable est un mauvais sujet qui avait déjà été chassé d'Apia pour ses méfaits, qu'il s'est enfui dans les montagnes après son crime, qu'on ne peut donc pas nous le livrer, mais que les effets restés en son pouvoir seront rendus demain matin. En conséquence, Pea demande que l'amende des vingt-cinq cochons soit réduite à dix seulement, en considération de la pauvreté des habitants de *Sava-lelo*, et j'y consens d'assez bonne grâce.

Du reste, le brave Pea montrait une grande indignation contre le coupable, et paraissait même disposé à l'assommer lui-même, s'il tombait jamais entre ses mains, demandant au missionnaire s'il n'avait pas raison. M. Mills, avec son caractère, ne pouvait raisonnablement admettre une peine aussi sévère, surtout après un procès aussi sommaire, il se contenta donc de répondre que le voleur, tout en méritant un châtement, ne devait cependant pas pour cette première faute être mis à mort.

Pea même dans son ardeur, m'offre de marcher à l'instant avec les siens contre les habitants de *Sava-lelo*; mais je l'invite à attendre au jour suivant, et je lui promets de profiter de sa bonne volonté s'ils ne tiennent pas leur parole, désirant que du moins ils ne soient pas exposés à porter la peine du crime d'un seul mauvais sujet.

30. Dès six heures et demie du matin, les matelots armés, avec tambour en tête, descendent à la plage

sous les ordres de MM. Demas et Thanaron, auxquels se joignent divers officiers. Je donne l'ordre à ces messieurs de se diriger sur *Sava-lelo*, et au bout d'une demi-heure d'attente, si les effets volés n'étaient pas livrés, ils devaient mettre le feu aux cabanes, puis se retirer sur Apia, sans autres hostilités, à moins d'attaques de la part des naturels. Tandis que M. Demas serait occupé à incendier le village, M. Thanaron devait se tenir sur la plage avec ses hommes rangés en bataille, afin de prêter son assistance à M. Demas dans le cas de circonstances imprévues. Enfin à bord nous étions prêts à faire usage de notre artillerie si le cas l'exigeait; mais grâce à Dieu, nous n'en fûmes pas réduits à ces tristes extrémités, et quelques heures après je fus heureux d'apprendre le récit des faits tels qu'ils s'étaient passés, et que j'extraits ici du journal de M. Demas.

« En arrivant à terre, je fis charger les armes, les
« sauvages étaient réunis mais non armés, et ils pa-
« raissaient animés de l'esprit le plus pacifique. Les
« jeunes filles souriaient à nos matelots, qui eux-
« mêmes faisaient leur possible pour avoir l'air le
« plus méchant du monde. Je traversais ce peuple
« à la tête de ma petite armée. Avec la baïonnette
« au bout du fusil, je marchais au pas de charge sur
« la case du roi. Le bonhomme était sur sa porte
« avec sa femme. Déjà je m'apprêtais à lui faire un
« discours fulminant. Je fis aligner mes hommes de-
« vant la maison de Sa Majesté, puis je sortis des rangs
« pour me saisir de sa personne; mais Pea ne m'en

1838.
Septembre.

1838.
Septembre.

« donna pas le temps. Il vint à moi les bras ou-
« verts et me serra plusieurs fois contre sa poitrine.
« J'étais tout étonné de l'effusion du digne homme,
« lorsqu'il me montra les dix cochons et tout ce
« qui avait été volé à M. Lafond. D'après les ordres
« que j'avais reçus du commandant, je fis faire
« l'exercice à mes gens, et je voulus commencer par
« les faire défiler. Pea voyant la colonne prête à se
« mettre en mouvement, se faufila entre les deux
« hommes de la tête, et appuyant militairement son
« long bâton sur son épaule, il se mit bravement en
« marche avec nous à la grande admiration de son
« peuple. Après une demi-heure d'exercice en blanc,
« je fis mettre un vieux mouchoir dans un arbre dans
« lequel chaque homme à son tour envoya une balle.
« C'était plus qu'il n'en fallait pour glacer d'effroi
« nos braves sauvages, qui nous apportèrent le ra-
« fraîchissement d'usage, c'est-à-dire une centaine
« de cocos. Sur ce je fis rembarquer le corps d'armée
« triomphant, rapportant à bord les dix cochons qui
« furent immédiatement partagés entre les deux
« équipages. »

Ainsi se termina cette aventure qui aurait pu avoir des suites funestes pour nous, et qui ne se serait pas passée sans effusion de sang si elle fût arrivée quinze ans auparavant. Je cherchai ensuite à faire comprendre aux naturels nos véritables intentions, et par la suite, cet événement, loin de nous être nuisible, ne fit qu'ajouter à l'amitié et à la considération des habitants d'Apia pour nous.

Tandis que MM. les officiers des deux corvettes se réunissent dans un repas commun sur le bord de la belle cascade, M. Jacquinot et moi nous allons visiter deux villages situés au bout de la grande promenade, à un mille ou deux du village d'Apia. Les maisons y sont construites dans le même style, mais elles sont plus grandes, et sont rangées autour d'une place qui est d'un bel effet. Je remarque qu'aux environs il y a de belles clairières que l'on pourrait cultiver avec un plein succès. Partout les habitants se montrent polis, mais sans aucun empressement, ils témoignent même peu de curiosité; ils nous regardent passer, mais sans se déranger de leurs occupations habituelles. Les arbres à pain, les cocotiers et les bananiers fournissent une nourriture abondante à ces habitants.

1838.
Septembre.

Frazier et ses compagnons me montrèrent une baleinière qu'ils désiraient depuis longtemps échanger contre ma pirogue. Celle-ci n'ayant aucune bonne qualité, je n'étais pas fâché d'accepter le marché, seulement je craignais qu'ils eussent à s'en repentir après coup, car mon embarcation ne valait pas la leur. Cependant mes charpentiers ayant examiné la baleinière, et les Anglais persistant dans leurs désirs, je finis par y consentir, convaincu que le canot de ces hommes me rendrait plus de services que ne le fait ma pirogue, qui n'avance plus qu'avec de grandes difficultés lorsqu'il y a un peu de houle. L'échange fut donc conclu, et les Anglais parurent enchantés de l'affaire qu'ils avaient faite. Ils donnè-

1^{er} octobre.

1838.
Octobre.

rent pour raison que leur baleinière, par sa construction, était trop difficile à réparer lorsqu'elle avait des avaries. Peut-être n'était-ce point le véritable motif, et étaient-ils bien aises de faire disparaître cette embarcation de ces îles.

Toute la journée je me trouve mal à mon aise et je ne bouge du bord que le soir pour aller prendre mon bain habituel. J'ai beaucoup de peine à éviter Pea qui me guette au débarquement, pour m'adresser quelques demandes; c'est le mendiant le plus effronté qui puisse exister, et il surpasse encore *Pewe-we*, l'ignoble chef de Matavai.

M. Dumoutier avait pu réussir à mouler quelques têtes de chefs, il avait même conçu l'espoir de se procurer quelques crânes, au moyen d'un des déserteurs européens qui avait promis de l'aider dans ses recherches. Mais il paraît que son projet fut éventé, et dès-lors les naturels firent si bonne garde que le pauvre M. Dumoutier les trouva constamment sur ses pas dans chaque tentative qu'il fit pour avoir ces précieux objets, et il fallut y renoncer.

Comme je dois partir le jour suivant, je vais faire mes adieux à M. Mills et le remercier des documents qu'à ma prière il a fournis à M. Desgraz. Il avait donné en effet à mon secrétaire plusieurs livres imprimés en langue du pays, et un petit vocabulaire encore manuscrit qui devenait pour moi d'un grand intérêt, attendu que, malgré tous mes soins, il m'eût été impossible de me procurer rien de satisfaisant sur le langage des Samoa, durant un séjour aussi limité.

1838.
Octobre.

M. Mills avait encore recommandé à M. Desgraz une lettre qu'il envoyait au missionnaire de Laguemba, dans l'archipel Viti.

En quittant Apia, j'emportais l'idée satisfaisante d'avoir complètement rempli le but que je m'étais proposé. Le plan du port était terminé, nous avons pu observer les habitants de ces îles encore si peu connues, et une belle collection avait été recueillie dans toutes les branches de l'histoire naturelle. Les observations de physique et de magnétisme y étaient importantes, et enfin j'avais acquis des notions précises sur la langue de ces peuples, qui était totalement inconnue, et qui diffère du reste de la Polynésie. Je me félicitais surtout qu'une station aussi courte ait pu nous laisser des résultats aussi importants.

Avant de quitter probablement pour toujours cette peuplade intéressante, je récapitulerai en peu de mots ce que j'ai observé à l'égard de ces insulaires. Les hommes sont en général grands et bien faits, ils paraissent vigoureux et hardis. Lors de leur premier état sauvage, ce devait être une race dangereuse; toutefois, sur ces physionomies ouvertes et décidées, on remarque quelquefois des dispositions bienveillantes, et elles rappellent ce caractère grand et sérieux propre à la race Tonga.

Aucun des deux sexes n'avait la figure tatouée; mais les hommes comme les femmes avaient les cuisses couvertes de tatouage. Leur corps est fréquemment tatoué par des plaies et des cicatrices qui s'accordent mal avec la réputation qu'on leur a faite

1838.
Octobre.

d'hommes pacifiques. Contrairement à ce que l'on observe généralement chez les peuples sauvages, nous remarquâmes chez eux plusieurs cas de difformités, des bossus, des boîteux et surtout des borgnes.

Les filles sont en général bien faites et annoncent une vigueur remarquable. Quelques-unes nous ont paru assez jolies, mais on peut leur reprocher en général un air trop décidé et presque masculin. Souvent on remarque peu de différence entre elles et les hommes; ce sont presque les mêmes manières, les mêmes gestes, la même expression pour les jeunes gens des deux sexes.

Plusieurs individus par leur teint foncé, et leurs caractères organiques, témoignent encore des fréquentes communications qui existaient jadis entre les Samoa et les îles *Viti*. C'est dans ce dernier archipel que les naturels de Samoa vont se procurer les coquilles (*œufs de Leda*) dont ils ornent leurs pirogues. Ils hantent aussi les habitants de *Tonga*, pour lesquels ils ont une grande considération, mais dont ils n'ont jamais reconnu la supériorité.

Leurs maisons sont aussi remarquables par leur légèreté que par l'élégance de leur construction, et par leur extrême propreté à l'intérieur. On remarque également la construction de leurs pirogues et surtout les bonnes qualités qu'elles ont à la mer.

Les cochons y sont abondants et à vil prix, les poules y sont rares, mais peu chères, les coquilles (*harpes*) y sont très-communes. Les belles nattes blanches, remarquables par leur finesse, sont restées sans

acheteurs ; ils en demandaient des prix exorbitants.

1838.
Octobre.

Un fait à noter dans l'histoire naturelle, c'est qu'il existe à Samoa une grande espèce de serpent qui atteint jusqu'à 2 ou 3 mètres de longueur. C'est une espèce de boa qui n'est au reste nullement dangereux. Une belle espèce de ramier fourmille dans les bois. Il est facile à chasser, car il est peu farouche, et sa chair est excellente à manger*.

* Notes 19, 20, 21, 22, 23, 24 et 25.

CHAPITRE XXX.

Traversée d'Apia à Vavao, et séjour à Vavao.

1838.
2 octobre.

Bien que le temps soit à la pluie, fidèle à ma coutume, je fais tous mes préparatifs de départ pour appareiller aujourd'hui, ainsi que je l'ai annoncé. A 7 heures, profitant de quelques faibles risées, les corvettes déploient leurs voiles et s'éloignent du port d'Apia en prolongeant les récifs à 3 ou 4 milles de distance.

La côte d'Opoulou que je prolonge vers l'ouest, devient basse, mais elle conserve toujours le plus riant aspect, et de distance en distance, au milieu d'une verdure uniforme, on voit se détacher de jolies habitations et quelques grandes cases qui, par leur blancheur, indiquent une construction européenne; ce sont les églises de la nouvelle religion.

Le temps, d'abord peu favorable à nos reconnaissances, s'éclaircit peu à peu, et nous permet d'atteindre l'extrémité occidentale d'*Opoulou*.

Manono qui lui succède est un verger d'un aspect enchanteur, cette île est couverte d'arbres, mais elle est si petite que j'ai peine à croire qu'elle puisse nourrir 700 habitants. Il me semble aussi difficile que *Apolina* sa voisine puisse en contenir 3,000. Cette population, si elle existe, serait concentrée dans un joli village que l'on aperçoit au fond d'une petite baie et sur la bande septentrionale de l'île.

Quant à *Sevai*, c'est une grande terre, d'une immense hauteur, mais dont la pente douce et admirablement boisée, semble promettre la nourriture à une grande population.

Vers midi, je donne dans le détroit qui sépare *Sevai* d'*Apolina*. Ce passage, quoique resserré, me paraît sain et profond, la sonde ne nous indique pas moins de 45 brasses.

A notre arrivée, une grande quantité d'habitants d'*Apolina*, s'étaient mis en mouvement et avaient cherché à nous approcher, mais une seule petite pirogue montée par trois hommes, se présenta à bord de l'*Astrolabe* et nous offrit quelques belles nattes en fil de *Bromelia*. Plusieurs amateurs se présentèrent comme acquéreurs, mais ils furent repoussés par les exigences des naturels. Après quelques moments d'attente nos sauvages marchands nous quittèrent et portèrent leurs produits à bord de la *Zélée* où ils ne réussirent pas davantage.

Le peu d'empressement que mettent ces insulaires à accoster nos corvettes, contraste singulièrement avec les centaines de pirogues qui entourèrent les fré-

1838.
Octobre.

1838.
Octobre.

gates de Lapeyrouse, et plus récemment encore les navires de Kotzebue. Les leçons des missionnaires anglais ont dû contribuer à les rendre bien plus réservés envers les navires étrangers.

La nuit qui s'approche ne nous permet de voir qu'une faible partie de la côte S. E. de Sevai. Elle est limitée à la mer par des falaises taillées comme une muraille, mais d'une hauteur médiocre; les longues houles du S. O. viennent s'y briser avec violence, et par moments on voit d'immenses jets d'eau s'élever de la mer, retomber sur les terres, d'où ils s'échappent ensuite en cascade à travers les fissures des rochers.

A six heures et demie, disant un adieu définitif au groupe des îles Samoa, je donne la route au S. $\frac{1}{2}$ E. pour rallier l'île *Vavao* que je désire visiter.

Dans le projet primitif de mon voyage, *Vavao* devait être une des relâches principales de la campagne; mais par suite des modifications que ce projet avait subies, je me trouvais retardé de trois mois. Je ne savais quand la mousson d'ouest arrivait dans ces parages, c'est pourquoi je me hâtais de profiter du reste de la saison, et je voulais passer rapidement à *Vavao*, d'autant plus qu'au fond, aucun besoin pressant ne m'appelait dans cette île, toutes nos provisions d'eau et de bois étaient au grand complet, et la santé de nos équipages était très-satisfaisante.

Du reste, assez favorisés par le vent et surtout par des courants qui nous portent assez régulièrement de 20 milles chaque jour dans l'ouest, dès le 4 nous sommes en vue des îles *Vavao*.

La journée débute par des grains de pluie accompagnés d'éclairs et de nombreux coups de tonnerre, puis le temps s'éclaircit, et le soir, vers six heures, les terres de Vavao se déroulent devant nous. Redoutant de forts courants dans l'ouest, je passe la nuit aux petits bords, mais lorsque le 5 au matin nous revoions la terre, elle est déjà à 10 ou 12 milles au vent à nous.

1838.
4 octobre.

Un petit îlot qui se distingue à toute vue dans le N. O. devait être *Amargura*. Sur-le-champ je me mets à courir des bordées en serrant le vent pour atteindre le port de *Valdez*, et à midi nous ne sommes plus qu'à 3 ou 4 milles de son entrée.

5.

L'île de Vavao offre un aspect peu gracieux, une longue falaise très-escarpée forme sa limite à la mer, l'intérieur est un vaste plateau d'une uniformité désespérante.

Après les riantes îles de Samoa, j'éprouve un sentiment de tristesse devant les terres dénudées de l'île Vavao, si riche cependant de souvenirs et illustrée surtout par les récits de Mariner, rassemblés par le docteur Martyn.

Au moment où notre route nous rapproche de l'anse de *Refuge*, ainsi nommée par le capitaine espagnol Maurelle, une petite pirogue montée par un Anglais et plusieurs naturels, s'approche de l'*Astrolabe*, et me propose un pilote; mais il aurait fallu prendre la panne pour permettre à cette embarcation assez maladroitement dirigée, de nous accoster. Sans perdre un temps précieux, je continue ma route sans l'attendre.

1833.
Octobre.

Le plan de M. Krusenstern , le seul que je possède , est mal orienté , et deux îlots qui se trouvent placés au milieu de la passe déjà étroite de ces îles , rend cette entrée difficile lorsqu'il faut comme nous gagner le mouillage en louvoyant ; dans une de nos bordées même , le vent ayant un peu refusé , nous tombons si près des roches qui forment la pointe du S. O. , que je crains un instant de ne pouvoir nous en relever. Heureusement la côte paraît partout très-saine , et quoique nous n'en soyons pas éloignés de plus de 20 mètres , la sonde accuse encore de très-grands fonds.

Bien que la mer ne fût pas dangereuse , cependant une longue houle nous menaçait de très-fortes avaries , dans le cas où nos corvettes auraient labouré le sol. Mais j'éprouvai un véritable sentiment de joie lorsque ayant dépassé l'entrée de la baie , je me trouvai libre de ma manœuvre au milieu des vastes bassins formés par les îles de cet archipel nombreux.

A mesure que nous avançons , de nouveaux canaux dont il est difficile de reconnaître les embranchements , se présentent devant nous comme de longues rues , parmi lesquelles le voyageur est embarrassé pour trouver sa route. Enfin , arrivé dans une baie circulaire assez vaste , je rallie la terre et laisse tomber l'ancre par 33 brasses fond de sable et coquilles , et à un câble au plus de la côte.

Quelques pirogues , montées chacune par trois ou quatre naturels , viennent le long du bord , et nous offrent quelques fruits et des racines qu'ils désirent vendre ; mais il y a peu de temps encore que nous

avons quitté un pays de ressources et on n'y fait pas attention.

1878.
Octobre.

Un jeune naturel bien bâti, bien dégourdi, d'une physionomie ouverte et heureuse, vêtu d'une veste et d'un pantalon, demande la permission de monter à bord. Il se présente avec assurance, et se rend sur la dunette auprès de moi ; là, entrant sur-le-champ en matière, il débute par me dire qu'il n'aime point les missionnaires, qui sont de mauvaises gens, qu'il aime beaucoup les Français, et qu'il demande à embarquer avec moi. Pensant que cette demande n'était qu'un prétexte que ce sauvage avait trouvé pour avoir son entrée libre à bord, je lui fais répondre que je ne puis embarquer un habitant de Vavao sans le consentement du chef de cette île. Aussitôt, sans se déconcerter, il me dit qu'il n'est point sujet de *Vavao*, mais qu'il est né à *Tonga-Tabou*, et que le chef de *Mafanga* (Faka-Fanoua) est son père. Et en effet, il me cite parfaitement toutes les localités de *Tonga-Tabou* et me rappelle le siège de *Mafanga* fait par l'*Astrolabe* lors de ma première expédition. Il n'était à cet époque qu'un enfant de 12 à 13 ans. Il m'apprend en outre que *Palou*, un des chefs, était devenu le personnage le plus influent de l'île et donnait aujourd'hui de grandes fêtes.

Puis, comme mon sauvage me renouvelle sa demande, je lui signifie, croyant le dégoûter, que je n'ai à bord aucune place qui puisse convenir à un homme de son rang, que tout ce que je puis lui offrir, c'est de l'embarquer comme matelot. Je lui dis qu'il ne pou-

1833.
Octobre.

vait pas lui convenir à lui, le fils d'un des plus grands chefs de Tonga-Tabou, de haler sur les cordes ou de manier les avirons. Cette déclaration paraît en effet ébranler sa résolution ; mais après quelques réflexions il me déclare de nouveau qu'il préfère servir comme matelot, plutôt que de rester l'esclave des missionnaires anglais. Dès-lors je consens à le prendre, et je lui promets que s'il vient à bord le jour de mon départ je l'emmènerai.

Le pilote *Mackensie* arrive un moment après et me présente un réglement semblable à celui d'Apia et également contresigné par le capitaine *Drink-Water*. On dirait vraiment que ce dernier parcourt les îles de l'Océanie, tout exprès pour faire des réglemens de port. Du reste, je fais dire à *Mackensie* qu'il peut rengainer son réglement et le garder pour d'autres, mais que je lui donnerai une récompense s'il veut me servir d'interprète, ce qu'il accepte volontiers ne voyant pas de navire à piloter pour le moment.

Mackensie m'apprend alors que le *Conway* après avoir passé d'abord 7 ou 8 jours à *Vavao*, sans doute pour y faire ce fameux réglement, était revenu une seconde fois, il y avait environ six semaines. Il avait dû ensuite se rendre aux îles Viti; il devait toucher à *Laguemba*, à *Boua*, et surtout à *One-Ata*, dont les naturels avaient dernièrement massacré le capitaine d'un schooner anglais.

M. Thomas que j'avais connu à Tonga-Tabou lors de ma première expédition sur l'*Astrolabe*, était établi à *Vavao* depuis deux ou trois ans avec deux autres

missionnaires de Wesley. Tous les habitants sans exception sont aujourd'hui chrétiens, et les Européens n'ont plus rien à craindre au milieu d'eux. Ces hommes à moitié civilisés, connaissent déjà la valeur de l'argent; du reste, les vivres et les provisions y sont à des prix assez modérés.

Les naturels ne cessent de nous répéter que le bon mouillage se trouve dans une anse éloignée de 3 ou 4 milles de l'endroit où nous sommes; mais je suis décidé à rester où je suis, car je ne compte faire qu'un séjour très-court, et je préfère cette position qui me permet d'envoyer mes matelots à terre, sans qu'ils puissent se mêler à la population.

Le grand canot de l'*Astrolabe* est destiné, sous les ordres de M. Duroch, à lever le plan de la baie du mouillage. Celui de la *Zélée* est mis sous les ordres de MM. Coupvent et Dumoulin, pour aller relever et sonder les passes que forment les îles du groupe *Hafoulou-Hou*, nom collectif de toutes les terres de ce petit archipel. Vavao n'est que le nom de l'île principale qui est la plus septentrionale.

Bien que toutes ces terres soient assez vastes et passablement boisées, cependant le sol en paraît médiocrement fertile, et contraste péniblement avec la vigoureuse végétation et la richesse des coteaux des Samoa.

Quelques pirogues de naturels rôdent à nos côtés, mais aucune ne se hasarde à accoster les corvettes. C'est aujourd'hui le *sabbat* du pays, jour de grand *tabou*. Les dignes chrétiens sont encore tout pleins de

1838.
Octobre.

6.

1838.
Octobre.

zèle pour leur nouvelle religion, et les méthodistes, leurs guides spirituels, n'ont pas manqué de leur défendre, comme un péché capital, toute espèce de rapports avec les Français pendant les jours fériés.

En conséquence, je me décide à passer la journée à bord, autant pour me reposer que pour ne pas aller causer du scandale aux pieux habitants. J'en profite pour questionner Mackensie qui m'apprend qu'il se fait payer dix piastres pour entrer ou sortir un navire du mouillage. Il n'y a que trois ans et demi qu'il est arrivé avec les missionnaires à Vavao. Depuis cette époque il y a vu quatre navires de guerre, trois anglais et un américain; mais il a compté jusqu'à quatre navires marchands à la fois dans le bassin. Tout ce qu'il connaît de l'affaire de Powel, c'est qu'elle eut lieu à *Hifo*, au nord de notre position. Il ne peut me donner aucun renseignement sur le massacre de Bureau. Il me confirme l'existence à Vavao de *Simonet*, ancien transfuge de l'*Astrolabe*, seulement il ne sait pas s'il a été arrêté par les missionnaires, ou plutôt il évite de s'expliquer à ce sujet, dans la crainte de se compromettre aux yeux de la mission anglaise, dont il paraît être une créature.

Le patron d'un des canots qui sont allés à terre, me rend compte qu'il a vu Simonet qui a d'abord paru très-inquiet en apprenant que les deux capitaines des corvettes étaient M. Jacquinot et moi. Cependant il avait fini par se rassurer, et par demander même s'il n'aurait rien à redouter en se présentant à bord de nos navires. Je me souciais peu,

1838.
Octobre.

après un laps de temps de dix ans, de renouveler des poursuites contre cet homme, mais d'un autre côté je sentais qu'il n'était pas convenable de permettre qu'il pût librement fréquenter nos navires. Je chargeai donc le patron de dire à Simonet que je consentais à fermer les yeux sur son séjour à *Vavao*, mais que s'il se présentait à bord, je serais forcé de le faire arrêter, de le faire mettre aux fers, et de le reconduire en France pour l'y faire juger.

Vers cinq heures je suis surpris de voir les deux missionnaires Thomas et Broocks arriver dans une pirogue pour me faire visite. Le premier a bien vieilli depuis dix ans, et il est devenu lourd et pesant. L'autre est un homme jeune encore (il a à peine 25 ans), sa figure est prévenante et ses manières polies.

Après les salutations d'usage, M. Thomas me présenta la médaille de la dernière expédition que je lui avais laissée à mon passage aux îles Tonga, et ensuite il me mit au courant des affaires du pays. Les habitants des deux groupes de *Hapai* et de *Vavao* obéissaient aux lois de *Tahofa-hao* ou *King-Georges*, et tous avaient embrassé le christianisme; mais à *Tonga-Tabou*, il n'y avait encore que *Toubo* qui fût chrétien ainsi que son peuple. Cependant la *Tamaha* et une fille de *Palou* s'étaient aussi converties; mais tous les autres chefs, loin de suivre les inspirations évangéliques, avaient même déclaré la guerre à un chef chrétien. Celui-ci avait été secouru par le *Tou-Vavao*, qui avait saccagé l'île et détruit *Mafanga*. Les

1838.
Octobre.

chefs *Tahofa* et *Afa*, mes anciennes connaissances, étaient morts ainsi que *Feka-fanoua*.

Ces Messieurs donnent 6,000 âmes de population au groupe entier de *Vavao*, et autant à celui des *Hapai*; ils m'annoncent en outre qu'ils sont sur leur départ pour l'île *Lefouga*, où doit se tenir une assemblée générale de la mission, et que même ils ne remettent leur départ au surlendemain qu'afin de pouvoir me recevoir à *Nei-Afou* le jour suivant.

La conversation étant tombée sur mes anciens combats devant *Mafanga*, et sur l'un des principaux acteurs, *Simonet*, je questionne *M. Thomas* sur le sort de ce coupable; il m'apprend que cet homme avait une fort mauvaise conduite, et qu'il avait été obligé de le faire punir. Depuis lors, *Simonet* ne cachait plus sa haine contre *M. Thomas*, qu'il avait menacé de tuer, et celui-ci l'en croyait parfaitement capable. Enfin les missionnaires avaient porté plainte contre lui au capitaine *Drink-Water*, lors de son dernier passage, et celui-ci l'avait pris à son bord pour en débarrasser l'île. Mais ensuite ce capitaine après l'avoir fait servir quelque temps, l'avait renvoyé en déclarant qu'il ne voulait pas se saisir d'un Français, d'autant plus qu'il savait que des navires de cette nation ne tarderaient pas à le suivre à *Vavao*. En conséquence, *M. Thomas*, qui semblait effrayé des menaces de *Simonet*, me prie instamment de l'emmener et d'en délivrer le pays. Je me contente de lui répondre que je n'irai point m'emparer de cet homme à terre, mais que je m'en saisirai si le chef du pays le fait arrêter

et conduire à bord de l'*Astrolabe*, pieds et poings liés. Cette assurance paraît satisfaire ces messieurs, qui ne tardent pas à quitter le navire.

A des chaleurs suffocantes succède un temps nuageux qui nous amène des grains. La brise passe au sud par fortes rafales. Cependant tous les travaux se poursuivent avec vigueur, ainsi que les opérations confiées à MM. Duroch, Dumoulin et Coupvent.

A neuf heures M. Jacquinot se joint à moi, et nous allons faire une excursion à Nei-Afou. La baie dans laquelle nous sommes mouillés communique par un canal assez étroit mais très-sain, à un bassin assez spacieux qui offre un excellent mouillage. Sur le bord oriental et dans une position agréable, s'élève le chef-lieu de l'île, d'une assez grande étendue. Sa forme rappelle assez bien celle de quelques villages malais. Une troupe assez nombreuse de naturels vient nous recevoir au débarcadère et nous conduit chez M. Thomas. Le bruit s'était déjà répandu que nous étions ces mêmes hommes qui dix ans auparavant avaient combattu *Mafanga*, aussi sommes-nous pour eux un objet de curiosité, et c'est à qui viendra nous contempler. Tout autour de nous, nous entendons répéter ces mots : *Tourvil, Yakinot, egui tehi tao te Mafanga* (d'Urville, Jacquinot, les grands chefs qui ont combattu contre Mafanga). Malgré leurs nouvelles croyances, on voit que ces peuples ont conservé un grand penchant pour la gloire militaire dont ils étaient jadis si enthousiastes; et plus d'une fois ils ont donné des preuves convaincantes d'une valeur

1838.
Octobre.

7.

1833.
Octobre.

très-grande dans les combats qu'ils se livraient entre eux.

Ils affectent surtout de prononcer le nom de *Yakinot*, qu'ils répètent à chaque instant. De grandes filles s'attachent à sa personne, et cela fait que M. Jacquinot se retourne souvent machinalement pour voir ce qu'on lui veut.

En traversant le village, nous voyons qu'il est assez régulièrement divisé par des rues larges et bordées par de jolies palissades de deux à trois mètres de hauteur, qui entourent les diverses habitations. Ces dernières sont à peu près distribuées comme certaines maisons de campagne d'Europe; elles ont un corps-de-logis séparé des hangars qui en sont les dépendances; le tout est environné par une clôture, et cet ensemble sert à toute une famille qui y vit en commun.

Sur une grande place nous trouvons deux ou trois cents naturels réunis et qui s'occupent à rebâtir l'église qui, il y a peu de jours, dans un incendie, a été consumée entièrement. Mais tous ces ouvriers y travaillent avec tant d'activité et de zèle, sous la direction de leurs chefs, qu'elle ne tardera pas à être relevée. Les matériaux qu'ils emploient sont de simples poutres bien polies, et des tissus fabriqués avec des fils de coco, de couleurs variées et du travail le plus élégant. Ces braves gens sont tellement occupés de leurs travaux, qu'ils ne se dérangent même pas pour nous regarder un instant. Ils ont reporté à leur nouveau culte tout le dévouement et toute l'attention

qu'ils témoignaient jadis à leurs anciennes cérémonies.

1838.
Octobre.

Vers le bout du village, deux beaux enclos, entourés de palissades bien entretenues, et au milieu desquels s'élèvent deux jolies maisonnettes en bois, nous annoncent la résidence des deux missionnaires. A chacune d'elles se trouve affectée la jouissance d'un jardin bien entretenu, où, au milieu de tous les végétaux d'Europe, tels que choux, oignons, salades, artichauts, asperges, etc., on remarquait encore plusieurs fleurs qui répandaient au loin leurs délicieuses odeurs. Cependant le sol paraît maigre et manquer d'eau, mais sans doute, les eaux pluviales y suppléent et entretiennent une humidité suffisante. Nous nous présentons d'abord chez M. Thomas qui, avec sa femme, nous reçoit sans façon et avec une cordialité vraiment touchante. Voici ce que j'apprends dans cette visite.

Il y avait dernièrement à Vavao plusieurs habitants des îles Viti, parmi lesquels j'aurais pu trouver un pilote, mais ils sont tous repartis sur le *Conway* qui allait dans leur pays. M. de *Pompalier* a passé il y a dix mois environ à Vavao, il était embarqué sur le schooner *Raiatos* et accompagné de deux prêtres français. Ces derniers se sont établis dans l'île *Wallis*, dont le véritable nom est *Vea*. Les habitants les reçurent d'abord volontiers au milieu d'eux, mais quand ils surent que leur but était d'enseigner leur religion, plusieurs chefs s'y opposèrent; il les outragèrent et même se portèrent à des voies de fait

Pl. LXXVII.

1838.
Octobre.

contre eux ; mais un chef influent nommé *Tounhahola*, prit leur défense et les protégea. Du reste, ils n'ont fait aucun progrès. Tels sont les renseignements que M. Thomas avait recueillis dans un voyage qu'il venait de faire sur l'île *Niouha-foho* (île *Proby* d'Edwards), dont le chef *Georges Fota-fai* avait embrassé le christianisme. M. Thomas partait le jour même où le *Comway* arrivait.

Les deux missionnaires ne voyaient pas sans inquiétudes leur traversée future à Lefouga sur une pirogue du pays. Je leur offre de les y transporter sur l'*Astrolabe* ; cela me procurera du reste l'occasion de jeter un coup d'œil sur les îles *Hapai*, qui n'ont jamais été visitées par les Français. Je pourrai aussi, je l'espère, m'y procurer un pilote pour les îles Viti. Il n'est pas besoin de dire que mon offre est acceptée avec transport, et le départ est fixé au surlendemain 9 octobre.

Nous nous rendons ensuite chez M. Broocks, dont l'habitation, beaucoup plus spacieuse, contient aussi l'imprimerie où se publient, sous sa direction, tous les ouvrages de la mission. Sa femme, qui est encore toute jeune et fort agréable, nourrit un petit enfant. Ce couple intéressant semble jouir, dans son intérieur, du véritable bonheur qu'il fait partager à ceux qui l'entourent ; car j'ai cru remarquer que les naturels semblent craindre M. Thomas, mais que leur affection est pour M. Broocks, dont ils reconnaissent la bonté, la douceur et l'esprit d'humanité.

M. Thomas nous conduit au cimetière (*fai-toka* ou

Langui) du dernier des *Finau*, où sont aussi inhumés quelques-uns des enfants des missionnaires. Sous l'empire du christianisme, ces lieux jadis *tabous* ont cessé d'être entretenus avec cette minutieuse propreté qui les caractérisait jadis; les ministres du culte réformé me paraissent attacher trop peu d'intérêt aux restes de leurs premiers amis décédés.

1838.
Octobre.

Comme je témoigne le désir de faire ma visite à *Tahofa*, chef de l'île, M. Thomas m'accompagne à la demeure royale. Elle est pour le moment fixée dans une case assez propre, mais assez mesquine. La maison du roi ayant été emportée 18 mois auparavant par un violent ouragan qui ravagea toute l'île, sa demeure actuelle n'est que provisoire, et on lui bâtit un palais qui sera digne du rang qu'occupe ce prince sauvage.

Tahofa-hao est un grand et bel homme de 30 à 40 ans; sa figure est sérieuse et ne manque pas de dignité. Sa femme *Loubé*, âgée de 25 ans au plus, a une figure agréable, des manières simples, et elle serait même assez jolie si elle n'était pas chargée d'un trop fort embonpoint. Ils nous reçoivent avec politesse dans une salle boisée où se trouvaient seulement deux ou trois chaises.

Tahofa, que les Anglais ont surnommé *King-George*, est fils adoptif du *Houla-Kai* de *Tonga-Tabou*; il appartient à la famille des *Finau*. Sa femme, surnommée de son côté *queen-Salote* (reine Charlotte), appartient à la race antique des *Feta-Fei*. Avec eux vit

1838.
Octobre.

en ce moment un autre membre de cette illustre souche, c'est le frère même de *Lafiti-Tonga*, auquel appartiendrait de droit le titre de *Toui-Tonga*, mais qui s'est retiré à Vavao, ne conservant de sa haute dignité que les marques extérieures. Ayant appris que le *Feta-Fei* avait passé quatre ou cinq ans aux îles Viti, je lui adresse quelques questions par l'intermédiaire de M. Thomas. Il me répond avec complaisance et surtout avec ce ton d'urbanité et de parfaite politesse qui caractérise l'aristocratie de ces îles, et qui déjà m'avait si vivement frappé jadis lors de mes entrevues avec la *Tamaha*.

J'apprends aussi que mon ami des îles Viti *Tonboua-Nakoro*, fils de *Tanoa* et neveu du grand *Nolivo*, avait pu regagner son pays après avoir quitté l'*Astro-labe*, où il avait fait un assez long séjour lors de la dernière campagne. *Nolivo* ayant été tué dans un combat, *Tanoa* lui avait succédé, et *Tonboua-Nakoro* avait péri dernièrement en combattant ses ennemis. Cette nouvelle m'afflige, car je comptais beaucoup sur lui pour être bien accueilli dans ces îles, et j'avais toujours eu une haute opinion du caractère et des talents de ce jeune chef.

Feta-Fei cherche à me persuader que les *Kai-Vitis* ne sont point aussi féroces qu'on le pense communément; mais cependant il tombe d'accord avec moi qu'il est toujours bon d'être sur ses gardes avec eux, attendu qu'ils se font constamment la guerre.

Par l'organe de M. Thomas, je prie *Tahofa* de me procurer un Viti intelligent pour me guider dans ses

1838.
Octobre.

iles. L'*egui* (le roi) m'e répond aussitôt d'une façon fort polie qu'il fera en sorte de me satisfaire, et surtout de me donner un homme auquel je puisse me confier.

M. Thomas saisit cette occasion pour traiter devant moi avec Tahofa la question relative à Simonet, qui paraît fort l'inquiéter. Je vois bien que Tahofa ne partage pas du tout l'empressement des missionnaires, mais je vois bien aussi qu'il ne paraît pas s'y opposer. Aussi M. Thomas me dit avec un air de satisfaction que Tahofa consent à livrer cet homme, et je réponds de nouveau que je le ferai mettre aux fers à bord, pourvu toutefois qu'on l'y conduise, car je ne veux avoir aucun démêlé à terre avec les naturels du pays.

Tahofa m'offre ensuite un kava, mais comme je connais cette liqueur, je remercie, et ensuite j'engage l'*egui* à venir le lendemain avec toute sa famille et les deux missionnaires dîner à bord de l'*Astrolabe*. Cette invitation est acceptée avec satisfaction par le couple royal, et il est convenu qu'un de mes canots sera envoyé à terre pour les recevoir.

En cette occasion j'ai lieu d'observer combien les formes de la simple politesse commandent involontairement le respect et les égards. Mon pilote Mackenzie, qui cependant n'est qu'un matelot dégrossi, se tenait accroupi par terre devant ces hauts personnages de l'île, et ne leur adressait la parole qu'avec toutes les marques d'un profond respect. M. Thomas lui-même, que son caractère élevait si haut à leurs yeux, ne leur parlait qu'avec une déférence marquée. Ce n'est plus ici comme à Taïti, où les chefs sont à peu

1838.
Octobre.

de choses près les premiers serviteurs des missionnaires.

En nous retirant, nous saluons M. Thomas et ensuite nous allons seuls faire un tour dans les rues de Nei-Afou et dans les environs. Nous visitons une grande partie du village, jetant de temps à autre un coup d'œil dans l'intérieur des habitations.

Nous venions d'examiner plus attentivement un des enclos qui entourent les maisons, sa belle tenue annonçait qu'il appartenait à un homme d'importance, et nous allions nous retirer, lorsque un jeune garçon sortant de la case nous accoste et nous fait signe de vouloir bien entrer. Dans un cabinet reculé et sur une espèce de lit de repos, je vois tout d'abord un naturel d'un certain âge, mais cependant de bonne mine qui, à mon approche, se lève sur son séant et me tend la main avec un air de connaissance. Après l'avoir bien envisagé, je reconnais le chef Tonga qui en 1827 avait accosté l'*Astrolabe* près de l'île *Onghea-lébou* dans l'archipel Viti, et qui nous accompagna ensuite dans sa pirogue jusqu'à *Laguemba* où le vent nous sépara. Je le désignais alors sous le nom de *Mouki*, et M. Guilbert, avec raison, le nommait *Vougui*; c'est en effet son nom véritable. *Vougui* avait déjà visité *Vavao* dans le temps du règne de *Finau*, et à cette époque il avait une grande réputation d'homme à bonnes fortunes près des femmes. Il a conservé cette tournure élégante et surtout cette exquise politesse qui appartient à sa haute naissance, car il est l'allié des *Feta-Fei*. *Vougui* est très-flatté de ma visite, mais surtout

1858.
Octobre.

parce que je me le rappelle bien , et que je lui retrace les divers incidents de notre entrée aux îles Viti. En apprenant que je cherche un pilote pour m'y accompagner, il témoigne le plus vif regret que sa santé ne lui permette pas d'y retourner, mais le pauvre diable est étendu sur son grabat, et il m'explique qu'il s'était, par accident, ouvert la cuisse avec une herminette.

Il remplit les devoirs de l'hospitalité avec un grand empressement, et même il nous offre à déjeuner, ce que sans doute avait oublié le roi lui-même. Nous le remercions et n'acceptons que quelques cocos, qu'il envoie chercher sur-le-champ dans son beau verger. Enfin nous quittons ce bon insulaire, charmés de ses manières, de son accueil, et surtout de la joie qu'il a témoignée en nous revoyant après une si longue absence.

Mackensie nous conduit ensuite sur un petit coteau, à un mille au plus du village, d'où notre vue domine à la fois sur le beau bassin de Néi-Afou, et sur une baie très-étendue qui lui est contiguë dans l'est. C'est un coup d'œil merveilleux que celui de ces beaux canaux où la mer entre et vient découper le groupe *Hafoulou-Hou* en une infinité d'îles et de presqu'îles.

Il est surtout fort remarquable que, bien que les terres de Vavao soient assez basses, tous ces canaux soient généralement profonds.

En traversant le village pour regagner notre canot, nous apprenons que Simonet vient d'être arrêté, ga-

1838.
Octobre.

rotté et jeté en prison par l'ordre du roi. Cette nouvelle fait le sujet de toutes les conversations et a produit une vive impression sur les naturels, comme sur nos matelots. Je comprends que le brave M. Thomas n'a pas perdu de temps, et tient fort à se débarrasser de cet homme. Dès-lors, je soupçonne aussi qu'il y a là-dessous quelque raison autre que celle qui a été mise en avant. Du reste, Simonet a commis en 1827 une faute très-grave, et quelque tardive que soit la punition, elle est méritée*.

8. J'envoie, dès le matin, le grand canot aux ordres des missionnaires et du couple royal, il rentre vers neuf heures du matin en amenant Tahofa et sa femme qui se présentent à bord avec leur costume national ; c'est une vaste natte polynésienne de couleurs variées, qui forme une magnifique draperie autour de leur corps, et leur donne un air bien plus noble et plus distingué que s'ils avaient leurs membres resserrés dans nos habits à l'euro péenne dont l'usage est de fait très-génant. L'un et l'autre ont un maintien tout-à-fait décent, et digne de leur rang.

Je donne d'abord aux deux chefs un fusil à deux coups, des étoffes de France et plusieurs objets, tels que couteaux, ciseaux et autres bagatelles dont ils paraissent très-satisfaits. Puis nous nous mettons à table, et Leurs Majestés sauvages font honneur au repas. *Tahofa* et *Loubé* y paraissent à leur aise tout en

* Voir le premier voyage exécuté sur la corvette l'*Astrolabe*, commandée par M. Dumont d'Urville.

1838.
Octobre.

se conduisant avec beaucoup de convenance. Habités aux manières anglaises, ils saluent toutes les fois qu'ils boivent, et donnent leurs assiettes et leurs couverts à changer avec beaucoup d'aisance. Je remarque encore avec satisfaction que les deux missionnaires et surtout M. Thomas, s'occupent beaucoup des deux chefs et leur témoignent une grande déférence. Cette conduite de leur part est sage et habile, car ils assurent leur propre crédit en donnant les premiers l'exemple du respect à l'autorité temporelle.

Après le déjeuner, nos convives parcourent avec un vif intérêt l'atlas du premier voyage de l'*Astrolabe*, et ils reconnaissent avec joie les localités de l'île Tonga-Tabou et même les portraits des naturels de ces îles qui s'y trouvent reproduits. Enfin, à midi et demi Tahofa et sa femme me font leurs adieux et quittent le bord avec les missionnaires. Je rappelle à ces derniers que j'appareillerai demain de bonne heure, et je les prie instamment de ne pas se faire attendre, si je dois les emmener.

Vers trois heures, quatre vigoureux gaillards conduits par *Seteleki-Afou*, principal officier du roi, m'amènent Simonet enchaîné et parfaitement garotté. Celui-ci honteux et confus devant moi, qui ne pouvais point avoir oublié quelle avait été la conduite de cet homme, lorsque je dus l'abandonner au milieu des naturels de Tonga-Tabou en 1827, se hâte de me faire un conte pour m'expliquer sa conduite à cette époque et se justifier à mes yeux; suivant lui il aurait été violenté par les naturels pour rester sur l'île

1838.
Ostobre.

de Tonga-Tabou, mais je sais que toute cette histoire est fausse et je le fais mettre aux fers jusqu'à nouvel ordre. Cet homme que j'ai perdu de vue depuis 10 ans, a maigri et pâli, mais ses traits n'ont point changé et sont peu faits pour inspirer la confiance.

Du reste, il raconte aux matelots que les missionnaires méthodistes avaient fort mal accueilli à leur passage nos prêtres catholiques, et que l'évêque français lui ayant accordé sa confiance, il était par ce seul fait devenu un objet de haine pour les pasteurs anglais. Suivant Simonet, Seteleki aurait été celui qui s'était montré le plus hostile à nos compatriotes. Je ne me dissimule pas qu'il peut y avoir bien du vrai dans ces déclarations, mais je le répète, Simonet est coupable et il doit être puni; du reste, ses connaissances dans les langues polynésiennes peuvent m'être très-utiles dans les îles que je me propose encore de visiter.

L'insulaire *Mafi* qui déjà s'est présenté à moi l'avant-veille, comme désirant embarquer sur mon navire, vient de nouveau solliciter cette faveur; il me paraît fort décidé et très-intelligent. Après lui avoir fait dans son intérêt toutes les objections possibles, je l'admets et le fais porter comme matelot sur les rôles d'équipage.

Tous les travaux se terminent aujourd'hui, et chacun rentre ce soir à bord pour quitter demain définitivement le mouillage*.

* Notes 26, 27, 28, 29 et 30.

CHAPITRE XXXI.

Traversée de Vavao aux îles Hapai. — Séjour aux îles Hapai et traversée des îles Hapai au mouillage de Pao (îles Viti).

Bien que le temps soit couvert, et que la brise vienne du S. E. par fortes rafales, je me décide à appareiller, et à attendre sous voiles les missionnaires qui, avec leurs familles, se dirigent vers nos navires sur une grande pirogue double montée par plus de cent naturels.

1838.
9 octobre.

PL. LXXIX.

L'appareillage déjà difficile à cause des rafales, est encore retardé par nos ancres qui s'engagent, aussi ce n'est qu'à dix heures et demie que nous pouvons faire route.

Désireux de connaître les différentes entrées de ce port magnifique, j'accepte les services de Mackensie comme pilote, et je me dirige vers la passe du sud, par laquelle je veux opérer ma sortie. Cette route ne présente aucune difficulté lorsqu'on la connaît, par-tout la côte paraît être très-saine, et l'eau y est très-profonde; c'est une longue rue resserrée par des fa-

1838.
Octobre,

laises qui terminent d'une manière si uniforme toutes les côtes des îles Vavao. Une assez belle montagne en forme de table, peut être un excellent guide au milieu des canaux sans nombre qui sillonnent cet archipel, et elle est d'autant plus facile à remarquer qu'elle s'élève à peu près seule au milieu de ces terres uniformes.

Il était près de onze heures, lorsque entièrement dégagé des terres, je renvoie le pilote, et je serre le vent pour gagner les îles Hapai.

J'établis les missionnaires avec leurs familles et leurs bagages dans ma chambre que je leur abandonne entièrement, me réservant ma dunette dans laquelle du reste j'ai établi mon domicile pendant notre navigation tropicale. Quant aux naturels qui composent leur suite, le grand canot sur lequel on a établi une tente pour la nuit, leur servira de demeure. Parmi ces derniers, M. Thomas me présente un Kai-Viti nommé Lea, et me l'offre comme pilote. C'est, me dit M. Thomas, un très-bon chrétien, sachant à peu près lire; il a en effet beaucoup d'attentions pour les missionnaires, je le crois même intelligent, et d'un naturel excellent; mais après l'avoir interrogé je vois qu'il ne connaît pas les îles Viti, d'ailleurs il désire rester à *Laquemba*, et pour toutes ces raisons réunies il ne saurait me convenir.

Le grand *Seteleki-Afou* fait aussi partie de la suite apostolique; il paraît beaucoup plus intelligent, et je voudrais bien avoir pour les îles Viti un homme de cette trempe. Il m'assure, et je le crois volontiers, qu'il

1838.
Octobre.

n'était pas à Tonga-Tabou lorsque je fis la guerre à *Mafanga*, et qu'il habitait alors les îles Hapai.

Notre nouvel enrolé d'hier, *Mafi* est arrivé exactement ce matin au moment de l'appareillage, mais en voyant tous nos passagers, il s'est aussitôt caché dans la cale de peur d'être découvert. Simonet, sans doute pour se rendre intéressant, déclare que *Mafi* est un mauvais sujet qui a déjà été fouetté deux fois pour avoir cherché à enlever des canots. Ce témoignage me paraît très-suspect, toutefois nous surveillerons avec soin ce nouvel arrivé.

La journée du 10 nous amène en vue du haut piton de *Kaa*, des terres élevées de *Tofoua*, et enfin de l'île *Latai*, qui déjà cette nuit nous a donné un instant d'inquiétude. Les terres de *Vavao* ont disparu.

La mer qui est dure et l'allure de nos corvettes (au plus près du vent) fatiguent nos passagers, et surtout nos passagères. M. Thomas m'apprend que les missionnaires établis aux îles Viti, sont MM. Cargill sur l'île *Laguemba*, et M. Cross sur l'île *Roua* ou *Leva*. D'après M. Thomas il y aurait un mouillage sur cette dernière île et le chef, qui aurait beaucoup d'influence sur celui de *Pao*, serait bien disposé pour les missionnaires et les Européens en général.

Vers midi, nous reconnaissons les îles *Kaa*, *Fotoua*, *Tofoua*, *Niniva*, *Méama* et *Lefouga* dont les noms nous sont du reste bien correctement indiqués par Seteleki-Afou. Celui-ci m'apprend que l'incendie qui a dévoré dernièrement l'église de Néi-Afou, était l'œuvre d'un Espagnol, et le résultat de sa haine

1838.
Octobre.

contre les missionnaires. Il m'assure qu'il existe encore sur Vavao un Portugais, l'un des déserteurs du navire de Powel. *John* est retourné en Angleterre, les restes de Powel ont été déceimment inhumés comme ceux d'un chef. Seteleki ne peut me donner des nouvelles ni de la tendre *Ozela*, ni de son père *Houlou-Lala*.

Le groupe des Hapai se compose d'une série d'îles généralement peu étendues, et entourées par un récif madréporique; il existe plusieurs passages pour pénétrer dans le lagon intérieur, qui lui-même est embarrassé par une grande quantité de pâtés de coraux sur lesquels il reste très-peu d'eau.

Vers neuf heures du soir, nous nous trouvons assez près de la passe indiquée dans le nord. La sonde rapporte de 18 à 22 brasses à six ou huit milles de l'île *Haano*. Malgré tout mon désir d'arriver promptement, la nuit me force à m'éloigner, et ce n'est
11. que le lendemain, vers les dix heures du matin, que je laisse tomber l'ancre par 15 brasses de fond au mouillage de *Kounta*, sur la pointe nord de *Lefouga*.

Aussitôt que les voiles ont été serrées, je fais mettre le grand canot à la mer pour transporter les missionnaires, leurs femmes ainsi que leur suite et leurs bagages à l'établissement principal de la mission situé sur l'île *Lefouga*, dans le sud de notre mouillage. Les canots majors des deux corvettes, après avoir déposé à terre les naturalistes et les officiers chargés des observations physiques et astronomiques, iront, sous les ordres de MM. Lafond et Boyer, faire les sondes et le plan du mouillage.

1838.
Octobre.

A onze heures et demie tous les travaux sont en voie d'exécution, je m'embarque avec le capitaine Jacquinot dans ma baleinière, et je me rends au village où doivent se réunir les pasteurs anglais. La route est de trois milles, une petite anse où la mer est fort tranquille par tous les vents possibles, fournit un port avec une passe assez profonde pour des goëlettes ou de petits navires. Une belle plage de sable garnit le fond de cette jolie petite baie.

Le village de Lefouga, comme celui de Vavao, est divisé par des ruelles tendues d'élégantes palissades. Ces dernières forment des enclos qui semblent destinés à réunir tous les membres d'une même famille. L'église bâtie à la mode du pays, s'élève sur une petite place tapissée de gazon et qui occupe à peu près le centre du village. Enfin, au milieu de toutes les habitations des naturels, les maisonnettes des missionnaires se font remarquer par leur architecture européenne, et elles offrent tout le confortable désirable; de jolis jardins bien entretenus et garnis en abondance de toutes les productions de l'Europe embellissent ce séjour, et chacun de ces presbytères réunit autour de la maison d'habitation, tout ce qui accompagne nos maisons de campagne bien entendues, tels que hangars, attenances pour élever les volailles, et écuries pour les bestiaux.

A l'exception de M. *Dicke* qui est resté à Tonga-Ta-bou pour hâter la reconstruction de sa maison devenue dernièrement la proie des flammes, tous les prêtres méthodistes étaient en conférence au moment

1838.
Octobre.

de notre arrivée. Après avoir attendu un instant ils nous reçoivent avec politesse, nous expriment leur reconnaissance pour les soins que nous avons donnés à nos passagers, et ensuite ils nous offrent un verre de vin de Porto. Comme leur dîner est tout servi sur la table, je me lève pour me retirer.

M. Thomas nous donne Seteleki pour nous piloter. En bon chrétien il nous conduit en premier lieu à l'église, qui est proprement tenue, mais qui ressemble à toutes celles que j'ai déjà visitées sur les îles Taïti, Samoa et Vavao.

Nous nous rendons ensuite à l'habitation de *Tahofa-Haou* qui nous paraît très-agréable et bien aérée. A quelques pas de là, se trouvait dans ce moment en réparation une grande pirogue du roi. Un grand nombre d'ouvriers y travaillaient avec ardeur, et le gouverneur, vieillard à tête blanche, présidait lui-même à cette opération, animant parfois les naturels occupés à cette œuvre. Les outils dont ils se servaient étaient de simples morceaux de fer plats emmanchés en guise d'herminettes, comme les anciennes haches qu'ils construisaient jadis avec des morceaux de basalte, lorsque le fer leur était inconnu.

Le gouvernement de *Tahofa-Haou* s'étend sur le groupe entier des îles Hapai; les terres principales de cet archipel sont gouvernées par des chefs particuliers qui relèvent immédiatement de l'autorité royale. *Haano*, qui après *Lefouga* est de toutes ces îles la plus importante, obéit à un fils de *Toui-Tonga* nommé *Hou-tao*. *Namouka* ne compte au plus que

400 à 500 habitants ; les îles Hapai sont généralement fort petites et plusieurs sont inhabitées. Tofoua reconnaît aussi l'autorité de Tahofa-Haou ; celui-ci me confirme l'existence sur cette terre d'un volcan en activité, mais il ignore sur quel point de la côte il se trouve ; il ne sait même pas me dire si elle est habitée.

1838.
Octobre.

Tout en suivant notre guide, nous passons près du *langui* (sépulture) d'un vieux *Toui-Tonga*, aujourd'hui abandonné et presque entièrement couvert de mauvaises herbes. J'éprouve un véritable sentiment de tristesse à voir combien les nouvelles croyances adoptées par ces peuples ont rapidement fait disparaître parmi eux ce respect pour les morts, qui jadis caractérisait ces insulaires et les relevait aux yeux des nations civilisées. C'est sous le poids de ces tristes idées, que nous arrivons à la demeure d'un des amis de Seteleki. Une franche hospitalité nous y attend, et aussitôt arrivés on nous offre le kava. Suivant mon habitude je remercie et je demande un coco que notre hôte envoie chercher aussitôt.

Une société nombreuse de naturels nous entoure, et parlant entre eux de mes anciens combats à Mafanga, ils semblent discuter avec chaleur. Cherchant à deviner le motif de ce débat, j'interroge Seteleki ; il me dit que la difficulté de reconnaître entre M. Jacquinot et moi la différence des rangs, était la cause de cette dissidence. En effet, M. Jacquinot avait de belles épaulettes neuves, une casquette et une redingote, tandis que moi je ne portais qu'un chapeau

1838.
Octobre.

de paille, une veste de peu de valeur et de vieilles épaulettes bien noires. Dès ce moment, ceux des naturels qui m'ayant vu en 1827, m'avaient reconnu comme le premier chef, avaient voulu me désigner comme tel à leurs camarades qui, ne jugeant que sur les signes extérieurs, s'étaient montrés tout-à-fait incrédules.

Le sol de Lefouga est couvert d'une admirable végétation, et paraît d'une singulière fertilité, et si, comme me l'assure notre hôte, la population n'est maintenant que de 500 à 600 habitans, mieux cultivé il pourrait sans aucun doute en nourrir dix fois autant. Du reste, il n'y a pas la dixième partie de l'île qui se trouve défrichée, et cette partie elle-même est assez mal cultivée. Bien que les productions végétales des îles Hapai se rapprochent beaucoup de celles de Vavao et surtout de celles des Samoa, cependant j'ai remarqué des arbres que je n'avais point encore vus dans les autres îles.

Les hommes sont en général bien faits et d'une belle tournure; les femmes ont des traits réguliers, une belle poitrine, des seins parfaits; mais elles tendent de bonne heure à l'obésité. Toutefois, je trouve cette population bien supérieure à celle d'Opoulou.

Il est environ deux heures lorsque, songeant à nous retirer, nous allons faire nos adieux aux missionnaires. M. Thomas m'apprend qu'un Anglais nommé Brown a été enterré sur la pointe *Kousà*. Brown était le nom du capitaine du navire le *Port-au-Prince* dont la catastrophe sanglante, en 1806, dut avoir lieu en

effet, à l'endroit même où nous sommes mouillés. Mais M. Thomas ignore si c'est le même individu. Ensuite ces Messieurs nous font accepter quelques mauvaises coquilles et quelques objets d'industrie sauvage assez pauvres, tout en s'excusant sur ce que déjà ils ont donné tout ce qu'ils avaient de bon en ce genre. Du reste, M. Thomas me promet de m'envoyer demain Seteleki pour me piloter jusqu'à la mer libre, et c'est là réellement le cadeau le plus agréable qu'il puisse me faire.

Enfin nous prenons congé de ces Messieurs. Favorisés par un temps magnifique, je renvoie la baleinière nous attendre devant les navires et nous opérons notre retour à pied. Un sentier charmant, bien entretenu, rend cette promenade des plus agréables. Seteleki qui nous accompagne nous tient lieu d'un excellent janissaire. Il est connu de tout le monde, et il semble jouir d'un grand crédit; car sur toute la route il est fêté par les habitants des nombreuses maisonnettes, qui, jetées au milieu de ces forêts magnifiques, produisent sur toute la route des paysages enchanteurs.

Il a été décidé que le roi Viti *Lea*, que m'avait proposé M. Thomas, ne pouvant nous être bon à rien, resterait à Lefouga. Seteleki ne me quitte qu'à la plage et je retourne à mon bord.

Tous les travaux sont terminés, et tout est prêt pour appareiller demain de bon matin, aussitôt l'arrivée de Seteleki. Mafi, qui après le départ des missionnaires avait fait fièrement son apparition sur le

1838.
Octobre.

1838.
Octobre.

pont de l'*Astrolabe*, semble éprouver quelque crainte quand je lui apprendis que Seteleki doit venir demain, et que même il désire se saisir de sa personne. Il est vrai que Seteleki m'a manifesté cette intention, mais je rassure mon matelot polynésien ; car désormais il est sous la sauvegarde du pavillon français, et je n'abandonnerai pas ce pauvre diable qui s'est livré à nous en toute confiance.

12. Dès six heures du matin, mon ami Seteleki, fidèle à sa parole, arrive à bord de l'*Astrolabe*, qui ne tarde pas à déployer ses voiles. Poussés par une jolie brise d'est, nos navires s'éloignent avec rapidité, et guidés par notre habile pilote, nous parcourons sans accident ces passes resserrées par des rescifs à fleur d'eau et encore si peu connues. Du haut des barres de petit perroquet où il s'est campé, Seteleki indique la route avec un aplomb et une intelligence admirables, et bientôt au fait des mots de notre langue qui servent pour indiquer au timonier quelle est la direction qu'il doit imprimer au gouvernail, il crie lui-même : *loff, laïche arriver, comme cha*, avec un sang-froid merveilleux. Seul j'aurais eu bien de la peine à me retrouver au milieu de ce labyrinthe de canaux inextricable.

Seteleki demande à se retirer, me déclarant que désormais la mer est libre devant moi. Je lui donne avec joie une dizaine d'aunes de belles étoffes, des couteaux et autres bagatelles, et enfin deux jeunes chevreaux qui provenaient des îles Manga-Reva et qui la nuit poussaient des cris étourdissants. Après

des adieux vraiment touchants, Seteleki s'embarque dans sa pirogue et nous quitte très-satisfait de ma générosité.

Mafi, comme je l'ai déjà dit, avait paru la veille redouter la présence de Seteleki à bord de l'*Astrolabe*. Cependant celui-ci lui parle avec amitié, lui fait de sages exhortations, et finit par lui dire un adieu amical, en l'embrassant à la mode du pays, par l'atouchement du nez. Lorsque je questionne Seteleki sur la conduite de Mafi, il me répond constamment que c'est un *good-man* (un sujet excellent), ce qui s'accorde peu avec le témoignage de Simonet. Du reste Mafi, un instant ému de sa séparation avec son compatriote, a bien vite pris son parti, et il paraît toujours aussi décidé à nous suivre, bien qu'il souffre cruellement du mal de mer.

En quittant les Hapai, je fais route sur les îles Kaa et Tofoua, je désire même passer entre les deux, mais n'apercevant aucune trace de volcan sur la bande nord de cette dernière, je viens la contourner par le sud en rangeant sa côte de très-près. Tofoua se présente comme entièrement formée par la lave. De sa base au sommet elle présente l'aspect d'une terre brûlée, sur laquelle poussent à peine quelques arbres rabougris. Nulle part on n'aperçoit de traces d'habitations, une seule case, très-misérable et située sur la pointe est de l'île, paraît aujourd'hui entièrement abandonnée.

Comme presque toutes les terres que les feux souterrains repoussent au-dessus du niveau de la mer,

1838.
Octobre.

1838.
Octobre.

Tofoua est très-uniformément arrondie, elle n'offre ni cap ni baie, et l'accès de sa côte doit être très-difficile pour des embarcations.

Vers trois heures nous apercevons sur la pointe nord de cette île quelques cimes entièrement dépouillées, dont la couleur rougeâtre tranche sur la teinte générale de cette terre. En même temps une épaisse colonne de fumée s'élève du milieu d'un cratère qui doit se trouver assez éloigné dans l'intérieur de l'île, attendu que de la mer il est impossible de rien en voir. Quelquefois ces fumées, toujours très-épaisses, paraissent avoir des teintes rousses qui sembleraient annoncer une chaleur très-intense; toute végétation qui se trouve sur leur passage doit être infailliblement détruite. Aussi cette portion de l'île paraît-elle d'une stérilité affreuse, et si quelques végétaux ont pu y conserver la vie, c'est en habitant le pied de la montagne, et loin de cet ardent foyer.

A trois heures et demie je fais route à l'ouest pour les îles Viti, et à la nuit, bien que nous regardions dans la direction du volcan, nous n'apercevons ni feux, ni lueur aucune qui puisse témoigner de son activité.

13. Les vents qui se maintiennent presque constamment à l'est, nous poussent rapidement, dès le lendemain, dans la nuit, nous ne passons qu'à deux ou trois milles d'une terre qui doit être *Onghea-Lebou*,
14. une des îles Viti, et le 14 au jour, déjà engagés dans cet archipel dangereux, nous nous trouvons à quelques milles seulement de l'île *Boulang-ha*.

1838.
Octobre.

Dans la journée je prolonge de près les îles *Marabō*, *Kambara*, *Vangara*, *Namouka*, *Mozé*, *Komo*, *Holoroua* et *Eihoua*, que déjà j'avais reconnues dans mon dernier voyage. Toutes ces terres sont hautes et accidentées, mais de peu d'étendue. Les trois dernières de ces îles sont environnées par de vastes et dangereux récifs qui nous avaient échappés en 1827.

A deux heures de l'après-midi, nous étions près de *Laguemba*, l'île la plus importante, par son étendue et par sa population, de toutes celles qui forment la partie sud-est de l'archipel Viti. C'est aussi à *Laguemba* que s'est établi le missionnaire méthodiste M. Cargill, pour qui j'ai une lettre de la part de ses confrères.

Désireux surtout de me procurer un homme du pays qui puisse me piloter dans cet archipel dangereux, je mets en panne et j'expédie dans ma baleinière MM. Duroch et Desgraz auprès du pasteur. Je donne à ces messieurs le matelot chilien (Joseph) que j'ai recueilli à Samoa, il pourra leur être utile comme interprète; je sais en effet que le navire *la Joséphine*, sur lequel cet homme était embarqué sous les ordres de l'infortuné capitaine Bureau, a passé un mois au mouillage de *Laguemba*, et qu'il n'a eu qu'à se louer de la conduite des insulaires à son égard. Je n'ai point oublié non plus que lors de ma dernière expédition un de mes canots que j'avais envoyé sur cette île, sous les ordres de M. Lottin, y rencontra les naturels en armes, et que peut-être il ne dut son salut qu'à sa prompte retraite et à la prudence de

1838.
Octobre.

l'officier à qui je l'avais confié; mais dix ans se sont écoulés depuis cette époque, et aujourd'hui la présence même du missionnaire est une garantie. Du reste, M. Duroch a l'ordre de ne point descendre à terre et de se retirer au moindre signal pouvant faire croire à des intentions malveillantes.

Une heure après j'ai le plaisir de voir revenir ma baleinière qui m'amène deux hommes du pays. Voici du reste le récit de ce qui venait de se passer à terre et que j'extrai du journal même de M. Duroch, qui commandait l'embarcation.

« Je quittai le navire à deux heures et demie et gou-
« vernai sur le récif vers un point de la plage où nous
« apercevions une masse de peuple. La distance
« ayant été bientôt franchie, j'entrai dans une passe
« d'une demi-encâblure au plus, et où l'eau s'agitait
« comme si elle eût été en ébullition; mais confiant
« dans les bonnes qualités de la baleinière, je m'a-
« venturai sans arrière-pensée dans ce passage et
« bientôt je me trouvai dans une mer calme et tran-
« quille. Je me dirigeai alors vers une pirogue
« double, mouillée près du rivage, et sur laquelle se
« trouvaient une foule d'individus au milieu desquels
« j'eus la satisfaction d'apercevoir un costume euro-
« péen. J'accostai peu après cette pirogue et je fus
« reçu en effet par M. Cargill, missionnaire anglais,
« qui nous engagea aussitôt à nous rendre chez lui
« pour nous y rafraîchir. Il lut les lettres que je lui
« apportais avec une véritable satisfaction, car il
« y avait bien longtemps qu'il n'avait reçu de nou-

1838.
Octobre.

« velles de ses confrères. Ensuite nous arrivâmes sur
« la plage où nous fûmes reçus par une nombreuse
« population que j'examinai curieusement..... Je ne
« pus du reste que jeter un coup d'œil sur cette race
« nouvelle, car je n'avais qu'une demi-heure à passer
« à terre, et j'avais à m'occuper de choses plus sé-
« rieuses. Le commandant m'avait chargé de de-
« mander un pilote au missionnaire qui s'empessa
« de s'occuper de cette affaire dès que je lui eus
« fait connaître le but de ma démarche auprès de
« lui.

« Après avoir marché environ un quart d'heure au
« milieu des cabanès qu'ombragent de nombreux co-
« cotiers, nous arrivâmes dans la case du prêtre mé-
« thodiste située dans un vallon gazonné où se mon-
« trent quelques rares cocotiers. Nous y fûmes reçus
« par madame Cargill, jeune femme au visage pâle et
« souffrant, escortée par quatre ou cinq petits en-
« fants. Après nous avoir offert des rafraichissements,
« M. Cargill nous présenta un chef nommé *Latchika*;
« cet homme était très-bien, un peu trop gras peut-
« être, mais grand, bien fait, et d'un physique re-
« marquable.... Peu après, je fus présenté au roi ou
« chef du canton, homme réellement magnifique, un
« peu gros aussi, mais d'une belle taille. Son buste
« était nu, mais le reste du corps était enveloppé par
« une très-belle étoffe du pays, couverte de dessins
« noirs à carreaux parfaitement faits. Sa tête était
« garnie d'une étoffe blanche de même espèce. Sur
« sa poitrine tombait une plaque en écaille indiquant

1833.
Octobre.

« probablement sa qualité. La figure de cet homme
« n'indiquait rien de sauvage. Un nez aquilin, des
« yeux noirs et superbes, une bouche petite et assez
« gracieuse, une rangée de dents très-blanches, for-
« maient un tout réellement digne d'envie. Après
« les salutations de présentation, et après avoir
« adressé quelques questions au monarque, je me
« préparai à regagner le bord, et je demandai à
« M. Cargill s'il avait trouvé un pilote. Mais ici l'em-
« barras fut grand; plusieurs individus qui avaient
« d'abord paru accepter, refusèrent alors craignant
« qu'on ne les gardât à bord du navire, et dans tous
« les cas, ils ne savaient pas comment ils pourraient
« retourner à terre. La discussion s'étant un peu
« prolongée, je me levai et m'acheminai vers le ca-
« not, lorsque le chef auquel on m'avait d'abord pré-
« senté (Latchika), voyant qu'aucun des habitants ne
« voulait marcher, se décida à nous accompagner
« lui-même. Mais alors quelle rumeur, quand on
« connut cette décision! tous les parents et les amis
« de cet homme qui était fort aimé dans le pays ar-
« rivèrent pour le détourner de son dessein, des re-
« proches furent même adressés au missionnaire,
« parce qu'on croyait que c'était lui qui nous l'en-
« voyait. Enfin, il y eut une scène extraordinaire;
« plusieurs croyant qu'on voulait enlever ce chef de
« force, s'armèrent de leurs casse-têtes, et se mê-
« lèrent à notre escorte. Je leur fis expliquer que cet
« homme était libre de rester chez lui, et que s'il pa-
« raissait désirer ne pas s'éloigner, j'allais partir sans

1838.
Octobre.

« lui. Et en effet, ayant fait faire mettre la baleinière à
« l'eau, je m'embarquai et poussai loin du rivage.
« Mais alors mon homme était plus décidé que je ne
« le croyais, car n'écoulant ni les avis, ni les pleurs,
« ni les menaces, il se jeta à l'eau suivi d'un domes-
« tique et rallia le canot. Alors la scène changea de
« face, des cris de douleur partirent de la plage à un
« tel point que je crus devoir renouveler à Latchika
« ma demande s'il était toujours désireux de partir
« avec nous, à quoi il me répondit en montrant les
« navires. Dès-lors bien convaincu de sa détermina-
« tion, je pris le large au milieu des gémisséments
« de la foule et des recommandations du missionnaire
« qui me les renouvela à plusieurs reprises, et qui
« paraissait alors très-embarrassé. Une vieille femme
« surtout, sans doute la mère ou une des parentes
« rapprochées de ce grand chef, se jeta à l'eau en
« poussant des clameurs atroces, qui ne purent ce-
« pendant rien changer à la détermination de notre
« pilote. Nous arrivâmes ensuite à bord de l'*Astrolabe*
« à trois heures et demie. »

Latchika est un homme de 36 à 40 ans, d'une taille gigantesque; il est taillé en hercule. Son teint est un peu basané, il a la chevelure noire et bien frisée, sa figure est belle, sa démarche noble, et avec des manières aisées, il a l'allure d'un pacha turc.

Le serviteur qui l'a suivi se nomme *Latou*, c'est un petit homme à figure commune, et de manières peu distinguées. Il parle passablement anglais. Latchika et Latou sont fils de la même mère, mais le premier a eu

1838.
Octobre.
Pl. LXXXIV.

pour père un chef tonga, jadis chef de Vavao, tandis que le second est fils d'un Tonga assez obscur dont Hifo est la patrie. Tous deux sont baptisés; Latchika a reçu le nom de *Williams* et Latou celui de *Nathan*. Ils s'établissent tranquillement à bord et paraissent sans méfiance. Mafi est enchanté de retrouver des compatriotes, et, fier d'être des nôtres, il leur fait les honneurs du bord.

Après le souper de l'équipage, je fais sortir Simonet des fers, et par son intermédiaire je questionne nos sauvages sur la catastrophe sanglante du navire la *Joséphine*, commandé par le capitaine Bureau. Dès ce moment je donne l'ordre d'élargir Simonet et de lui rendre sa *ration* complète, mais aussi on continuera à le surveiller de près. Je sais que cet homme me sera très-utile par ses connaissances, s'il ne devient pas dangereux.

Nous donnons à nos deux Tonga un gîte confortable dans le grand canot, et ils y passent une fort bonne nuit pendant que laissant l'île *Neaou* sur tribord, nous faisons route sur les îles *Nhao* et *Neirai*.

15.

La journée du 15 est entièrement employée par la reconnaissance de ces dernières îles et de *Batigui*. L'île *Neirai* est élevée et bien moins étendue que *Nhao* sa voisine. Un grand récif qui va s'appuyer sur l'île *Neirai*, vient rétrécir le passage qui existe entre ces deux terres et dans lequel j'engage les navires. Ce récif est celui sur lequel périt le navire l'*Elisa*. Je lui impose le nom de ce navire que déjà, faute de renseignements précis, j'avais donné en 1827 au récif

que reconnut alors l'*Astrolabe* au sud de Nhao, et où je croyais alors qu'avait eu lieu le sinistre.

1838.
Octobre.

Ces deux îles sont élevées et médiocrement boisées, mais il y a de belles plages qui annoncent leur richesse et leur fertilité. Latchika annonce qu'elles sont bien peuplées, et si je l'ai bien compris, il y aurait sur Nhao plusieurs sources d'eau thermales.

Vers cinq heures du soir nous ne sommes qu'à un mille de distance de la côte méridionale de Batigui. Cette île, plus petite que les autres, est agréablement accidentée et médiocrement boisée; elle offre un joli enfoncement environné d'une belle bordure de cocotiers, mais elle est battue par des brisants.

D'après les nouveaux renseignements que je reçois de Latchika, et bien que celui-ci ne soit point d'accord avec mon matelot chilien Joseph sur le nom du lieu où fut massacré le capitaine Bureau, je me décide à aller tirer une vengeance éclatante de cet assassinat; Latchika paraît plein de confiance et m'assure qu'il pourra, malgré les récifs qui l'entourent, conduire mes navires à Piva. C'est là, me dit-il, qu'à été enlevé le navire la *Joséphine*, et le nom du chef auteur du massacre est *Nakalassé*. Il paraît tellement certain de son assertion que je n'hésite plus et je cours sur Nhao pour y passer la nuit aux petits bords, renvoyant à demain notre mouillage à Piva.

Heureusement à notre approche de cette dernière île, la nuit n'est point encore assez noire pour que la vigie ne puisse apercevoir et signaler une longue ligne de brisants qui sans doute est la tête du récif

1838
Octobre.

dont j'avais reconnu la fin en 1827 au sud de cette même terre. Mais le temps est magnifique, et je n'ai pas d'inquiétudes pour la nuit, qui du reste se passe tranquillement.

16.

Au jour je gouverne à l'O. $\frac{1}{4}$ S., et je reconnais successivement *Batigui*, *Nhao*, *Obalaou*, *Motou-Riki*, et même les petites îles *Oubia* et les terres basses de *Leva*, que j'avais relevées dans mon dernier voyage.

Vers huit heures nous donnons dans la passe, entre *Motou-Riki* et les brisants du large qui terminent l'ilot de sable *Nanou-Tabou*.

Latchika apercevant plusieurs grandes pirogues mouillées en dedans des récifs qui forment la ceinture de *Motou-Riki*, et pensant que *Tanoa*, roi de *Pao* et ennemi du chef que je voulais combattre, se trouvait sur ces embarcations, m'exprima le désir de s'aboucher avec lui pour me gagner son alliance. Mais je ne puis rester en panne dans un passage aussi étroit, et je lui déclare que je veux poursuivre ma route. Dès-lors Latchika, qui sans doute n'avait cherché ce prétexte que pour consulter des gens du pays sur la direction du passage à travers les récifs qui nous environnent de toute part, paraît hésiter, et ensuite complètement dérouté, au lieu de me conduire dans le canal étroit mais dégagé qu'indiquent très-bien deux petites îles accores et boisées placées sur chacune de ses limites, Latchika engage nos navires entre *Nanou-Tabou* et la plus méridionale de ces îles. Bientôt nous nous trouvons dans un espace jonché de pâtés de coraux, dont plusieurs élèvent leurs têtes jusques pres-

1838.
Octobre.

qu'au niveau de l'eau. L'*Astrolabe* touche trois ou quatre fois, puis franchit ces hauts-fonds assez heureusement, en laissant derrière elle une trace bourbeuse qui atteste que sa quille a labouré le fond.

Enfin nous arrivons dans un espace plus dégagé. Des bancs de coraux à fleur d'eau nous environnent, mais ils laissent entre eux des canaux assez profonds pour nous permettre de continuer notre route directe sur l'île Pao.

A neuf heures et demie nous apercevons une grande pirogue qui semble chercher à nous éviter en se tenant à l'écart. Aussitôt je mets en panne, et j'expédie dans ma baleinière le gros Latchika pour lui donner la chasse. Ses efforts sont inutiles, et malgré tous ses signaux, la grande pirogue file sur Pao sans vouloir s'arrêter; sa vitesse n'en devient même que plus rapide. Aussi sans s'arrêter à une poursuite inutile, Latchika apercevant une seconde pirogue plus petite que la première, et dont la marche paraissait aussi moins avantageuse, Latchika, dis-je, y dirige ma baleinière, et excitant lui-même mes matelots qui la montent à ramer avec courage, il ne tarde pas à l'atteindre, et il nous amène un Kai-Viti qui nous pilote avec intelligence. Cet homme nous assure que nous avons pris une très-mauvaise route, et que jamais navire n'a passé par l'endroit où nous sommes; je le crois volontiers. Il nous apprend encore que la première grande pirogue qui a fui devant notre canot appartient à Latchika lui-même, mais que ses hommes n'ayant point reconnu leur chef, avaient eu peur de

1833.
Octobre.

nos navires. Le pilote lui-même n'est venu qu'en tremblant, et il ne commence même à se rassurer que lorsqu'à midi nous laissons tomber l'ancre par 8 brasses fond de sable.

Il en est de même de ce pauvre Latou, domestique de Latchika qui, lorsqu'il a vu l'*Astrolabe* toucher, s'est mis à trembler, persuadé qu'il était que si le navire venait à éprouver de fortes avaries, le pilote et lui seraient nécessairement mis à mort *.

* Notes 31, 32 et 33.

CHAPITRE XXXII.

Séjour à Pao. — Destruction du village de Piva.

Du mouillage où nous sommes tranquillement établis, nous apercevons les terres de *Viti-Lebou* qui nous environnent du sud à l'ouest. Les hautes terres de *Moutou-Riki* et *Obalaou* limitent notre horizon vers le nord, tandis qu'à l'est au-delà des immenses bandes de récifs qui nous défendent contre la mer du large, nous apercevons encore les hauts sommets de l'île *Nhao*.

1838.
16 octobre.

Du côté de *Viti-Lebou*, de hautes montagnes occupent le centre de cette île et forment le fond du tableau, tandis que sur le premier plan, la côte se termine à la mer par des terres de médiocre hauteur. De vastes baies ou canaux la découpent, et une série de petites îles semblent lui former comme autant de sentinelles avancées.

Parmi ces dernières, la plus rapprochée de nous est l'île *Piva* sur laquelle on aperçoit au milieu des

1838.
Octobre.

arbres de toute espèce, un village assez considérable qui s'élevant en amphithéâtre, au fond d'une petite vallée, est d'un aspect très-pittoresque; deux milles seulement nous séparent de cette terre. Elle obéit au chef *Nakalassé* qui m'est signalé comme l'auteur de l'enlèvement du navire la *Joséphine* et du massacre de son équipage.

Voici du reste tout ce que l'on savait sur cette catastrophe au moment où notre rencontre avec la frégate la *Vénus* à Taïti, me permit de recueillir auprès de M. le commandant Du Petit-Thouars, les renseignements qui m'amènent aujourd'hui devant le village de Piva. Les détails qui suivent furent recueillis par M. Adolphe Barrot, lorsque se rendant à son consulat de Manille, la corvette la *Bonite* qui l'y conduisait, toucha aux îles *Sandwich*; ils furent donnés par un jeune matelot péruvien (Muños) qui était embarqué comme mousse sur le navire l'*Aimable-Joséphine* à l'époque de son enlèvement par les naturels des îles Viti.

Pièce annexée à la dépêche du 7 décembre 1836, sous le timbre : Direction commerciale, n° 5. (Communiquée par M. le commandant Du Petit-Thouars.)

« José-Manuel Muños, né à Lima, âgé de 20 ans,
« s'embarqua à O-Taïti, en février 1834, sur le brick
« français l'*Aimable-Joséphine*, capitaine Bureau, al-
« lant aux îles Fidji ou Viti. Ce navire faisait depuis

« quelques temps un commerce d'échange avec les
« naturels des îles de la Société (Taïti).

1838.
Octobre.

« *L'Aimable-Joséphine* arriva à Bivoua, une des
« îles Fidji, après 34 jours de traversée; quelques
« jours après son arrivée, Misi-Malo (Uô-Malo), roi de
« Bivoua, témoigna le désir d'accompagner le capi-
« taine dans ses voyages au milieu des îles du groupe
« et s'embarqua sur le brick avec 10 ou 12 chefs et
« 70 ou 80 hommes de suite. Pendant ce voyage qui
« dura quatre mois, le roi envoyait ses hommes à
« terre pour y recueillir des étoffes d'écorce, des
« provisions, de l'écaille, etc. Le capitaine, de son
« côté, continuait son commerce, échangeant des
« étoffes de coton et de la verroterie contre de l'écaille,
« du bicha de mar (holothuries), des perles et de la
« nacre de perle.

« Peu de temps après le retour à Bivoua, Misi-
« Malo accompagna le capitaine dans un voyage qu'il
« fit à une île voisine, afin de reprendre une piro-
« gue que le roi de cette île lui avait volée.

« *L'Aimable-Joséphine* fit un troisième voyage à
« l'île Maroro. Le chef le plus élevé, après Malo, s'em-
« barqua à bord du navire avec une quarantaine
« d'hommes; un grand nombre de pirogues remplies
« de naturels le suivirent; l'objet de cette expédition
« était, de la part des insulaires, de venger la mort
« d'un frère du roi de Bivoua, tué par celui de Ma-
« roro, et de la part du capitaine, de s'emparer de
« la grande quantité d'écaille et de perles que le meur-
« trier, disait-on, avait enlevée, après avoir commis

1838.
Octobre.

« le crime. L'entreprise réussit au gré des désirs des
« uns et des autres. Le roi de Maroro échappa à la
« vengeance des naturels de Bivoua ; mais ses cul-
« tures furent ravagées ; beaucoup d'hommes furent
« tués de son côté, et toute son écaille et ses perles
« passèrent à bord de l'*Aimable-Joséphine*.

« Tels sont les événements qui précédèrent la ca-
« tastrophe dont nous allons parler.

« Au retour du bâtiment français à Bivoua, tous
« les naturels furent débarqués ; cinq seulement res-
« tèrent à bord, travaillant comme matelots et à la
« solde du capitaine ; on mit à terre les voiles, les
« vergues et le gréement, afin de faire une répara-
« tion complète au navire.

« Il y avait à Bivoua un Français nommé Georges,
« que le capitaine Bureau y avait laissé à un de ses
« précédents voyages, avec 150 fusils, pour faire des
« échanges pendant son absence : il se trouva qu'il
« en avait dissipé les produits. Le capitaine très-mé-
« content fit mettre Georges au fers, mais Misi-Malo
« intercédâ et promit de payer pour lui et le capi-
« taine le fit relâcher ; il resta à bord et devint une
« des victimes.

« L'équipage du brick se composait du capitaine
« Bureau, du second Edouard, de Georges, d'un
« matelot français, Clément, un matelot anglais,
« Charles, du cuisinier Antoine et du mousse Muños.

« Sur ces entrefaites, arriva à Bivoua, un roi
« beaucoup plus puissant que Misi-Malo, c'était
« Misi-Mara (M. Mara), roi de Révon. Il vint s'établir

1838.
Octobre.

« à bord et y resta trois ou quatre semaines, bu-
« vant, mangeant et faisant de grandes promesses
« au capitaine Bureau; mais quand celui-ci vit que
« le temps se passait et que toutes ces belles pro-
« messes ne se réalisaient pas, il prit de l'humeur et
« la témoigna à Misi-Mara. Misi-Mara s'en alla à
« terre, furieux de ce que le capitaine refusait de
« continuer de le nourrir et de lui faire des pré-
« sents.

« Dès ce moment, la perte du capitaine et de
« l'équipage fut jurée.

« Pendant les derniers jours que Misi-Mara passa à
« bord, les chefs venaient le voir fréquemment et
« avaient avec lui de longues conversations.

« Quelques jours se passèrent. Un matin, Misi-
« Mara parut à une certaine distance du brick avec
« 100 ou 150 pirogues. Le capitaine lui cria de mon-
« ter à bord, mais il s'y refusa, en disant que toutes
« les pirogues de l'île allaient à la pêche, afin de ra-
« masser beaucoup d'écaille et de bicha de mar (ho-
« lothuries) pour que le navire pût continuer son
« voyage à Manille. Le capitaine lui répondit que
« c'était bien et qu'il allait faire préparer un bon
« dîner pour l'attendre.

« A deux heures, aucune pirogue n'était encore
« revenue; à quatre heures, le capitaine se mit à ta-
« ble et en sortit un peu avant le coucher du soleil,
« très-mécontent de ce nouveau manque de parole
« de Misi-Mara, que celui-ci lui avait donnée pour
« la forme. Le reste de l'équipage était sur l'avant,

1838.
Octobre.

« à l'exception de deux matelots qui se trouvaient
« à terre.

« Dans ce moment, un des naturels qui travaillait
« à bord comme matelot, et que le capitaine affecti-
« onnait beaucoup, parce qu'il parlait un peu le
« français, s'approcha de lui et le prévint qu'une pe-
« tite goëlette, conserve de l'*Aimable-Joséphine*, et
« qui était à l'ancre à peu de distance du brick, était
« pleine d'eau et qu'il serait urgent qu'on allât la vi-
« der. Le capitaine se leva et avec sa longue-vue, il
« se mit en devoir de reconnaître l'état de la goëlette.
« Au même instant, le naturel le frappa d'un bâton
« pointu et il tombe roide-mort, la tête percée de
« part en part. La longue vue tomba à la mer. En
« même temps, les autres naturels se précipitèrent
« sur l'avant du navire et massacrèrent le second,
« Edouard et Georges; le cuisinier et Muños se sau-
« vèrent dans le logement des matelots et de là, ils
« demandèrent qu'on leur accordât la vie; sur quoi
« les naturels leur crièrent qu'ils pouvaient monter,
« qu'on ne voulait pas les tuer. En effet, ils montè-
« rent et on ne leur fit aucun mal. Deux heures après,
« le roi de Bivoua, Malo, vint à bord, il parut très-
« triste en voyant le capitaine étendu dans son sang,
« car il l'aimait beaucoup; mais Misi-Mara était plus
« puissant que lui. Il envoya Muños et le cuisinier à
« sa maison; pendant la nuit, on commença à piller
« le navire; quatre chaloupées d'écaille furent dé-
« chargées ainsi que tous les objets précieux. Le len-
« demain Mara vint à bord du brick; il fit venir Mu-

1838.
Octobre.

« nos, le cuisinier et les deux matelots qui se trou-
« vaient à terre lors du crime, et qui s'étaient réfugiés
« dans la maison de Malo, et les menaça de les tuer,
« s'ils ne déclaraient pas à l'instant tous les endroits
« où le capitaine pouvait avoir caché des effets. Ces
« malheureux furent obligés de monter sur le pont
« tout ce qu'ils purent trouver et bientôt il ne resta
« plus rien à bord du navire.

« Mara les obligea, quelques jours après, à rétablir
« le gréement et la voilure du brick, parce que, di-
« sait-il, il voulait faire un voyage à l'une des îles
« voisines. Cependant, quand le navire fut gréé, il
« sembla avoir abandonné son projet. Quinze jours
« après, un brick anglais entra dans le port et fit
« marché avec Mara pour les dépouilles du brick
« français; mais aussitôt qu'il les eut à bord, il par-
« tit sans payer le prix convenu, laissant Mara dans
« un état de fureur difficile à décrire. Le matelot
« Clément s'embarqua à bord de ce navire. Antoine
« le cuisinier s'embarqua, peu de temps après, sur
« un autre brick anglais qui toucha à Bivoua.

« Deux jours après le départ de ce dernier navire,
« un trois mâts américain entra dans le port; une
« petite goëlette lui servait de mouche; le capitaine
« de ce bâtiment essaya d'acheter du roi l'*Aimable-*
« *Joséphine*, et, sur son refus, de s'en emparer de
« force. Les naturels s'étant rassemblés en grand
« nombre sur le brick et sur le rivage, le capitaine
« du trois mâts les canonna pendant toute la journée
« et leur tua beaucoup de monde. Le lendemain

1838.
Octobre.

« matin, il se trouva que les naturels avaient remor-
« qué le brick tout près de terre. Le capitaine voulut
« tenter un dernier effort; il fit mettre des canons
« sur la goëlette, arma ses embarcations et s'appro-
« cha de nouveau du brick; mais cette nouvelle ten-
« tative fut infructueuse, et, après avoir couru de
« grands dangers, le capitaine fut obligé de retour-
« ner à bord de son navire qui leva l'ancre et se
« dirigea vers le Pérou, emmenant Muños; là ils
« rencontrèrent un autre trois mâts américain qui,
« en apprenant ce qui s'était passé à Bivoua, s'y
« rendit et parvint à acheter le brick français qu'il
« conduisit, dit Muños, en terre anglaise, pour le
« vendre. Le bâtiment sur lequel était Muños, allait
« à Manille; il toucha à une île que Muños appelle
« Tchîn-tchia (sans doute Drizia, une des Fidji) et
« l'y laissa, sous prétexte qu'étant Péruvien, on ne
« le laisserait pas débarquer à Manille; il trouva là
« un Français propriétaire d'une goëlette sur laquelle
« il vint à Honoloulou, où il se trouve encore au-
« jourd'hui.

« Le matelot anglais, Charles, est resté à Bivoua
« où il avait vécu antérieurement; il y est marié et a
« un fils de 12 à 13 ans. Le trois mâts qui acheta le
« brick, venait d'O-Taïti. Celui qui amena Muños
« était commandé par le capitaine Samuel; le capi-
« taine de sa conserve s'appelait Wings.

« Le même Muños déclare que le capitaine Bu-
« reau avait déposé, avant de partir d'O-Taïti, en-
« tre les mains d'un missionnaire anglais dont il ne

1833.
Octobre.

« se rappelle pas le nom, une grande quantité de nacres de perle, une grande caisse d'étoffes de toile et de coton et une petite goëlette en bon état. Muños a aidé lui-même, pendant trois jours, au débarquement de ces objets. Il ne peut se rappeler les noms des navires qui ont touché à Bivoua après la catastrophe, ni le lieu de leur destination.

« Honoloulou (îles Sandwich), le 20 octobre 1836. »

Malgré ces renseignements, il m'eût sans doute été difficile de retrouver le point où avait eu lieu le massacre, car les îles *Bivoua* se trouvent tout-à-fait sur la limite orientale de l'archipel Viti : ce sont des terres de peu d'étendue, et il est même très-douteux que l'on puisse y trouver un havre sûr pour y abriter un navire. Cependant, comme mon matelot chilien, Joseph, persistait à me désigner les îles *Bivoua* et *Nakoro* comme le théâtre de l'affaire, j'étais à peu près décidé à y conduire nos corvettes, lorsque Latchika m'apprit, à n'en plus douter, que le capitaine Bureau se trouvait en relâche à *Piva* près de *Pao*, sur la partie orientale de la grande île Viti, et que, trop confiant dans les naturels dont il croyait avoir gagné l'amitié, il y fut massacré avec son équipage. Du reste, voilà comment il raconte l'événement.

Nakalassé, chef de *Piva*, et *Mala*, chef d'une tribu voisine, poussés par l'appât du gain, formèrent le projet de s'emparer du navire l'*Aimable-Joséphine*. Ils saisirent le moment où le canot était à terre pour faire des provisions, et où il ne restait à bord que le ca-

1838.
Octobre.

pitaine avec trois ou quatre hommes. Nakalassé assassina Bureau par trahison, et Mala expédia ceux qui étaient à terre. Les cadavres des victimes furent ensuite rôtis et mangés, comme de raison.

Un navire américain passa quelques temps après et voulut se rendre maître de la *Joséphine*; mais les naturels s'y opposèrent, et après une canonnade infructueuse, l'Américain s'en alla.

Mala a été tué depuis cette époque; mais Nakalassé vit encore et habite Piva; fier des fusils et de la poudre qu'il a trouvés sur la *Joséphine*, il attend avec impatience, dit Latchika, un navire français pour le combattre. Du reste, il ajoute que Nakalassé et Mala n'ont fait ce mauvais coup que dans l'espoir du pillage, et sans que Bureau y ait donné le moindre sujet. Ce Nakalassé, suivant notre Tonga, serait un mauvais homme que Latchika désire vivement voir tuer. Son voisin *Tanoa*, grand chef qui habite l'île *Pao*, ne prendrait nullement sa défense; car il a déjà été chassé de son pays par Nakalassé, et il n'a été rétabli sur son trône que par l'aide de Latchika. *Tanoa*, du reste, est un chef très-puissant, qui a succédé à *No-livo* qui régnait sur *Pao* à l'époque de mon premier passage sur l'*Astrolabe*, celui-ci a été tué par les gens de Piva, ainsi que *Tamboua-Nakoro*, son neveu et fils de *Tanoa*.

Enfin, plus tard je pus encore recueillir après coup la relation exacte des faits tels qu'ils se sont passés, et pour en finir, j'en donnerai ici la narration, telle que je la recueillis des Européens qui habitent depuis

fort longtemps *Lebouka* (île Obalaou) et qui assistèrent presque à cette scène de carnage*.

1838.
Octobre.

« Le brick français la *Joséphine*, capitaine Bureau, était venu dans le milieu de l'année 1833, aux îles Viti, pour y prendre un chargement des *tripangs* et d'*écailles de tortues*. Désirant faire un voyage à Taïti, le capitaine laissa sur l'île Piva son deuxième maître d'équipage, nommé *Joseph*, pour qu'il continuât la pêche des *tripangs* pendant son absence.

« *Franck*, neveu de Nakalassé, chef de Piva, ayant témoigné le désir de faire le voyage à Taïti, le capitaine Bureau qui avait beaucoup d'affection pour ce jeune homme, le prit à son bord et partit pour sa destination.

« La *Joséphine* resta huit mois absente des îles Viti.

* Cette narration a été retrouvée entière dans les papiers de M. d'Urville. Ecrite par une main étrangère, elle ne porte ni signature, ni aucune note qui puisse faire connaître l'autorité d'où elle émane, mais je ne doute pas un instant qu'elle ne soit le résultat des conversations que M. d'Urville avait eues avec des Européens fixés à Lebouka. Les détails qu'elle contient m'ont paru parfaitement exacts, et, sous ce point de vue, il m'a semblé indispensable de la donner au lecteur.

Il est facile, du reste, d'y reconnaître tous les faits principaux déjà narrés par José-Manuel Muñoz, et si on remarque des variantes assez considérables dans les détails et dans les noms des acteurs, il ne faut pas oublier que c'est longtemps après que ces détails ont été donnés à M. Barrot, et il faut faire la part de la jeunesse de Muñoz au moment de l'événement, comme aussi de la propension qu'ont généralement les matelots à défigurer tout nom propre qu'ils sont appelés à prononcer.

V. D.

1838.
Octobre.

Pendant son séjour à Taïti, le capitaine Bureau vit débarquer onze hommes de son équipage, parmi lesquels se trouvaient son second et son charpentier. Ces hommes, mécontents de leur capitaine, avec lequel ils avaient eu différentes altercations, quittèrent la *Joséphine* sans avoir touché un centime de leurs gagès; il n'y eut que le charpentier, pour qui le capitaine avait gardé quelque estime, qui put être payé.

« Avant de quitter Taïti, M. Bureau prit à son bord deux matelots américains, dont l'un était charpentier, puis il se remit en route pour les îles Viti.

« Pendant l'absence de la *Joséphine*, le deuxième maître, Joseph, qui était resté sur l'île Piva, pour y continuer la pêche, fut atteint de la petite-vérole qui l'obligea de garder le lit. Les nommés Thomas et David Wippy, Anglais, résidant à l'île Lebouka, ayant appris qu'il y avait un Européen malade à Piva, s'y rendirent dans une pirogue, et emmenèrent Joseph avec eux à Lebouka où ils le soignèrent pendant six semaines que dura sa maladie.

« Quand Joseph fut rétabli il revint à Piva. Quelque temps après arriva au mouillage, devant la même île, un navire américain auquel le deuxième maître Joseph vendit le produit de sa pêche pour des fusils, de la poudre, etc. La longue absence de la *Joséphine* qui devait revenir au bout de trois mois, engagea Joseph à faire ce marché, croyant que le navire s'était perdu.

« Quand le capitaine Bureau fut de retour à Piva

1838.
Octobra.

et quand il eut appris de la bouche même de Joseph ce que ce dernier avait fait du produit de sa pêche, il lui en fit d'amers reproches. Le second maître craignant que cette affaire n'ait des suites plus graves, remit à son capitaine les fusils et la poudre qu'il avait eus en échange de son poisson et déserta; mais il fut repris peu de temps après par des naturels du pays qui l'emmenèrent à M. Bureau. Quand il se vit pris, Joseph s'excusa si bien auprès de son capitaine, et parut tellement repentant de sa faute, que M. Bureau lui rendit sa confiance et le réintégra dans ses fonctions de surveillant de pêche.

« Quelque temps après, Nakalassé voulant faire la guerre à Tanoa, chef de l'île Pao, demanda au capitaine Bureau à prendre passage à bord de la *Joséphine* avec ses guerriers pour se rendre à l'île *Sama-Sama*, où Tanoa s'était réfugié. Il promit au capitaine quantité d'écaillés de tortue et de tripangs pour payer son passage. M. Bureau ne se refusa pas à la demande de Nakalassé, qui s'embarqua sur la *Joséphine* avec sa troupe et l'expédition mit sous voiles.

« Avant d'arriver à Sama-Sama, la *Joséphine* relâcha devant l'île *Datéoa*, où Nakalassé et ses gens firent une descente, tuèrent un naturel, prirent deux pirogues et rapportèrent leur butin à bord du navire, où ils y firent rôtir l'homme qu'ils avaient tué pour le manger, et amarrèrent les deux pirogues derrière le brick.

« Arrivés devant Sama-Sama, l'armée de Naká-

1838.
Octobre.

lassé voulut effectuer son débarquement; mais elle essaya une si vigoureuse résistance de la part des naturels de cette île, qu'il fut obligé de se rembarquer à la hâte et de revenir.

« De retour à Piva, le capitaine Bureau demanda à Nakalassé la récompense qu'il lui avait promise pour son passage et celui de ses guerriers; mais ce chef malveillant remit le paiement d'un jour à l'autre, tellement qu'au bout d'un mois d'attente, M. Bureau voyant qu'il avait été trompé, envoya dire à Joseph de rentrer à bord pour se tenir prêt à appareiller.

« Pendant cet intervalle, arriva devant l'île Lebouka le trois-mâts américain l'*Admiral*, capitaine *Eggelsohn*. M. Bureau ayant eu connaissance de ce navire, expédia dans un canot son maître d'équipage, un de ses matelots américains et six naturels de Piva, pour aller acheter de la toile à bord de l'*Admiral*. Quand le canot de la *Joséphine* fut arrivé à bord du trois-mâts, le nommé *David Wippy* qui était aussi venu à bord de l'*Admiral*, pria le capitaine de ce navire d'avertir, par une lettre, le capitaine de la *Joséphine* de se tenir sur ses gardes contre les naturels de Piva, qui avaient dessein de le tuer pour s'emparer de son navire; enfin, de l'engager à ne pas souffrir tant de sauvages à son bord, que lui-même l'avait déjà averti de ce danger; mais que le capitaine Bureau avait méprisé ses avis.

« Le capitaine *Eggelsohn* fit ce que lui dit *Wippy*, et remit sa lettre au maître de la *Joséphine*, qui la donna à son capitaine quand il fut de retour à bord

1838.
Octobre.

de son navire. M. Bureau n'eut pas plutôt lu la lettre, qu'il la jeta avec dédain en prononçant des imprécations contre le capitaine Eggelsohn. Un des matelots américains ramassa la lettre, la lut, en fit voir le contenu à son camarade, et voyant tous les deux le danger qu'ils couraient à bord du brick français, ils allèrent trouver leur capitaine et lui dirent que s'il ne voulait pas suivre les avis du capitaine de l'*Admiral*, ils quitteraient la *Joséphine*. Le capitaine Bureau les ayant renvoyés brutalement, les deux Américains montèrent leurs coffres sur le pont pour débarquer sur-le-champ. Le capitaine les voyant si bien décidés, prit une paire de pistolets et menaça de brûler la cervelle à quiconque tenterait de s'évader du bord. Les deux Américains se tinrent tranquilles jusqu'à la nuit tombante; mais alors, ils se sauvèrent à la nage et mirent pied à terre sur l'île Pao. Le lendemain de bon matin, ils s'embarquèrent dans la pirogue d'un des chefs de Pao, nommé Mara, et se dirigèrent sur Lébouka, où ils arrivèrent le même jour à 10 heures du matin. Le même jour aussi, vers 4 heures du soir, le capitaine Bureau fut assassiné.

« Nakalassé voyant que la *Joséphine* était sur le point de partir, résolut de mettre à exécution le projet qu'il avait médité, c'est-à-dire de tuer le capitaine et l'équipage de la *Joséphine* et de s'emparer du navire. N'osant commettre lui-même cet assassinat, il en chargea son neveu Franck; mais ce jeune homme ne voulait point se rendre à la proposition de son oncle,

1838.
Octobre.

disant qu'il aimait trop le capitaine français et qu'il ne consentirait jamais à lui faire le moindre mal : il fut si obstiné dans son refus, que Nakalassé furieux le menaça de le faire étrangler ; il lui avait même déjà fait serrer la gorge avec une pièce de *tapa*, quand le malheureux, ne pouvant plus supporter le tourment de la strangulation, consentit enfin à exécuter l'ordre de son oncle.

« Quand Nakalassé vit son neveu prêt à lui obéir, il lui dit : « Rends-toi immédiatement à bord du navire français avec trois de mes guerriers, tu diras au capitaine de prendre sa lunette d'approche pour regarder ce que fait son canot qui vient de s'échouer là-bas sur un récif, et au moment où il observera son embarcation, tu l'assommeras avec tout ce qui reste de blancs à bord. »

« Franck s'embarqua dans une pirogue avec ses trois affidés armés de casse-têtes, ils se rendirent de suite à bord de la *Joséphine*. En montant sur le pont, Franck salua très-affectueusement le capitaine et lui observa que son canot s'était jeté sur un récif en lui indiquant le lieu. M. Bureau prit sa longue-vue, et au moment où il la braquait sur l'embarcation, les assassins l'étendirent à leurs pieds. Il restait encore à bord le maître, le deuxième maître Joseph et le coq, les deux premiers subirent le même sort que leur capitaine, et le troisième parvint à se sauver en se cachant à fond de cale, mais non sans avoir reçu quelques horions des assassins.

« Les trois cadavres furent jetés à la mer ; le corps

du capitaine ayant été porté par les flots au rivage de la grande île Viti-Levou, les naturels de cette île le prirent, le rôtirent et le mangèrent.

« Quand Franck eut terminé sa boucherie, il hissa un pavillon. A ce signal, tous les naturels de Piva se rendirent à bord de la *Joséphine* et la livrèrent au pillage; chacun d'eux emporta ce qui lui convenait. Ensuite ils appareillèrent le brick et le conduisirent devant l'île Lebouka, afin de prendre tous les blancs qui se trouvaient sur cette île pour manœuvrer le navire. David Wippy ayant connu l'intention des meurtriers du capitaine Bureau, conseilla à ses camarades de ne se rendre à l'invitation de Franck et de ses complices, que si ces derniers les y contraignaient par la force, car il craignait de se trouver compromis dans cette affaire. Voyant que les blancs de Lebouka ne voulaient pas venir à bord du brick, Franck le reconduisit à Piva, et de là, Nakalassé s'étant aussi embarqué sur la *Joséphine*, fit voile sur Pao, canonna le village et en tua plusieurs habitants. Voyant ensuite que le brick ne pouvait pas lui être d'une grande utilité, Nakalassé fit débarquer tout ce qu'il y avait à bord, et à la marée haute il conduisit le brick à Reva où il resta échoué. »

« Quand la *Joséphine* fut à Taïti, il y avait au nombre des hommes de son équipage, un nommé Charles, Anglais de nation, qui se fit débarquer sous prétexte qu'il appréhendait de retourner aux îles Viti; mais le capitaine Bureau ayant su que cet individu s'était rembarqué sur un navire anglais

1838.
Octobre.

1838.
Octobre.

qui devait, comme la *Joséphine*, aller aux îles Viti, il le fit saisir par des naturels de Taïti, le fit amener devant lui et lui demanda pourquoi il s'était servi d'un faux prétexte pour débarquer de la *Joséphine*. L'Anglais lui répondit qu'il avait quitté le brick parce qu'il y était trop mal nourri, et que puisque le capitaine Bureau le forçait de retourner avec lui aux îles Viti, il lui promettait que, lui capitaine, n'en reviendrait plus. En effet, quand le capitaine Bureau fut tué, cet Anglais se trouvait sur l'île Piva. Après la catastrophe, il passa à Piva une frégate anglaise qui s'empara de cet individu et l'emmena à Botany-Bay. Elle avait été informée de l'affaire par les missionnaires. »

« Deux convicts échappés du Port-Jackson, Sina et Gemy, arrivés à Piva après la mort de M. Bureau, vendirent différents objets appartenant à ce capitaine, aux navires suivants :

« Au brick le *Consul*, capitaine *Winderforth*, de *Salem* (Etats-Unis d'Amérique),
 une partie des tripangs,
 des voiles et des cordages,
 les effets d'habillement du capit. Bureau,
 une boîte contenant des perles,
 une lunette d'approche,
 un sextant.

« Le coq de la *Joséphine*, qui s'échappa du massacre et un jeune homme du même navire, qui se

trouvait absent du bord lors de l'assassinat, s'embarquèrent sur le *Consul*.

1838.
Octobre.

« Le trois-mâts le *Gostes*, capitaine *Lemsohn* (de l'Union) acheta,

un verre de lunette,
deux chronomètres,
des tripangs,
des écailles de tortues.

« Tous ces objets furent vendus pour des fusils, de la poudre et des dents de cachalot.

« Sina s'embarqua sur le navire américain le *Lesy*, capitaine *Wine*, de *Salem* (Union).

« Et Gemy est encore auprès de Nakalassé, sur l'île Piva. »

M. le commandant Du Petit-Thouars, pendant son séjour à Taïti, s'est occupé de sauver les débris de la fortune de l'infortuné Bureau, avec un zèle qui fait honneur à la marine française. Je renverrai le lecteur au Voyage déjà publié de la frégate la *Vénus*, dans lequel se trouve retracée la conduite peu honorable de l'homme que Bureau avait choisi pour mandataire. M. Du Petit-Thouars a exprimé ses sentiments personnels sur cette affaire et ils seront entièrement partagés par tous les hommes de bien. (Voyez *Voyage autour du Monde sur la frégate la Vénus*, tom. II, page 443.)

D'après tous ces détails, dont je ne saurais soupçonner la véracité, je reconnais avec douleur que le capitaine Bureau avait tenu aux îles Viti une conduite bien coupable. Poussé par l'appât du gain, et

1838.
Octobre.

oublieux des devoirs que lui imposait l'humanité, il s'était immiscé, sans motif aucun, dans les guerres intestines qui déchirent ces malheureux peuples. Il avait pu aider de ses armes et de son vaisseau les vengeances de ces insulaires, et même il n'avait pas reculé devant une scène de cannibalisme en autorisant à bord de son navire un de ces horribles repas. Si après le passage de la *Joséphine*, les naturels des îles *Dateoa* ou *Sama-Sama* étaient parvenus à enlever un navire en en massacrant l'équipage, la justification d'un tel crime serait devenue évidente par la conduite antérieure du capitaine Bureau. Ces sauvages en effet confondent dans une même haine tous les Européens, quand ils ont à s'en plaindre; pour eux un simple pavillon n'est point toujours un signe distinctif de la nationalité, et je ne doute pas que l'on ne puisse retrouver dans les crimes odieux dont, sans motifs, nos capitaines marchands se sont souvent rendus coupables, la cause de la plupart des massacres qui déjà ont si souvent ensanglanté ces îles.

Quoi qu'il en soit, la conduite de Nakalassé dans cette circonstance, avait été horrible, il s'était servi de Bureau pour détruire ses ennemis, et ensuite exploitant la confiance qu'il avait inspirée à ce malheureux capitaine, c'était en lui prodiguant toutes les marques de l'amitié, qu'il l'avait massacré. L'honneur du pavillon français comme aussi la sécurité de notre commerce exigeaient dans ces îles une vengeance éclatante.

En arrivant au mouillage, Latchika me conseillait

1838.
Octobre.

d'arborer un pavillon étranger, il m'assurait que Nakalassé qui passe pour être un des chefs les plus avides, trompé par ce signe extérieur, serait le premier à accoster nos corvettes, et qu'alors il serait facile de s'assurer de sa personne. Bien que parmi ces peuples, toute espèce de ruse qui peut jeter un ennemi dans un guet-apens, est considérée comme de bonne guerre, cependant le moyen qui m'était proposé répugnait et à ma conscience comme homme et à mon honneur comme représentant de la France. Bien qu'il m'eût été agréable de me saisir de Nakalassé, et de pouvoir, par une punition exemplaire infligée à ce coupable seul, éviter la ruine peut-être complète d'une tribu entière, cependant nos corvettes laissèrent tomber leurs ancres sans qu'aucune couleur flottât sur leur arrière.

Aucune pirogue ne vient le long du bord, on dirait que toutes ces terres sont abandonnées ou inhabitées, et de distance en distance on aperçoit des villages qui paraissent considérables. Parmi ceux-ci, se distingue celui de *Pao*, assis sur une petite île de même nom; il paraît peu ombragé, quelques milles seulement le séparent de *Piva*. C'est à *Pao* que réside le roi *Tanoa*, qui m'est désigné comme ennemi de Nakalassé. Non loin de nous, et à deux milles environ de *Pao*, nous remarquons une grande case bâtie sur pilotis et sur les récifs; c'est une espèce de citadelle ou magasin général qui appartient à *Tanoa*. En cas de guerre, au moment des désastres, le roi s'y réfugie avec son peuple : c'est une retraite assurée,

1838.
Octobre.

car avec les moyens d'attaque que possèdent ces insulaires, la position est inexpugnable, et le feu ou la faim pourraient seules la réduire. Latchika prétend que pour la construire, Tanoa a employé le concours de tous ses sujets, et que plus de cent villages y ont contribué de leurs efforts.

Dès une heure j'expédie dans ma baleinière M. Gourdin vers Tanoa. Latchika qui fait partie de l'embarcation est chargé de dire à ce roi sauvage quel est le but de notre présence sur cette rade, de l'assurer en outre que mes intentions à son égard sont toutes bienveillantes, que les pirogues peuvent en toute sûreté accoster nos corvettes et commercer avec elles, et que même connaissant la haine que Tanoa porte à Nakalassé, j'ai tout lieu d'espérer qu'il sera notre allié dans la guerre que je me propose de faire à celui-ci.

Vers quatre heures ma baleinière rentre à bord et Latchika m'annonce que Tanoa s'est montré bien disposé à notre égard; il trouve très-juste la vengeance que je viens exercer au sujet du meurtre de Bureau et de l'enlèvement de la *Joséphine*; mais d'un autre côté il me fait dire qu'il est entouré par des ennemis de sa personne et qui sont de puissants alliés que Nakalassé entretient dans Pao même; que près de lui se trouve en ce moment un ami de ce chef, et que ses propres sujets arrêteraient sa volonté s'il consentait à prendre part à la guerre que nous allons faire. Du reste M. Gourdin m'ajoute que Tanoa a envoyé chercher Nakalassé pour nous le livrer sur-le-champ, mais

1838.
Octobre.

ce chef astucieux ne s'est point rendu à son injonction, car il est conseillé par deux bandits anglais ou espagnols attachés à sa personne, et qui se sont douté que nos navires n'étaient point venus avec des intentions amies, puisqu'ils n'avaient pas mis de pavillons.

Tanoa du reste nous laisse parfaitement libres d'agir, il ne portera aucun secours, mais il craint qu'en nous voyant débarquer sur son île, Nakalassé ne s'enfuit dans les montagnes. Il nous conseille donc d'envoyer dès ce soir dans son village, et de commencer par s'assurer de sa personne. Ce moyen me déplaît à double titre, d'abord parce que dans tous les cas il est fort dangereux, et qu'ensuite je ne suis point assez sûr des intentions bienveillantes de Tanoa et de son peuple pour ne pas redouter de leur part un horrible guet-apens.

Je suis donc décidé à débarquer dès demain au point du jour, sur l'île Piva, des forces suffisantes pour réduire Nakalassé et mettre son villages en cendres. Du reste j'ai quelque espoir que la tribu tout entière aura soin de décamper avant l'arrivée de mes gens qui ne trouveront plus que des cases à brûler, et qu'il n'y aura pas de sang versé.

A quatre heures et demie je renvoie encore à Pao ma baleinière avec M. Gervaise et Latchika. Ils vont annoncer à Tanoa mes intentions définitives, et calmer la frayeur de ce prince qui, ainsi que son peuple, est très-épouventé.

Les deux envoyés ne rentrent qu'à sept heures et demie. Tanoa est enchanté de ma résolution, il désire

1838.
Octobre.

vivement me voir tuer Nakalassé, et mettre l'île Piva à feu et à sang; il regrette toujours de ne pouvoir m'assister dans cette expédition, mais il est retenu par les partisans de Nakalassé; il paraît que la couronne est déjà à charge à ce malheureux prince. Du reste, il a donné l'ordre à tous ses sujets de rester dans leurs foyers pendant la journée de demain, il leur a défendu surtout de se porter sur Piva pour défendre Nakalassé. Déjà plusieurs guerriers de celui-ci ont abandonné leur chef; un instant même Tanoa a espéré pouvoir nous livrer notre ennemi commun. Mais sommé de comparaître devant le roi de Pao, Nakalassé a refusé, et a ajouté même qu'il ne quitterait pas son île, et qu'il y attendrait les Français de pied ferme. Que du reste il faisait ses préparatifs de défense; que jamais aucun ennemi n'avait osé mettre le pied sur l'île Piva, et que confiant dans sa renommée et dans sa position qui est très-forte, il est persuadé que les Français n'oseront jamais faire une attaque contre sa personne.

Toutes ces bravades ont paru impressionner assez fortement nos sauvages. Tanoa me fait dire qu'il désire fort nous voir détruire Piva, mais qu'il craint notre impuissance dans une pareille entreprise. Lat-chika lui-même qui semblait si désireux d'assister à l'attaque de Piva, commence à reculer. Sous le prétexte que je ne dois point diriger moi-même la troupe de débarquement, il se rejette sur son rang pour rester à bord à mes côtés. Je cherche à lui faire honte et je lui reproche sa pusillanimité en lui disant que j'a-

vais compté sur lui pour me représenter dans cette affaire, mais qu'après tout je saurai bien me passer d'un poltron.

1838.
Octobre.

Ces paroles produisent leur effet, elles piquent l'amour-propre de Latchika qui enfin se décide à marcher. Cependant ce n'est pas sans de nouvelles objections fondées sur la grande réputation de Nakalassé, la forte position de son village, et sur la témérité de notre entreprise.

Mafi, qui aussitôt qu'il a appris que nous nous disposions à combattre Nakalassé, est venu me demander un mousquet pour être de la partie, paraît être toujours dans les mêmes intentions.

MM. Gourdin et Gervaise ont été parfaitement accueillis par Tanoa. A chacun de ces messieurs le roi a fait l'honneur d'un *kava* avec toute son étiquette; on a même invité M. Gervaise à prendre sa part d'un festin de cannibales et à manger un morceau de *tangata* (homme). Ce mets provient d'un sujet de Nakalassé, tué par un habitant de Pao, depuis deux ou trois jours, et que ses ennemis n'avaient point encore achevé de dévorer. M. Gervaise, prévenu par Latchika, n'a point voulu y goûter, et il a cru devoir s'éloigner au moment où le *kava* était servi et prêt à être distribué.

Ces deux officiers s'accordent à déclarer que notre ami Latchika a été reçu par tous les habitants de Pao et même par Tanoa avec de grandes démonstrations d'amitié et d'attachement. Du reste, je sais que Latchika est fils de ce pauvre *Tombo-Mouha*, fils de *Finau*

1838.
Octobre.

et chef de Vavao, qui fut assassiné par *Toubo-Toa*, et d'une fille de *Toui-Kena-Kabilo*.

A *Finau I^{er}* succéda *Finau II* sur le trône de Vavao, puis vinrent ses quatre fils *Maong-Honga*, *Holo*, *Hala-Api-Api* et *Naupidji*, tous tués dans des guerres. Après eux un fils de *Toui-Tonga* prit le sceptre, qu'il céda ensuite à un *Finau* de la famille *Toubo*. Enfin il échut à *Tahofa-Nao*, fils de *Toubo-Toa*.

Latchika déjà si élevé par son rang, est du reste un homme très-intelligent, il a conduit tous ces pourparlers avec beaucoup d'habileté, mais je soupçonne fort qu'un bandit d'Anglais qui, d'après ce que l'on a vu, est établi à *Piva*, est celui qui maintient *Nakalassé* dans ses idées de résistance.

Du reste, je persiste dans ma résolution, et je fais faire tous les préparatifs de descente. Les deux compagnies de débarquement avec les officiers, élèves et maîtres formeront un corps de 80 hommes, capables d'affronter d'autres ennemis que *Nakalassé* et ses 60 guerriers. *M. Dubouzet* commandera l'expédition et *M. Roquemaurel* agira sous ses ordres.

17.

Dès le lendemain à trois heures du matin, les deux grands canots, les deux canots majors et ma baleinière s'emplissent des hommes désignés pour le débarquement, et ils se dirigent directement sur l'île *Piva*.

Du bord on voit presque au même moment deux ou trois feux qui servent sans doute de signaux aux habitants de *Piva*. Bientôt en effet deux pirogues s'éloignent de la pointe orientale de l'île.

A cinq heures un quart des colonnes de fumée s'élèvent de la position occupée par le village, et moins d'une heure suffit pour le réduire en cendres. C'est avec joie que j'aperçois ces premiers signes de réussite de la flotille, car dès-lors toutes mes craintes cessent, et j'ai la consolation de penser que du moins j'ai pu donner à ces malheureux une forte leçon sans cependant avoir à me reprocher la mort d'un innocent au milieu de quelques coupables.

Pl. LXXXII.

A huit heures et demie, les embarcations et les hommes qui les montent rentrent à bord, et voici le rapport que me fait M. Dubouzet sur les résultats de son expédition.

« MONSIEUR LE COMMANDANT,

« Conformément à vos instructions de la veille, je suis parti ce matin à quatre heures de la corvette la *Zélée* avec le grand et le moyen canot armés en guerre, et un détachement de trente-deux marins auxquels se sont joints plusieurs officiers de l'expédition, pour aller incendier le village de l'île *Piva*, situé à trois milles dans l'ouest de notre mouillage. Un instant après, trois embarcations de l'*Astrolabe*, ayant à bord la compagnie de débarquement sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau de Roquemaurel, se sont réunies à nous; j'ai pris avec moi le chef tonga *Lalchika*, qui devait nous servir de pilote, et nous avons fait route immédiatement pour notre destination. A la naissance du jour, nous étions à un mille de terre,

1838.
Octobre.

déjà les canots avaient touché à plusieurs reprises ; mais la marée montant , nous avons franchi les premiers bas-fonds. En approchant , j'ai reconnu que le village était bâti sur le bord d'une petite anse formée par deux caps taillés à pic , dans un vallon étroit dont une partie des cases occupait le fond , et que les autres étaient bâties en amphithéâtre sur les deux versants de la colline du N. O. qui nous restait à droite , entourées de palissades en roseau et ombragées de grands arbres , et qu'il occupait une position très-facile à défendre.

« Mon intention était d'abord d'aller débarquer au fond de la grande anse , mais les canots s'étant échoués à près de deux encâblures de la plage , pour éviter aux hommes un long trajet dans l'eau , ce qui eût exposé les armes et les munitions à être mouillées , nous avons contourné le cap de droite en suivant un chenal que nous avait indiqué la baleinière qui était en avant , et nous avons accosté très-près de terre en face des cases bâties de ce côté. Là , j'ai fait débarquer les deux détachements , laissant les canots mouillés en ligne , sous les ordres de MM. *de Flotte* et *Lafont* , élèves de première classe , auxquels j'avais recommandé de les maintenir toujours à flot et d'être prêts à soutenir , avec le feu des espingoles , notre débarquement. Quoique personne ne parût à la plage pour s'y opposer , nous y sommes arrivés en ligne prêts à tirer sur quiconque se présenterait ; car le chef *Lat-chika* qui était à mes côtés , s'attendant à être attaqué , ne cessait de me recommander de nous tenir

1838.
Octobre.

prêts à soutenir leur choc qui serait précédé de cris et de hurlements. J'ai fait alors détacher deux hommes de chaque section pour mettre le feu aux cases les plus voisines de nous ; en un instant elles ont été enflammées, et comme personne ne se présentait, on a mis le feu successivement à une vingtaine de cases et détruit une grande pirogue tirée à terre. Un quart d'heure a suffi pour cette opération. Le feu qui gagnait la hauteur où se trouvait une grande case à toit pointu, qu'on m'avait désignée comme la maison sainte du village, nous mettant à l'abri de toute attaque de ce côté, nous nous sommes dirigés sur la grande anse, en marchant dans la mer, et en nous faisant accompagner par les canots qui sont venus se placer en ligne à 80 toises du rivage. Les maisons, comme de l'autre côté de la pointe, paraissaient abandonnées depuis peu, et le chef Latchika nous a fait voir la belle case de Nakalassé, à laquelle il était pressé de voir mettre le feu ; mais pour éviter d'être enveloppés par la fumée, j'ai chargé M. l'enseigne de vaisseau *de Montravel*, de faire incendier d'abord la maison des esprits, située sur le sommet du cap et toutes les cases de l'ouest en venant vers l'est, d'où soufflait le vent, réservant pour le dernier moment les plus voisines de la plage, que j'ai fait garder par un détachement de quinze hommes sous les ordres de M. l'élève de première classe *Gaillard*. Après avoir mis le feu à toute cette partie du village, M. de Roquemaurel est allé faire une reconnaissance sur le plateau de gauche pour voir s'il n'y avait pas derrière quelques maisons ; mais

1838.
Octobre.

n'ayant aperçu que des plantations de bananiers, d'arbres à pain et de taro entremêlées de broussailles dans lesquelles il eût été imprudent de s'engager, il nous a ralliés à 7 heures. Aussitôt après j'ai donné l'ordre de la retraite, et après avoir incendié le reste des cases, les deux détachements se sont embarqués à 7 heures et demie, et nous avons fait route sur les corvettes, emportant avec nous le peu d'objets qu'on avait pu recueillir dans les cases, tels que des poteries, un boulet de 36, une gueuse en fer et un rabot qui paraissent avoir appartenu au brick capturé. J'évalue à environ soixante maisons, dont plusieurs très-grandes, ce que nous avons détruit. Nous n'étions pas encore à un mille au large, que les naturels se dirigeaient sur les cases en feu qu'ils n'avaient pas eu le courage de défendre; en faisant revirer les canots je leur ai vu prendre de nouveau la fuite, alors pour les intimider davantage, j'ai fait décharger les espingoles dont ils ont vu les projectiles tomber à terre au milieu des arbres. Ainsi s'est terminée le plus heureusement possible, la mission que vous m'aviez confiée; quoique nous n'ayons rencontré aucune résistance, le sang-froid déployé par tous les hommes de l'expédition est digne d'éloges; tous ont marché constamment unis, ont exécuté ponctuellement tous les ordres, et les deux détachements, attentifs à la voix de leurs chefs, ont suivi constamment leur exemple et ont concouru avec le même zèle au succès de l'expédition.

« E. DU BOUZET. »

1838.
Octobre.

Ainsi la vengeance du nom français, quoique un peu tardive, a été exécutée avec une grande rapidité; si je dois en croire les assertions des hommes du pays, les *Nakalasséens* sont des hommes perdus; car aujourd'hui, réduits à l'état de fugitifs, ils n'ont plus de lieu où ils puissent se réunir. Tous leurs ennemis vont se mettre à leur poursuite, et déjà Latchika et Tanoa se disposent à prendre les devants; ce dernier surtout se réjouit d'avance des succulents repas que semblent lui promettre ses ennemis qu'il considère comme déjà à sa merci.

Du reste, cette expédition n'a rapporté de Piva, comme trophées de la victoire, que fort peu d'objets d'industrie sauvage, déposés au musée maritime. Nos hommes y ont rencontré peu de poules, encore elles ont fui à l'approche de nos gens; un cochon a été tué et fera bon profit à l'équipage. Il paraît que parmi les habitations qui ont été détruites, il y en avait quelques-unes fort belles; celle de Nakalassé surtout, était un chef-d'œuvre vitien.

Latchika est maintenant tout fier de son expédition, mais il m'informe qu'il va me quitter pour retourner immédiatement à Laguemba et revenir ensuite au premier jour avec ses pirogues, faire la chasse à Nakalassé et à ses gens. Comme je me plains à Latchika de son départ précipité, il me fait observer qu'il n'avait jamais dû m'accompagner plus loin que l'île *Leva*, et c'est alors seulement que je découvre que la terre de ce nom est celle qui est à l'est de Pao, et qui n'est pas éloignée de plus de quatre à cinq milles de

1838.
Octobre.

nous. Sans doute un canal étroit la sépare de Viti-Levou et en forme une île, mais son entrée n'est pas apparente du mouillage.

C'est à Leva qu'habite M. Cross, le second missionnaire anglais qui réside aux îles Viti, et Latchika qui paraît être très-certain de son fait, m'assure qu'il n'a jamais habité dans les îles du nord, comme me l'avaient annoncé ses confrères.

Latchika qui, jusque-là, n'avait encore rien demandé, me réclame des vêtements pour pouvoir se présenter tantôt dans une tenue digne de son rang au village de Pao où je compte aller faire une visite à Tanoa. Je m'empresse de lui faire donner six à sept mètres d'étoffes blanches dont il se pare immédiatement, en abandonnant avec générosité à son ami Mafi la pièce de *tapa* (étoffe du pays) qui lui servirait les reins un instant auparavant.

Pendant que je déjeûne avec mon pilote tonga, deux pirogues doubles et à doubles estrades, chargées de nattes, fruits et autres objets, accostent le long du bord. L'une d'elles, montée en majeure partie par des Kai-Tongas, appartient à Latchika qui va immédiatement s'établir sur son estrade supérieure, où il s'étend comme un pacha sur son divan.

L'autre pirogue semble presque entièrement montée par des Kai-Vitis. Elle est commandée par *Touineou*, chef de l'île Obalaou et vassal de Tanoa. C'est un jeune homme de 25 ans. Ses traits sont agréables, son maintien est gracieux et discret, et ses manières sont douces et imposantes; ses cheveux sont frisés

1838.
Octobre.

avec un soin infini. Sa *taya* en forme de gaze blanche arrondie en turban, couvre élégamment sa chevelure; elle est nouée par derrière.

Je le fais monter un moment sur la dunette à côté de moi, et là, je lui fais expliquer par Simonet que nous venions de châtier la tribu de Piva, qui avait assassiné un de nos compatriotes et insulté notre pavillon, qu'au reste, nous étions les amis des Kai-Vitis, et que nous ne leur ferions jamais aucun mal, tant qu'ils se comporteraient bien. Il paraît comprendre ces paroles, et il en est d'autant plus content que je les accompagne de deux jolies dents de cachalot, cadeau très-précieux parmi les sauvages. Du reste, il n'a pas l'attention de rien m'offrir en retour.

Les pirogues viennent en grand nombre entourer nos corvettes sur lesquelles il s'établit un commerce d'échange très-actif. Il se borne aux objets d'industrie; car ces insulaires n'apportent aucune provision: des étoffes, des poteries, des ceintures, des lances, des casse-têtes (*patou-patou*), des plats à kava de toutes dimensions, tels sont les objets qui donnent lieu à des transactions.

A une heure de l'après-midi, tous les officiers des deux corvettes et les deux détachements en armes, s'embarquent de nouveau dans les huit canots des navires et font route sur Pao. Au moment du départ les enseignes et les guidons des corvettes sont déployés et salués par 13 coups de canon, aux mille acclamations des nombreux sauvages qui les entourent.

Malgré les nombreux pôtés de coraux qui barrent

1838.
Octobre.

le passage du mouillage à l'île Pao, nous y arrivons tous sans accident, seulement un canotier d'une des embarcations de la *Zélée*, a été blessé légèrement par la balle d'un pistolet dont il était porteur et qui est parti par accident.

Au moment où je mets le pied sur l'île Pao, la population entière est rangée en ordre sur la plage; accroupie et sans armes, elle observe un religieux silence. Les chefs principaux se distinguent facilement à l'élégance de leurs coiffures. Le fils de Tanoa, bien noirci et bien luisant, se tient avec sa garde en première ligne à son poste de combat. Il a la réputation d'être un vaillant guerrier.

Latchika et Tanoa ensemble m'attendent quelques instants; je ne cesse d'observer ces groupes bizarres qu'au moment où les détachements mettent le pied à terre. Dès-lors nous nous dirigeons tous vers une place dégagée, et dont un des côtés est garni de jardins, sur lesquels nous trouvons accroupis en silence tous les principaux chefs et presque tous des vieillards à tête blanche.

Tanoa s'assied lui-même à leurs côtés. C'est un
Pl. LXXXV. vieillard de 70 ans environs. Sa barbe est blanche et très-longue, sa tête est couverte par un bonnet de matelot en laine, et entourée d'une guirlande de fleurs. Sa figure est sérieuse, sa taille petite, et il n'a pour tout vêtement qu'une ceinture autour du corps. Il me fait asseoir à ses côtés sur une espèce de petit banc en pierres; les officiers se rangent autour de nous et plus loin le détachement se forme en ligne de bataille, aux

grands applaudissements de la foule entière du peuple composée d'environ 2,000 personnes de tout sexe et de tout âge.

1838.
Octobre.

L'aspect que présente cette assemblée est vraiment imposant. D'un côté ces sénateurs à têtes blanches, de l'autre, ce peuple rangé en silence et observant avec recueillement le résultat de cette conférence, et enfin, au milieu, ces riches uniformes, ces armes brillantes qu'éclaire un soleil magnifique, tout cet ensemble forme un tableau qui ne manque ni de noblesse, ni de grandeur.

PI. LXXXIII.

Après avoir touché la main de Tanoa, je lui fais dire par Simonet : Je suis venu à Piva dans le seul but de tirer une vengeance éclatante de l'outrage commis envers ma patrie par les gens de Piva, au détriment d'un malheureux capitaine inoffensif; dans cette occasion la conduite de Nakalassé a été infâme, et au-dessous de tout ce que l'on pourrait en dire; c'est pour ces motifs que nous avons entièrement détruit Piva; la même peine sera réservée à qui-conque par la suite imiterait l'exemple donné par ce chef coupable; j'ai appris avec joie que Tanoa avait blâmé le crime de Nakalassé, et que déjà il avait tué et mangé le chef *Mala* et d'autres qui avaient contribué au massacre du capitaine Bureau; je verrai toujours avec plaisir les Français vivre en bonne amitié avec les habitants de Pao; mais si par la suite ceux-ci devaient se montrer aussi les ennemis de ma patrie, en France il y a des vaisseaux bien plus grands que les nôtres, portant

1838.
Octobre.

des canons bien plus grands et en plus grand nombre, et alors ils viendront détruire en entier le village de Pao; je savais bien d'avance que Nakalassé ne pouvait pas nous résister; mais j'espérais au moins qu'après ses menaces il nous aurait attendus dans son village pour combattre un instant avec nous; loin de là, il a fui et s'est caché; dès-lors, je le regarde comme un lâche qui n'attaque son monde qu'en traître, et à cet égard je désire qu'il connaisse mon opinion. Enfin, je fis dire à Tanoa que ses peuples pouvaient aller commercer en toute sécurité avec nos corvettes, que l'ordre était donné de les laisser entièrement libres, et que du reste, personne ne voudrait leur donner le moindre sujet de plaintes.

Simonet, placé à mes côtés, traduisait à mesure mes paroles à Latchika, et dès que j'eus fini de parler, celui-ci s'adressant à tous les sénateurs, leur adresse un discours qui dure au moins une bonne demi-heure. Cet homme paraît avoir dans la diction une variété et une éloquence qui feraient honneur à l'envoyé d'une grande nation. On ne remarque chez lui ni hésitation, ni gestes déplacés. Il parle avec gravité et noblesse, et il y a dans ses paroles un entraînement remarquable. Son discours est écouté dans un religieux silence; et à plusieurs reprises l'assemblée exprime sa satisfaction à l'orateur en témoignant son approbation par les mots *binaka* ou *saka* (bien ou parfait.)

Il paraît que Latchika a traité successivement l'arrivée du capitaine Bureau à Piva, ses bons procédés

1838.
Octobre.

envers Nakalassé, la trahison de celui-ci, et sa conduite envers Tanoa et les gens de Pao après l'enlèvement du brick, l'arrivée de nos deux navires, où ont figuré souvent les noms de *Toufill* (d'Urville) et *Yakinot* (Jacquinot); enfin, les bravades de Nakalassé, sa fuite et l'extermination du village de Piva. Il a terminé par mes offres de paix et d'amitié, et ses conclusions ont été que les Français devaient être les premiers partout.

Toutes ces paroles ont été applaudies à une très-grande majorité, mais non point à l'unanimité, car il y avait évidemment des dissidences. Tanoa, du reste, paraissait très-content et me lançait les regards les plus aimables.

Je fais ensuite faire deux tours d'exercice et tirer à balle par les deux détachements et les officiers, ce qui excite des applaudissements et des cris de joie unanimes, surtout quand les balles dont le but est un cocotier, font voler en morceaux des branches entières de cet arbre.

Enfin arrive le *kava* qui se prépare à peu près à la mode tonga. Un plat en bois dont je n'estime pas le diamètre à moins de 1^m 5, est apporté au milieu de l'assemblée, et placé en face du roi; il est formé d'un seul bloc, dans lequel on a taillé toute la pièce, y compris les trois pieds qui le soutiennent; ensuite, quelques esclaves apportent à Tanoa la racine du *kava*; le roi choisit les morceaux et les fait distribuer à des hommes qu'il désigne et qui sont chargés de le mâcher. Ceux-ci, sans doute des chefs puissants, après avoir

1838.
Octobre.

Donné quelques coups de dents, semblent se débarrasser de ce soin sur quelques individus qui viennent s'accroupir devant le roi, et tout autour du plat, dans lequel ils rejettent la racine de kava, après qu'elle a été mâchée. Ces préparateurs ayant terminé cette besogne, ils fixent le roi et le silence se rétablit. Celui-ci fait avec la tête une espèce de signe affirmatif, et aussitôt les préparateurs jettent de l'eau dans le plat, et y mêlent avec la main la racine mâchée, dont ils retirent ensuite le résidu avec des paquets de filasse faite avec la fibre du coco.

Dès-lors, le kava semble terminé et prêt à être distribué; mais l'étiquette exige que le roi s'assure par lui-même que la préparation est bien faite; c'est dans ce but sans doute qu'un homme, espèce de maître-d'hôtel de cette cérémonie sauvage, étend jusqu'aux pieds du roi, une corde longue d'environ 2 mètres et qui est fixée au plat à kava. Tānoa, en effet, qui sans doute trouve la liqueur ainsi préparée, trop chargée en kava, donne l'ordre d'y ajouter de l'eau, et ensuite il le fait servir. C'est surtout dans cette distribution que règne l'étiquette la plus scrupuleuse. Le roi seul qui préside à la cérémonie, est appelé à désigner l'ordre dans lequel elle doit avoir lieu. La première coupe est toujours offerte au chef le plus puissant; la deuxième appartient ensuite à celui qui occupe le second rang, soit par sa naissance, soit par sa puissance, et ainsi de suite, suivant l'ordre des préséances. Si, à l'exemple de ce qui se passe encore quelquefois en Europe parmi les

nations civilisées, le chef de l'état peut disposer à son gré de la fortune et souvent de la vie de ses sujets, quelle que soit la position qu'ils occupent, que d'ambition ne doit pas réveiller parmi ces sauvages, la cérémonie imposante du kava. Chacun doit attendre avec une impatience indicible que son nom sorte enfin de la bouche du despote, et avec quel bonheur ne doit-il pas savourer cette coupe fortunée, qui souvent porte avec elle la puissance et la grandeur.

Le kava une fois préparé, un homme en remplit un coco qu'il tient à la main, et debout, le bras tendu du côté du roi, il attend l'ordre de Tanoa. Alors une espèce de héraut d'armes prononce quelques paroles à haute voix qui, suivant la coutume tonga, doivent être traduites ainsi : *le kava est versé*, ce à quoi le roi répond par ceux-ci : *Donnez-le à ****.

La première coupe fut présentée à un vieil homme qui ne siégeait point au rang des premiers chefs. On m'a dit que c'était une espèce de personnage, un devin semblable au *toui-tonga* de *Tonga-Tabou*, qui ne s'occupe nullement des affaires de ce monde; mais qui y jouit d'une immense considération.

La seconde fut présentée au roi Tanoa qui se hâta de me l'offrir; mais le lecteur sans doute comprendra facilement toute ma répugnance pour cette boisson, lorsque surtout je venais d'assister à sa préparation. Je m'empressai donc de l'échanger contre un verre de vin que j'avais apporté et Simonet but le kava en mon lieu et place. Comme j'avais expliqué à Tanoa que le vin était le kava des Français, il m'en demanda un verre

1828.
Octobre.

que je lui versai et qu'il sembla avaler avec plaisir.

Au même instant, MM. les officiers aussi peu désireux que moi de goûter à cette préparation vitienne, se firent servir à mon exemple des verres de vin qu'ils burent sans attendre le tour que leur aurait sans doute assigné Tanoa, et dès ce moment, toute l'étiquette fut détruite, le kava ne marcha plus que de travers et les notables eux-mêmes furent plusieurs fois obligés d'accepter les coupes destinées à d'autres individus.

On apporte ensuite une grande quantité de poisson, du taro, des bananes et surtout du cochon cuit dans un grand pot en terre. J'aurais sans doute trouvé ce dernier fort bon, si je n'avais pas eu constamment l'idée que la veille, ces cannibales avaient fait cuire dans le même vase une partie du Kai-Viti. Aussi j'en mange avec répugnance, bien que Latchika m'affirme que les naturels ont des vases particuliers destinés uniquement pour le *tangata*, c'est-à-dire pour la préparation des victimes humaines.

Je rappelle à Tanoa que, lors de mon premier voyage sur l'*Astrolabe*, j'avais eu son fils *Tamboua-Nakoro* pendant huit jours à bord de mon navire. C'est lui qui m'apprend que ce jeune chef a péri en repoussant vaillamment l'attaque d'un chef de *Motuara*; il a été frappé en combattant sur le rivage même de Pao. L'héritier actuel *Seli*, passe aussi pour un vaillant guerrier, il a déjà combattu avec courage lorsqu'il s'est agi de rétablir son père sur le trône. Cependant, ni *Seli*, ni *Taona-Neou* son frère, malgré

leur rang, ne figuraient dans l'assemblée, à cause de leur jeunesse.

1833.
Octobre.

Derrière nous s'élève une espèce de tumulus de 3 à 4 mètres de hauteur, garni d'énormes quartiers de roche, planté d'arbres et entièrement tapissé de *Convolvulus cœruleus*; on m'a désigné ce lieu comme *tabou* et destiné aux sacrifices humains.

Le village de Pao compte environ une cinquantaine de maisons, dont quelques-unes sont fort grandes et construites sur des terrasses. Toutes ont des toitures solides; généralement elles sont environnées de murailles et paraissent bien closes.

La conférence terminée, Tanoa me conduit sous sa case; c'est un beau hangar de plus de cent pieds de long, sur quarante de large et d'un très-beau travail. Elle est entièrement tapissée de nattes; des armes et une grande quantité d'ustensiles garnissent les murs de bambou. Au fond se trouve une espèce de cabinet spécialement réservé pour l'usage du roi et de la reine. Nul autre ne peut y entrer sous peine de mort. Tanoa a cent femmes dont quelques-unes sont assez blanches et d'une figure agréable.

Comme j'admirais la belle construction et les dimensions de la case royale, Tanoa m'apprit que les habitants de trente villages soumis à ses lois y avaient travaillé pendant un mois entier. Celle de Nakalassé était aussi très-belle, et même on l'indiquait comme un chef-d'œuvre d'architecture dans les îles Viti. Enfin Tanoa ajouta qu'à présent, s'il apprenait qu'il y eût dans l'archipel une case plus belle que la

1838.
Octobre.

sienne, il irait immédiatement la réduire en cendres.

Au besoin, Tanoa peut mettre sous les armes jusqu'à mille combattants.

Je fais ensuite cadeau à Tanoa de deux bouteilles vides, qu'il convoitait depuis longtemps, aussi, charmé de ma générosité, lorsque je lui propose de me suivre à mon bord, accepte-t-il sans hésiter.

Comme nous nous acheminons vers le rivage, un naturel vient nous annoncer qu'un officier avait eu le bras traversé par une balle. M. Ducorps, en effet, avait failli devenir victime d'un accident affreux : son fusil était parti brusquement ; mais la balle, au lieu de lui percer le bras, n'avait fait qu'effleurer sa manche. Cependant, afin d'éviter de nouveaux accidents semblables, je convins avec M. Jacquinot de nous retirer immédiatement.

Tout ce que j'apprends de Tanoa concernant Nakalassé, est que son véritable nom est *Takala-Salé*. Il se fait aussi appeler *Moumou-Matoa*, parce que c'est ainsi que se nommait un grand chef, son ennemi, qu'il est parvenu à tuer et qu'il a ensuite mangé. On m'assure que Nakalassé a encore d'autres noms de guerre, ce qui explique pourquoi, dans les renseignements recueillis par M. Barrot, on remarque une si grande confusion dans les noms propres. Nakalassé est borgne ; sa réputation militaire est si bien établie, que les naturels le comparent au grand *Tahofa-Nao*, roi de Vavao. Du reste, il est l'ennemi juré des Européens.

Latchika et Tanoa s'embarquent avec moi dans ma

1838.
Octobre.

baleinière. Ensuite je donne le signal du départ, et tous les canots me suivent. Durant toute la traversée je remarque que Latchika a une conversation suivie et très-animée avec Tanoa, celui-ci paraît très-joyeux et d'après les noms propres que je leur entends prononcer, il m'est facile de reconnaître que Nakalassé, humilié et vaincu, fait le sujet de leur hilarité.

En accostant le bord de l'*Astrolabe*, je remarque que les naturels s'accroupissent aussitôt qu'ils aperçoivent leur chef dans ma baleinière. C'est un signe de respect et de soumission qu'ils doivent au roi, et qu'ils se gardent d'oublier, car probablement Tanoa se chargerait de le leur rappeler de manière à ce qu'il ne leur prît plus envie d'y manquer.

Je fais ensuite cadeau à Tanoa et à Latchika d'étoffes blanches, de mouchoirs jaunes, de grands couteaux voiliers, et de deux médailles de l'expédition.

En même temps, je fais expliquer à Latchika quelle est l'importance de ces médailles, lui ajoutant qu'elles avaient été frappées pour désigner aux navires qui passeront dans la suite par les îles Viti que ceux qui les ont sont les amis des Français. Celui-ci se hâte de donner ces explications au roi Tanoa, et dès-lors ils semblent attacher à ces objets une grande importance.

M. Jacquinet veut bien rester à dîner avec moi, nous avons pour convives Latchika et Tanoa, qui du reste se montrent fort discrets à table et s'y conduisent fort bien.

Latchika me fait ensuite amicalement ses adieux, et il retourne avec Tanoa sur l'île Pao. Celui-ci me

1838.
Octobr.

promet de me donner un de ses hommes pour me piloter jusqu'à *Boua* qui est encore sous la dépendance de Tanoa, malgré sa distance.

Je fais faire de mon côté tous les préparatifs d'appareillage pour quitter définitivement cette rade sur laquelle désormais aucun motif ne saurait plus me retenir*.

* Notes 34, 35, 36, 37, 38, 39 et 40.

CHAPITRE XXXIII.

Traversée de Pao à Lebouka et séjour à Lebouka.

Dès cinq heures du matin je fais éloigner des ancres à jet pour nous élever le plus possible au vent, au milieu des récifs qui nous environnent.

1838.
13 octobre.

Une foule de pirogues nous entourent, et continuent à commercer avec nos corvettes. Les naturels qui les montent paraissent difficiles et tenaces dans leurs marchés, mais en général ils y apportent beaucoup de bonne foi.

Tanoa, malgré sa promesse, ne m'envoie point de pilote, mais vers onze heures, un Anglais nommé Williams se présente à bord de l'*Astrolabe*, muni d'un bon certificat, et m'offre de me conduire au port de Lebouka où je me décide à mouiller avant de me rendre à *Boua*, et j'accepte ses services.

A deux heures nous sommes sous voiles et faisons déjà bonne route, lorsque la *Zélée* touche sur un petit banc de corail, dont elle ne peut se dégager qu'à la

1833.
Octobre.

marée haute. Dès-lors je suis forcé de mouiller pour porter secours à ma conserve et de remettre au lendemain ma sortie des récifs.

Williams m'apprend que Bureau a été tué par le fils même et non pas le neveu de Nakalassé, qui m'a été désigné sous le nom de Franck, mais que l'on connaît mieux sous celui de *Moussou-Nidou*. Déjà Latchika et Tanoa me l'avaient désigné simultanément sous ce même nom.

Le navire anglais le *Conway* a mouillé dernièrement près de *Berata*, dont le peuple est indépendant. Ce navire est venu là pour tirer vengeance de l'enlèvement d'un schooner dont l'équipage a été massacré il y a six mois environ. En face des canons de la corvette anglaise, les habitants en alléguant que leur chef, qui seul était coupable, avait été tué, se sont empressés de demander leur pardon, qu'ils ont obtenu pour quelques cochons qu'ils ont livrés comme offrande expiatoire.

Le capitaine Drinck-Water est allé ensuite mouiller à Lebouka, d'où il est parti pour opérer son retour. Il y a à Lebouka une quinzaine d'Européens qui s'y sont établis, et ils y possèdent une petite goëlette provenant du navire le *Wgilby*. Ces renseignements s'accordent avec ceux que m'avait donnés M. Thomas à Vavao.

19.

Dès le matin nous remettons sous voiles. Malheureusement, l'*Astrotabe* en appareillant, vient en dérivant s'accoler sur le même banc de corail que déjà la *Zélée* a signalé avec sa quille. Mais après avoir mouillé

une ancre, un coup de cabestan nous en dégage, et nous pouvons enfin continuer notre route directe sur la pointe occidentale de Motou-Riki.

1838.
Octobre.

Cette fois, instruits par l'expérience et guidés par Williams, nous opérâmes notre sortie par des canaux qui paraissent très-profonds; mais à cause des vents qui règnent ici, et qui soufflent presque constamment de l'est, le port de Pao restera toujours peu commode pour les grands navires. On ne peut en effet sortir de ces immenses récifs que par un long louvoyage dans un canal très-étroit; et nos corvettes sont déjà trop grandes pour ce genre de navigation, attendu que dans leur virement de bord, elles perdent presque tout ce qu'elles ont gagné de terrain à l'aide de leurs bordées toujours très-limitées.

A quatre heures seulement nous arrivâmes dans la mer libre; jusqu'à la nuit nous prolongeons la bande des brisants. A neuf heures nous sommes près de la pointe orientale de Leva; c'est là que nous embarquons notre grand canot, et ensuite nous continuons notre route un moment interrompue par le calme qui pourrait nous donner de vives inquiétudes s'il y avait des courants dans l'ouest.

Ce n'est que le lendemain à onze heures que nous laissons tomber l'ancre dans la baie de Lebouka, grâce à notre pilote Williams qui avait peine à en reconnaître l'entrée de la mer, et qui, par une fausse manœuvre, nous a retardés de plus de deux heures.

L'île Obalaou est haute et accidentée, une ligne de brisants lui forme une ceinture, et deux coupées

1838
Octobre.

dans le récif servent d'entrée et de sortie au port de Lebouka, qui est parfaitement abrité de la mer du large.

Sur un morne élevé qui le domine sont groupés plusieurs naturels qui nous considèrent avec curiosité. Plusieurs Européens établis à Lebouka se présentent à bord, un d'eux nommé *Wippy*, Anglais de nation, habite les îles Viti depuis treize ans, un autre y est fixé depuis onze ans, un troisième depuis neuf, et les autres depuis moins de temps encore.

L'heureuse position de ce mouillage, la sûreté de son port, le besoin de faire de l'eau, tout me décide à passer huit jours à Lebouka; j'aurai l'avantage d'y étudier les naturels, tandis que tous les officiers de l'expédition doivent y récolter une riche moisson en observations scientifiques de toute espèce. MM. Coupvent et de Flotte sont chargés de faire le plan de la baie.

Vers deux heures je fais armer ma baleinière, et en compagnie du capitaine Jacquinet je vais faire un tour à terre.

Nous nous dirigeons d'abord sur l'aiguade qui est formée par un ruisseau rapide, d'une eau claire et bonne. Mais son transport sur la chaloupe ne pourra point se faire sans quelques difficultés, car la plage est garnie de gros cailloux qui en rendent l'approche peu praticable pour les embarcations. Il est vrai qu'un peu à l'ouest du village se trouve une autre aiguade dont l'eau est bien plus facile à faire, mais qui aussi est bien moins pure, car elle sert aux ablutions quo-

tiennes des naturels qui vont y rechercher sa fraîcheur.

1838.
Octobre.

PL. LXXXIX.

De l'aiguade au village il n'y a qu'un pas. Une huitaine de cases le composent. Ces habitations sont petites mais bien construites. Elles occupent un espace assez resserré, clos par un mur en pierres sèches, ce qui donne au village une apparence de place-forte. Les habitants paraissent doux et paisibles mais un peu importuns. Une poignée de blancs qui vit au milieu d'eux paraît leur faire la loi. Ils ne sont qu'une dizaine et ils ont pour eux seuls une quarantaine de femmes au milieu desquelles ils vivent dans l'oisiveté la plus honteuse; ils ne reconnaissent aucun chef et ils se haïssent mutuellement; ils paraissent même n'avoir entre eux aucun des égards que commande leur position actuelle. Aussi leur société n'offre-t-elle aucune espèce d'intérêt. Ils me confirment que le *Conway*, en partant de Lebouka, a fait route directe sur Sydney, n'ayant plus que pour un mois de vivres. L'unique navire de guerre qui avait mouillé à Lebouka avant la corvette anglaise, est le sloop *Victor*, et depuis lors cette baie n'aurait été visitée que par quelques navires du commerce.

Un blanc se présente pour me conduire à Boua (ou Sandal Bay), situé sur l'île *Vanoua-Lebou*, à environ 20 milles de Lebouka. Il me dit que le principal village de cette baie se nomme *Mambeo*, et qu'il est assis sur le bord d'une belle rivière, à un mille environ du rivage. Il fixe le prix de son pilotage à 10 piastres; mais comme il exige ensuite que je le ramène

1833.
Octobre.

sur l'île Obalaou, je ne puis accepter son marché.

Je dirige ensuite ma promenade le long de la plage qui n'offre rien de remarquable. On n'y voit pas de coquillages, les cochons sont rares et il ne paraît pas y avoir de poules. Seulement de distance en distance on rencontre quelques petites plantations d'ignames et de taro qui semblent former les principales ressources des habitants. A mon arrivée à bord, un chef de bonne mine et d'une figure douce, se présente à moi comme substitut de *Toui-Neou* pendant son absence ; mais tout en l'accueillant avec politesse, je borne là mes avances ; car je sais que souvent ces naturels astucieux font acte d'une autorité qu'ils n'ont pas, uniquement pour profiter des cadeaux que l'on fait d'ordinaire aux chefs principaux. Du reste, je l'adresse à Mafi qui lui fait les honneurs de ma part. Bientôt même entre ce chef qui se nomme *Lacedai* et mon matelot tonga, s'établit une grande amitié, bien que Mafi ne pousse pas la confiance jusqu'à coucher à terre avec son ami dont il redoute surtout l'appétit pour la chair humaine ; cependant, dès le lendemain il va s'établir pour la journée, sous la case de *Lacedai* dont il partage les repas.

21.

Pour moi, désireux du repos dont j'ai grand besoin, après des traversées aussi fatigantes, je passe ma journée à bord où je reçois bientôt la visite de l'ex-matelot *David Wippy*, aujourd'hui paisible habitant du village de *Lebouka*.

Wippy me présente un imprimé en anglais, revêtu

d'un mauvais cachet en cire, signé par Dillon, qui prenant le titre de consul de France aux îles Viti, recommande son protégé comme un homme parfaitement au courant du langage et des mœurs des naturels de ces îles. Dillon certifie, en outre, que Wippy connaît parfaitement toutes les îles qui forment l'archipel Viti, et qu'il est bien au courant du pilotage.

1838.
Octobre.

Je souris en lisant cette pièce de l'invention du capitaine Dillon, et des titres qu'elle confère et à son possesseur et à son donateur. Du reste, Wippy est en effet depuis 13 ans parmi les sauvages, il ne manque ni d'activité, ni d'intelligence et c'est là à mes yeux la meilleure recommandation qu'il puisse m'apporter.

Il m'apprend que le navire la *Conception* dont je recueillis quatre matelots lors de ma première campagne en 1829, n'avait point naufragé comme je le croyais alors. Ce fut l'équipage lui-même qui massacra d'abord le maître de manœuvres, puis il égorga le capitaine et son second. Ce navire qui était monté par cinquante hommes, était mouillé à Pao au moment du massacre. Wippy m'assure qu'il se trouvait à bord au moment même où le capitaine fut tué. Après cette scène de carnage, il ne se trouva plus personne dans cet équipage rebelle qui fût capable de conduire le navire; et par suite la *Conception* toucha sur des rochers, et la mer en fit bientôt disparaître les débris.

Quelques instants après l'arrivée de Wippy, un

1838.
Octobre.

Américain nommé *Cunningham*, se présente à moi et m'offre ses services pour me conduire jusqu'à Boua ; mais je pense que *Thomas Grandy*, qui le premier m'a offert de me piloter, se décidera à m'accompagner sans conditions, et dès-lors, il doit avoir la préférence, d'autant mieux qu'il m'a semblé être très-intelligent et parfaitement à la hauteur de cette mission.

Cunningham m'apprend que parmi les objets que l'on peut offrir aux naturels de Lebouka comme échange, ce sont les dents de cachalot qui sont surtout recherchées par ces sauvages. Il m'annonce même que, pour se procurer ces objets précieux, aussitôt notre arrivée, les naturels ont imposé le *tabou* sur les cochons, c'est-à-dire qu'il ne nous sera pas possible de nous en procurer si nous n'avons pas à leur offrir des dents de cachalot, qui sont le but de toute leur convoitise.

22.

Vers les deux heures, je me fais déposer à une lieue environ au nord de notre mouillage et je donne à ma baleinière l'ordre de me suivre le long de la plage. Un joli sentier bien battu, qui longe le rivage à peu de distance, rend cette promenade délicieuse.

En le suivant, j'arrive à un petit village composé d'une vingtaine de cases et entouré par de belles plantations de taro et d'ignames; de belles touffes de cocotiers entremêlés de champs de bananiers, donnent à ce hameau un aspect des plus agréables. Parmi les habitations qui le composent, j'en remarque une

dont les murs sont recrépis en plâtre. Dans l'intérieur j'aperçois des armes, quelques bouteilles vides et des fusils bien entretenus, ce qui me fait supposer qu'elle appartient à quelque Européen qui y a fixé sa demeure.

Il paraît que dans tous les villages habités par les naturels des îles Viti, il y a une case qu'ils désignent sous le nom de *Kiné-Balou* ou maison de l'Esprit. Son nom indique assez l'usage auquel elle est destinée; du reste, son entrée est libre pour tous, et elle devient chaque jour un espèce de lieu public où se réunissent tous les oisifs qui sont toujours nombreux. Je visite celle du village où je me trouve; elle me paraît bien construite quoique petite. Dans l'intérieur on ne trouve que quelques nattes étendues sur le sol pour l'usage de ceux qui la fréquentent; mais les murailles sont tapissées d'offrandes dues à la ferveur des croyants : elles consistent en lances, nattes et casse-têtes. Le plus souvent les naturels désignent encore ces lieux sous le nom de *Amboua*, mais j'ignore si c'est la maison même ou le coin de la case qui, voilé par un rideau de *tapa*, est regardé comme habité par le dieu ou le prêtre inspiré. Celui-ci porte le nom de *nambetti*. Du reste, rien n'est tabou dans la case, si ce n'est la natte du *nambetti* placée dans le coin dont je viens de parler.

Dans les grandes occasions, le chef de la tribu est obligé de consulter le *nambetti*, qui caché dans le coin qui lui est désigné, et après s'être consulté tout juste le temps nécessaire pour se faire inspirer par le

1838.
Octobre.

1838.
Octobre.

prétendu esprit, donne son avis à haute voix sur l'entreprise en question. Dans ce cas, l'opinion émise par le nambetti sur l'expédition qui se prépare, est toujours définitive, celle-ci aura lieu si le nambetti l'approuve; mais si au contraire il la désapprouve, aucun motif ne pourrait décider ces sauvages à l'entreprendre. On conçoit dès-lors combien de puissance de pareilles croyances mettent entre les mains des prêtres; toutefois je suis persuadé que parmi ceux-ci la plupart sont de bonne foi, et que dans un moment d'exaltation nerveuse, ils se croient réellement sous l'impulsion d'une volonté extérieure qui serait dans leurs idées, celle de ce prétendu esprit que, du reste, ils ne cherchent point à définir. En cas de guerre, le nambetti se mêle avec les guerriers et combat avec eux comme un chef ordinaire.

En opérant mon retour vers Lebouka, le long de la plage, je trouve encore trois ou quatre cabanes situées dans un lieu bien ombragé et fort agréable. Mais les habitants s'enfuient à mon approche et il n'y reste qu'un seul homme qui, blessé à la jambe, n'avait pas pu suivre l'exemple donné par ses compatriotes. La seule chose que j'y remarque, c'est une belle oie grise dont le bec noir est fort petit, c'est la seule que j'aie vue dans toute l'île.

Sur la grève je rencontrai un troupeau de cinquante femmes environ et d'âges différents. Toutes sont munies de petits filets à main dont elles se servent pour pêcher leur nourriture quotidienne. A cet effet, elles se réunissent et forment un grand cercle dans la mer

1838.
Octobre.

de manière à cerner le poisson qui paraît abondant sur la côte. Toutes ces femmes paraissent très-gaies et heureuses, elles poussent de longs éclats de rire et de grands cris de joie, et semblent vivre entre elles en bonne harmonie.

Les femmes semblent jouir d'une très-grande liberté; leur vêtement consiste dans une simple ceinture faite avec de l'écorce assez grossière mais bien tressée, et qui laisse voir le bas du ventre. Cette partie de leur corps ne présente aucune trace de tatouage, tandis que leurs bras, leurs épaules et leurs reins portent souvent les plaies non encore cicatrisées qui proviennent de leur manière de se tatouer.

Les hommes ont l'habitude, à la mort d'un chef, de se couper une phalange d'un doigt du pied ou de la main, en signe de deuil; il est vrai que l'on m'a assuré que chez ces sauvages, cette mutilation est souvent un objet de spéculation, attendu que les héritiers du défunt paient à ces martyrs le sacrifice qu'ils s'imposent.

Avant d'entrer dans le village de Lebouka, je remarquai un morne élevé, et malgré une chaleur suffocante, je me décidai à y grimper. Une vue magnifique me dédommagea de mes fatigues. Au milieu d'une mer dont la couleur marbrée indique la grande quantité d'écueils que ses eaux recouvrent, on aperçoit les îles nombreuses qui avoisinent Obalaou et sur lesquelles vivent presque autant de tribus ennemies les unes des autres. Au loin même la grande île Vanoua-lebou élève ses cimes au-dessus de l'ho-

1838.
Octobre.

rizon et on la suit jusques presque à sa limite orientale.

Pl. XC.

A mon arrivée à Lebouka, je rencontre Wippy et Cuningham; ils me montrent une large excavation qui, creusée dans le rocher qui domine le village, sert de retraite à ses habitants. Wippy m'assure que cette cavité n'a point été faite par la main des hommes, et les naturels affirment quelle a été faite par les eaux de la mer. C'est une de leurs traditions; les plus vieux racontent même que déjà pendant leur jeunesse, la mer montait beaucoup plus haut qu'à présent. Cette assertion peut être vraie, mais malheureusement les moyens manquent pour prouver, à n'en pas douter, qu'un soulèvement lent a fait surgir ces terres d'une hauteur de plus de 6 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Tous les Européens que je rencontre sont munis de certificats, et même ils me promettent de m'envoyer le journal tenu à bord de leur petit schooner *Jane*.

Pl. XCH.

Je fais ensuite un tour dans le village de Lebouka, dont les ruelles sont toutes bordées de fortes murailles en pierres qui servent de clôtures aux maisons. Sur une plate-forme construite en gros galets, s'élève une case un peu plus ornée que les autres: c'est la maison de l'Esprit ou *amboua* du village; je vais la visiter et m'y reposer un instant, en compagnie des Européens qui habitent le village et dont j'obtiens les renseignements suivans, outre la narration du meurtre de Bureau que j'ai rapportée plus haut.

1838.
Octobre.

Le 3 mai dernier, un des chefs de *Berata* voulut imiter l'exemple donné par Nakalassé. Au moment où le schooner *David-Wgilby*, capitaine *Helchings*, alors au mouillage devant cette île, se préparait à appareiller, plusieurs pirogues l'entourèrent, beaucoup de naturels montèrent à bord avec tous les signes de l'amitié; mais à un signal le capitaine fut tué sur le coup, le second fut grièvement blessé et plusieurs matelots reçurent des blessures plus ou moins graves. Heureusement ceux-ci, en grande partie, se retirèrent dans les hunes de misaine, d'où ils firent un feu nourri sur les naturels qui encombraient le pont du navire. Le chef, principal auteur de cet infâme guet-apens, fut tué, ainsi que plusieurs des naturels et les autres ne tardèrent pas à fuir en abandonnant leur proie. Le schooner arriva le jour suivant à Lebouka. Le fils de Tanoa qui s'y trouvait par hasard, voulut forcer les Européens fixés dans ce village, à conduire le navire à Pao; mais après quelques négociations qu'ils accompagnèrent de cadeaux pour le fils de Tanoa, ils obtinrent de celui-ci, de conduire le *David-Wgilby* à Leva où ils le confièrent au missionnaire anglais, M. Cross, qui a auprès de lui un pilote de sa nation.

C'est cette dernière affaire qui a amené le capitaine Drink-Water devant Berata; mais sa courte apparition a été à peu près sans résultats.

Les habitants des divers villages d'Obalaou se font souvent la guerre et se mangent entre eux. Tanoa lui-même est souvent le premier à souffler la guerre

1838.
Octobre.

civile sur cette malheureuse île; mais il ne peut y avoir de combat entre ces différentes tribus, qu'autant que le roi de Pao, leur sultan et maître, leur en a accordé l'autorisation. Aujourd'hui elles sont en paix.

Toui-Neou qui était ici dernièrement et qui a été rappelé par Tanoa à Pao où nous l'avons rencontré, est le neveu de Tanoa par son père et du roi de Laguemba par sa mère; il n'a que le titre honorifique de *Toui-Lebouka*. Le vrai chef de Lebouka se nomme *Tele-Bouka*, et *Lacedai* n'est que son neveu. Du reste, on m'assure que les deux chefs sont bien disposés en faveur des Européens.

Un des frères de Tanoa, appelé *Lakatou-Boulé*, s'était joint à Nakalassé et à Mala, lorsque ceux-ci, après une guerre opiniâtre, chassèrent Tanoa de son trône. *Lakatou* fut tué par un des chefs de Pao. Un autre chef nommé *Touké*, qui avait trempé dans le même complot et était resté un des soutiens de Nakalassé, a été tué il y a quelques jours par ordre de Tanoa. Voici comment on raconte l'événement.

Tanoa avait déjà envoyé une première fois un chef avec l'ordre d'assassiner *Touké* pendant son sommeil; mais celui-ci s'éveilla au moment où il allait recevoir le coup fatal. En reconnaissant l'homme qui devait le frapper comme l'envoyé de Tanoa, il s'écria : Je sais que je dois périr prochainement, mais au moins avant je me vengerai, et en effet, il se rendit à Pao dans ce but; mais là, Tanoa sut si bien prendre les dehors de l'amitié, qu'il gagna la confiance de *Touké*, qui plus tard, invité par Tanoa à venir pren-

1828.
Octobre.

dre un kava comme gage de réconciliation, eut l'imprudence de s'y rendre et fut assassiné quelques jours après. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce manque de bonne foi, et cette perfidie dont Tanoa fit preuve en cette circonstance, sont tellement dans les usages du pays, que pas un seul blâme ne s'est élevé sur une pareille conduite.

Je suis à peine arrivé à bord que, fidèle à sa promesse, Wippym'apporte le journal du *Jane*. Williams m'envoie quelques légumes frais de son jardin. J'éprouve un véritable plaisir à penser que peut-être un jour, par les soins de ces quelques hommes à demi-civilisés et pour la plupart l'écume de notre société, les navires trouveront à Lebouka un excellent port de ravitaillement, si les nouveaux arrivants persistent à se jeter dans une voie de progrès et à se livrer à une vie plus active, qui semble leur promettre de vives jouissances achetées par peu de fatigues.

Tous les travaux du bord se poursuivent avec activité; notre provision d'eau est faite; MM. Coupvent et de Flotte ont à peu près terminé le plan du port; M. Desgraz a pu réunir un grand nombre de mots de la langue viti, et son vocabulaire est à peu près complet.

Je passe ma journée à bord de l'*Astrolabe* où je reçois la visite d'un chef d'une tribu de la montagne. Il se distingue facilement des naturels de Lebouka par un air plus sauvage et des manières plus réservées; moins habitué que ceux-ci au contact des Européens, ce n'est pas sans défiance qu'il monte à bord de nos na-

23.

1838.
Octobre.

vires dont il examine tous les détails avec beaucoup d'attention. Naguères en guerre avec Lebouka, ce chef se trouve aujourd'hui en paix avec cette tribu, et en cela il n'a fait qu'obéir aux ordres de Tanoa dont il reconnaît l'autorité suprême.

Parmi les objets que les habitants apportent aujourd'hui sur le marché de nos navires, se trouvent quelques-unes de ces coquilles si rares que les naturalistes désignent sous le nom de *porcelaine aurore*, et que ces insulaires appellent *boule-koula*. Ils les échangent facilement contre quelques bouteilles vides et des dents de cachalot (*tamboua-levou*). Tous ces coquillages dont on ignore presque encore aujourd'hui la patrie, sont percés d'un trou, et la plupart sont roulés et par suite bien moins précieux pour les collections. Toutefois, ces insulaires paraissent y attacher un grand prix, sans doute à cause de leur rareté. Ils s'en servent d'ornement et paraissent aussi satisfaits de s'attacher autour du cou cette parure bizarre, que nos femmes semblent heureuses lorsque leur tête est éclatante de diamants.

Malgré le *tabou* qu'on m'assure exister sur les cochons de la baie, les naturels en apportent quelques-uns à bord de nos corvettes; mais ils ne veulent les céder que contre des mousquets qui encore, pour être acceptés, doivent être en fort bon état. Aussi leurs prétentions sont-elles si élevées qu'il n'y a pas de transactions possibles.

Des réunions de sept à huit femmes, sans hommes, viennent encore le long du bord, je ne sais pour quel

1838.
Octobre.

motif. Elles poussent des cris assourdissants, et en cela elles se font parfaitement remarquer des hommes qui en général sont paisibles et silencieux, et même semblent toujours livrés à de graves méditations.

Rassuré par les intentions pacifiques des naturels de Lebouka, et surtout par les fréquents contacts qu'ils ont avec les Européens, j'envoie une partie des équipages en permission à terre. Je me félicite même de pouvoir donner à mes matelots cette jouissance qui ne peut qu'être très-salutaire à leur santé; car du moins à Lebouka ils ne trouveront point ces nombreux cabarets qui semblent constamment suivre la civilisation, et où les matelots toujours si avides de sensations nouvelles, ne manquent jamais de laisser leur raison avec l'argent qu'ils ont souvent gagné au prix de fatigues et de dangers de toute espèce.

24.

Du reste, pendant toute la journée je ne quitte pas le bord, dont la monotonie n'est interrompue que par la visite de l'Américain *James Magoun*, venant du navire l'*Union*. Celui-ci me confirme tous les détails que connaît déjà le lecteur, concernant la catastrophe du navire l'*Aimable-Joséphine*, et il m'ajoute que Nakalassé avait épousé la fille d'un frère de Tanoa, que cette union avait ajouté beaucoup à la considération dont il jouissait déjà, et que c'était le motif pour lequel Tanoa l'avait constamment épargné malgré ses méfaits. Il m'apprend en outre, qu'aujourd'hui Nakalassé s'était retiré avec ses gens près d'un chef de ses amis, dans l'intérieur de Viti-levou. Il m'assure que tous les naturels paraissent enchantés

1838.
Octobre.

de notre expédition sur Piva, seulement il leur manque d'avoir Nakalassé pour le manger, ce qui prouve qu'il était peu aimé.

25.

Dès 10 heures du matin, je m'embarque dans ma baleinière et je vais faire un tour à la plage, où je recueille quelques insectes peu remarquables.

A l'est du village de Lebouka, sur le penchant de la montagne et au milieu d'arbres magnifiques qui portent un ombrage délicieux, je rencontre un petit village d'une trentaine de cases chétives et qui ne présentent du reste rien de remarquable. De faibles palissades en forment les clôtures et entourent le village entier, en laissant seulement deux ou trois entrées étroites et défendues. Si ces malheureuses barrières ont été établies comme moyens de défense, elles annonceraient le peu d'importance de cet établissement, ou plutôt sa faiblesse, surtout si on les compare aux épais remparts de pierre qui entourent le village, plus considérable il est vrai, de Lebouka.

Les belles cultures de taro s'étendent le long d'un torrent qui amène ses eaux au pied de ce hameau. Je remarque là surtout l'industrie de ces naturels qui, sans aucun des instruments qu'a produits notre civilisation, parviennent, au moyen de terrassements, à former des petits carrés parfaitement de niveau et où les eaux amenées par des canaux de directions bien entendues, s'étendent très-uniformément pour baigner la racine de taro qui, avec l'igname, forme la base de la nourriture de ce peuple.

Ils cultivent aussi l'igname et paraissent même

1838.
Octobre.

exceller dans l'art de le faire prospérer. Ils creusent des trous assez espacés sur la surface du sol, et ils y déposent à la fois deux ignames qui rapportent ordinairement quatre fois la semence. Les tiges sont relevées avec soin sur des pieux fichés en terre. Sept à huit mois sont nécessaires pour que la récolte arrive à la maturité. Du reste, ils n'ont aucune époque fixée pour la semence et ils récoltent en tout temps.

Aussitôt arrivé à bord, je fais embarquer la chaloupe et je fais faire tous les préparatifs nécessaires pour appareiller demain de bonne heure. *Thomas Grandy* consent à venir avec moi jusqu'à *Boua*, et ensuite il opérera son retour à *Lebouka* à ses risques et périls. J'accepte volontiers ses services, et le prix convenu, je lui donne rendez-vous au lendemain de bonne heure*.

* Notes 41, 42, 43, 44, 45 et 46.

CHAPITRE XXXIV.

Fin de l'exploration des îles Viti. — Séjour à Boua. — Considérations générales sur les habitants.

1838.
26 octobre.

Aussitôt le point du jour, nous levons l'ancre, et grâce à quelques bouffées de vent d'est, nous quittons la rade de Lebouka. Contrarié par une brise très-molle, après avoir longé les récifs d'Obalaou, à 3 heures nous ne sommes encore qu'à cinq ou six milles à l'ouest de l'île *Magonhai*.

Mon pilote Thomas Grandy qui voit que le reste du jour ne suffira pas pour me conduire au mouillage de Boua, me conseille de passer la nuit dans l'espace de mer dégagé entre *Koro* et *Magonhai*, plutôt que d'engager les corvettes dans les passes étroites et difficiles qui conduisent au mouillage, et qui seraient peu sûres au cas d'une nuit noire.

Dès-lors, je renvoie au lendemain pour continuer à faire route, et suivant l'avis qui m'est donné je passe la nuit aux petits bords.

27.

Dès le matin, poussés par une belle brise d'est,

1838.
Octobre.

nous laissons sur notre droite l'île *Nemen*, et nous courons sur les terres de la grande île qui présente un spectacle des plus pittoresques à mesure qu'en approchant elles se déroulent devant nous. Nous apercevons de loin les hauts sommets de l'île *Tabenoui* sur laquelle se trouve le village de *Sama-Sama*.

A 8 heures nous donnons dans la passe dite *Wai-anda* : c'est une coupée assez étroite dans les récifs qui, s'étendant ensuite des deux côtés autour des terres de *Vanoua-lebou*, forment à cette île une ceinture de brisants.

Plusieurs routes conduisent à Boua, mais je préfère celle qui nous rapproche le plus des terres, et bientôt en effet, guidé par Thomas Grandy qui paraît être un excellent pilote, nous accostons la côte à moins d'un demi-mille de distance et souvent même moins de 60 à 80 mètres nous séparent du récif qui la borde.

Nous défilons rapidement devant les petits villages de *Rabale*, *Rabe-Rabe*, et devant le petit îlot *Loubeke*, laissant des deux côtés de nos corvettes des récifs à fleur d'eau, au milieu desquels il faut avancer avec prudence, puis enfin à 1 heure, nous laissons tomber l'ancre dans la baie de Boua, par 11 brasses, fond de vase molle.

La baie de Boua forme un magnifique bassin, à peu près circulaire; une pointe basse et très-étroite, mais bien boisée la limite vers l'ouest. Les naturels la désignent sous le nom de *Lacumba*; du nord à l'est elle est environnée de terres qui s'élèvent en ampli-

1838.
Octobre.

théâtre et laissent voir de larges espaces qui n'ont point été envahis par les forêts, et sur lesquels il serait facile, je crois, de faire des cultures de toutes sortes. C'est peut-être un des plus beaux points du monde pour fonder de belles et florissantes colonies. J'entends ici par colonies, des lieux propres à réunir et à nourrir dans l'abondance l'excès des populations européennes, ou même des établissements de spéculations commerciales.

Du côté de la mer, cette baie est défendue par de vastes récifs qui ne laissent que des canaux étroits mais profonds, par lesquels des navires de toute grandeur peuvent venir chercher le mouillage. On pourrait sans peine y mouiller toutes les flottes du monde, bien que des récifs à fleur d'eau qui suivent les contours de la côte, rétrécissent le mouillage, surtout du côté de la pointe nord; il en résulte qu'il est difficile de mouiller très-près de terre, et que le service des embarcations doit être toujours assez pénible.

Une distance d'un mille et demi nous sépare de la pointe la plus occidentale, tandis que nous sommes éloignés de plus de deux milles des terres du fond de la baie, d'où s'élèvent les fumées des villages de *Tessilevou* et de *Boua* ou *Tama*.

Pendant que j'expédie MM. Demas et Dumoulin sur la pointe Lacumba, le premier pour y fixer la longitude, et le second pour y faire une station géographique, quelques pirogues sortent de la rivière de Boua et font route sur les corvettes qu'elles accostent dans la soirée. Du reste, elles n'apportent que des

1838.
Octobre.

coquillages (*harpes*), de l'écaille de tortue et quelques fruits. Une d'elles est montée par un Kai-tonga qui, établi depuis longtemps dans ces îles, semble s'être adonné spécialement au négoce qu'il paraît du reste parfaitement connaître, car il conduit ses marchés avec beaucoup d'adresse. Après avoir vendu ses quelques fruits, notre ami tonga nous quitte en nous promettant des *boule-koula* qui lui ont été demandés pour demain, si nous y sommes encore.

J'aurais, bien désiré avoir quatre à cinq jours à ma disposition pour faire lever un plan détaillé de cette belle baie, et étudier un peu ce pays qui me paraît si beau et si riche, et qui du reste est important pour le commerce du bois de sandal; mais le temps me talonne, j'espère encore pouvoir terminer la reconnaissance des îles Salomon avant l'arrivée des vents d'ouest, et pour cela je n'ai pas un instant à perdre. Aussi suis-je décidé à remettre à la voile dès demain, pour profiter du beau temps qui règne depuis notre entrée dans cet archipel.

Il y a un mois environ qu'un brick est venu mouiller sur rade. Du reste, il paraît que ce mouillage est fréquemment visité encore aujourd'hui par les navires du commerce, bien que le bois de sandal soit, dit-on, devenu très-rare, et que la concurrence établie parmi les négociants de toutes les nations ait élevé très-haut les prétentions des naturels pour tous les objets que les Européens viennent chercher sur leurs côtes. Aujourd'hui, en effet, on m'a présenté une carapace complète d'écaille de tortue en très-belle qualité;

1838.
Octobre.

mais l'insulaire qui en était possesseur ne voulait accepter en échange qu'un mousquet, il a refusé même mes dents de cachalot, qui cependant ont une valeur si grande parmi eux, du moins si j'en juge par l'empressement que les habitants de Lebouka mettaient à s'en procurer. Du reste, Thomas Grandy m'assure que le commerce ne rapporte rien dans ces îles, et même il prétend que ces insulaires sont encore bien plus exigeants pour les Européens établis chez eux, que pour les navires qui ne font que passer sur leurs côtes.

A 4 heures le canot major que j'avais envoyé sur la pointe *Lacumba* rentre à bord apportant quelques poissons vendus par deux ou trois naturels qui pêchent sur la côte, qui du reste est inhabitée.

Comme Thomas Grandy doit me quitter demain, je lui fais donner dix piastres pour prix convenu de ses services, et je lui fais donner en sus cinq à six mètres d'étoffes blanches, une bouteille d'eau-de-vie, une médaille de l'expédition et un bon certificat. Cet homme, en effet, m'a paru parfaitement connaître cet archipel dangereux, et il m'a piloté avec beaucoup d'aplomb et d'intelligence. Il a en outre une tenue fort décente, et j'ai cru en le recommandant aux navigateurs qui nous suivront, leur rendre un véritable service. Thomas Grandy est Anglais de nation, ainsi que son camarade *Martins*, connu déjà du lecteur sous le noms de Williams, mais qui ne le vaut pas.

J'allais me mettre au lit, lorsque M. Roquemaurel vint me demander l'autorisation d'envoyer tendre le

travail par le petit canot (*you-you* ou *boat*) que j'avais d'abord destiné à M. Hombron qui désirait draguer, mais qui plus tard y avait renoncé. J'accueillis immédiatement cette demande, n'y voyant aucun inconvénient, seulement je recommandai d'y mettre deux hommes au lieu d'un seul, qui ordinairement suffit pour manœuvrer cette petite embarcation.

Vers les deux heures du matin, on vint me réveiller pour m'annoncer que le boat n'était point encore de retour de la pêche, et que l'on avait des inquiétudes sérieuses. Toutefois en songeant aux dispositions paisibles des insulaires, je ne partageai point d'abord ces inquiétudes; mais mon anxiété devint grande lorsque vers cinq heures on m'assura qu'il n'était point encore rentré.

Dès-lors, je me levai à la hâte, et comme le jour commençait à poindre, avec ma longue-vue j'interrogeai les contours de la baie. Je ne tardai point à distinguer sur la pointe Lacumba, trois pirogues et quelques groupes de naturels paisiblement assis sur la grève. Nos matelots qui déjà ne doutaient plus que leurs camarades avaient été massacrés, en voyant un grand feu allumé sur la côte, en conclurent bien vite que leurs meurtriers s'occupaient du soin de les faire rôtir, et laissaient éclater toute leur indignation.

Cependant, connaissant bien le caractère de ces sauvages, j'étais parfaitement rassuré à cet égard; car j'étais bien certain que s'ils avaient fait un mauvais coup, ils eussent décampé sur-le-champ. En

1338.
Octobre.

2.

1838.
Octobre.

effet, lorsque le jour se faisant , nous pûmes distinguer nettement les objets à la côte, j'aperçus clairement notre embarcation échouée le long de la grève et nos deux coquins de matelots assis paisiblement auprès d'elle.

Dès-lors je me décide à envoyer à leur secours le canot major bien armé, commandé par MM. Marescot et Gervaise. Grandy s'offre lui-même à les accompagner comme interprète. Mais à peine a-t-il quitté la corvette que nous voyons nos matelots à terre pousser leur embarcation à la mer et se diriger sur le navire. A six heures et demie tous les canots sont rentrés, et voici ce qui est arrivé : non contents d'avoir violé la consigne qui leur défendait de s'éloigner de la corvette, nos deux *marrons* avaient poussé jusqu'à terre. Là ils avaient abandonné leur embarcation pour fraterniser sans doute avec les habitants ou peut-être les habitantes des Viti, et pendant ce temps-là l'heure de la marée basse était arrivée et leur canot s'était trouvé complètement échoué. Dans l'impossibilité où ils étaient de le remettre à flot à cause d'un large banc qui se trouvait à sec devant eux par le retrait des eaux, bon gré mal gré il avait fallu attendre de nouveau la pleine mer pour pouvoir le ramener. Ils en seront quittes pour passer trois nuits aux fers, et en même temps ils seront privés, pendant trois jours, de leur ration de vin.

Une petite pirogue accoste nos corvettes pendant que nous travaillons à lever notre ancre. Du reste elle n'apporte presque rien, et trouve peu d'ache-

1838.
Octobre.

teurs. Les naturels qui la montent nous annoncent que plusieurs grandes pirogues qui quittent à peine le fond de la baie, se proposent de venir à bord de nos corvettes pour y apporter des *boule-koula* dont elles espèrent retirer un bon prix. Mais sans les attendre je profite d'une petite brise de S. E. pour mettre à la voile et sortir de la baie. En même temps Grandy prend congé de nous, et s'établit, armé jusques aux dents, au gouvernail de sa pirogue, montée par quatre vigoureux Kai-Viti de l'île Obalaou. Toutefois, j'ai remarqué que ceux-ci ne se sont point souciés de fraterniser avec les habitants de Boua, bien qu'ils soient en paix et qu'ils obéissent aux mêmes lois.

Nous n'étions encore qu'à l'entrée de la baie de Boua, et nous cheminions lentement dans les canaux qui y conduisent, lorsque nous fûmes entourés par une flotte nombreuse de grandes pirogues qui naviguaient tout autour de nos navires. Montées chacune par 12 ou 15 naturels établis sur leurs plateformes avec tous leurs bagages, ces embarcations présentaient un spectacle très-animé. Sur l'une d'elles nous crûmes remarquer un Européen qui nous faisait des signes, mais comme j'étais pressé, je continuai ma route. Du reste les fréquentes conversations que j'ai eues avec Grandy ont singulièrement refroidi mes idées philanthropiques, car il m'a assuré que des naufragés sur les îles Viti trouveraient toute facilité pour regagner leur patrie, s'ils le voulaient, et que jamais les naturels n'ont tenté de les retenir par force. Du

1838.
Octobre.

reste, depuis treize ans que Grandy est fixé dans cet archipel, il n'a vu qu'une seule fois les naturels massacrer les équipages que des naufrages fréquents jettent à la côte. Ce fut celui du brick *OEneo* qui se perdit sur une île qu'il appelle *Taifi*, encore m'a-t-il assuré que les insulaires ne se portèrent à cette extrémité que parce qu'ils étaient exaspérés par la mauvaise conduite des Européens. Le capitaine du navire avec un autre individu du nom de Wam furent seuls épargnés.

A peine dégagés des récifs qui environnent la baie, nous nous dirigeâmes sur l'île *Andoua*, dont nous prolongeâmes la face méridionale. Cette île, jadis si peuplée mais aujourd'hui saccagée et rendue déserte par les habitants de Boua, paraît avoir eu de jolies plages, de belles touffes de cocotiers, et des stations fort agréables. Mais sur ces terres jadis si fertiles on ne remarque plus actuellement que de vastes espaces colorés en rouge par l'incendie des forêts et quelques arbres qui échappèrent aux flammes, et que voulurent bien épargner ses barbares vainqueurs.

Vers la pointe S. O. nous remarquons un petit îlot à peine séparé de la grande île; sur cette dernière un petit enfoncement protégé par des récifs, semble promettre un bon petit port. Du reste, nous n'y aperçûmes pas traces d'habitants, et les lames qui brisaient sur les plages troublaient seules le silence qui règne sur ces terres dont tous les habitants ont été détruits par la guerre.

Nous avions à peine dépassé Andona, que l'île Ronde

1833.
Octobre.

apparaît comme un point sur l'horizon à 20 ou 25 milles de distance ; en même temps sur notre gauche, les hauts sommets de l'île Viti-Levou se détachent sur l'azur du ciel. Favorisés par une belle brise, nous filons rapidement, bien que des teintes vertes dans la mer, en annonçant des récifs plus ou moins enfoncés sous les eaux, nous forcent à changer souvent notre route, menaçant de nous faire payer cher la moindre imprudence.

La chaîne des îles *Saor* se montre déjà sur l'horizon ; jusque-là les récifs ou hauts-fonds avaient été assez séparés pour être évités facilement, mais vers trois heures les espaces d'eaux décolorées deviennent si fréquents qu'il faut manœuvrer à chaque instant pour ne point les rencontrer. Un homme placé en vigie sur les barres de petit perroquet veille attentivement et prévient de l'approche des dangers ; néanmoins, malgré toutes nos précautions, à 4 heures et demie nous sommes obligés de traverser un espace assez large où les rochers de coraux se montrent sous la mer. La sonde, il est vrai, accuse encore de 4 à 6 brasses sur cet écueil, mais il suffirait d'une tête de roche pour arrêter et crever nos navires, et pour ajouter une épisode de plus à l'histoire des naufrages déjà si nombreux dans cet archipel dangereux.

Enfin, vers six heures, l'eau redevient profonde et reprend sa teinte bleuâtre ; toutes nos inquiétudes cessent, et entièrement dégagées, nos corvettes reprennent leur marche avec une vitesse régulière de six nœuds.

1838.
Octobre.

En ce moment nous étions dans le canal qui sépare l'île *Ronde* de la chaîne des îles *Saor*; 3 à 4 milles seulement nous séparaient de la première, tandis que nous étions à 5 ou 6 milles des dernières.

L'île *Ronde* n'est qu'un îlot de 100 à 120 mètres de hauteur; son sommet est couvert de broussailles mêlées de quelques arbustes assez maigres; ses bords sont escarpés et ne présentent pas plus d'un mille de circuit. La mer vient briser à la côte et semble en interdire l'approche à toute espèce d'embarcations.

Les *Saor* se composent de sept petites îles de grandeurs différentes. Une d'elles est surmontée par une montagne en pain de sucre peu considérable. Les plus éloignées paraissent à peine sur l'horizon et doivent se rapprocher beaucoup des îles *Bivoua* dont j'ai fixé la position dans mon dernier voyage. Les plus septentrionales sont élevées, elles offrent quelques belles plages de cocotiers et semblent liées aux îles basses. Une ceinture de récifs défend leurs environs.

A huit heures l'île *Ronde* nous restait de l'arrière à 7 milles de distance, et nous avons dépassé le travers de la pointe la plus orientale des îles *Saor*. Dès-lors nous rentrions dans la mer libre et nous quittions définitivement le groupe des îles *Viti* après l'avoir traversé dans toute sa longueur.

Tandis que favorisés par une brise ronde d'est nous nous éloignons rapidement de cet archipel, nous allons essayer de récapituler ce que nous avons aperçu des mœurs et des habitudes des habitants.

L'archipel des îles *Viti* est un des plus vastes et des

1838.
Octobre.

plus nombreux de l'Océanie. La grande quantité d'îles ou îlots qui le composent, et surtout la multiplicité des écueils qui encombrant ses mers et souvent réunissent un grand nombre de terres, naguères séparées par les eaux, en font un des points les plus dangereux pour la navigation.

Sa découverte est due à Tasman, qui en février 1643 aperçut les îles septentrionales auxquelles il imposa le nom de *Îles du prince Guillaume* et de *bas-fonds de Heemskerck*. Bien longtemps après lui, Cook, en 1773 et 1777, Bligh en 1789, Barber en 1774, et enfin Wilson en 1797 y marquèrent leur passage par des découvertes. Ce dernier fut le seul qui laissa quelques traces de sa navigation en dressant une carte assez incorrecte sur laquelle il traça son itinéraire. Déjà depuis longtemps un grand nombre de navires de commerce allaient rechercher dans ces îles le bois de sandal qu'elles produisaient en abondance, lorsque les géographes ne savaient encore rien sur cet archipel. En 1827 l'*Astrolabe* en fit la première reconnaissance suivie, et compléta la découverte de toutes les terres importantes qui font partie du groupe.

L'archipel Viti se compose principalement de deux grandes îles, Viti-Lebou qui en occupe à peu près le centre, et Vanoua-Lebou qui le limite vers le nord. Ensuite viennent un grand nombre d'îles dont quelques-unes sont encore importantes et par leur étendue et par leur population.

Toutes ces terres sont généralement hautes, médiocrement boisées, et paraissent d'une grande fertilité

1833.
Octobre.

Sans aucun doute, elles doivent leur existence aux feux souterrains, et elles ont dû voir leurs sommets couronnés par plus d'un cratère aujourd'hui éteint. Aussi les hommes qui depuis longtemps habitent ces îles, assurent-ils que les sources d'eaux chaudes y sont abondantes, et plus d'une fois ils ont senti le sol s'ébranler sous leurs pieds, par suites de convulsions souterraines. Les îles basses y sont rares et de peu d'étendue. On dirait que les polypiers qui en construisent la base ont commencé leur travail tout récemment ; mais alors leur œuvre se poursuivrait avec une grande activité, car partout déjà de grands récifs à fleur d'eau se montrent menaçants et promettent à cet archipel de vastes plaines, lorsque, avec le temps, la mer les aura couverts de sables et de débris de végétaux que contiennent ses eaux.

La population des îles Viti paraît être nombreuse et entreprenante. Presque toutes les îles du groupe sont habitées, mais celles qui avoisinent les terres occupées par des tribus puissantes, sont dévastées par des guerres incessantes qui détruisent la population, ou bien les malheureux qui s'y réfugient doivent y vivre sous le poids de la plus humiliante servitude, et souvent ils restent exposés presque sans secours aux excursions des tribus ennemies de celle à laquelle ils obéissent.

Il serait difficile de définir quel est le système de gouvernement de ces peuples barbares. Plusieurs chefs puissants se divisent presque en entier les populations nombreuses de l'archipel. Le roi ou chef d'un

1838.
Octobre.

de ces états paraît régner avec une autorité à peu près illimitée. Cependant, lorsqu'une décision doit être prise et que le sort de la tribu en dépend, les principaux chefs ou guerriers, réunis en assemblée, sont appelés à délibérer, et le roi ensuite prononce. Mais l'homme dont la puissance est la moins équivoque est le *mambetti* ou prêtre de l'*Esprit*. C'est d'après l'inspiration que l'*Esprit* est censé lui communiquer, que se décident les grandes questions; il n'ordonne pas, il est vrai, mais l'avis qu'il a ouvert est toujours adopté.

Les habitants des îles Viti sont en général assez grands, bien faits et bien proportionnés. Ils n'ont point, comme dans les îles Tonga, et surtout dans les îles de la Société, de la propension à l'obésité. Leur corps est replet et annonce une constitution vigoureuse et une santé excellente. L'expression de leur visage n'est point désagréable; ils ont le front généralement assez élevé, et leur physionomie indique de l'intelligence. Leur teint est noir, mais leur peau n'a pas le vernis du nègre, leur tête est bien garnie par une chevelure crépue et épaisse dont ils prennent le plus grand soin; ils la frisent constamment, et comme cette occupation se représente souvent la même à chaque heure de la journée, ils laissent fixé dans leur chevelure un peigne long à trois dents destiné à cet usage et dont ils garnissent les extrémités de plumes de perroquet, par esprit de coquetterie. Les femmes sont comme les hommes, grandes, bien faites et bien constituées; mais leur figure paraît moins intelligente, ce qui tient sans doute à l'état

1838.
Octobre.

d'esclavage dans lequel elles sont tenues par les hommes.

L'habillement des femmes consiste dans une ceinture tressée assez largement, et garnie d'espèces de franges qui cachent à peine le bas du ventre. Les hommes ne portent qu'un morceau de tapa avec lequel ils s'entourent les reins, et qu'ils font ensuite passer entre les cuisses pour après le nouer par derrière. Les chefs en laissent pendre les extrémités en guise d'ornements, et aussi comme marque de leur autorité.

Bien que ce peuple, par la coupe de sa physionomie, la couleur de sa peau et son langage, diffère essentiellement de la race cuivrée dont les îles Tonga forment un des plus beaux types, cependant il se rapproche de ceux-ci par ses usages. Il est vrai qu'une faible distance les sépare, on retrouve même beaucoup de familles tonga dans les îles Viti. Souvent les guerriers tonga venaient avant leur conversion faire de fréquentes excursions chez leurs voisins. Les îles de l'est furent souvent envahies par ces colonies guerrières, et leur servirent ensuite de marche-pied pour se répandre dans tout l'archipel. Lorsqu'ils ne trouvaient pas d'ennemis à combattre, ou lorsqu'en trop petit nombre, ils ne pouvaient songer à une attaque, ils attendaient patiemment que quelque chef viti vînt réclamer leur appui et leurs bras pour combattre des ennemis. Il n'est point rare de rencontrer dans l'archipel Tonga de ces hommes qui, en véritables aventuriers, sont venus faire leur voyage aux îles Viti, et

1833.
Octobre.

y ont vécu d'aventures qu'ils se rappellent avec plaisir, lorsque la vieillesse ne laisse d'autres jouissances que celles des souvenirs. Aussi, rencontre-t-on dans l'archipel Viti une quantité considérable de naturels qui tranchent à première vue avec le type primitif de ces îles, par la coupe de la figure, la couleur de la peau, et même l'élégance de la tournure. Ce sont généralement des métis qui proviennent des fréquentes relations que les Tonga, dans leurs excursions, ont eues avec les femmes viti. Cet envahissement des îles Viti par la race cuivrée de l'Océanie est d'autant plus remarquable que l'on ne trouve dans les îles Tonga aucun mélange qui puisse témoigner des visites réciproques. Il est vrai que les vents d'est qui soufflent ici pendant dix mois de l'année très-régulièrement, rendent la venue des habitants de Tonga facile, tandis que leur retour doit toujours être lent et ne peut s'opérer qu'à une époque donnée de l'année. Les habitants des îles Viti ne parviendraient qu'avec beaucoup de difficultés à atteindre les îles Tonga, s'ils méditaient une excursion. Du reste, les guerres continuelles qui désolent les îles de cet archipel, donnent trop d'occupations aux guerriers vitiens pour leur permettre des migrations. Aussi je crois que ce fait serait peu concluant en faveur de la supériorité que l'on accorde généralement à la race cuivrée sur la race noire de l'Océanie.

Si d'après les renseignements que nous possédons aujourd'hui nous cherchions à établir le caractère général des habitants des îles Viti, nous devrions le

1838.
Octobre.

peindre sous les couleurs les plus défavorables. Perfides et cruels, leurs guerres ne seraient que des massacres. Dans leurs relations avec les étrangers ils auraient toujours en vue le meurtre et le pillage, et ils masqueraient leurs intentions malveillantes par tous les dehors de l'amitié et de la bienveillance. Les Européens qui ont eu à s'en plaindre, se sont toujours retranchés derrière la barbarie de ces peuples dont ils accusaient la cruauté et la mauvaïse foi comme les seules causes de leurs conflits. Mais lorsqu'ils ont eu à se reprocher des torts réels envers ces sauvages, ils se sont bien gardés de les proclamer. L'affaire de Bureau n'est certainement point la seule dans laquelle nos capitaines se soient conduits avec une barbarie sans exemple. Si plus versés dans la langue de ces peuples on pouvait recueillir tous les témoignages, on pourrait peut-être aussi expliquer quels ont été les motifs qui ont engagé ces peuples, pour qui la vengeance est un devoir, à enlever des navires européens et à massacrer les équipages inoffensifs. Jusqu'à nouvelles informations, nous nous contenterons de faire remarquer qu'au milieu de ce peuple vivent aujourd'hui des Européens qui seuls et sans défense sont entièrement à la merci de ces sauvages ; que cependant ceux-ci auraient tout intérêt à s'en défaire, car d'abord ces blancs possèdent souvent de grandes richesses en armes et en objets d'industrie européenne, et ensuite parce que souvent les naturels ont à se plaindre de ces hommes qui, sortis des rangs de la civilisation, portent au milieu d'eux tous les

vices qui les ont poussés à cette vie aventureuse.

1838.
Octobre.

Ce que l'on ne saurait contester, c'est que ces sauvages sont anthropophages; mais ils auraient cela de commun avec presque tous les peuples océaniens, s'ils n'aimaient pas la chair humaine par goût et par appétit, et non par suite de croyances religieuses, comme les Nouveaux Zélandais qui ne dévorent que des ennemis. Souvent, en effet, les Viti n'attendent pas que le sort de la guerre leur amène des victimes pour satisfaire leurs goûts cannibales; la plupart du temps c'est le besoin de manger de la chair humaine qui leur met les armes à la main, et lors des grandes cérémonies d'apparat, on cite de ces affreux repas où figurèrent une grande quantité de cadavres humains, qui furent dévorés par leurs propres concitoyens. Toutefois, les prêtres seuls sont chargés de la préparation des victimes humaines, tandis que la nourriture habituelle des habitants est préparée par les femmes et les esclaves, ce qui semblerait indiquer qu'un sentiment autre que celui de la gourmandise les pousse à ces horribles festins.

Autrefois les habitants des îles Viti, réduits à leurs armes de bois, se faisaient une guerre peu meurtrière. Il est encore aujourd'hui rare de voir deux armées se rencontrer. Seulement, de temps à autre, de malheureuses tribus, surprises par leurs ennemis qui se précipitent sur elles en grand nombre, sont massacrées et dévorées ensuite. Mais les occasions sont heureusement rares; la plupart du temps, prévenus des excursions projetées, ces malheureux ont le temps de fuir le dan-

1838.
Octobre.

ger, lorsque la force leur manque pour le repousser. Dans ce dernier cas, il est rare que les agresseurs osent attaquer leurs ennemis de front, et lorsqu'ils n'ont pu les surprendre par ruse, ils se retirent considérant leur expédition comme complètement manquée. Leur guerre ne comporte ni tactique ni combinaison aucune, elle leur réussit surtout par la feinte, et tous les moyens leur paraissent bons lorsqu'ils doivent les conduire à la destruction de l'ennemi. Tout se réduit à des escarmouches et à des engagements particuliers qui quelquefois peuvent être meurtriers. Aujourd'hui que les armées à feu se répandent dans ces îles, et où bientôt ces sauvages auront la possibilité d'abattre leur ennemi de loin en le guettant comme une proie, il n'est pas douteux que s'ils persistent dans ces mœurs barbares, les crimes et les assassinats ne s'y multiplient à l'infini.

Par suite de la distribution de la force physique dont la nature a été si généreuse en faveur de l'homme par rapport à ce qu'elle a accordé à la femme, chez tous les peuples sauvages, l'état de cette dernière est assez misérable. Entièrement soumise à l'homme, la femme ne doit point avoir de volontés. Tous les habitants des Viti son polygames; toutefois les chefs seuls possèdent un nombre de femmes qui varie suivant leur puissance ou plutôt leurs richesses. L'homme du peuple n'est point assez riche pour avoir plus d'une compagne. Le mari peut la répudier à volonté lorsqu'il est las de sa possession, et cependant ces exemples sont plus rares qu'on ne pourrait de prime-abord

1838.
Octobre.

le supposer, d'autant plus que l'affection entre l'homme et la femme ne paraît pas être une vertu de ces peuples. La femme ne jouit pas des mêmes prérogatives que le mari; elle est obligée de subir le joug de son époux quelle que soit souvent sa barbarie. Bien que les exemples de cruauté envers les femmes soient assez rares, il arrive cependant quelquefois que ces malheureuses ont recours au suicide pour terminer une existence qui leur est insupportable. Les cérémonies du mariage se réduisent à peu de chose; souvent les enfants sont fiancés dès leur bas âge, et lorsque l'époque de la cohabitation est arrivée, le mari porte aux parents de sa fiancée le prix de leur enfant, et il emmène sa femme qui dès-lors lui appartient en toute propriété, et dont il dispose à son gré. Généralement du reste les femmes nous ont paru heureuses, et lorsqu'elles sont entre elles, elles paraissent aussi gaies que dans leur intérieur elles semblent soumises et attentives aux moindres désirs du mari : les femmes se livrent difficilement aux étrangers; quelquefois les maris par cupidité sont les premiers à prostituer leurs femmes, qui dès-lors sont obligées de se soumettre.

Une des croyances de ce peuple, c'est que si un homme ou une fille se livrait à l'acte de la génération avant un âge que l'on pourrait fixer à dix-huit ou vingt années, il mourrait immédiatement; par suite, souvent malgré leurs désirs, les jeunes gens restent sages jusqu'à l'époque du mariage; et dès-lors, la jeune fille, si elle se marie, n'appartient qu'à son mari.

1838.
Octobre.

Dans le cas contraire, elle reste libre de ses volontés et dispose à son gré de ses faveurs. C'est grâce à cette croyance que la race des îles Viti s'est conservée avec toute sa beauté, attendu que les jeunes gens, malgré leurs passions, ne s'épuisent pas dès leur jeunesse comme on le voit chez presque tous les peuples de l'Océanie, et surtout chez les Nouka-hiviens. Les femmes affectionnent beaucoup leurs enfants; la stérilité est rare et elle est considérée comme un grand malheur. La terre fournit presque sans travail une nourriture abondante; dès-lors, les enfants sont une source de richesse et en même temps une jouissance vraie pour les parents.

Ils conservent un grand respect pour les morts; les prêtres sont chargés des funérailles des chefs dont les corps sont déposés dans de superbes morais. Il serait difficile de définir la religion des îles Viti; les habitants ont une idée d'un être suprême auquel, du reste, ils n'adressent aucune prière. La maison de l'Esprit est le seul temple que l'on rencontre, et nous avons vu à quel usage il est destiné. Seulement il est à remarquer que quand un homme meurt, ses parents cherchent autant que possible à l'inhumer près de la maison de l'Esprit; mais nous ne pouvons savoir s'ils y attachent quelque idée religieuse, ou bien s'ils ne veulent que rapprocher le mort de ce lieu public où généralement on rencontre nombreuse société.

On retrouve aux îles Viti cette coutume barbare de tuer les vieillards, lorsque les infirmités inséparables

1838
Octobre.

d'un grand âge, ne leur laissent plus qu'une existence misérable. Ce soin est ordinairement réservé aux plus proches parents ou aux enfants. Une fosse est préparée d'avance, la victime y descend d'elle-même et son bourreau l'y attend. Lorsque le vieillard s'est assis ou plutôt accroupi à la manière des sauvages, on le frappe d'un coup de massue sur la tête, et si la victime n'est pas abattue du premier coup, l'exécuteur est toujours inexorable, il le frappe avec fureur jusqu'à ce qu'il soit mort, et cela, souvent malgré les cris et les supplications de celui qui est condamné à mourir.

Lorsqu'un chef meurt, on immole toujours sur sa tombe plusieurs de ses femmes; aussi avons-nous vu Latchika redouter surtout le sort qui devait être réservé à ses femmes, si son absence, lors de son voyage sur l'*Astrolabe*, avait dû se prolonger au point de faire croire à sa mort. Les hommes et les femmes se coupent une phalange du pied ou de la main pour témoigner de leur douleur à la mort d'un chef ou d'un parent, et ils montrent avec honneur ces horribles blessures.

Nous avons déjà dit que l'on retrouvait, dans les mœurs des habitants des îles Viti, plus d'un point de contact avec celles des Tonga. Comme chez ceux-ci, le kava est fort en usage aux Viti; on le prépare dans toutes les grandes occasions. Les cérémonies qui le règlent sont, du reste, les mêmes qu'aux îles Tonga*.

* Voyez *Voyage sur la corvette l'Astrolabe*, t. IV, p. 252.

1838.
Octobre.

Le tabou règne aux îles Viti dans toute sa rigueur : comme aux îles Tonga, lorsque le prêtre est consulté dans les grandes occasions, le nambetti a besoin, pour faire entendre la voix de l'Esprit ou dieu, d'être inspiré par lui ; après s'être recueilli un instant, le prêtre paraît être dans une grande agitation, il tremble, jette des cris perçants, se roule sur le sol. Puis revenant à lui par degrés, il communique aux assistants la volonté de l'Esprit qui est en lui. Si bien souvent les prêtres doivent abuser de leur caractère pour faire croire à une inspiration surnaturelle qu'ils n'ont pas, je suis persuadé que souvent aussi ils sont réellement de bonne foi. Dans certains cas, une sueur froide mouille le front du nambetti, il éprouve une véritable crise nerveuse qui le jette dans le délire pendant lequel il prononce souvent des paroles incohérentes qui, recueillies avec soin par les assistants, sont ensuite commentées à leur façon.

Dans les cas de maladies, les prêtres jouent encore un grand rôle : le malade les fait appeler et les charge d'aller porter une offrande dans la maison de l'Esprit, afin d'en obtenir sa guérison ; au cas de mort l'offrande appartient à l'envoyé, mais il est rare que le malade attende patiemment la mort à la suite des souffrances. Lorsque le prêtre déclare qu'il ne croit plus à la guérison, le malade prie les personnes de sa famille de lui aider à quitter le monde d'une manière convenable. Dès-lors, on le transporte dans une fosse, on l'y place accroupi dans la position que l'on donne aux morts pour les enterrer, et ensuite on le couvre

de terre de manière à ne laisser que sa tête en dehors, puis on l'étrangle pour terminer ses souffrances. On immole ensuite ses femmes s'il était assez riche pour en avoir beaucoup.

Les rangs de la société vitienne paraissent bien classés. M. Desgraz qui a longuement questionné les blancs fixés dans ces îles, nous fournit les données suivantes, en prenant l'île de *Pao* ou *Bao* pour exemple.

La classe des *Toui* est représentée par Tanoa en raison de sa puissance. C'est un des principaux chefs et peut-être celui qui possède la plus grande étendue de terre dans l'archipel. Ses domaines sont sur Viti-Levou, et l'endroit dont il est le chef direct se nomme *Kamba*. Aussi prend-il le titre de *Toui-Kamba*. Toutes ses possessions sont comme autant de suzerainetés régies par des chefs, ses vassaux, qui forment la deuxième classe, celle des *Riketouis*. Ces chefs inférieurs prennent le titre des lieux où ils commandent. Ainsi celui de Pao porte le nom de *Riketoui-Pao*.

Il existe plusieurs distinctions entre les chefs, selon leur puissance ou leur richesse, mais elles ne suffisent pas pour établir une classe distincte.

La classe des *Poua* est celle qui comprend les *nambelli* ou prêtres; elle est l'égale, pour les prérogatives, de celle des chefs secondaires.

La classe des *Absalandaby* comprend la catégorie des hommes qui séjournent et travaillent à terre; elle embrasse tous les agriculteurs et se subdivise selon les lieux. Après eux vient la classe des pêcheurs nom-

1838.
Octobre.

més *Lascao*, qui comprend les hommes sans possessions de terrain et qui ne s'adonnent pas à l'agriculture. Ceux-ci vivent du produit de leur pêche et de déprédations sur leurs voisins. Ce sont de véritables pirates supportés par leurs alliés ou s'imposant chez leurs voisins lorsqu'ils ont la force. Ils sont très-redoutés par les habitants des îles qui s'enfuient à leur aspect; car souvent, non-contents de les dépouiller, ces pêcheurs-corsaires les tuent et les mangent. Cette classe se divise elle-même en deux parties, celle des chefs qui se nomme *Kai-nambo* et celle des subordonnés *Kainouaria*.

Il existe encore une autre classe qui ne se trouve pas à Pao, on la nomme *Kai-Saso*; mais notre pilote *Bill*, qui m'a communiqué ces détails, n'a pu m'en définir les attributs.

Les occupations des naturels pendant les moments de loisir que leur laisse la paix, ne sont pas nombreuses; généralement ils s'abandonnent volontiers à cette oisiveté si douce sous ce ciel de feu, et où l'homme semble, pour être heureux, n'avoir d'autre peine à éprouver que celle de vivre. Les femmes sont chargées de tous les soins domestiques, elles vont chercher la nourriture, et en surveillent la préparation sans que l'homme s'en mêle.

Avec peu d'efforts, les naturels font produire à la terre d'abondantes récoltes; nous avons déjà vu combien ils excellent dans la culture de l'igname et les plantations du taro. C'est surtout par son industrie que le peuple viti prend une place importante parmi

1838.
Octobre.

les nations sauvages de l'Océanie. Les habitations sont souvent fort belles et surtout remarquables par le fini de leur détail; toutefois on en remarque encore d'aussi élégantes aux îles Taïti, Samoa et Hapai. Mais les pirogues vitiennes sont de beaucoup supérieures à toutes celles qui se fabriquent dans l'Océanie. Une grande légèreté, une grande finesse dans les formes, leur acquiert une supériorité de vitesse sur tout ce que nous avons vu dans ce genre; des voiles immenses, mais qui se serrent avec facilité, en rendent le maniement facile. Ces pirogues sont généralement en partie pontées, elles sont dominées par une estrade souvent double qui est réservée aux guerriers ou aux hommes d'importance qu'elles sont appelées à transporter. Elles n'ont ni avant ni arrière, une des extrémités devient à volonté la proue de l'embarcation, dont l'autre extrémité serait la poupe. La voile est disposée de manière à être orientée facilement dans les deux cas; elles se gouvernent au moyen d'une pagaie qui se fixe sur le côté près d'une des extrémités. Les habitants des îles Tonga ont eux-mêmes souvent recours aux talents des Vitiens, comme constructeurs de navires, et c'est dans cet archipel qu'ils viennent chercher les grandes et belles pirogues qui leur servent dans leurs combats.

Les armes primitives des îles Viti sont, comme aux îles Tonga, la lance, l'arc, la flèche et le casse-tête. Ceux-ci affectent presque toutes les formes possibles, toutefois ils peuvent pour ainsi dire se diviser en

1838.
Octobre.

deux classes distinctes par leur grandeur. Les plus grands ont les formes les plus variées ; quelquefois ce sont de simples morceaux de bois très-durs et je crois que ce doit être les plus redoutables, car leur maniement est plus facile. Les petits casse-têtes n'ont pas plus d'un pied de long, une des extrémités est taillée en boule, tandis que l'autre, qui est celle qui reste dans la main, est effilée de manière à pouvoir être saisie facilement. Toutes ces armes sont souvent surchargées d'ornemens ; chez ces hommes dont la guerre fut presque l'unique occupation, tout le luxe de l'industrie se reporte sur les armes qu'ils ne quittent à peu près jamais.

Les poteries de cet archipel sont surtout remarquables, elles affectent toutes les formes et toutes les grandeurs, et quelques-unes se font surtout remarquer par leur élégance. Tous ces objets se fabriquent à la main, quelques-uns ont des dimensions colossales, souvent leurs formes sont circulaires. Lors de l'incendie de Piva, nous trouvâmes dans toutes les cases une grande quantité de poteries. Quelques-unes servaient de réservoirs pour la provision d'eau ; les naturels se servaient encore jadis de poteries pour préparer et faire cuire leurs aliments ; mais aujourd'hui que leurs fréquentations avec les navires européens leur ont procuré un grand nombre d'objets de fonte, ils n'emploient leur faïence que lorsqu'ils ne possèdent pas de vases métalliques que leur abandonnent souvent les baleiniers. Toutes ces poteries, du reste, sont généralement surchargées d'ornemens

1838.
Octobre.

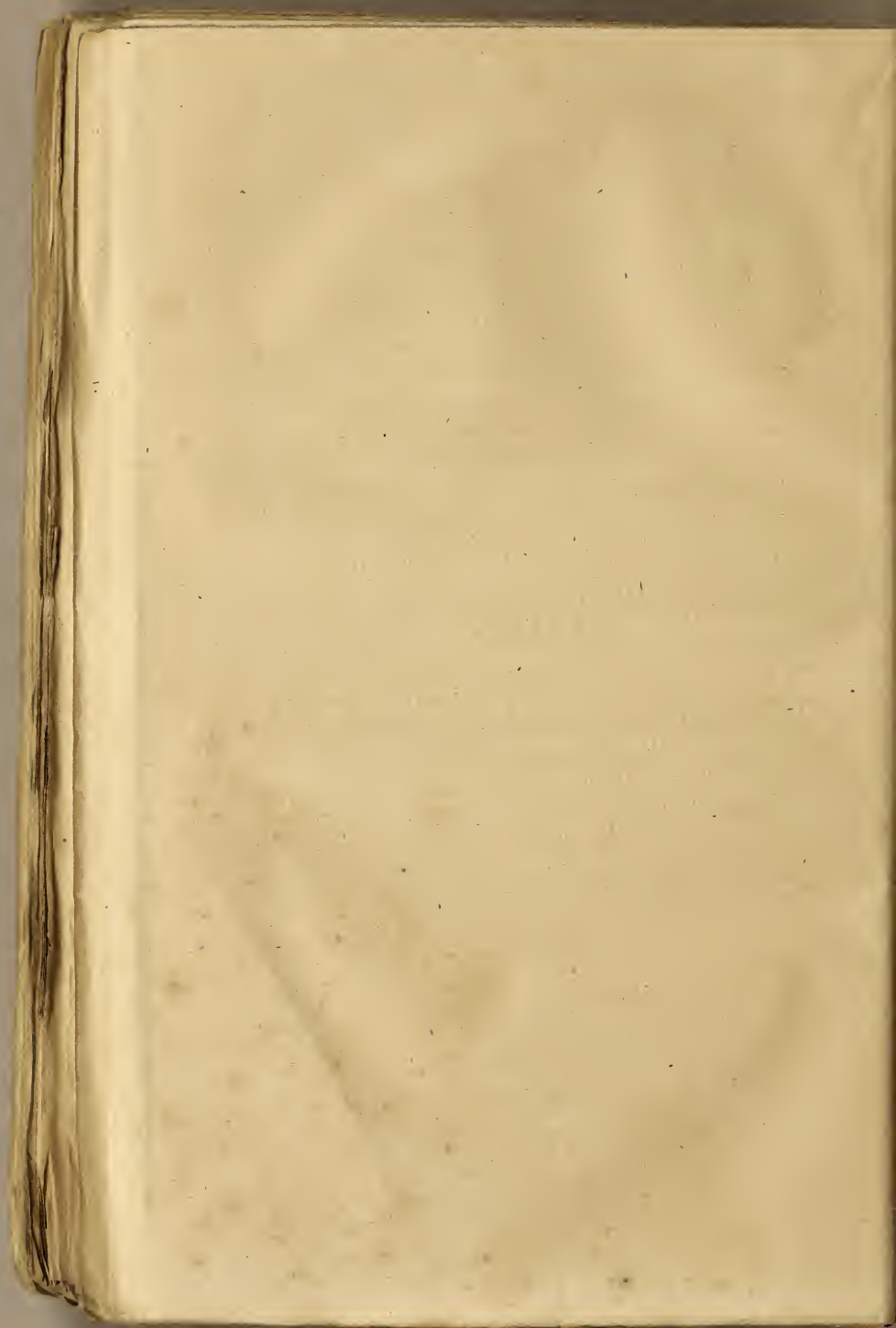
qui affectent les formes les plus bizarres, et souvent figurent des monstres créés par leur imagination.

Les ornements des îles Viti sont comme aux îles Tonga, et presque dans toutes les îles de l'Océanie des colliers en coquillages, en dents de cochons et en mâchoires de rats; souvent ce sont des restes humains des ennemis tués dans les combats, qui servent à parer leurs barbares vainqueurs. Des dents humaines fixées sur une corde, forment des colliers, tandis qu'ils sculptent avec beaucoup de soin les os les plus gros des cadavres.

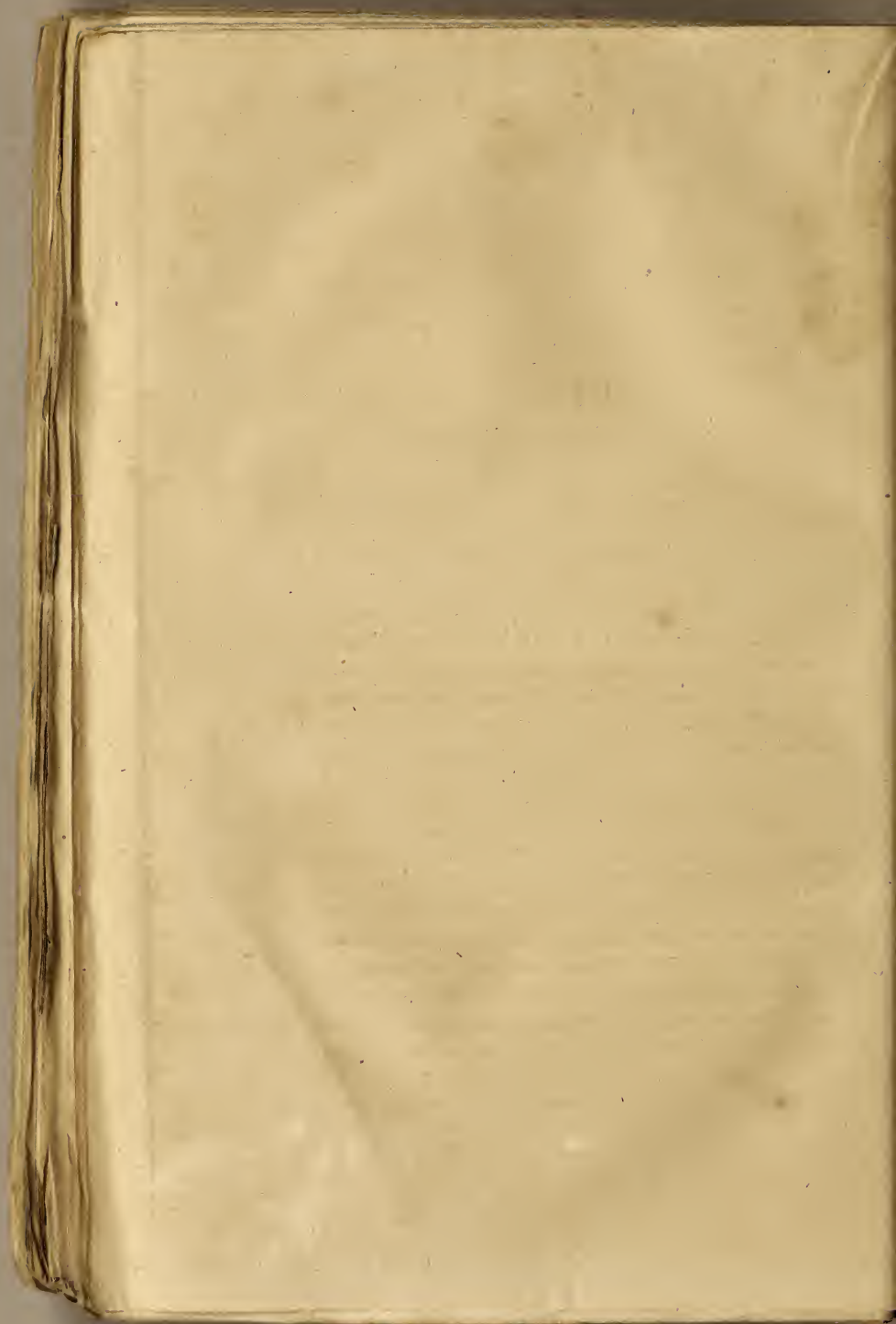
Comme aux îles Tonga, les habitants des Viti sont musiciens, ils ont des tambours et des flûtes, souvent bien travaillées. Celles-ci sont percées de six trous. Ils en tirent des sons avec le souffle du nez et souvent même les chants qu'ils exécutent ne manquent ni d'expression, ni de légèreté. La conque leur sert pour appeler les guerriers aux armes.

Sans doute ce peuple doit avoir aussi ses danses guerrières et ses jeux; mais nous ne fûmes point appelés à les observer*.

* Note 47.



NOTES.



NOTES.

Note 1, page 43.

A deux heures, nous jetâmes l'ancre par 13 brases fond de sable vasard sur la côte est, à deux encâblures du rivage. Jusqu'alors tout nous avait paru paisible et silencieux dans la baie; nous n'apercevions aucune case, les arbres descendant jusqu'au rivage nous cachaient toute trace d'habitation. Mais bientôt, de divers endroits, se détachèrent des pirogues de différentes grandeurs, le rivage se couvrit de naturels courant çà et là, et peu après nous aperçûmes une centaine de têtes bronzées au-dessus de l'eau, qui se dirigeaient à la nage vers nous. Ce détachement entièrement composé de jeunes filles, se divisa en deux pelotons, dont l'un vint attaquer la *Zéléé* et l'autre livra combat à l'*Astrolabe*. Je donnai immédiatement l'ordre de tendre les filets et de placer des sentinelles pour défendre l'abordage. Elles nageaient d'une main, soutenant de l'autre un petit bâton qui supportait leur vêtement, c'est-à-dire un petit pagne que les pauvres créatures avaient soin de s'attacher aux reins avant de grimper le long du navire. Mais la porte était fermée: un haut filet nous entourait de son réseau et nous garantissait contre une prise à l'assaut. Force fut à ces naïades de se contenter de regarder à travers cette cage im-

provisée. Seulement les rôles étaient changés, et la curiosité la plus vive se trouvoit alors parmi les habitants de *la Zéléé*.

Ces jeunes filles encore humides de l'eau de la mer, offraient les groupes les plus gracieux, debout, accroupies ou suspendues aux mailles du filet. Elles pouvaient avoir de douze à quinze ans; les plus âgées n'avaient pas vingt ans. Plusieurs eussent été trouvées jolies, même en Europe, et on voyait du reste qu'il y avait chez celles-ci beaucoup de sang européen. Toutes en général étaient assez blanches; beaucoup avaient bien le nez un peu épaté, les lèvres un peu grosses, mais toutes avaient des dents d'une blancheur éblouissante, de beaux cheveux noirs et lisses, flottant sur leurs épaules, ou relevés derrière la tête. Leur seul vêtement était le pagne dont j'ai parlé, composé d'étoffe d'hibiscus pour les unes et pour les plus riches d'un foulard ou d'un morceau d'indienne. Leurs seules parures étaient de belles roses de chine blanches et rouges, qu'elles entremêlaient à leurs cheveux. Quelques-unes avaient les lèvres légèrement tatouées de petites lignes bleues verticales qui faisaient encore ressortir la blancheur de leurs dents; leurs mains en général petites et bien faites, offraient chez plusieurs quelques mouches de tatouage. Toutes étaient généralement de petite taille.

Peu accoutumées à voir leurs charmes dédaignés, elles nous regardaient avec étonnement; elles eurent bientôt recours aux grands moyens. Un murmure sourd parcourut toute la bande, un bruit s'éleva, monotone et lent comme celui qu'on entend dans nos campagnes près d'une pièce d'eau, par une belle soirée d'été; toutes les mains s'élevèrent et s'agitèrent avec frémissement, puis tout à coup, deux ou trois notes brusques et aiguës terminèrent cette musique aquatique. C'était probablement un chant d'amour, peu harmonieux à la vérité, mais au moins fort original, et qui fit rire nos matelots aux éclats. Satisfaites de l'effet produit, elles recommencèrent, puis et encore, accompagnant le tout de gestes auxquels on ne pouvait se méprendre; elles déployaient tous leurs

moyens. Ayant voulu me rendre à bord de l'*Astrolabe* pour prendre les ordres du commandant, mon canot fut assailli par une trentaine de syrènes qui le prirent à l'assaut et dont j'eus toutes les peines du monde à me débarrasser. M. d'*Urville* consentait à introduire ces nymphes à bord ; seulement, un coup de canon devait être le signal de leur entrée et de leur départ. Au coucher du soleil le *tabou* fut levé et l'ennemi se précipita sur le pont.

Le lendemain après avoir déjeuné à la hâte, nous nous fîmes transporter à terre ; en débarquant, un homme couvert de haillons vint au-devant de nous. C'était un Espagnol, vivant depuis longtemps avec ces sauvages et paraissant plus sauvage qu'eux. Sa peau était aussi basanée et beaucoup plus malpropre que la leur. Il nous indiqua la case de la reine, située à quelques pas du rivage. Nous nous y dirigeâmes aussitôt, curieux de contempler la figure royale. C'était une femme de trente ans environ, d'un embompoint majestueux et ayant la peau assez blanche ; ses épaules et ses bras étaient couverts d'un merveilleux tatouage, hiéroglyphes bizarres, poissons fantastiques, arabesques uniques sans type nulle part, dessinés purement en belles lignes bleues sur sa peau lisse. Sa Majesté fut très affable à notre égard et nous laissa admirer et toucher à volonté sa parure ineffaçable. Au près d'elle était un beau vieillard à barbe blanche, entièrement tatoué ; mais les années avaient tellement rapproché les mille raies de son tatouage, qu'il paraissait seulement avoir la peau d'un noir bleuâtre.....

Les hommes étaient assis devant leurs cascs, tenant à la main un large éventail finement tissé de minces lanières de feuilles de cocotiers, et dont le manche de bois et quelquefois d'os, représentait des figures humaines assez bien sculptées. Ils nous offrirent la plus belle race de sauvages que l'imagination puisse créer, grands, sveltes, dignes de servir de modèle au statuaire ; ils ont le nez droit, les lèvres médiocrement grosses, les dents fort blanches, le visage ovale ; ils ont la tête nue, leurs cheveux noirs et

tressés, frisés chez quelques-uns, sont relevés de chaque côté de la tête en deux touffes attachées par des lanières de tapa. Quelques vieillards portaient un petit bonnet de feuilles de cocotier. Ils vont entièrement nus, quelques-uns seulement ont un *maro* d'étoffes blanches. Tous ont les lobes des oreilles largement percés de manière à y loger un ornement formé d'une grosse dent de porc dont l'extrémité antérieure est fixée à la base plate et arrondie d'un cône blanc. L'extrémité postérieure, ornée d'une figure humaine sculptée, se relève derrière l'oreille.

Leur peau n'est pas plus foncée que celle des Arabes, quoique au premier coup d'œil le tatouage les fasse paraître presque noirs. On commence à tatouer les jeunes gens à 15 ans, chaque année qui suit doit ranimer leurs souffrances. A trente ans ils ne sont pas encore entièrement tatoués. Après l'opération, le membre enflé considérablement, les signes se couvrent de croûtes qui se sèchent bientôt, et en tombant laissent voir le dessin pur, et d'une couleur d'un beau bleu. Ce tatouage produit un très-bel effet, et il est rare de le rencontrer aussi complet, aussi étendu, et aussi parfait que chez les Nouka-hiviens.....

Le 28 au matin, *Mateomo*, le *tayo* du lieutenant, descendit à terre avec nous et nous conduisit chez son frère *Vavanouha*, jeune homme d'une vingtaine d'années à la figure douce et souriante. Nous entrâmes dans sa case qui était pavée de galets et un peu plus ornée que celles que nous avions vues jusqu'alors. L'intérieur était divisé en deux parties par une cloison, des nattes couvraient le sol et le long des murailles étaient rangés plusieurs fusils de munition en assez bon état. Deux grandes corbeilles étaient suspendues au milieu et nous lui demandâmes à voir ce qu'elles contenaient; il satisfit aussitôt notre curiosité. Elles renfermaient ses ornements de chef qu'il revêtit à notre prière. Il mit d'abord sur sa tête une énorme coiffure demi-circulaire, ayant au moins deux pieds de rayon; le centre était formé par une espèce de diadème, entièrement recouvert de grains rouges, qui s'arron-

dissait au-dessus du front. Le reste était une large surface noire, lisse et luisante, composée de plumes de coq superposées avec art comme les tuiles d'un toit. Pour former ce diadème gigantesque, on n'avait choisi que les plus longues plumes de la queue, toutes d'une même nuance noire avec des reflets métalliques.

Les ornements d'oreilles ordinaires furent remplacés par deux petites planchettes peintes en blanc, allongées, ovales, placées devant les oreilles et élargissant la figure. Il attacha ensuite à ses jambes et à ses bras des bracelets de touffes de cheveux; une large draperie d'un rouge éclatant, jetée sur ses épaules, comme un manteau, compléta ce costume sous lequel *Vavanouha* était bien le sauvage le plus pittoresque que l'imagination puisse se créer. Il tira de sa corbeille un papier plié en quatre, qu'il nous présenta; c'était un certificat écrit en anglais, dont voici la traduction littérale : « Nous Charles, baron de Thierry, chef souverain de la Nouvelle-Zélande, roi de l'île Nouka-Hiva, certifions avec plaisir que *Vavanouha*, chef de Portua, est l'ami des Européens et s'est toujours conduit à notre égard avec décence et bienveillance. En conséquence de quoi, nous le recommandons aux bons soins de tous les navigateurs qui peuvent demeurer ici en toute sûreté.

« Donné à Port Charles (Anna-Maria), île Nouka-hiva,
« le 23 juillet 1835.

« Charles, baron de Thierry.

« Par le Roi.

« Ed. Fergus, colonel, aide-de-camp. »

Heureux roi! heureux sujets! Sa majesté le baron *Thierry* avait fait dans le cours de son règne une courte apparition à *Nouka-hiva*, sans doute pour percevoir quelques tributs de cochons et autres rafraîchissements, à l'aide d'objets d'échange. Au bout de quelques jours il était reparti, laissant ses sujets tranquilles et heureux quoique sans charte et sans constitution, et

sans doute du fond de son royaume de la Nouvelle-Zélande, il continuait à étendre sur eux sa puissante et paternelle protection.....

Au coucher du soleil, trente femmes environ, vinrent à bord à la nage. Nous en réunîmes deux ou trois sur l'arrière pour les faire chanter. En entendant les premiers sons, toutes leurs compagnes dispersées sur le pont, vinrent se joindre à elles; elles s'assirent en rond et commencèrent le concert le plus bizarre et le plus inouï qu'on puisse imaginer. Rien ne pourrait donner une idée de cette sauvage harmonie. D'abord, l'une d'elles chanta seule quelque temps, d'une voix lente et grave, puis toutes ensemble reprirent en chœur. Quoique rauque et monotone, ce chant n'était point discordant; elles marquaient exactement la mesure en frappant leurs mains l'une contre l'autre. Le bruit qu'elles produisaient ainsi formait un accompagnement assez savamment combiné; car tandis que les unes frappaient assez vite leurs mains à plat l'une contre l'autre, et rendaient ainsi un son mat et précipité, d'autres en formant un creux de leurs mains faisaient entendre par intervalles un son grave et sonore comme les grosses cordes d'une basse, quelques autres enfin rendaient des sons intermédiaires par d'autres artifices. Pendant plus d'une heure, nous prîmes plaisir à les écouter, et elles nous chantèrent tout leur répertoire. Bientôt les gestes et la danse se joignirent aux chants. Combien j'aurais donné alors pour les comprendre. Toute leur vie, toutes leurs émotions étaient là; tout, depuis les chants d'amour des jeunes filles, jusqu'aux chants de guerre des chefs, les joies de la victoire, les repas des vainqueurs cannibales, les tristesses et les funérailles des vaincus; tout était retracé par ces chants à la fois lents et doux, puis rauques, saccadés, précipités, aigus. Elles se levaient simultanément agitant leurs bras, se tordant de mille manières, avec un ensemble, une souplesse qui eussent fait honneur à des coryphées de l'opéra. Il y avait surtout un chant doux et lent où revenait souvent le mot de *vevo*. *Vevo* est pour

les Nouka-hiviens une terre de promission, un lieu de délices, c'est une de leurs traditions. Souvent des familles entières se sont entassées dans leurs pirogues avec quelques vivres, et se sont ainsi exposées à la merci des flots, à la recherche des cette terre imaginaire. Quelle fin horrible ont dû avoir la plupart de ces malheureux ! Bien peu certainement sont parvenus sur quelque une de ces petites îles de l'Océanie qu'on s'étonne de voir peuplées. Comme nous leur avions fait comprendre que nous partions pour *Vavao*, tous voulaient venir avec nous.

Le 31 au matin, nous nous aperçûmes que *Mateomo*, le tayo du lieutenant, n'était plus à bord ; personne ne l'ayant vu partir, on ne savait comment expliquer cette disparition subite, lorsque M. de Montravel s'écria que son fusil lui manquait, et dès-lors tout fut expliqué. L'arme luisante et bien entretenue était placée dans un coin, vers la porte de la chambre ; un des grands plaisirs de ce chef était de la prendre et de se promener majestueusement sur le pont, à l'instar d'une sentinelle ; le pauvre garçon n'avait pu résister à son envie, et il s'était enfui à la nage pendant la nuit, emportant le fusil précieux. Nous allâmes à sa case, mais il n'y était pas, et nous apprîmes qu'il était dans les montagnes.

Dans la soirée, tandis que nous étions en train de dîner, une affreuse nouvelle vint tout à coup nous interrompre au milieu de notre repas. Un des matelots américains arriva à bord, et nous apprit que M. Le Guillou parti le matin pour aller faire une excursion géologique de l'autre côté de la montagne, avait été tué avec son guide par les *Hapas*, tribu voisine, alors en guerre avec les Nouka-hiviens, et qu'il était sans doute destiné à servir de festin à ces cannibales. Tout fut aussitôt en rumeur à bord des deux corvettes. M. d'Urville résolut sur-le-champ un plan d'attaque ; tandis qu'une cinquantaine de matelots armés, aidés des Nouka-hiviens, attaqueraient par terre, les deux navires iraient s'emboîser dans la baie des *Hapas*, et les prendraient ainsi entre deux feux.

Pendant ce temps, tout était en émoi à terre ; la reine avait arboré son pavillon que lui avait donné M. le baron Thierry, et qui se compose de quatre carreaux, deux rouges opposés à deux blancs, et plusieurs troupes de sauvages étaient partis à la découverte ; nous suivions avec la longue vue tous leurs mouvements avec anxiété. Tantôt nous voyions sur les crêtes des montagnes leurs noires silhouettes découpées sur le ciel, puis ils disparaissaient dans quelques gorges pour reparaître sur les sommets les plus aigus. Cependant les préparatifs se faisaient à bord, chacun s'armait et prenait ses dispositions, lorsque l'élève de première classe, Lafond, dont la longue vue était dirigée sur un pont de la montagne, s'écria : voilà Le Guillou. Tout le monde voulut aussitôt s'assurer du fait, et nous reconnûmes facilement le docteur au *grottesque chapeau* et au costume plus que bizarre, dont il avait coutume de s'affubler.

Le dieu d'un Noûka-hivien est une petite figure de bois ou d'os, grossièrement sculptée, espèce de fétiche qu'il appelle son *atoua*, et qu'il représente sur le manche de son éventail, sur l'avant de sa pirogue et dont il orne ses armes, etc. Du reste, il ne paraît pas y tenir beaucoup puisqu'il l'échange contre la première bagatelle qui flatte ses yeux.

(M. Jacquinet.)

Note 2, page 34.

Ces beautés océaniques sont bien loin d'attacher à leurs relations avec l'homme la moindre idée de pudeur ou de chasteté. Je doute même que ces mots aient leurs équivalents dans le langage des insulaires. S'unir à l'homme par amour, par besoin, par intérêt sont à leurs yeux des actes sans conséquence, puisqu'une fille est maîtresse de son corps. Elle peut donc se livrer à qui lui plaît, même à un étranger, quand et où bon lui semble, sans que personne ait le droit de s'en offenser.

Seulement, si elle trafique de ses charmes avec un étranger, les parents ne manquent pas de prélever quelque chose sur les bénéfices. La femme n'étant donc estimée chez les sauvages qu'en raison des petits profits qu'elle procure étant fille et des passions qu'elle sait éteindre et rallumer tour-à-tour lorsqu'elle est devenue femme, il en résulte que dans ce pays de damnation, la femme se conduit comme si elle eût été créée et mise au monde pour le péché. Moins délicate dans ses moyens de séduction que ne le sont nos Européennes à qui il suffit souvent d'une ceillade, elle va droit au but, et se présente à vous la gorge au vent, en vous disant : Me voilà ! prenez mon corps, je suis jeune, je suis fraîche, tâtez ce sein, jugez de mon savoir. Et aussitôt commencent les gestes, les convulsions qui vous convainquent que la jeune fille a été parfaitement élevée ; car telle est l'éducation du pays. Qu'on juge donc d'après cela, des scènes qui devaient se passer à bord de nos corvettes avec un parcil entourage ! Les filles désolées de n'avoir pu envahir d'emblée le pont du navire, voulurent donner un assaut général au gaillard-d'avant. Mais leurs efforts réunis ne purent triompher des filets qui, dans cette partie, s'élevaient à une bonne hauteur, ni de la résistance de nos gens qui s'emparaient des mains de ces belles assaillantes, et calmaient pour un instant l'ardeur dont elles étaient animées. Dans ce combat corps à corps, plus d'un brave guerrier fut atteint ; les traits de nos ennemies frappèrent indistinctement les jeunes et les vieux. On convint cependant d'un armistice, pendant lequel les femmes se contentèrent de nous provoquer de la manière la moins équivoque. Quelques-unes furent même assez hardies pour porter la main sur les sentinelles et autres personnes qui cherchaient à les contenir. Ces attouchements imprévus et significatifs provoquèrent des éclats de rire universels ; saint Antoine n'eût pas résisté à de pareilles séductions.....

Un coup de canon tiré à six heures du soir par l'*Astrolabe*, annonça aux indigènes que le tabou mis sur les deux corvettes était

levé et que les femmes pouvaient monter à bord. Les hommes durent au contraire s'éloigner avec leurs pirogues et ne reparaitre que le lendemain. A ce signal si longtemps attendu, les filets d'abordage s'abaissèrent pour garantir nos navires de toute surprise nocturne. Il est inutile de rappeler les scènes qui furent enveloppées des ombres de la nuit. Cette suspension momentanée de toutes nos contraintes religieuses ou sociales, ce mélange de l'homme et de la femme dans l'état de nature le plus complet, cette véritable saturnale ne porta aucune atteinte à l'ordre établi à bord. Les femmes réunies sur le pont jusqu'à dix heures du soir, exécutèrent des danses accompagnées de chants très-monotones. Mais les mouvements, les gestes, la cadence ne manquaient pas d'expression. Je fus d'abord scandalisé de voir des petites filles, des enfants, prendre part à ces jeux, à cette pantomime lascive. Mais j'appris que ces enfants accompagnaient leurs sœurs dans leurs excursions amoureuses, pour être initiées de bonne heure dans les rapports avec l'homme. Ces enfants, sous la surveillance de leurs aînées, ne pouvaient devancer le temps fixé par la nature; mais elles figuraient là pour faire leur éducation première. O mœurs de Nouka-Hiva!... Quel est le missionnaire, quel est l'homme de Dieu qui osera entreprendre la tâche de renverser un culte aussi abominable?

L'exemple du ministre anglican Harris est bien fait pour dégoûter les âmes les plus serventes. Ce malheureux Harris, débarqué en 1797 sur l'île Tao-Wati, afin de convertir les idolâtres, fut bien accueilli par le chef qui ne crut mieux pouvoir lui témoigner sa considération qu'en lui cédant sa femme pour la nuit. Qu'on juge de l'étonnement du pudique ministre. Recommandant son âme à Dieu, il résiste à toutes les avances de la femme et s'endort. Mais celle-ci ne pouvant s'expliquer un pareil refus, consulte les voisines qui décident que le ministre est peut-être privé de la virilité. Sur-le-champ les commères accourent pour éclaircir ce mystère, et réveillent le pauvre Harris, qui se croyant accroché

par le démon, devient fou et s'enfuit éploré vers le rivage, où il est heureusement recueilli par un navire anglais.

Il est à craindre que nos missionnaires n'éprouvent une aussi triste aventure, à moins que mieux avisés que le ministre anglais et même que nos missionnaires de Manga-Reva, ils ne se piquent point de réformer en un seul jour des mœurs aussi différentes que les nôtres. Mieux vaut faire la part de l'influence du climat et des habitudes prises, et n'être pas plus exigeant à l'égard des peuples enfans de l'Océanie, que Moïse lui-même envers les Hébreux. Les missionnaires anglicans ont jusque ici complètement échoué dans l'archipel des Marquises; nous verrons bien si les apôtres français seront plus heureux.....

A cinq heures du matin, le canon a donné à toute nos belles le signal du départ. S'arrachant des bras de leurs amants, elles recueillent les vieilles hardes et les menus objets qu'elles en ont obtenus et se disposent à quitter le bord. Après quelques moments d'hésitation à cause de la nuit qui dure encore, et de la crainte des requins qui entrent, dit-on, dans la baie après le coucher du soleil, nos syrènes ont pris la voie la plus courte pour regagner leurs cases et se sont jetées à l'eau. Le convoi féminin défille lentement par groupes de 5 ou 6 femmes qui nagent d'une main, tenant l'autre élevée au-dessus de l'eau pour garantir leur petit bagage et se livrent à des eaquets joyeux, comme si elles étaient dans leur élément. Peut-être racontent-elles leurs prouesses de la nuit, ou les tours d'escroquerie qu'elles ont joués. L'une d'elles avait en effet eu l'heureuse idée de déchirer un des draps de lit pour s'en faire un *maro*. Quelques mouchoirs, quelques cravates furent perdus dans les ténèbres. Mais il faut avouer que les belles peu exigeantes envers les matelots, se contentaient souvent de leur plus mince cadeau et même de la modeste chique. La corvette la *Zélée* se montra plus galante que nous envers le sexe qu'elle fit reconduire à terre par sa chaloupe. Les nôtres, piquées de cette distinction, ont déclaré qu'elles ne voulaient plus

revenir à bord de l'*Astrolabe* qui leur faisait prendre un bain si matin.....

(M. Roquemaurel.)

Note 3, page 34.

Parmi les jeunes filles se trouvaient quelques femmes, dont les maris, indifférents autant que possible sur leur chasteté, étaient venus les accompagner. Ceux-ci ne se bornaient pas à fermer les yeux sur les artifices qu'elles employaient pour nous séduire ; mais ils les excitaient même du geste et de la voix, et nous les désignaient par leurs signes, cherchant par là à attirer notre attention pour tromper notre surveillance et se glisser à bord de nos corvettes. A chaque instant quelques-uns d'entre eux, franchissant les filets d'abordage, nous forçaient à avoir recours à des mesures sévères pour les faire rentrer dans leurs pirogues. La prudence commandait d'en agir ainsi, car la perfidie des sauvages dépasse souvent tout ce que peut inventer la civilisation la plus raffinée ; et si le Polynésien, dans l'état de nature éminemment hospitalier, croit souvent en remplir les devoirs envers l'étranger qui le visite, en lui offrant sa femme ou sa fille, quand sa cupidité, instinct tout puissant chez lui, est en jeu, il est capable aussi d'employer l'un et l'autre comme un appât pour attirer dans le piège qu'il a tendu.

Parmi tous ces sauvages qui nous obsédaient, je remarquai un beau jeune homme auquel les autres montraient de la déférence, qui d'un air timide et suppliant réclamait la faveur d'être admis parmi nous. A peine sorti de l'adolescence, son physique n'avait pas encore atteint ce développement des muscles qui caractérise à un si haut degré les Nouka-hiviens, annonce la force et la vigueur et fait d'eux une des plus belles races d'hommes qu'on puisse rencontrer. Mais il se distinguait comme eux, par sa grande taille pleine d'assurance, la beauté de ses formes, la proportion

exacte de tous ses membres qui formaient un ensemble parfait et plein de grâce, digne de servir de modèle à un sculpteur chargé de reproduire Apollon. Son vêtement était encore plus simple que celui qu'on a l'habitude de donner à ce Dieu dans nos musées, car il ne portait, comme tous ses concitoyens, qu'une espèce de ceinture en étoffe de mûrier, ayant assez de consistance, destinée seulement à remplacer la feuille de figuier de nos premiers pères; ses cheveux noirs, luisants et touffus, rasés sur le front et réunis, comme dans la coiffure à la chinoise, en touffe sur le sommet de la tête, laissaient à nu un front large et intelligent, et ses traits beaux et réguliers résistaient avec avantage à l'épreuve d'une coiffure à laquelle nos beautés les plus accomplies redoutent souvent de se soumettre, tant elle laisse apercevoir les moindres imperfections. Ses oreilles étaient ornées de bases de petits cônes arrondis et polis, à l'intérieur desquelles était fixée par une espèce de ciment, une dent de cochon sculptée, représentant l'Atoua ou Dieu. Cet ornement quoiqu'un peu gros, fixé dans le tube de l'oreille par une petite cheville en bois qui traversait la dent, formait toute sa parure; le tube de l'oreille n'en paraissait pas trop surchargé, et celle-ci n'en conservait pas moins avec la tête les proportions rigoureuses. Son corps, grâce à son âge, n'avait encore du tatouage que la quantité qu'il en faut pour parer des hommes qui vont nus; il se composait de dessins réguliers qui entouraient sans interruption le bassin, depuis les hanches jusqu'à la moitié des cuisses, et formait une espèce de pantalon. Ses jambes n'en avaient que quelques légères traces, et des figures symétriques couvraient le devant de sa poitrine et les côtés à droite et à gauche. On remarquait surtout parmi elles celle du requin, animal redouté par eux, et adopté ainsi, comme un emblème pour épouvanter les ennemis. Beaucoup de naturels ont le visage couvert de tatouage; le sien, n'en portait que quelques légères marques et conservait, grâce à cela, toute son expression de douceur et d'ingénuité. Leur rareté qui n'était due

qu'à sa jeunesse, laissait à sa peau sa couleur naturelle d'un jaune bronzé clair, peu différente de celle des habitants du midi de l'Europe, tandis que celle des vieillards et de beaucoup d'hommes tatoués de la tête aux pieds d'un tatouage serré, était d'un noir qui approchait de celui de la race nègre; ils perdirent beaucoup à nos yeux.

J'accédai à la demande de ce jeune indigène, et le laissai monter à bord. Reconnaisant alors l'exception faite en sa faveur, il m'offrit en présent une belle pagaie en me disant son nom. Il s'appelait Matéomo. Comme il me demandait le mien par signe, je compris tout de suite qu'il voulait me prendre pour son tayo, et le lui donnai aussitôt avec quelques présents, en retour des siens. Dès ce moment, suivant la coutume polynésienne, jadis toute puissante à Taïti, nous avions comme changé de nom et étions unis par une espèce de lien de fraternité. Cette coutume qui a quelque chose de touchant et de naïf, rappelle par la simplicité des mœurs qu'elle suppose l'époque patriarcale qu'on peut appeler l'âge d'or des sociétés. En acceptant cette offre de Matéomo, je ne me dissimulai pas que le désintéressement avec lequel les Polynésiens offraient jadis leur amitié de tayo, a depuis longtemps disparu, avant sans doute par la faute des Européens qui en négligeaient les devoirs, que par la cupidité de ceux-ci qui s'est accrue avec la possession et l'exemple; ce n'est guère aujourd'hui qu'une manière de voiler des projets de vol ou le désir d'exploiter exclusivement un voyageur. Je savais bien que nous n'étions plus au temps de Cook et de Forster, dont les récits sont pleins de traits de dévouement et d'amitié dont ils reçurent tant de preuves désintéressées à Taïti, et qui leur inspiraient un amour enthousiaste pour ces insulaires.

Malgré cela, je tâchai de me persuader qu'en m'offrant son amitié il n'était mu que par des motifs honorables. Sa jeunesse, son air simple, bon et ingénu d'ailleurs, l'annonçaient. Dès qu'il eut place sur la dunette en sa nouvelle qualité, au milieu des officiers, il

parut tout fier de cette distinction ; les autres s'en montrèrent jaloux et s'offrèrent aussitôt pour tayo, à tous nos camarades ; mais aucun d'eux ne répondit à ces avances, car c'eût été nous exposer à être envahis. Matéomo fut donc pour le moment l'objet des attentions générales et y répondit en partageant entre nous sa pagaie et en nous offrant en outre quelques goyaves. Je fus surpris d'abord de voir l'espèce d'indifférence avec laquelle il regardait les femmes et les jeunes filles qui faisaient galerie autour de la corvette, et combien il différait en cela de ses compatriotes ; mais j'appris bientôt qu'il était tabou pour elles et qu'il s'était par conséquent interdit leur commerce. Son dédain paraissait si peu affecté, qu'on ne pouvait douter qu'il ne fût un stricte observateur du tabou, et rien ne prouvait mieux la puissance de cette institution, que son empire absolu sur un jeune homme comme lui, dans un âge où les passions sont le plus violentes, sous ce ciel ardent où les sexes sont toujours mêlés depuis l'enfance, les jeunes filles sans aucune retenue et où, d'après les gestes et le langage de tout ce qui nous entourait, on voyait que dans ces îles, on n'attache pas plus d'importance à leur union qu'à l'acte le plus simple de la vie animale, tel que le boire et le manger, où le mariage ne prescrit pas même la fidélité, et où le plaisir des sens est la loi suprême.

Quant aux motifs pour lesquels mon tayo se les était interdites, je ne pus les découvrir. Probablement il appartenait à une famille de prêtres, et chez eux c'était peut-être un moyen d'acquiescence de l'influence sur la multitude, que de s'élever pour ainsi dire au-dessus d'elle, en résistant à la plus impétueuse des passions à laquelle elle obéit exclusivement, et qui est irrésistible pour le sauvage où la jeunesse n'est préparée à y résister, ni par l'éducation, ni par la religion, ni par les mœurs, toutes choses qui sont encore souvent si impuissantes chez les peuples civilisés.

Matéomo, qui n'avait pu me décider à aller coucher chez lui

à terre, avait été obligé de passer la nuit à bord, ce qui m'avait beaucoup gêné. Mais le tayo, comme toutes choses de ce monde, a ses ennuis. La difficulté de le comprendre me rendait fort difficile de prévenir ses besoins. Je le revêtis provisoirement d'une chemise et je lui prêtai un manteau, qu'en dépit de la chaleur il ne quitta plus un instant. Tout à bord attirait son attention, il quittait notre table pour aller à celle des matelots goûter leur biscuit et leur nourriture; il agissait en cela suivant l'habitude de son pays, où les distinctions sont si peu marquées. Ici, dès que l'on commence le repas dans une habitation, tous les assistants quels qu'ils soient peuvent y prendre part sans en être priés. Ses grands amusements, pendant ses heures de loisir, étaient de chercher à surprendre les coqs dans nos cages, et leur arracher les plumes de la queue.....

Guidés par Matéomo, nous franchîmes un joli ruisseau qui serpente entre deux collines sur un lit de basalte et sépare le village de Nouka-Hiva proprement dit de celui de *Poutua*, habité par la même tribu. Je remarquai cependant dans les yeux de Matéomo, dont les traits commençaient à s'épanouir et exprimaient la joie et le contentement, qu'il établissait une différence et qu'il approchait du foyer domestique. Tous les naturels que nous rencontrions alors et ceux devant les habitations desquels nous passions, lui donnaient des marques d'intérêt auxquelles, en ma qualité de tayo, je prenais part. Il l'expliquait à chacun, et je m'entendais appeler de son nom. On eût dit, à voir le plaisir avec lequel on le revoyait, que c'était la première fois qu'il passait une nuit hors de la demeure de ses pères. Avant d'arriver chez lui, je remarquai, comme dans le premier village, plusieurs grands carrés dont le sol a été aplani et qui sont entourés de petites murailles et pavés de grandes dalles qui ont dû servir d'emplacement à de grandes habitations qui n'existent plus. Elles me firent penser que les deux villages avaient été beaucoup plus considérables autrefois, et qu'ils avaient sans doute été saccagés

par les tribus voisines. Car partout où l'homme habite, on voit à côté de ses constructions les ruines qu'il a enfantées dans sa colère et des traces de guerre et de destruction. Pendant que j'étais à examiner ces ruines, un naturel revêtu d'un costume tout particulier, et armé d'une grande massue arrondie, dont la poignée était ornée d'un bouquet de cheveux, vint accoster Matéomo d'un air amical, et après avoir lancé sur moi avec promptitude un regard scrutateur, ses yeux, qui se tournèrent vers lui, parurent lui demander qui j'étais. Satisfait de la réponse, il nous invita à entrer chez lui, ce que nous acceptâmes aussitôt. J'appris qu'il se nommait Vavanoua et était fils d'un ancien chef de Poutua. Il était revêtu en ce moment du costume complet du guerrier nouka-hivien. Sa tête était ornée d'une espèce de croissant en forme de hausse-col et garni de petites graines rouges enchâssées dans un ciment résineux, qu'il portait autour du front, à la naissance des cheveux, comme un diadème. De tous les points de la bordure partaient en éventail de grandes plumes noires, luisantes, placées symétriquement et rayonnant dans tous les sens, qui flottaient avec une grâce toute particulière au gré des vents. Ses oreilles étaient cachées par des morceaux de moëlle de palmier, taillés de manière à en imiter la forme extérieure, en doublant toutes les dimensions et qui étaient fixés devant par des appendices qui embrassaient l'attache et s'étendaient perpendiculairement aux joues de chaque côté. Il portait à son cou une espèce de collier en fer-à-cheval, formé de plusieurs morceaux de quatre à cinq pouces du même bois, réunis par de petites chevilles et taillées de manière à pouvoir s'assembler circulairement. Ce collier était aussi entièrement recouvert des mêmes graines rouges et semblait destiné à parer les coups portés par l'ennemi dans le combat. Un morceau de tapa était jeté négligemment sur ses épaules et à part la ceinture étroite qui lui entourait les reins, on n'apercevait sur tout le reste du corps qui était entièrement nu, que ces dessins de tatouage si admirablement faits, qui distinguent tous ces insulaires.

Le corps du jeune Vavanoua était encore loin d'être tout couvert de ces signes éminents de distinction. On remarquait à ses bras, un peu au-dessous de l'épaule, de petites ligatures faites avec des feuilles de palmier ; il portait autour du bas de la jambe, un peu au-dessous du tendon d'Achille, un petit chapelet de phalanges de doigts humains sculptés à jour, qui constituent un des principaux ornemens du costume des guerriers chez ces hommes sauvages. Sa main droite était armée d'un de leurs petits casse-têtes, et il portait nonchalamment dans l'autre un éventail en feuille de palmier tressé en forme de natte ; ce meuble paraît aussi indispensable à l'accoutrement des gens de haute naissance des deux sexes dans ces îles, qu'il l'est à la toilette complète d'une beauté espagnole. Le manche de cet éventail était un morceau de tibia humain sur lequel on avait sculpté une double figure de leurs idoles. Il ne faut pas cependant juger trop sévèrement d'après nos idées, un pareil emploi des débris de l'existence humaine que nous sommes habitués à entourer d'un saint respect ; car les Nouka-hiviens, quoique n'ayant qu'une idée très-confuse d'une autre vie, conservent pieusement sous le foyer domestique, les dépouilles mortelles de tous leurs parents, et les ossements qu'ils emploient ainsi comme ornement, comme trophée, et qui servent pour ainsi dire de jouet à l'enfance, sont ceux de leurs ennemis, tués pareux au péril de leur vie et que le droit public des nations sauvages destine presque partout à être dévorés par le vainqueur. A Nouka-Hiva, comme à Taïti, de pareils festins ont été de tous temps fort rares ; mais le guerrier ne croit pas qu'il soit plus cruel et plus barbare de se parer des dépouilles d'un ennemi ; que de tuer ce même ennemi à son corps défendant, chose permise par le droit naturel des nations civilisées.....

Je ne restai que très-peu de temps chez Vavanoua ; il était près de midi quand nous arrivâmes, Matéomo et moi, au terme de notre course qui était sa demeure. L'apparence de celle-ci était on ne peut plus modeste, et elle n'offrait qu'une répétition de la

précédente. Je reçus chez lui un accueil qui se ressentait du plaisir qu'on avait à le revoir. Nous arrivâmes précisément à l'heure où ils ont l'habitude de prendre un de leurs repas, avant l'heure de la grande chaleur du jour, qu'ils consacrent généralement au sommeil. On servit dans un grand bol en bois assez grossier, une pâte de fruits à peine fermentée de l'année précédente, que l'on conserve avec soin dans des espèces de silos enveloppés dans des feuilles de palmier, comme je l'avais déjà vu à Manga-Reva. On versa dessus de l'eau et du lait de coco, et chacun se mit à puiser avec les mains dans ce grand vase; on parut s'étonner de mon refus de prendre part à ce festin. Dans un foyer en pierres au milieu de la maison on avait fait cuire des bananes et quelques fruits à pain, fort rares dans cette saison où la troisième récolte allait finir. Je me régalai d'un de ces derniers fruits dont le goût ne ressemble en rien à celui de leur pâte fermentée, et je lui trouvai un goût délicat dont n'approchèrent jamais ceux que nous avons fait cuire à bord. Le taro et la patate constituent, avec lui, la base de leur nourriture presque toute végétale. Il est à remarquer que ces insulaires, comme la plupart des Polynésiens, ne font nullement usage du sel qui est regardé chez nous comme un assaisonnement indispensable à la digestion, d'après l'ingénieuse explication de quelques-uns de nos savants, et ils ne se portent pas plus mal pour cela...

Pendant la nuit, il se passa à bord un événement qui fut pendant longtemps le sujet de tous nos entretiens, et donna lieu à une foule de conjectures. Malgré la grande surveillance que nous nous efforcions d'exercer, Matéomo mon tayo, qui depuis mon arrivée ne me quittait pas plus que mon ombre, disparut pendant la nuit, en laissant chez moi plusieurs objets que je lui avais donnés et une partie de son accoutrement. Tout le monde lui avait porté jusqu'alors un tel intérêt, que nous cherchâmes le lendemain à pénétrer le motif de sa fuite. Je fus même jusque chez lui pour le chercher. On l'aperçut dans le village; mais en nous

voyant il se mit à fuir. En revenant à bord, j'appris d'un Péruvien habitant l'île, que son aversion était due à ce qu'un chef, qui passait pour inspiré, avait rêvé, la nuit précédente, que les blancs voulaient ôter la vie à l'enfant chéri de la tribu, et que ce rêve avait fait une telle impression sur les habitants qu'ils s'étaient empressés de le lui communiquer en l'engageant à nous fuir.

Cette relâche avait rempli le but que nous nous étions proposé en y venant mouiller; les naturels s'étaient toujours montrés pleins de bienveillance pour nous, et nous n'avions guère à leur reprocher que quelques vols, dont un fut découvert seulement le dernier jour de la relâche, et valut à mon pauvre tayo une accusation à laquelle son évasion subite donnait quelque fondement. Un fusil à deux coups à pierre avait disparu à bord, dans la chambre de M. de Montravel, et comme lui seul avait mis le pied dans le carré des officiers, on l'accusa naturellement de cet enlèvement. Quoique le fait ne fût pas prouvé et ne pourra jamais l'être, je me promis bien à l'avenir de ne plus jamais faire de tayo, car il me fut pénible de voir planer sur un homme auquel nous portions tous tant d'intérêt, un soupçon pareil. S'il est vrai que Matéomo mérita cette accusation, on peut dire qu'il joua l'innocence à ravir et qu'il nous trompa tous bien indignement. Je m'efforçai toujours de croire le contraire, malgré les fortes présomptions qui s'élevaient contre lui....

Nouka-Hiva et tout le groupe des îles Marquises, paraissent fort loin de subir la grande transformation qui s'est déjà opérée à Taïti, aux Sandwich et dans les autres îles de la Polynésie. Quels que soient les inconvénients du système établi par les missionnaires anglais et américains dans ces diverses îles, je crois qu'il eût mieux valu pour tout l'archipel de Nouka-Hiva de le subir; car comme les habitants ne conservent pas pour cela leurs mœurs primitives et ce qu'elles avaient de bon au milieu de leur licence, et qu'elles n'en sont pas moins modifiées considérablement par le commerce d'Européens sans garantie de moralité, qui ne

leur apportent que leurs vices, les indigènes, adoptant avec ardeur ce triste accompagnement de la civilisation, tombent dans un état de dégradation bien au-dessous de l'état sauvage en très-peu de temps, sans être arrêtés, ni par l'exemple d'une vie régulière, ni par le frein d'une morale et d'une religion qui aurait quelque effet sur eux pour peu qu'il leur en fût enseigné, ni par les réglemens de la société civile dont les bienfaits leur restent inconnus. Les Européens qui seuls ont quelque influence sur eux, applaudissent au contraire à tous leurs excès, leur fournissant tout ce qui peut les entraîner à de plus grands, et les effets de leur séjour parmi eux sont marqués déjà en caractères funestes. On leur a apporté d'affreuses maladies, qui incurables sans le secours des médecins, ont déjà altéré la constitution de beaucoup d'entre eux, et contribuent comme partout à dépeupler ces îles et à remplacer les belles générations actuelles par une race infirme, languissante et abâtardie. Nous ne pûmes voir à Nouka-Hiva, sans en être frappés, la disproportion entre la taille des hommes et celle des femmes; ont eût dit celles-ci d'une autre race, malgré leurs grâces et leur physionomie. En les comparant aux hommes, toutes étaient de vrais avortons. Nous en vîmes se livrer, quoiqu'enfants, au libertinage. Je fus porté à attribuer à cette dissolution précoce leur air chétif; car l'abus des plaisirs à un âge aussi tendre et leur maternité souvent très-précoce, doivent arrêter tout à coup leur croissance, et elles deviennent comme ces plantes qu'un soleil ardent fait pousser et fleurir avec une rapidité contraire aux lois de leur organisation, et chez lesquelles cette maturité hâtée est tristement compensée par des apparences grêles, une tige faible et une infériorité marquée dans leur espèce.

(*M. Dubouzet.*)

Note 4, page 34.

Au dire d'un banian espagnol qui habite depuis longtemps les

iles Nouka-Hiva, toutes ces peuplades sont constamment en guerre; dans les occasions solennelles lorsqu'il faut sacrifier un homme à la divinité ou aux mânes d'un chef vénéré, la tribu fait irruption sur les terres de son voisin, et là le premier malheureux que l'on rencontre est pris, garotté et amené sur le lieu du sacrifice, où après toutes les cérémonies d'usage il est mis à mort et dévoré par les gros bonnets de l'endroit, attendu que c'est un mets trop friand pour la canaille. On pense bien que l'ennemi ne demeure pas en reste et qu'à son tour il trouve le moyen de voler un homme. J'avoue que tout cela m'a un peu l'air de Barbe-Bleue ou du Petit-Poucet. Deux Européens qui depuis longtemps vivent parmi ces sauvages, me l'ont positivement assuré; cependant je voudrais le voir.

(*M. Demas.*)

Note 5, page 34.

Le 28, avant le jour, je partis dans le grand canot de notre corvette pour aller lever le plan de la baie ou port Tai-Hoa (Tehichacoff). Le port situé à 4 milles à l'ouest du port Anna-Maria, est resserré entre des montagnes escarpées, qui le mettent à l'abri de tous les vents. Mais il est d'un accès plus difficile que celui d'Anna-Maria, surtout pour les grands navires qui préféreront toujours ce dernier, fort bon aussi. Au jour je me trouvai à l'entrée de ce port et je vis immédiatement des habitants courir de toutes parts de la baie vers la plage de débarquement, sur laquelle je me dirigeais. La vue des espingoles qui armaient mon canot me parut les effrayer d'abord. Mais ils furent bientôt rassurés quand ils me virent descendre sans armes au milieu d'eux, accompagné de mon interprète; je le chargeai de leur dire que nous venions en amis pour leur acheter des vivres et exécuter un travail, qu'ils eussent à être bons et honnêtes avec nous, sans

quoi ils seraient sévèrement châtiés. Le chef de cette partie de la baie me présenta sa main en signe d'amitié et je commençai immédiatement mon travail, laissant nos deux commissaires faire leurs marchés de vivres. Cette baie, l'une des plus jolies que l'on puisse voir, n'a plus que 250 mètres d'ouverture. Elle s'élargit à mesure que l'on s'y enfonce, et se trouve divisée en deux par une pointe qui avance au sud et forme ainsi dans le fond deux baies on ne peut plus gracieuses ; celle de l'ouest surtout. Celle-ci est l'embouchure d'une vallée délicieuse encaissée entre une chaîne de montagne à l'est et des montagnes qui s'élèvent perpendiculairement à une hauteur de 300 à 400 mètres. Cette petite vallée qui n'a pas plus de 400 mètres de large, remonte au nord à la distance de trois milles et est fertilisée par une petite rivière qui coule doucement vers une épaisse forêt de bananiers, de cocotiers, d'arbres à pain, de pandanus, etc. Des cases semées sur ses bords dans des positions habilement choisies, concourent à en faire une vallée enchantée. Les personnes chargées de l'achat des vivres eurent beaucoup de peines à arriver à leurs fins, soit inhabileté, soit mauvaise volonté de la part des naturels, ils ne purent se procurer que dix cochons, au lieu de vingt qu'ils désiraient avoir. Ils faillirent se faire une mauvaise affaire qui cependant s'arrangea amicalement. L'un d'eux entrant en chasseur dans la vallée, s'amusa, à l'instigation de quelques jeunes naturels, à tirer sur d'innocentes poules que l'on ne voulait pas nous vendre sous le prétexte qu'elles étaient *tabouées*. Quelques vieillards plus superstitieux que les jeunes qui poussaient des cris de joie à chaque coup de fusil, allèrent se plaindre au roi qui accourut furieux sur le lieu du délit. Il cria, gesticula en plein vent pendant une demi-heure, mais il se calma quand l'interprète lui dit que nous ignorions le tabou et que le délinquant était prêt à payer le dommage. Il répondit que ça n'était pas avec des présents que l'on pouvait effacer un crime, qui ne trouvait d'excuse que dans notre ignorance, et il s'en fut. Mon domestique grenoblois, à idées fan-

tasques, voyant onze hommes garder un morai somptueusement orné d'étoffes de toutes couleurs, eut la curiosité de s'en approcher; on lui fit entendre que c'était le morai de feu le père et le prédécesseur du roi *Mateoté*, et qu'il était tabou. Au moyen d'une galette de biscuit, il parvint cependant à fléchir les gardes qui le laissèrent entrer. Non content de cela, il conçut le bizarre projet d'avoir quelque partie du squelette pour me l'apporter. Mais comment faire? il prit à la main quelques morceaux de biscuit et les jeta au loin dans les arbustes. Il avait bien jugé les hommes préposés à la garde de ce lieu sacré; tous se précipitèrent après l'appât qui leur était jeté, et mon homme saisissant adroitement l'instant favorable, arracha une côte de squelette, la mit dans sa poche, et s'en fut tranquillement. Nul doute que s'il avait été vu il eût payé de sa vie cette violation du morai sacré, et que par suite nous eussions eu un engagement sérieux avec cette tribu. Aussi je le gourmandai vertement quand il m'apporta son trophée; mais je ne pus m'empêcher de rire intérieurement de son adresse.

Je passai seul vers onze heures dans la baie de l'est, pour terminer mon travail; elle est plus spacieuse que la première, mais presque inhabitée. La vallée qui y aboutit se termine promptement à une chaîne de montagnes; elle est peu fertile en comparaison de la première. Aussi n'y voit-on que quelques cases. Cette baie est du reste la seule où puissent mouiller les navires, l'autre étant trop petite. Une fois mon travail terminé, je retournai auprès de mes compagnons que je trouvai occupés à faire préparer notre dîner, composé des poules qui le matin avaient failli nous brouiller avec les naturels. Quand nous voulûmes faire cuire notre pitance, ceux-ci nous objectèrent le tabou pour tous les points de la baie, hors un arbre isolé, sous lequel il nous fut loisible d'allumer du feu. Pendant que nous étions à préparer notre dîner, la reine arriva suivie de ses serviteurs; elle venait sur le bord de la mer au milieu d'un groupe de femmes, elle pouvait

avoir 25 ans environ ; elle était petite et replette et n'était nullement jolie. Tout son costume consistait en une pièce d'étoffe blanche jetée sur ses épaules ; elle partit peu après avoir satisfait sa curiosité.

La nuit était venue quand nous eûmes fini notre frugal repas, et cependant je me décidai à partir à l'instant même pour retourner à bord, préférant rester une partie de la nuit à la mer plutôt que de passer une mauvaise nuit au milieu de cette tribu avec laquelle le moindre incident pouvait amener une rupture.

(*M. de Montravel.*)

Note 6, page 34.

Les jeunes filles étaient contentes de se trouver avec nous, à ce qu'il paraît ; car, sur une simple demande de notre part, elles s'empressèrent de nous donner un échantillon des danses et des chants du pays.

Elles se rangèrent sur deux files en se faisant face. Elles étaient assises et leurs jambes étaient entrelacées. Une d'entre elles, qui me faisait l'effet de conduire le chant, entonna une façon de strophe dont l'expression était interrogative, et dès qu'elle eut fini toutes les autres répondirent par un mot fortement prononcé et suivi d'un court silence. Elles semblèrent ensuite expliquer le motif qui les avait engagées à prononcer ce *oui* ou *non* en chantant en chœur une espèce de pot-pourri et en remuant en même temps les mains et les doigts avec une souplesse et une vivacité admirables. Portant leurs mains à droite, à gauche et en avant d'elles, les modulations de leurs voix semblaient prendre tantôt un ton de reproche, tantôt une autre expression pour arriver à une finale interrogative pour celle qui avait commencé le chant. Celle-ci répondait à son tour, mais elle était aussitôt interrompue d'une manière sèche et brève par toutes les autres, qui recom-

mençaient leurs mouvements de mains et leurs chants. Leurs mesures étaient de trois temps, et ces voix insulaires, qui paraissaient, du reste, s'accorder assez bien, trouvèrent des admirateurs. Quant à moi, qui ne suis pas musicien, il m'a semblé que c'était une symphonie abominable.

La danse qu'elles exécutèrent ensuite est tout simplement et tout bonnement une bonne *chika* de nègres de la côte d'Afrique. La seule différence qu'on peut y trouver, c'est qu'au cynisme des gestes, elles joignent encore celui des paroles. Dans cette danse, du reste, elles observent un ensemble qui est assez curieux et qui n'est même pas à mon sens sans mérite.....

Après avoir causé un instant avec Kapoua, la tante de la reine, je me résignai à lui offrir de petits présents en rapport avec mes moyens ; mais elle me refusa, en me faisant entendre qu'elle était tabouée pour les gens qui n'étaient pas chefs, et qu'elle ne pouvait par conséquent rien accepter de moi. J'avais cependant une grande envie de gagner ses bonnes grâces, car je désirais vivement faire son portrait. Cette femme avait un bras charmant, et sa main aurait pu servir de modèle dans un atelier d'étude. Un tatouage gracieux et bizarre garnissait son épaule et descendait le long de l'humérus en présentant à l'œil des dessins de poissons, d'instruments divers, pour se resserrer ensuite vers le milieu de l'avant-bras en lignes circulaires et rapprochées, et couvrir toute la main. Je ne puis exprimer l'effet de ce tatouage qu'en le comparant à un gant de soie noire et à jour que les dames espagnoles portent quelquefois.

(*M. Marescot.*)

Note 7, page 34.

Le 14 août 1838 nous quittons le groupe de Manga-Reva ; le 16 l'archipel des Marquises s'élève devant nous ; le lendemain nous prolongeons de très près l'île d'O-Hivaoa, et nous cou-

templons à notre aise cette belle montagne exhumée des profondeurs de la terre et de l'Océan. De grandes forêts couronnent les hauteurs d'O-Hivaoa, se pressent sur les revers de ses ravins, s'étendent jusque sur ses promontoires et bordent toute cette côte escarpée. Çà et là le passage des torrents a creusé la falaise ; de ses découpures sortent des cascades ; elles apparaissent sous des voûtes de branches et de feuilles ; des lianes enlacées les accompagnent dans leur chute. Le pic principal s'élance du milieu de la plus riche végétation, où son aridité de ruine contraste de la manière la plus pittoresque : il porte encore les traces du feu qui jadis s'échappait de son cône brûlé, mais il est aujourd'hui une source de fécondité : il conjure les nuages de son vaste horizon, il en condense les vapeurs comme par un contact magique, l'eau ruisselle de toute part et ses flots écumeux dessinent au loin les rives de ce front séculaire qui, malgré son grand âge, alimente une nature toujours jeune. Ainsi, d'imposantes scènes de désordre préludèrent au calme et à la fertilité d'O-Hivaoa : sous ce rapport cette île, ainsi que toutes celles qui couvrent la vaste étendue des mers, ne fit que subir la loi commune, puisque partout de grandes révolutions préparèrent les harmonies de la physique du globe ; mais toutes ces terres isolées doivent-elles précisément leur formation à la même cause que les grandes terres ? Les habitants en sont-ils primitivement aborigènes, ainsi que tout porte à le croire pour *chacun* des continents ?

La puissance qui remania notre planète et lui donna sa configuration actuelle, s'est successivement épuisée à partir du moment où commencèrent à se former les nombreux volcans d'où s'échappèrent ou s'échappent encore les vapeurs et les gaz du sein de la terre : de cette époque datent les périodes successivement témoins des diverses modifications de la vie et de ses étonnants phénomènes. Le squelette du globe devint plus stable et les perturbations générales ne furent plus le ré-

sultat des réactions chimiques de ses éléments, mais du déplacement des mers par suite de variations dans l'ensemble des gravitations célestes. La présence des fossiles terrestres proprement dits, parmi les terrains d'alluvion, établirait suffisamment la cause de ces grands flux et reflux, en supposant même que l'on n'eût point trouvé, au-delà de la ligne polaire arctique, les dépouilles d'animaux propres à la zone équatoriale. Ce ne fut qu'après plusieurs essais de la nature et comme après plusieurs oscillations entre le chaos et la création, que la terre fut apte à produire des végétaux plus compliqués et des animaux aussi plus parfaits : l'homme se montre alors au sommet de la série des êtres animés ; l'homme, ce terme de tant d'admirables combinaisons, lesquelles ne pouvaient s'arrêter à la création de la brute incapable d'apprécier et de profiter de l'ensemble de tant de merveilles ! Or, partant de ce principe, chaque jour confirmé par l'observation, que partout où naît un être quelconque se trouvent d'avance toutes les conditions indispensablement liées à l'usage de ses organes spéciaux ; il nous est impossible de douter que les continents n'aient été les premiers points du globe habités par les races humaines, parce qu'ils possédèrent les premiers tout ce qui est nécessaire à l'éducation et à la prospérité des institutions de l'homme : stabilité du sol, grands cours d'eau à travers des plaines étendues, végétation puissante revêtant des formes variées, animaux multipliés.

Non-seulement les îles manquent de tous ces avantages, mais aussi, elles sont volcaniques ; à ce titre, elles appartiennent à une date postérieure aux soulèvements actuel des continents : il est donc certain que les races humaines étaient depuis bien du temps répandues sur la surface des grandes divisions terrestres, quand la plupart des îles apparurent au-dessus des flots. D'ailleurs, en raison de son intelligence, l'homme ne pouvait être prédestiné à vivre dans un espace si circonscrit ; son destin ne pouvait s'accomplir que dans un milieu favo-

rable à l'usage de cet organe intellectuel qui en fait un être à part. En lui donnant le jour, il fallait, pour être conséquent, qu'il fût le lien entre le créateur et la création, que la nécessité le rattachât à ces innombrables réciprocités de causes et d'effets qui nous entourent. Pouvait-il donc en être de lui comme d'un simple animal exclusivement propre à un petit nombre de localités ? Non, aussi s'est-il successivement approprié tous les climats, et ce fut une conquête de son esprit : tellement, qu'il s'étendit d'autant plus vite que le degré d'intelligence de sa race était plus élevé : le nombre des besoins de cette race fut pour ainsi dire mesuré sur le nombre de ses capacités. Aussi, les contrées les plus fertiles furent-elles mises à la disposition de l'intelligence la mieux partagée : les terrains ingrats reçurent des habitants indolents, d'une indifférence à toute épreuve, faciles à contenter, mais aussi d'une nature moins parfaite. Il y a un vide immense entre l'homme et le singe ; à ce dernier s'arrête réellement la série animale, mais on ne saurait se refuser à reconnaître que le premier n'offre des modifications de formes physiques et d'entendement qui constituent une véritable série humaine. Dans la suite des temps les événements eurent une grande influence sur l'intellect de l'homme : une foule de nécessités contrarièrent ses projets, le forcèrent à s'expatrier et à s'établir dans des lieux moins féconds que ceux dont il était originaire ; il plia sous le joug des vicissitudes, mais il s'abrutit ; en perdant le cercle de ses relations il perdit aussi l'occasion d'exercer sa pensée ; de là sans doute l'état sauvage où restèrent si longtemps tant de peuples : de ce nombre furent les habitants des îles.

Quant à cette idée qui voudrait rattacher l'existence de ces petites terres isolées au milieu de l'Océan à celle d'un *continent* aujourd'hui submergé, c'est une explication commode pour se rendre compte de la dispersion de la race humaine dans l'Océanie, mais elle ne soutient point la critique. En effet, toutes les chaînes découvertes dans les parties intertropicales de l'Asie orientale

s'étendent du N. O. au S. E.; en Amérique, dans les mêmes limites, elles reprennent cette direction après s'en être écartées un moment entre Quito et l'isthme de Panama; or, ces deux limites E. et O. du grand Océan appartiennent à la formation granitique. Les îles, au contraire, sans excepter un assez grand nombre de celles de l'archipel Indien, sont le produit des formations ignées, aussi n'affectent-elles pas de directions régulières, et lorsqu'elles semblent en adopter une, elle est opposée à celle du système *continental* : c'est ce qu'on observe pour Java, Bally, Sumbawa, Flores, Ombay et pour une partie de Timor. Les îles de l'Océanie n'offrent que le groupement irrégulier de plateaux sous-marins, ou de montagnes élevées au-dessus de la mer : plusieurs, comme Manga-Reva, furent élevées sur une même et unique base et couronnent la circonférence d'un cratère aujourd'hui comblé par les coraux. Elles offrent un excellent exemple de ce que l'on nomme groupe. Les Marquises sont répandues sur un plus grand espace et n'ont de commun que leur voisinage; chacune d'elles eut son foyer particulier : leur ensemble forme ce que l'on appelle un archipel. Ces groupes, ces archipels, et même chacune des îles de chaque archipel, sont séparés par de grandes profondeurs, et ces masses de basalte, de lave, de glaise et de débris marins se sont amoncelées en laissant intacte autour d'elles l'immensité des mers; ce qui n'aurait certainement pas lieu, si elles étaient les sommités de grandes terres submergées, le fond présenterait alors des inégalités sensibles et donnerait facilement la preuve d'une élévation graduelle aux approches de la côte.

Nous étudierons encore par nous-mêmes tous ces faits intéressants; notre voyage nous en donnera souvent l'occasion; mais en attendant cette satisfaction, il m'est démontré que les indigènes de l'Océanie ne s'y sont établis que longtemps après la dispersion de la race mongole sur les continents et que leurs colo-

nies, ainsi que le sol qu'elles habitent, appartiennent à des temps relativement modernes.

(*M. Hombron.*)

Note 8, page 34.

Aujourd'hui nous avons poussé plus loin nos excursions; suivis de deux ou trois jeunes sauvages, gais, légers, qui se disputaient à qui porterait nos gibecières, nous nous enfonçâmes dans la forêt dans le but de tuer quelques oiseaux. Lorsque nous eûmes dépassé la limite des habitations, nous entrâmes sous ces belles voûtes de feuillages de formes et de nuances si diverses. On suit un petit sentier à peine tracé au milieu de la forêt naine d'arbustes, de plantes gigantesques, gazon de cette végétation grandiose. Les palmiers nains, les larges feuilles de l'arum, les goyaviers s'entremêlaient au lacis inextricable des lianes qui s'élançaient en serpentant jusqu'aux sommets des plus grands arbres. Au milieu de cette verdure gaie, une charmante légumineuse secoue ses aigrettes de gousses, qui, en s'entr'ouvrant, laissent voir leurs grains d'un rouge si éclatant, à l'œil noir, parure de jais et de corail. De jolis moucherolles voltigent çà et là, faisant entendre leur petit cri à notre approche, se poursuivant, fuyant, puis revenant sans crainte se poser à quelques pas de nous. Le plumage de ces oiseaux offre un contraste des plus bizarres : la femelle est de couleur fauve, le mâle jeune est d'un noir foncé, et lorsqu'il est vieux, son plumage devient d'une blancheur éclatante.

Bientôt nous arrivâmes sous un massif de cocotiers, au sommet desquels l'œil exercé de nos jeunes guides nous fit apercevoir de toutes petites perruches, suçant le miel des fleurs; nous en eûmes bientôt abattu quelques-unes; c'était vraiment de charmants oiseaux, de la grosseur d'un moineau franc; elles avaient le dos d'un beau bleu, le dessous du corps d'un bleu

verdâtre de saphir, le bec et les pattes d'un rouge de corail. Leur langue est terminée en pinceau, afin de sucer le miel des fleurs de cocotier, leur unique nourriture. L'endroit où nous nous trouvions était délicieux de fraîcheur; un petit ruisseau murmurait à nos pieds, nous nous y arrêtâmes pour déjeuner : les provisions furent étalées sur l'herbe. Nos guides, jaloux de contribuer au repas, grimperent comme des singes sur les cocotiers et en firent tomber plusieurs fruits. Le plus embarrassant pour nous était de les ouvrir; mais nos pourvoyeurs nous eurent bientôt tirés d'embarras; à peine descendus, ils se mirent à enlever à belles dents toute la pulpe tenace et filandreuse qui entoure la noix, qu'ils nous présentèrent entièrement dépouillée en quelques instants. Pour notre compte, s'il nous avait fallu obtenir un semblable résultat avec les mêmes moyens, nous serions, je crois, plutôt morts de soif.

Lorsque la noix est ainsi dépouillée, on frappe avec un caillou quelques coups autour de l'une des extrémités, qui s'enlève comme une calotte. Nos jeunes sauvages se montrèrent friands du biscuit et du pain, mais ils rejetèrent le fromage avec dégoût. Ils avalèrent aussi un peu d'eau-de-vie, non sans faire la grimace. En revanche ils se bourrèrent d'amandé de coco.

Notre repas terminé, nous nous remîmes en route pour continuer notre chasse; le soleil était alors dans toute sa force, la chaleur était insupportable. Nous grimpions avec peine les flancs escarpés d'une colline; à chaque pas les broussailles devenaient plus épaisses; enfin nous arrivâmes au sommet accablés de fatigue et de chaleur. Mais là, nous fûmes bien dédommagés de nos peines par la perspective délicieuse qui s'offrit à nos regards; la baie s'arrondissait à nos pieds, déployant sur la plage de galets sa blanche ceinture d'écume. Nos deux corvettes étaient là, paresseusement endormies, se réfléchissant en lignes noires et tremblotantes dans cette eau à peine ridée par la brise, qui, plus haut, inclinait le feuillage et faisait balancer les têtes des cocotiers. A

l'horizon, la mer bleue, infinie, se confondant presque avec le ciel.

Assis au pied de quelques eucalyptus, qui rendaient un son plaintif et monotone frappés par la brise, nous restâmes longtemps en contemplation devant ce gracieux paysage.

Pendant deux longues années encore nous avions à tracer notre sillon sur cette mer sans bornes avant de revoir la patrie!

Au bout de quelque temps, nos petits sauvages, qui rôdaient çà et là, vinrent me tirer de ma rêverie : ils me montraient du doigt le sommet d'un grand *Eoa*, ou arbre des banians, en me répétant le mot *manou* (oiseau). Je regardai longtemps sans rien voir ; à la fin, quelques mouvements que fit l'oiseau me le firent distinguer au milieu du feuillage, dont il avait la couleur ; je le tirai aussitôt et l'abattis : c'était la jolie tourterelle *kurukuru*, dont nous devions rencontrer une variété dans chaque île de l'Océanie. Si cet oiseau pouvait vivre sous notre climat tempéré, il serait l'ornement des volières. Cette tourterelle, un peu moins grosse que celle d'Europe, a tout le dessus du corps d'un beau vert vif et mat : le dessous est jaune, avec une tache rouge sur la poitrine. Le dessus de la tête est couvert d'une calotte du plus beau carmin. En peu de temps nous en tuâmes plusieurs sur le même arbre, dont elle venaient probablement manger les baies. Cet oiseau, et les deux autres décrits plus haut, sont les seuls que nous ayons vus pendant notre relâche, indépendamment de petites hirondelles noires très-communes. On doit cependant en trouver d'autres espèces, sur d'autres endroits de l'île.

Ce matin on s'est aperçu que *Matéomo*, le *tayo* du lieutenant, n'était plus à bord ; personne ne l'avait vu partir ; on ne savait comment expliquer cette disparition subite, lorsque M. de Monttravel s'aperçut que son fusil lui manquait ; dès-lors tout fut expliqué. Le fusil, à pierre et luisant, était placé dans un coin, vers la porte de sa chambre ; un des grands plaisirs de *Matéomo* à bord était de prendre ce fusil et de se promener majestueusement sur le pont, à l'instar d'une sentinelle. Le pauvre garçon

n'avait pu résister à son envie ; il s'était enfui à la nage pendant la nuit, emportant l'arme précieuse.

Après déjeuner nous allâmes à sa case , mais il n'était plus là. Les femmes nous dirent qu'il était allé dans la montagne.

En revenant je passai devant la case où avait eu lieu la veille la cérémonie du moräi. Sur la plate-forme, devant la case, se trouvait un énorme cochon rôti, posé sur des feuilles de bananier. Dans la case, une nombreuse réunion continuait les réjouissances gastronomiques de la veille. Je m'approchai, mais les convives, peu flattés de ma venue, poussèrent des grognements comme des dogues en possession d'un os ; je jugeai prudent de me retirer.

(*M. Jacquinet.*)

Note 9, page 34.

Les objets de l'usage le plus commun et que l'on rencontre dans toutes les cases sont des nattes, des gourdes, des tasses en noix de coco, des berceaux pour les enfants, de petits coffres, des jattes en bois et des calebasses. Un morceau de bois rond et un battoir leur suffisent pour la fabrication de leurs étoffés. Il suffit, pour la confectionner, de la battre sur la pièce en bois, tandis que de l'autre main on l'étend et on y jette de temps en temps quelques gouttes d'eau pour y entretenir l'humidité. Quant l'étoffe est déchirée, il suffit de rapprocher les bords de la déchirure et de la battre pour la réunir.

Leurs pirogues sont de différentes grandeurs ; j'en ai remarqué une entre autres qui avait à peu près les dimensions suivantes : longueur 40 pieds, largeur 15 pouces, profondeur 18. Ces embarcations sont construites avec des morceaux d'arbres à peine réunis entre eux par des fibres de coco. Les coutures sont recouvertes intérieurement et extérieurement de bandes de bambous garnies de brou de coco, pour interdire le passage à l'eau qui

néanmoins arrive en assez grande quantité pour qu'une ou deux personnes soient constamment occupées à la vider. Pour donner à ces pirogues plus de stabilité, elles sont munies d'un balancier formé de trois pièces de bois assemblées. La proue quelquefois est assez grossièrement sculptée, et ornée de deux planches qui peuvent servir, je pense, à fendre la lame pour donner une plus grande vitesse à la pirogue. L'ancre se termine par une longue pointe recourbée qui s'avance à 8 ou 10 pieds. Leurs pagaies sont de forme elliptique, le manche est court et d'un bois assez dur. L'intérieur de ces pirogues est garni de petits crans en bois sur lesquels on place des planches pour servir de sièges aux rameurs. Ils ont d'autres pirogues plus petites qui servent pour l'usage habituel et qui souvent ne sont que des troncs d'arbres creusés ou les fonds de quelques vieilles embarcations. Leur voile est de la forme d'un triangle rectangle et placée de manière à ce que l'hypothénuse forme le bas-côté.

(M. Gervaise.)

Note 10, page 34.

Le capitaine du navire américain le *Roscoff* est venu à bord. Ce navire est un baleinier parti depuis 30 mois; il n'a que 700 barils d'huile. Un assez grand nombre de baleiniers fréquentent cette baie pour y chercher des vivres frais. Ils s'y procurent des cochons, des ignames, du taro et des patates douces, cultivées par la petite colonie européenne qui s'y trouve. Hutchinson, le plus instruit de ces colons (la plupart déserteurs ou convicts) et qui ne s'est établi à Nouka-Hiva qu'à la suite d'un différend avec le capitaine du navire dont il était second à ce qu'il prétend, donne pour moyenne des relâches annuelles des baleiniers dans cette baie le nombre de 14 à 16. Ce nombre est assez considérable pour procurer aux cultivateurs une certaine somme d'argent

qu'ils ont rarement occasion d'entamer et qu'ils amassent sans peine.....

Parmi les mots des chants des jeunes filles, il y en avait quelques-uns qui revenaient fréquemment. Les suivants étaient répétés très-souvent. Une femme criait à pleine voix *ariri*, les autres répétaient en chœur *ariri*. Ce cri était répété une troisième fois, puis toutes ensemble criaient de tous leurs poumons *parakio*; une espèce de récitatif suivait toujours ces grands cris en chœur, puis on continuait d'autre cris, toutefois celui-ci a été le plus fréquemment employé.....

Les Nouka-hiviens paraissent se soucier fort peu des missionnaires. Laissez-nous comme nous sommes, disaient-ils lorsqu'on les pressait de se faire chrétiens, les missionnaires ne peuvent-ils pas demeurer parmi nous sans détruire nos usages. Les Hapas et les Taipiis ne nous attaqueraient-ils pas, s'ils nous voyaient changer nos coutumes.....

Les habitants de Nouka-Hiva ont soin de ne pas allumer de feu dans leurs demeures; ils cuisent leurs aliments sous une hutte basse, ouverte des deux côtés, et dont la fumée s'échappe sans obstacle. Le fruit à pain et le poisson forment leur principale nourriture, quoique les cochons soient nombreux. Mais ils sont taboués depuis une grande fête où le nombre de cochons tués ayant été considérable, on leur a imposé le tabou sacré, pour que leur multiplication ne s'en ressente pas. C'est la première fois que nous voyons les effets du tabou; la rigueur des privations qu'il impose indique sa puissance sur l'esprit des indigènes. Il s'applique à une foule de choses; si un homme est tabou pour une femme, elle ne peut pas mettre sa main sur sa tête, ni manger avec lui ou en sa présence. Les pirogues sont tabouées pour les femmes, elles ne peuvent pas y monter. C'est pourquoi nous les avons vues venir à bord à la nage, tandis que les hommes se trouvaient dans leurs pirogues. Certains oiseaux, certaines plantes, certains poissons, etc., sont tabous, les naturels n'y touchent

pas. Lorsque les femmes se sont jaunies avec la racine du curcuma et l'huile de coco, qui servent à faire cette puante pommade, elles paraissent être tabouées jusqu'à ce qu'elles aient été se laver dans l'eau des ruisseaux ou de la mer, ce qu'elles font fréquemment plutôt à cause de la chaleur que par le désir de se rendre propres.....

Dans une partie de la vallée, près du figuier colossal, se trouve un rocher mis à nu à la suite d'un éboulement ou pour toute autre cause. Les naturels paraissent y attacher des idées superstitieuses, car ayant voulu m'y asseoir, ils mirent beaucoup d'empressement à m'en éloigner. Autant que j'ai pu le comprendre c'était la demeure d'un *atoua*, et c'était tabou. Du reste, comme je me suis aperçu quelques instants après que mon mouchoir était perdu, il est fort possible que les gestes et les discours de mes voisins n'eussent d'autre but que celui de me voler.

Six tribus différentes se partagent l'île Nouka-Hiva, qui a donné son nom à l'archipel : ce sont les *Nouhiva* ou *Tai* habitant la baie où nous sommes mouillés, les *Hapas* et les *Taiipiis* dans l'est de la baie de Nouhiva, les *Ataioa* habitant la baie Tchichakoff, et enfin les *Kai-Homé* et les *Atoupa*, dont les villages se trouvent dans la partie nord de l'île. Des guerres continuelles, entremêlées de trêves momentanées divisent ces tribus. Les Nouhiva et les Hapas sont particulièrement en guerre avec les Taiipiis. Il y a cinq semaines, une femme de la tribu des Hapas a été mangée par les Taiipiis, et ici on peut voir les restes d'un grand festin qui a eu lieu il y a environ deux mois, dans lequel un homme, une femme et une petite fille de la tribu des Taiipiis ont été dévorés.....

M. Le Guillou avait été bien reçu chez les Hapas, et rien ne lui était arrivé qui pût donner lieu aux bruits qui avaient couru. En traversant le sommet de la montagne, il avait rencontré plusieurs sauvages qui, à sa vue, firent éclater des transports de joie. Plus loin il rencontra des femmes qui montaient aussi et

qui, à ce que lui dit son guide, appartenait à la tribu des Hapas et venaient cependant dans la baie de Nouka-Hiva pendant la relâche des baleiniers, pour participer aux cadeaux des matelots galants. Une d'elles, en le voyant, le saisit en parlant à haute voix. Le même Anglais, son guide, lui expliqua que cette femme le prenait sous sa protection, et qu'alors il devenait tabou. Cette coutume paraît exister dans les mœurs dévastatrices des naturels; lorsqu'une femme choisit un homme pour mari on le lui accorde, il devient membre de la tribu. De semblables adoptions sont faites par les chefs. Mais il est difficile de connaître l'exacte vérité à cet égard et l'étendue de ces droits. Les Européens qui pourraient donner des renseignements sont la plupart très-ignorants ou mentent pour se donner plus d'importance.....

Une aventure extraordinaire est la cause de l'état de paix qui règne actuellement entre les Hapas et les Nouka-hiviens; cette histoire, racontée par les Anglais, est assez romanesque pour qu'on puisse douter de son exactitude, quoique plusieurs de ces *colons-indépendants* s'accordent pour l'assurer.

Le chef des Hapas est un jeune homme qui, ayant beaucoup entendu parler de la beauté de la reine Patini, prit un beau jour la résolution d'aller la voir et de lui demander sa main. Il choisit une nuit obscure pour franchir les montagnes et se rendit auprès de la reine. Bref ils se plurent mutuellement, d'autres rendez-vous furent demandés et accordés, et le chef des Hapas est devenu un des époux de la reine. Depuis cette époque la paix règne entre les deux tribus. Les femmes des Hapas viennent à Nouka-Hiva profiter de la présence des baleiniers et s'en retournent à leur départ. Aussi nous avons pu remarquer une diminution sensible dans le nombre du beau sexe de la plage depuis l'affaire de M. Le Guillou. Les filles des Hapas ont gagné les montagnes dans leur frayeur et ne sont pas revenues depuis.

Nous avons remarqué aussi que les Nouka-hiviens qui crient facilement mort aux Taipiis, n'ont jamais crié mort aux Hapas.

Ainsi la beauté de la reine Patini, au rebours de celle d'Hélène, a arrêté l'effusion du sang de ces peuples au moins pour quelque temps.

(M. Desgraz.)

Note 11, page 58.

L'archipel des *Pomotou* resta longtemps inconnu. Les anciens navigateurs savaient d'une manière trop invariable les routes tracées par leurs devanciers, pour que le hasard les conduisît vers ces terres basses et dangereuses. Schouten fut le premier à en apercevoir quelques-unes dans le commencement du dix-septième siècle. Ce navigateur reconnut successivement les îles *Ourateokea*, *Houden* et *Waterland* en 1616; il nomma la troisième de ces îles *Nouvelle-Houden*, parce qu'il trouva des chiens qui n'aboyaient pas, et la quatrième *Zoudugrand*, pour exprimer qu'il n'y avait pas trouvé de fond propre à un mouillage. Après avoir fait ces découvertes, il quitta ces îles en leur laissant le nom général d'*archipel Dangereux*. La relation de ce hardi marin dit qu'il y a vu des habitants perfides et féroces qui avaient attaqué ses matelots à coups de lances et de casse-têtes.

Pendant un siècle il ne fut plus question de ces découvertes du marin hollandais. En 1722 seulement, Roggewen en reconnut d'autres qu'il appella *îles Palisser*, en les qualifiant de pernicieuses, parce qu'un de ses navires s'y perdit, et que les deux autres eurent beaucoup de peine à s'en tirer. Il y remarqua des habitants de haute taille, bariolés de toutes les couleurs et à figures farouches. Après lui Byron, Wallis, Carteret, Bougainville et Cook sillonnèrent cet archipel dans bien des sens et enrichirent la géographie d'une foule de petits îlots bas et entourés de récifs. A des époques plus récentes Kotzebue, Bellinghausen, Krusenstern, le Margaret et Beechey complétèrent à peu près l'hydrographie de l'archipel Dangereux. Enfin des navigateurs

plus modernes encore, mais d'une autorité plus récusable aussi, découvrirent les quelques îles qui avaient échappé à leurs habiles devanciers, et je crois qu'ils n'en ont pas laissé pour ceux que le hasard conduirait dans ces parages.

Les géographes de nos jours ont remplacé les divers noms de archipel Dangereux, mer Mauvaise, îles Basses, etc., etc., par celui de Pomotou, qui indique en taïtien toutes les terres basses qui se trouvent au vent ou à l'est de Taïti.

Les Pomotou se déroulent dans un espace de 500 lieues de l'E. S. O. à l'O. N. O. depuis l'île *Ducie* jusqu'à celle que l'on nomme *Lazareff*, sur une largeur variable qui ne dépasse pas 120 lieues dans la plus grande dimension. Tous les différents groupes qui composent cet archipel sont des terres basses ayant le plus souvent un lagon dans leur milieu et entourées d'une ceinture de brisants. Le plus grand nombre de ces îles est habité par une race polynésienne qui a quelque rapport avec celle qui peuple Taïti.

La charpente de ces îles est madréporique et sablonneuse, et la végétation y est admirable. Les bananiers, les cocotiers et l'arbre à pain paraissent y venir en abondance, ainsi que les autres plantes nourricières de la Polynésie.

Aujourd'hui cet archipel est exploité par la classe des pêcheurs de perles et de nacre. Un grand nombre de petits navires sillonnent chaque année les Pomotou pour offrir à leurs habitants des verroteries ou des objets d'industrie européenne en échange des huîtres qu'ils peuvent pêcher dans leurs rochers. Ce commerce a été, il y a quelques mois, beaucoup plus suivi qu'aujourd'hui.

On compte à peu près 60 à 70 îles plus ou moins grandes dans l'archipel Pomotou. La mer y est ordinairement fort basse, mais la navigation n'y est pas facile à cause du grand nombre d'écueils que l'on y rencontre à chaque pas. Il faut espérer qu'à l'aide des navigateurs éclairés qui en remonteront les diverses parties, on

finira par obtenir une carte complète et détaillée de cette partie du globe.

(*M. Marescot.*)

Note 12, page 85.

La reine de Taïti, après avoir eu une jeunesse toute de feu, après s'être livrée à son tempérament avec ardeur, paraît aujourd'hui s'être amendée et remplir consciencieusement ses devoirs de mère et d'épouse. Seulement, elle se charge elle-même de châtier son mari lorsqu'elle apprend quelque infraction au contrat conjugal. Dernièrement, pour un fait de cette nature, elle lui avait administré plusieurs coups de corde, châtement auquel le pauvre diable s'était soumis sans murmures.....

Nous avons appris que le général *Freire*, ancien directeur du Chili, qui, par suite d'un mouvement politique, avait été renversé de son poste et envoyé à Port-Jakson, avait quitté ce dernier lieu d'exil et était venu à Taïti lors de notre voyage sur la *Coquille* au commencement de 1823. Nous avions eu des relations amicales avec ce chef qui alors exerçait une grande influence sur les événements relatifs à l'indépendance de son pays, et dont les louanges étaient chantées par tous les Chiliens. Aujourd'hui il est proscrit et malheureux. Nous avons vu trois mois auparavant à la Concepcion quelques personnes de sa famille qui nous en avaient parlé avec beaucoup d'intérêt. Nous savions que, revenu de toute idée de jouer désormais un rôle politique, il n'avait en ce moment d'autre désir que d'obtenir la permission de terminer sa carrière au milieu des siens. Nous devions une visite au malheur; nous la fîmes, et ce ne fut pas sans émotion que j'entrai dans la misérable case occupée par le général; il était en train de lire quelques vieux journaux de Paris que lui avait prêtés le commandant Du Petit-Thouars. Il reconnut parfaitement M. d'Urville et moi, et nous exprima avec franchise toute

la satisfaction que lui causait notre présence. Il témoigna surtout une joie bien vive, lorsque je lui annonçai que M. Dubouzet lui apporterait le lendemain une lettre de sa femme.

Sur de fausses nouvelles qui dernièrement étaient venues à sa connaissance, le général Freire avait arrêté son passage sur un navire baleinier qui faisait route pour le Chili. Il était sur le point de partir lorsque d'autres lettres vinrent détruire ses espérances de rallier sa famille, et le forcèrent à reprendre ses chaînes. Encore dans la force de l'âge, jouissant d'une bonne santé, il nous parut calme, et supporter avec résignation le sort que lui ont imposé ses compatriotes. Il a heureusement trouvé dans M. Moerenhout un ami dont la société lui est très-agréable, et qui a pour lui tous les égards et toute la bienveillance possibles.....

Dans la journée du 11, nous travaillâmes à remplacer l'eau qui nous manquait. Notre canot major ayant été sur le soir prendre quelques officiers qui se trouvaient à terre, et l'homme de garde ayant un instant abandonné cette embarcation, quelques naturels qui se trouvaient sur la plage saisirent cette circonstance avec promptitude, et dérobèrent les deux tapis. Nous en portâmes immédiatement plainte à M. *Wilson*, qui sur-le-champ mit ses alguasils sur la piste des voleurs.

Le 14, M. *Pritchard* me quitta sur les dix heures, n'ayant pu contenir la satisfaction qu'il éprouva en apprenant que les deux corvettes reprenaient la mer le surlendemain. Peu après son départ, je fus prévenu que les tapis d'embarcation qui nous avaient été dérobés étaient retrouvés. Les voleurs soupçonnés, après avoir été soumis à une espèce de torture, qui consiste à leur serrer le ventre de plus en plus avec une corde jusqu'à l'aveu de la faute, avaient tout confessé et restitué les objets. Ayant fait demander au missionnaire de *Matavai* si nous étions redevables de quelque somme pour les frais de poursuite, il me fit répondre qu'à *Taïti* la coutume était de tout faire payer par

les voleurs, qui, outre la punition déjà subie, seraient condamnés à une amende de dix cochons. Nous n'eûmes qu'à nous louer des peines et des démarches de M. *Wilson* dans cette circonstance. Il y allait du reste de son amour-propre à nous prouver qu'il pouvait bien se glisser des brebis galeuses dans son troupeau, mais qu'elles étaient connues, et que la justice savait les trouver et les frapper.

A quatre heures du soir, le chef de *Matavai*, *Pewewe*, vint à bord avec sa femme et sa fille, et accompagné de trois autres naturels, qu'il me présenta comme étant également des chefs; la table était dressée pour mon dîner; je les invitai à y prendre part, et ma proposition fut acceptée avec un grand empressement. Si l'on doit se féliciter de l'appétit que montrent les convives, je dus être extrêmement heureux dans cette circonstance; car, pendant une heure, ils dévorèrent tout ce qu'on leur présenta, s'administrant à chaque instant de nombreuses et copieuses libations de vin, auxquelles participaient également les deux femmes. Après le repas ils demandèrent du rhum et en eurent épuisé une bouteille dans l'espace de quelques minutes. Comme ils commençaient alors à s'échauffer, je refusai positivement de leur en faire donner une seconde qu'ils réclamaient avec instance, et je les congédiai, toute la bande ayant peine à se soutenir sur les jambes, et peu de chose de plus devant suffire pour les faire tomber dans une ivresse complète. J'appris plus tard que la jeune femme que le chef m'avait présentée comme sa fille, et elle l'était réellement, était chaque soir proposée par lui-même et vendue pour les plaisirs des officiers et même des matelots; il ne faisait en cela, du reste, que le métier que font aujourd'hui tous les autres, rien ne lui coûtant pour se procurer quelque pièce de monnaie.

(*M. Jaequinot.*)

Note 13, page 85.

En rentrant à Matavai, *Pewewe* nous donna de nouvelles preuves de l'avalissement actuel des *Taïtiens*, en nous offrant lui, chef de ce district, demeurant presque porte à porte avec les missionnaires, de nous procurer des femmes. Avant de rentrer à bord, je vis un grand nombre de celles-ci qui renouvelaient avec nos matelots les scènes de Nouka-Hiva. Plusieurs enfin qui s'étaient réunies près de nos canots, entonnèrent alors, à notre grand étonnement, l'ancien chant d'amour du Taïtien, accompagné de sa pantomime indécente, et imitant, à s'y méprendre, le cri des cochons, qu'elles proféraient le plus bas possible pour n'être pas entendues par le *Missionary*. On pouvait voir par là que ce peuple n'était nullement retenu par la crainte morale, et que chrétien de nom seulement il n'en comprenait nullement les principes, et la dissolution était alors d'autant plus coupable, qu'elle ne pouvait plus, comme autrefois, être excusée par l'ignorance du bien et du mal. Si la corruption des chefs et la licence des femmes, pratiquées si ouvertement, donnaient une triste idée de cette population, la conduite de ces enfants comblait la mesure. Combien ces premières impressions que j'éprouvais à Taïti étaient différentes de celles que m'avaient causé à la première vue l'intéressante communauté de *Manga-Reva*, combien aussi je plaindrais ceux qui sont à leur tête, si leurs enseignements n'aboutissaient qu'à un aussi triste résultat. Les Taïtiens passent aussi pour avoir eu leur temps de ferveur; si elle s'est éteinte si vite, j'aime à croire plutôt que la conduite des méthodistes et leurs vues intéressées y ont contribué pour beaucoup, que de penser que cette réaction fâcheuse n'était due qu'à la faiblesse de la nature humaine, et que la société si morale et si patriarcale de Manga-Reva était exposée à voir s'opérer dans peu d'années dans son sein une aussi funeste révolution.....

Je me rendis après dans une modeste chaumière voisine , habitée alors par le général Freire , ancien président du Chili, grandeur déchue qui, forcé de s'exiler de son pays, où il occupa jadis la magistrature suprême, traînait alors à Taïti la plus triste des existences. Je lui remis des lettres de sa famille, qu'on m'avait données à Valparaiso. Dans un court entretien que j'eus avec lui, il se plaignit vivement de l'inquisition des missionnaires, de l'état barbare et de la dissolution des Taïtiens, de la faiblesse du gouvernement de la reine, qui ne pouvait, disait-il, protéger personne et laissait des bandits désoler le pays. Tout ce qu'il voyait dans cette île, depuis qu'il l'habitait, lui faisait regretter plus vivement le Chili et le jour où il pourrait se retrouver au milieu de la civilisation et sous la protection de ses lois. Je ne pouvais m'empêcher de songer, en l'entendant parler ainsi, à l'aveuglement où le plongeait l'amour de son pays, qui lui faisait oublier combien les lois y sont aussi impuissantes.....

En rentrant à Matavai, j'appris qu'un Taïtien venait de voler dans un de nos canots les deux tapis, pendant que l'homme de garde s'était absenté. Je me rendis en conséquence chez le révérend Wilson pour réclamer son intervention pour faire rechercher le voleur ; il eut, suivant son habitude, toute la complaisance possible pour nous aider dans cette recherche, fit appeler devant moi le chef, et me fit espérer que nous les retrouverions. Je partageai d'autant plus facilement sa confiance, que je pensai qu'il en ferait une affaire d'amour-propre pour se venger lui et ses collègues des accusations portées contre eux et contre toute la population de Taïti par divers voyageurs, et réhabiliter celle-ci en nous prouvant combien les voleurs sont peu nombreux dans l'île, et la manière habile avec laquelle on y fait la police. En effet, quelques heures après, l'obligeant M. Wilson nous fit prévenir que les tapis étaient retrouvés. J'appris alors les moyens qu'on avait employés pour cela. Le chef chargé de faire la police avait fait arrêter aussitôt quelques Taïtiens, voleurs reconnus, et les

avait fait soumettre à une espèce de torture en les faisant attacher par le corps entre deux bambous et les soumettant ainsi à l'aide d'un tourniquet à une pression fort douloureuse. Ce moyen barbare, peu en harmonie avec les institutions libérales qui sont censées la base du gouvernement taïtien, est presque toujours infaillible, et les chefs, qui connaissent en général fort bien leur monde, en usent avec une sagacité qui prévient les méprises fâcheuses. Le chef Pewewe était tombé du premier coup sur le voleur. Il fut sévèrement châtié de coups de bâton, moyen dur et sévère, mais qui, comme on est obligé de le reconnaître avec peine, est le seul frein qui puisse arrêter de pareils hommes....

On a reconnu depuis longtemps l'aptitude du sol de Taïti à produire la canne à sucre : des spéculateurs l'y ont naturalisée et y ont déposé le germe de la prospérité à venir. Depuis longtemps déjà, des navires se sont procurés des cargaisons de cette denrée précieuse, et elle fait aujourd'hui, avec l'huile de coco, le principal objet d'exportation. Cette culture eût acquis de l'accroissement, si l'indolence des habitants, qui fait manquer les bras, n'était venue s'y opposer. Emancipés comme le sont aujourd'hui les Taïtiens, ce n'est qu'à la longue et par un autre système d'établissement que celui qui existe aujourd'hui, qu'on peut espérer les amener à travailler en leur créant des besoins autres que les besoins grossiers de leurs sens; si les missionnaires, au lieu de les admettre si vite dans le giron de leur église, pour faire monter plus haut le chiffre de leurs convertis, s'étaient plus attachés à leur inspirer le goût du travail, ils y eussent peut-être réussi à l'époque où ils avaient tant d'ascendant sur eux. Et l'amour du travail eût remédié beaucoup plus facilement à leurs vices naturels de l'état sauvage et la dissolution native dans laquelle ils ont continué à vivre, que les ridicules pénalités insérées sous leur patronage dans le code des lois taïtiennes.

Mais dans l'état actuel de la population, combien cette tâche n'est-elle pas devenue difficile? Les Taïtiens ne connaissent plus

leurs instituteurs seulement par les bienfaits qu'ils en ont reçus ; ils ont découvert en eux une tendance au despotisme, et des idées d'intérêt tout-à-fait mondaines, beaucoup trop apparentes, et le prestige de leur influence a été détruit. Déjà les chefs, fatigués de leur joug, cherchent l'occasion de s'en affranchir ; ils osent poser la question de l'utilité de leur présence dans l'île toute convertie, et dans l'état de faiblesse du gouvernement de la jeune reine, il est à craindre que bientôt ils ne fomentent une révolte générale contre lui et ne réussissent à le renverser et à usurper le pouvoir à sa place. Quelque fondé que soit le mécontentement de ces chefs, une pareille révolution serait probablement ce qui pourrait arriver de plus malheureux dans cette île. Car le premier usage que feraient de leur autorité ces chefs, serait probablement d'abolir le peu de lois sages qui mettent aujourd'hui quelque frein à la satisfaction de leurs penchants désordonnés, telle que celle qui défend dans l'île l'introduction des liqueurs spiritueuses, et dès-lors le peuple ajouterait à d'autres vices les habitudes de s'enivrer qu'on a voulu prévenir, et tomberait tout-à-fait dans l'abrutissement. Cette société se trouverait alors dans le désordre et l'anarchie la plus grande, et il est à présumer que l'Angleterre, qui sait si bien tirer parti de la propagation de sa foi pour agrandir sa puissance, et dont les sujets, propriétaires de certaines parties du sol, sont à peu près les seuls qui aient de grands intérêts dans l'île, saisirait le prétexte de la nécessité de les protéger et interviendrait en faveur du gouvernement de la reine, qu'elle étoufferait bientôt sous sa protection écrasante. Les Taïtiens perdraient à tout jamais leur nationalité et leur liberté dont ils ont si peu su profiter en dépit des récits de certains voyageurs, qui ont la naïveté d'offrir à l'Europe leur gouvernement et leur code comme un modèle. La société taïtienne, constituée comme elle l'est aujourd'hui, ne paraît pas devoir rester à jamais indépendante, si la France et l'Amérique, qui ont intérêt à conserver sa nationalité pour leur navigation

dan le grand Océan, ne l'aident pas à se constituer différemment, il est à craindre que le sort de devenir une colonie anglaise ne lui soit réservé avant peu, et je crois que le plan est depuis longtemps arrêté dans les vues de la Grande-Bretagne, et qu'elle n'attend qu'un prétexte pour le mettre à exécution.

(*M. Dubouzet.*)

Note 14, page 85.

Taïti n'est plus ce qu'elle était au temps des Wallis, des Bougainville et des Cook. A voir ces rivages toujours verts, arrosés d'une multitude de ruisseaux d'une eau fraîche et limpide, à voir ces ravins profonds couronnés d'arbres jusqu'aux sommets, on croirait retrouver encore la reine de l'Océanie. Mais un coup d'œil jeté sur cette population sale et déguenillée, qui a échangé sa douceur, sa naïveté, ses vertus premières, pour l'astuce, l'ivrognerie et la prostitution, ce coup d'œil suffit pour désabuser le voyageur. Les Taïtiens semblent avoir oublié le petit nombre d'industries qu'ils tenaient de leurs aïeux. La construction et l'entretien des grandes pirogues de guerre, la fabrication des étoffes en écorce, l'édification des morais ou monuments funéraires, enfin les corvées pour le service des chefs entretenaient parmi le peuple une activité salutaire. Mais aujourd'hui l'art naval des Taïtiens semble avoir rétrogradé vers la petite pirogue formée d'un simple tronc d'arbre creusé; les étoffes d'écorce moins estimées des naturels que les tissus d'Europe, n'occupent plus qu'un petit nombre de bras. Les morais ont fait place à la modeste sépulture protestante. On sait d'ailleurs quel respect la cendre des morts inspire au révérend M. Wilson. Les chefs ne sont plus là pour prescrire les jours de travail et de repos, les corvées pour l'édification des grandes salles d'assemblées, ni les autres travaux qui intéressaient la communauté. Ainsi, l'on peut dire que les Taïtiens doivent aux Européens et surtout aux mis-

sionnaires anglicans, sinon le mal vénérien, du moins la paresse qui pour l'humanité est une véritable lèpre. Ainsi, à part un petit nombre de cases dont la construction est assez soignée, et les petites barrières dont elles sont entourées, on cherche vainement ici les traces de la main de l'homme pour lequel la nature se montra si prodigue. Encore une fois, les missionnaires ont manqué à leur mandat, et n'ont rien fait depuis 40 ans pour se faire pardonner l'usurpation du pouvoir temporel qu'ils ont exploité d'une manière étroite et égoïste.....

Nous fûmes bientôt à l'entrée de la baie de Papéiti qui est parfaitement couverte par la ceinture de récifs où il n'existe qu'une passe étroite. Un îlot couvert d'arbres est assis à l'entrée de la baie, semblable à un pot à fleurs. La reine a une habitation sur cet îlot où le vieux Pomaré II travaille à la traduction de la bible. La frégate la *Vénus*, mouillée au centre de la baie, épouvante encore de ses canons la pauvre reine qui a eu la faiblesse d'écouter les conseils de l'homme qui est à la fois consul, ministre, boucher et brocanteur. Deux baleiniers américains et un brick péruvien appartenant au général Freire, réfugié, sont mouillés dans la baie. Ici du moins, avant de mettre pied à terre, on peut arrêter ses regards sur une apparence de ville. Papéiti est en effet une ville, et même une ville royale. On y trouve un et même plusieurs palais, des consulats anglais, français et américains, avec les pavillons des nations qu'ils représentent; un môle ou quai de débarquement, des hôtels, des boutiques, des enseignes, etc., en un mot, tout ce qui constitue une ville. Il faut dire aussi que d'un coup d'œil on embrasse l'ensemble de cette ville qui n'a guère qu'une seule file de maisons ou cases qui bordent la grève. Le nombre de maisons pourvues de portes et de fenêtres n'est pas considérable. La plupart ne diffèrent en rien des cases ordinaires construites en paille et en roseaux. Chaque habitation a du côté de la campagne un assez grand enclos ou jardin palissadé, ayant une issue sur la grande route de Matavaï, cette œuvre des femmes pé-

nitentes ; inutile de dire que l'architecture de Papeïti ne mérite en aucune manière d'être citée. Le revêtement de mortier et le blanchissage à la chaux enlèvent à ces constructions leur caractère de simplicité et d'élégance. Papeïti n'est donc qu'un mauvais village, réunissant tout au plus 1,500 habitants. On n'y trouve guère d'autres ressources que celles que peuvent procurer les fournisseurs ministres, savoir : des bœufs, des cochons, quelques volailles et les fruits du pays. On trouve un mauvais gîte et à manger chez un Anglais qui tient une sorte d'auberge. Les réglemens des missionnaires sont si tracassiers, qu'ils empêchent les étrangers de venir se fixer dans le pays et d'y exercer leur industrie.

Un malheureux Provençal, poussé par son mauvais génie, arriva à Taïti espérant gagner de quoi vivre et peut-être même de quoi retourner un jour dans sa patrie en exerçant l'état de charpentier. On utilisa d'abord les talents du nouveau venu qui ne manqua pas d'ouvrage ; mais il n'était pas encore question de paiement. Le Provençal croyant voir affluer l'eau au moulin, songea à s'établir dans un pays où les affaires allaient si bien. Il s'attacha à une femme dont il eut plusieurs enfans. Tout était bien jusque-là, mais le pauvre charpentier s'étant avisé de réclamer le montant de ses journées qui s'étaient accumulées, fut fort étonné de se trouver débiteur de ceux qui avaient profité de ses services. Le prix de son travail couvrait à peine l'amende qu'il avait encourue pour avoir entretenu des liaisons illégitimes avec une femme du pays. Le Provençal qui aimait beaucoup sa femme et ses enfans, réclama le mariage, mais les missionnaires n'ont jamais voulu sanctionner cette union d'un catholique avec une réformée. Vainement le Français demande aux ministres de vouloir bien le marier de telle façon qui leur conviendra, soit catholique, soit protestante. Il est toujours sous le coup de la terrible amende qui plane sur la tête de l'adultère. Alors le pauvre charpentier n'a d'autre moyen que d'attendre les ombres de la nuit et de se glisser dans

l'épaisseur des bois pour embrasser sa femme et ses enfants, en évitant les argus.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 15, page 85.

Examinons rapidement quelle influence ont eue sur les mœurs de ces peuples, les exemples et les préceptes des missionnaires anglais établis au milieu d'eux depuis l'année 1797; quels changements sont survenus pendant ce long espace de temps, dans leurs habitudes morales et physiques; et enfin si ces tentatives de civilisation ont contribué à leur bonheur et à leur perfectionnement.

Lorsque Bougainville, Wallis et Cook visitèrent cette île, une nombreuse population l'habitait; suivant leur évaluation elle pouvait être de cent à cent cinquante mille âmes. Çà et là s'élevaient de grands villages; enfin, suivant Cook, deux seuls districts de Taïti avaient réuni 330 pirogues contenant 7,760 guerriers. D'immenses cases soutenues par d'énormes piliers, des pirogues doubles de soixante pieds de longueur, des armes délicatement sculptées, des vêtements, des coiffures ornées avec soin de plumes brillantes, des cuirasses solidement tissées en fil de coco, etc., indiquaient chez ce peuple une industrie assez avancée, et une disposition naturelle aux arts mécaniques.

Grands, vigoureux, bien faits, parfaitement tatoués, leur extérieur séduisit tout d'abord leurs visiteurs; mais bientôt ils se montrèrent voleurs, traîtres, adonnés à la plus profonde débauche; il n'était pas rare de voir des mères étouffer leurs enfants dès leur naissance, afin de pouvoir se livrer sans obstacle à leurs passions. Enfin ils avaient une affreuse coutume, celle des sacrifices humains.

Aujourd'hui ces barbares cérémonies ont cessé, et malgré cela cependant, la population était réduite, en 1828, à sept mille âmes!

La culture des terres n'a fait aucun progrès, on ne trouve plus ces gigantesques pirogues, ces cases monumentales ; plus d'ornemens, plus de sculptures ; toute industrie paraît s'être éteinte chez eux. Indolents, voleurs, débauchés comme autrefois, ce ne sont plus ces beaux sauvages à l'allure libre et fière ; de misérables lambeaux européens ont remplacé leurs vêtements si pittoresques. C'est une chose tristement risible que de voir ces pauvres sauvages affublés d'une manière si grotesque, celui-ci d'une chemise, celui là d'un pantalon, d'autres enfin d'un habit ou d'un chapeau. Les femmes ne sont pas plus gracieusement vêtues ; elles portent une chemise ou fourreau d'étoffe de couleur, auquel elles joignent, dans les grandes circonstances, un chapeau de papier de forme anglaise, ordinairement tout bosselé. Ils sont néanmoins très-fiers de leurs nouvelles parures. Celui qui a le plus de chemises est un grand chef. Toutes leurs actions ont donc pour but de se procurer de l'argent pour acheter les beaux vêtements européens que des missionnaires leur vendent à des prix exorbitants.

Or, comme la vente de quelques volailles et de quelques fruits ne leur procure pas de fortes sommes, ils ont recours à un autre moyen, c'est-à-dire à la prostitution de leurs filles ; celui qui a le plus de filles est le plus riche. Ainsi, cette licence de mœurs, qui fit donner à cette île le nom de Nouvelle-Cythère par Bougainville, n'a point cessé, seulement elle se cache et profite des ténèbres, car les espions des missionnaires surveillent sans cesse les jeunes filles, et lorsqu'elles sont surprises, elles ne sont plus comme autrefois condamnées à travailler aux routes, mais bien à une amende d'une ou plusieurs piastres, toujours bien entendu au profit des missionnaires ; de sorte que tout l'argent introduit dans le pays leur revient inévitablement, soit par la vente des étoffes et des chapeaux de papier, soit par les fréquentes amendes !.....

Certes, loin de moi l'idée de déverser le blâme sur tous les mis-

sionnaires en général, je sais que chez les méthodistes, comme chez les catholiques, il se trouve des hommes d'une conviction profonde, d'un dévouement aveugle, capables de tous les sacrifices pour gagner quelques âmes à leur religion; mais malheureusement des hommes se sont cachés derrière ce masque sacré dans des vues toutes d'intérêt matériel et de spéculation, et pour les satisfaire ils exploitent honteusement ces pauvres sauvages.

Mépris et opprobre sur eux!.....

De même que Gambier et que Nouka-Hiva, Taïti ne nourrit point de mammifères; les seuls qui y existent y ont été importés, ce sont le cochon, le chien, le chat et le rat. Les missionnaires y possèdent aussi quelques bœufs et quelques chevaux.

Quelques oiseaux qui se trouvaient lors de la découverte, semblent avoir disparu, ce sont l'*hcorotaire*, qui se trouve encore aux îles Sandwich, la perruche verte et la colombe bleue. Peut-être ces charmants oiseaux existent-ils encore dans l'intérieur de l'île. On doit attribuer leur disparition à la destruction qu'en faisaient les habitants pour se fabriquer des ornements de leurs plumes.

La jolie perruche *evini* est en revanche très-commune sur les cocotiers dont elle suce les fleurs; de la grosseur d'un moineau franc, elle est d'un beau bleu, avec sa gorge blanche, le bec et les pattes rouges. La colombe *kurukuru* est ici moins belle qu'à Nouka-Hiva, ses couleurs sont moins vives, sa calotte purpurine est surtout très-pâle.

Les autres oiseaux sont un *martin-pêcheur*, le *gobe-mouche-Pomaré*, la sittelle o-tataré, et de petites salanganes.

Comme dans toute l'Océanie, les rivages nourrissent des hérons gris et blancs, des chevaliers, une espèce de canard.

En reptile, c'est toujours le petit *scinque* à queue azurée, et un petit *guko* de couleur sombre, qui se cache sous les pierres. Nous n'avons point retrouvé ici le petit *boa* de Nouka-Hiva, mais il est fort probable qu'il doit y exister.

Les récifs de coraux qui bordent la pointe Vénus jusqu'à Papéiti

sont peuplés de toutes ces belles coquilles qui séduisent l'œil par leurs couleurs variées et leur poli, telles que *porcelaines*, *olives*, *cônes*, *vis*, etc.

Dans les ruisseaux se trouvent des néritines, des navicelles, des mélanies, une très-grosse chevrette que les naturels nomment o-oura, et un poisson du genre *bules* qu'ils nomment *nato*.

Nous ne pûmes rencontrer la belle *Helix Taitiana*, mais en revanche nous découvrîmes, sous les pierres, deux petites espèces nouvelles d'*Helix* fort singulières.

Les insectes de tous les ordres y sont fort rares, et ne sont point remarquables par leur taille ou leurs couleurs. On trouve, sous les pierres, beaucoup de scorpions longs d'un pouce et demi, ils ne paraissent point dangereux, les enfants qui nous accompagnaient nous en apportaient à pleines mains.

(M. Jacquinet jeune.)

Note 16, page 85.

La veille, le docteur Jacquinet, le dessinateur et moi, nous avions formé le projet de faire une course au *Piha*, curiosité très-vantée de Taïti.

De bon matin nous partîmes donc par un temps magnifique, la carnassière sur le dos en guise de besace; seulement des nuages enveloppaient encore le sommet de l'Oréana, vers le pied duquel nous allions nous diriger.

Il faisait un frais délicieux. La vue de cette belle baie de Mata-vai, avec ses massifs, ses grands cocotiers, ses cases d'où s'élevaient quelques nuages de fumée, ses grandes montagnes s'élevant par étages, la base imposante de l'Oréana supportant sa couronne de nuages; tout cela nous avait mis en joyeuse humeur et avait excité en nous une ardeur sans égale. Après avoir respiré une légère vapeur de Rhum, comme le disait l'artiste, nous allumâmes

nos pipes, et quelques instants après nous étions débarqués sur la plage; car je viens de vous faire faire sans vous en douter, la traversée du bord à terre.

Nous primes de suite un guide pour le Piha, un grand et fort gaillard, sur le dos duquel le docteur installa une effrayante boîte en fer-blanc; le jeune homme de la veille, celui qui voulait être mon tayo, voulut aussi venir. Je lui passai ma carnassière et le dessinateur, à son tour, remit la sienne à un petit garçon fort éveillé, mais que la charge gêna plus d'une fois en route, car elle lui battait sur les jambes. Nous voilà donc chacun avec notre guide, ou plutôt avec notre porteur. Ils eurent soin de nous répéter plus d'une fois en route le mot *Mout*, et le mien choisissait toujours le moment où, me portant sur ses épaules, il se trouvait presque au milieu de la rivière.

Après avoir suivi quelque temps le bord de la mer, nous nous enfonçâmes dans les bois, au travers d'un sentier régulier, traversant le plus souvent des massifs de *goyaviers*. Décidément le goyavier est l'arbre le plus répandu à Taïti, on le trouve en bois fourré partout; il est peu élevé (15 à 20 pieds) et forme des petits taillis, comme les saules de nos îles; la feuille ressemble assez à celle du poirier, un peu plus grande peut-être, et le bois se rapproche pour l'aspect de celui du platane licierier, qui est extrêmement lisse et d'une apparence très-dure et tout-à-fait étrangère; aussi je ne l'ai comparé au platane qu'à cause de ses plaques de diverses couleurs. Le fruit est ovale et jaunâtre, et quand on l'ouvre, l'intérieur est d'un rouge appétissant, rempli d'une quantité de pepins assez gros, ressemblant à ceux des oranges.

J'en mangeai plusieurs dans la matinée, et ils me parurent délicieux; ils étaient à la glace; on eût dit, quand le fruit était pelé, une glace aux fraises. Il s'en faut de beaucoup que je les aie trouvés toujours ainsi.

Sur la lisière des bois nous vîmes quelques cakeorines (arbre appelé bois de fer). Les naturels l'appellent *toa*. C'est un arbre qui

s'élève dans le genre du peuplier, un peu en éventail, et sa tige grêle et mince ressemble à celle des pins. Je revis aussi beaucoup de tia-iri. Les naturels l'appellent aussi *toutoui*, mais je croirais plutôt que ce dernier nom s'applique à la teinture violette qui découle du tronc quand on l'écorche. Cette teinture leur sert pour teindre les manches de leurs armes et les bois de lances; elle devient très-foncée et pour ainsi dire noire. Nos guides nous le firent voir en passant près des cases que nous rencontrâmes sur le chemin. Nous vîmes des orangers et des citronniers magnifiques dont la haute taille nous surprit; car les missionnaires nous apprirent qu'ils avaient été importés par le capitaine anglais Blig en 1789 ou 1790. Il y avait deux espèces de citrons, de petits à peau fine et lisse, et de gros, ovales, à peau épaisse, de vrais limons en un mot.

Le sentier que nous suivions traversait, comme je l'ai déjà dit, des bois de goyaviers, entrelacés çà et là d'arbres à pain, de *vihî*, de cocotiers, etc. Nous traversâmes bientôt la rivière, et de ce moment nous la cotoyâmes continuellement, tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, et quelquefois dans son lit même.

Le sentier était réellement charmant, au travers des fourrés d'arbres dont les branches et les racines entrelacées formaient des voûtes et des barrières impénétrables au jour. C'était surtout l'arbre appelé par les naturels pouzao (*Hibiscus tiliaceus*) qui nous obligeait souvent à marcher presque à quatre pattes sous le feuillage de ces branches qui ressemblaient à des racines entrelacées. C'est un arbre d'un port étonnant, les branches sont basses, descendent à terre pour se relever ensuite et forment ainsi un vrai labyrinthe; le feuillage ressemble à la feuille du tilleul, il porte une grande fleur jaune comme les mauves. Nous fîmes bientôt hors des habitations, entrant dans une belle vallée dominée de tous côtés par de grandes montagnes entièrement couvertes d'une végétation qui les rend pour ainsi dire inaccessibles. Cette vallée que les Taïtiens appellent *Deïneha*, est celle que parcourt la ri-

vière de Cuatavere qui descend des montagnes, entourant le pied de l'Orena. A mesure que nous avançons elle se rétrécissait; les montagnes semblaient grandes devant nous; de temps en temps sur les pentes escarpées, du milieu des bois, s'élançaient tout à coup un petit palmier balancé par la brise, ou les longues feuilles du bananier; de belles fougères croissaient au milieu des massifs de tufs et de basaltes. On ne voyait nulle part le rocher à nu, si ce n'est dans le lit de la rivière qui était encombré de cailloux roulés provenant des montagnes. Il régnait une fraîcheur délicieuse. Les hautes montagnes nous masquaient le soleil qui se levait quand nous débarquâmes sur la plage.

Nous vîmes de fort jolis oiseaux peu farouches, voltigeant çà et là, entre autres un petit gobe-mouches tout noir, de gracieuses perruches d'un bleu azuré, des tourterelles ressemblant beaucoup à celles de Nouka-Hiva, vertes et jaunes; et quand nous fûmes un peu plus avancés dans la vallée, nous vîmes des volées de paille-en-queue (phaéton), qui viennent se nicher sur les sommets déserts des montagnes.

Nous fîmes une halte au milieu même de la rivière, sur un gravier composé de gros cailloux volcaniques et des troncs d'arbres. Le dessinateur prit un croquis de l'endroit. Déjà derrière nous la vallée s'était refermée; un de nos guides nous fit du feu à la manière des Taïtiens, en frottant sur un morceau de bois sec et tendre avec un autre morceau plus petit et taillé en lame: au bout de 4 à 5 minutes, le premier morceau de bois qui avait formé le frotteur, prit feu. Nous fumâmes une pipe. Nos guides allèrent nous chercher des cocos qui, rafraîchis par la rosée de la nuit et n'ayant pas encore reçu les rayons brûlants du soleil, étaient réellement délicieux. Pendant que l'artiste faisait son croquis, le docteur et moi nous ramassâmes quelques coquilles fluviatiles et des petits poissons; nos guides se mirent aussi à en chercher et ils nous en apportèrent des provisions; l'un d'eux avait pris une grande écrevisse, armée de deux

longues pattes comme les langoustes, et un poisson assez gros ressemblant à un vrai goujon. A partir de là, le chemin passait à chaque instant d'un bord à l'autre de la rivière. Dans le commencement je me fis porter par mon guide, mais bientôt j'imitai mes compagnons de route et je traversai tout seul. La rivière était peu profonde, nous n'en eûmes jamais plus haut qu'à mi-cuisse et encore ces endroits-là étaient rares.

La vallée se rétrécissait toujours, les montagnes étaient sur nos têtes, c'est le mot, quelquefois la rivière en battait le pied, de grandes murailles s'élevaient de temps en temps d'un côté ou de l'autre, tapissées de mousse et de gigantesques fougères; cela devenait magnifique, devant nous, entre les fentés des montagnes. On apercevait le superbe pic de l'Oréana avec ses deux pitons; toute cette gorge était couverte de grands bois si fourrés, que jamais on ne voyait un bout de rocher; sur les parties les plus à pic, c'était la même chose. Nous rencontrâmes quelques ananas sauvages, une espèce de poirier à larges et longues feuilles (oupani), ayant à la fois l'odeur de poivre et de gingembre. Ce furent nos guides qui nous les montrèrent et nous les firent sentir. Les arbres les plus nombreux étaient le pourao et le vihi. Les vihis étaient généralement des arbres gigantesques, c'étaient les plus gros de tous; venaient ensuite les pouraos. Les cocotiers allaient en diminuant et même bientôt nous n'en vîmes plus un seul. Nous nous arrê tâmes un instant sous de grands bois, au pied d'une vaste muraille couverte de fougère, de mousse, etc. C'était pour ramasser quelques coquilles terrestres, que nous trouverions sur les feuilles et sur les troncs d'arbres.

Il pendait des arbres de magnifiques lianes (poué-ou pohoué) entrelacées entre elles, et me rappelant avoir lu que les jeunes Taïtiens se balançaient amoureusement là-dessus, je voulus en faire autant; mais un des guides m'en empêcha bien vite, en me disant : *Mate-mu-mate-mate*, et en faisant le geste ou le signe d'un homme qui se casse le cou. Il est vrai de dire que celles-là par-

taient d'une hauteur effrayante. C'est égal, je n'essaierai jamais à m'y balancer.

Nous continuâmes notre route, traversant toujours à chaque instant la rivière, et parfois marchant quelque temps dans l'eau. Un des guides pécha plusieurs poissons et deux écrevisses; l'eau y était plus profonde et plus rapide. Nous vîmes quelques petites cascades tombant des rochers et de grands massifs perpendiculaires, couverts d'une mousse allongée, dont l'aspect indiquait que dans les temps de pluie il devait y avoir de grandes nappes d'eau. Il y avait 3 heures que nous étions en route; la faim nous tirait l'estomac depuis longtemps, et nous pensions en frémissant à nos trois guides qui, malgré tous les fruits qu'ils avaient mangés sur la route, paraissaient aussi affamés que nous. L'un de nous prétendit que les fruits que ces gaillards avaient mangés le long du chemin, étaient pour eux autant de verres d'absynthe, etc., etc. Je voulus lire un instant les livres que j'avais emportés, mais mon esprit était peu disposé à la poésie, malgré tout le pittoresque de la belle vallée de *Deineha*. Il faut dire aussi que chacun de nous était occupé à examiner les sites qui variaient à chaque instant et nous arrachaient des exclamations de surprise. Ensuite, plus tard, la faim avait pris toute la place dans nos individus, et le proverbe dit vrai : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles*. On aurait pu me lire les plus beaux morceaux de poésie, que je n'en pas aurais entendu un mot, tandis que le moindre morceau de je ne sais quoi de mangeable eût excité tout mon intérêt.

Cependant nous arrivâmes. Nous étions rendus au *Piha*. Nous fîmes tous les trois assez étonnés, car ce site n'avait rien de bien remarquable; en route nous en avions vus de dix fois plus jolis. C'était tout bonnement une grande chaussée de prismes basaltiques s'élevant d'une centaine de pieds; sur la gauche était une cascade tombant du sommet et arrivant en poussière après avoir sauté de rocher en rocher, ou filtré à travers les mousses et les

branches. Un peu plus loin , de l'autre côté de la chaussée, c'est-à-dire à droite, il y avait une autre cascade à peu près semblable pour le volume, mais tombant au milieu des arbres et en partie cachée par eux.

La rivière qui battait le pied de la chaussée en avait détaché plusieurs fragments , ce qui donnait à ces prismes en les mettant les uns sur les autres, l'apparence de tuyaux d'orgue. La rivière continuait à remonter dans la vallée, mais il n'y avait plus de sentier fréquenté. Si nous avions dû rester plus longtemps à Taïti, j'aurais remonté volontiers ce vallon aussi loin que la nature le permet. Dans l'endroit où nous étions, la vallée n'a pas 20 pas de large. Nous nous assîmes en face de la chaussée, de l'autre côté, sur de gros cailloux volcaniques, à l'ombre des arbres qui dominaient la rivière. Les provisions furent tirées du carnier; elles consistaient en une moitié de pâté, du fromage de cochon et du fromage. Malheureusement nous n'avions que quatre petits pains du bord et une galette de biscuit. Nous fîmes pour nous la part du lion, aussi nos guides, qui étaient de grands gaillards à vaste appétit, firent-ils un déjeuner assez chétif. Pour nous, le repas fut presque suffisant. Je mangeai un peu de cresson pour dessert, j'avalai une gorgée de rhum et fumai une pipe ou deux. Il n'y avait pas moyen de prendre une vue de l'endroit même. La montagne basaltique était droit sur nos têtes, et comme je l'ai dit, il n'y avait pas 20 pas. Je remontai à quelque distance et je me séchai au soleil; car nos bas et nos pantalons étaient tout mouillés et nous avions toujours été à l'ombre jusqu'ici; aussi j'avais presque froid après avoir mangé. Plus tard, voulant cependant prendre un croquis du fameux Piha, et m'étant placé à quelque distance presque au milieu de la rivière, il se détacha de la chaussée un bloc de basalte, miné sans doute par l'infiltration des eaux, qui fit en tombant un bruit effroyable, comme un coup de fusil et causa une grande frayeur à nos guides, qui m'avaient prévenu avant par signes que si je restais-là : *mate-moe*; aussi ils m'en-

rainèrent à toute force, et n'ayant plus rien à faire, nous partimes pour retourner à Matavaï. En passant au-dessous de la chaussée il se détacha encore quelques blocs, dont l'un m'éclaboussa. Cependant, avant de nous en aller nous prîmes des échantillons de basalte, au pied même de la cascade dont l'eau inondait le vallon en petite pluie, comme un brouillard.

Ce basalte était rempli de petites cristallisations de matière volcanique, ressemblant à de la résine. Le retour ne fut pas aussi agréable que l'avait été la venue; le soleil pénétrait dans une grande partie de la vallée (il était environ de midi à 1 heure), et la chaleur jointe à la fatigue nous fit désirer d'arriver le plus tôt possible. Nous fîmes cependant deux haltes; à la dernière, qui fut au même endroit que le matin, seulement sous les arbres, nous bûmes avec avidité des cocos, quoiqu'ils fussent brûlants. De leur côté, nos guides affamés en dévorèrent les amandes en un clin d'œil.

Nous n'arrivâmes qu'à 4 heures à Matavaï; comme il n'y avait pas de canot, nous restâmes à terre. Aucun de nous, n'avait faim. Je donnai une gourde à mon guide et lui fis cadeau d'une chemise. Le gaillard, quoique tayo, ne me donna jamais rien.

(*M. La Farge.*)

Note 17, page 85.

Après le déjeuner, je descends à terre dans l'intention de me rendre chez M. Rodgerson. La route qui y conduit, ainsi que la plupart de celles de l'île, a été construite aux dépens des filles ou femmes qui se sont rendues coupables de débauches. Les délit amoureux l'ont formée, et elle se ressent de sa cause première, à voir les nombreux détours qu'elle fait et son peu de largeur. On pouvait sans doute forcer les coupables à travailler, mais non pas à travailler de bon cœur. Au bout d'une heure au plus de che-

min, j'avais atteint la demeure modeste et presque misérable de M. Rodgerson, et j'y recevais un accueil cordial.

Ce missionnaire occupe ce poste depuis peu de temps. Il était auparavant dans les îles Nouka-Hiva, à *Taouata*; mais n'ayant pu parvenir à aucun résultat satisfaisant, il est revenu à Taïti, où il demeure depuis un an, et ne s'y est décidément fixé qu'à la retraite du précédent missionnaire de Papaoua. M. Rodgerson me donna plusieurs renseignements sur les Noukahiviens, qu'il a eu le temps de connaître pendant un séjour de trois ans parmi eux. Un seul missionnaire, M. ***, s'y trouve encore, persévérant toujours malgré le peu de succès qu'il a obtenu, et ayant de nouvelles difficultés à vaincre depuis l'arrivée de deux missionnaires catholiques qui y ont été déposés par la *Vénus*. M. Rodgerson craint beaucoup que les deux missions ne s'entrecontrarient et n'ajoutent aux difficultés de l'entreprise. Le caractère guerrier des insulaires, leur penchant au vol, leurs mœurs libres, supportent difficilement les entraves religieuses. Les missionnaires ont eu beaucoup à souffrir pendant leur séjour parmi eux. M. Rodgerson a eu sa maison incendiée par les naturels; d'autres fois, il était obligé d'aller chercher des fruits à pain dans les tribus voisines pour subvenir à la nourriture de sa famille, parce que les naturels de la baie où il était établi ne voulaient pas lui en fournir. Une fois entre autres, ces privations furent d'autant plus pénibles que madame Rodgerson était sur le point d'accoucher, et qu'il fut obligé de la nourrir pendant cette époque critique avec une nourriture grossière et difficile à obtenir. Ses livres ont été volés pour faire des cartouches, ses meubles, les robes de sa femme, tout ce qui pouvait tenter les naturels, était enlevé peu à peu. L'éloignement des naturels pour les missionnaires était extrême; cependant jamais ils n'ont eu à souffrir de voies de fait, quoiqu'on les insultât souvent et que des troupes de jeunes gens vinsent quelquefois les menacer et se moquer d'eux aux environs de leur maison.

Il paraît même que les femmes des missionnaires avaient tenté plusieurs chefs ou guerriers, et que des débats désagréables avaient eu lieu. Les Noukahiviens voulaient agir d'après leurs usages et devaient trouver fort curieux qu'on ne s'y soumit pas. Pour mettre fin à ces épreuves, qui n'aboutissaient à aucun résultat, les missionnaires mariés se sont retirés; M. *** a persévéré : étant célibataire, il avait moins de désagréments à es-suyer.

M. Rodgeron me donna encore quelques renseignements sur les Noukahiviens, dont voici les principaux :

Différentes classes divisent la population noukahivienne ; dans quelques-unes, ils se succèdent de génération en génération, et semblent former des castes. Voici les principales classes :

Kakaiki, classe la plus élevée, celle des chefs.

Atepeiou, classc la plus élevée parmi les femmes.

Moa, classe d'hommes taboués dont l'office est de présenter les sacrifices aux divinités.

Touhonna, classe d'individus qui ont un pouvoir occulte : ils donnent des remèdes aux malades, et sont appelés surtout dans les maladies graves. C'est aussi le nom de ceux (peut-être de la même classe) qui ont quelque industrie pratique, comme de construire des maisons et surtout des pirogues.

Nati-Kaha, classe des sorciers, conjurateurs, etc.

Taouas, classe d'individus qui deviennent des divinités après leur mort, qui sont inspirés par les esprits des hommes de leur classe déjà morts, et qui peuvent alors indiquer les causes des calamités qui affligent la population et annoncer principalement aux chefs, que des calamités les menacent.

Peio-Pekeio, classe de personnes qui vivent avec les chefs et remplissent des fonctions serviles.

Ayeria, classe des pêcheurs.

Hoki, classe d'hommes qui voyagent en cherchant à acquérir ; chanteurs, espèce de troubadours nomades, etc.

Nohoua, la plus basse classe, les hommes de la plus inférieure condition, le bas peuple.

Ces divisions, dont nous n'avions remarqué qu'une seule, celle des hommes taboués ou *moa*, montrent un assemblage curieux des principales occupations des indigènes. Comme partout, le cultivateur semble être la dernière condition de la société, et le jongleur sorcier jouit d'une haute considération.

La classe des constructeurs est aussi considérée. C'est elle qui aide à construire ou construit toutes les pirogues des particuliers et celles pour la guerre. J'ai vu de ces pirogues sur la grève de Nouka-Hiva, longues de 30 à 40 pieds; elles sont étroites, soutenues par un balancier, et leur avant, simple, se relève quelquefois en pointe. Une espèce de siège sur l'avant de la pirogue désigne la place occupée par le guerrier pendant le combat. Quelquefois les pirogues ont deux ou trois sièges, mais c'est rare. La régularité que l'on remarque dans la construction de toutes ces pirogues indique des préceptes dans cet art qui restent les mêmes et sont invariablement suivis par tous les constructeurs.

Les Noukahiviens divisent le temps en mois lunaires : ce calendrier, supérieur à celui des Manga-Reviens, est exactement divisé en jours et en mois. Voici le nom des mois. M. Rodgeron n'est pas sûr de leur correspondance avec les nôtres, mais il pense qu'elle doit se rapprocher de la suivante :

Ouaoa,	Janvier.
Ouamehaou,	Février.
Opohé,	Mars.
Ouapea,	Avril.
Malaiki,	Mai.
Tououameatakeo,	Juin.
Tukouna,	Juillet.
Oohauo,	Août.
Mai-Naihea,	Septembre.

Avamanou,	Octobre.
Ouavea,	Novembre.
Oehoua,	Décembre.
Aveo.	

Voici les noms des jours lunaires :

1 Tunāi	11 Ohouna.	21
2 Touhata.	12 Onehaou.	22
3 Noata.	13 Ohoua.	23
4 Mahemaotahi.	14 Oatoua.	24 Ohotouaiwa.
5 Mahemavaena.	15 Ohotonoui.	25 Fanaoutahi.
6 Mahemahapaou.	16 Ohotomane.	26 Fanaouvaena.
7 Kokoetahi.	17 Otouou.	27 Fanaouhapaou.
8 Kokoevama.	18 Oamoā.	28 Notani.
9 Kokoehapaou.	19 Ometohi.	29 Ommeu.
10 Oai.	20 Oukaou.	30 Onamate.

L'idiôme des Noukahiviens diffère dans certaines parties de l'archipel, mais seulement dans la prononciation de certaines lettres, quoique du reste la conformation physique et les usages dénotent une race commune. M. Rodgerson a écrit le premier livre qui existe en langue noukahivienne : c'est une traduction de l'Évangile de saint Jean, et des notions élémentaires pour l'école qu'il avait essayé de fonder.

M. Rodgerson n'a remarqué de cérémonies principales qu'à l'époque des funérailles des chefs ou des hommes divins. Alors on faisait de grands festins, on offrait des sacrifices de cochons, quelquefois des victimes humaines. Cependant, maintenant cet usage de sacrifier des hommes est presque aboli; on ne tue que dans les guerres et pour satisfaire des vengeances particulières; les exemples de sacrifices humains n'ont plus lieu qu'à la mort des grands chefs. Alors, on tâche de faire des prisonniers dans une tribu voisine; on dévore ensuite les cadavres en grande pompe, au bruit des tambours et des chants sauvages de la multitude. Les femmes et les enfants n'y participent pas. Ils s'enivrent

avec une boisson fermentée, et il arrive quelquefois que le repas des funérailles finit par une rixe. Les mariages se font librement et simplement ; les parents refusent leur fille s'ils le veulent, et cela a donné lieu à plusieurs scènes sanglantes, car on considère un refus comme une insulte. Les filles sont libres jusqu'au mariage ; elles peuvent disposer de leurs faveurs comme elles l'entendent. Quelquefois l'amant repoussé enlève sa maîtresse, et l'on a vu de pareils exemples de rapt amener la guerre entre deux tribus différentes. Souvent les guerriers épargnent la vie de leurs vaincus, qui deviennent esclaves et qui abjurent leurs dispositions hostiles. Un homme ainsi épargné adopte les coutumes de la tribu qui l'a pris et combat pour elle, même contre la sienne et ses parents. Les femmes paraissent plus enclines à suivre les recommandations des missionnaires. Madame Rodgerson avait réussi à réunir un certain nombre de jeunes filles, qui commençaient à lire et à écrire ; mais jamais les hommes n'avaient eu autant de condescendance. Donnez-moi de la poudre, disaient-ils, et je vous écouterai. Que me reviendra-t-il de travailler à apprendre vos livres pour vous faire plaisir ? Donnez-moi de la poudre, j'irai me battre, et je vous écouterai après...

(M. Desgraz.)

Note 18, page 96.

Nous fîmes route sur l'île basse de *Maupelia*, que les cartes mettaient à 22 lieues de distance de *Maupeti* ; nous avions longtemps à courir avant de la rencontrer, et tout le monde se coucha tranquillement. Le vent était frais et augmenta encore dans la nuit. Tout à coup nous fûmes éveillés en sursaut par le bruit que l'on faisait sur le pont et le doute qu'exprimaient plusieurs personnes sur la possibilité de doubler la terre et les récifs que nous avions sous le vent, à très-petite distance. D'un bond chacun se trouva à son poste sur le pont. Nous nous croyions encore

à 24 milles de Maupelia, lorsque l'on aperçut tout à coup au milieu de l'obscurité, une ligne blanche de brisants sur lesquels nous courrions avec rapidité, et derrière les brisants une terre basse qui s'élevait à peine au-dessus de la surface de la mer. Nous manœuvrâmes immédiatement pour changer de route, et c'est alors que tout le monde sauta sur le pont. Nous étions dans une position très-périlleuse, nous avions fort peu de voiles pour faire moins de chemin avant de rencontrer la terre, et il nous en fallait beaucoup plus pour que la grosse mer ne nous jetât pas sur les récifs où tout le monde aurait infailliblement péri. Grâce à la bonté de notre équipage, nous nous trouvâmes en peu d'instants avec la voiture nécessaire pour marcher un peu malgré la grosseur de la mer. A un certain moment le vent nous refusa de deux quarts et nous mit dans la position la plus critique. Nous ne pouvions plus doubler et il nous était impossible de prendre l'autre bord. Fort heureusement la brise revint où elle était et nous permit de doubler cette île à l'honneur après une heure environ d'incertitude. Nous étions fort inquiets aussi sur le sort de l'*Astrolabe*, mais nous aperçûmes ses feux de position dans l'ouest des récifs, ce qui nous tira d'inquiétude. Nous faillîmes renouveler la catastrophe des deux frégates de Lapérouse, et je crois que pendant tout le reste de la campagne nous ne nous trouverons pas dans un plus grand péril.

(M. de Montravel.)

Note 19, page 125.

Sur les cinq heures du soir, j'accompagnai le commandant d'Urville dans une visite au missionnaire anglais établi à *Apia*; il habitait en ce moment avec sa femme et un jeune enfant, une mauvaise case que lui avait donnée le chef, en attendant l'achèvement d'une maison très-confortable que nous trouvâmes déjà

très-avancée. Charpentier de son métier, M. *Mills* en dirigeait tous les travaux et exécutait lui-même la partie la plus difficile, et se préparait un abri très-commode, distribué avec beaucoup de goût.

Dès notre débarquement, nous fûmes conduits dans une grande case entièrement vide, d'une architecture intérieure très-soignée, que l'on nous dit être une maison publique, espèce de caravansérail destiné à loger les naturels qui arrivaient momentanément de leurs districts dans celui-ci. Chaque village de l'île a un établissement semblable, dans le même but. Celui d'*Apia* servait également d'église, en attendant qu'on pût en élever une, ce qui n'aura lieu que lorsque la demeure du missionnaire sera terminée. *Prima sibi charitas* a été la devise de M. *Mills*, qui nous reçut néanmoins très-poliment et nous fit ses offres de service; sa femme prit souvent la parole pour répondre à quelques questions relatives au langage, aux mœurs des naturels, aux noms des îles qui composent le groupe, et elle nous parut être parfaitement au fait de tout ce qui concernait le pays. Le mari la consultait souvent, et était loin de parler avec autant de facilité et de connaissance qu'elle.

(M. *Jacquinet*.)

Note 20, page 125.

C'est par les Européens établis à *Apia* que nous avons appris que trois compagnons de *Delangle* avaient échappé au massacre et étaient restés entre les mains des naturels qui les avaient épargnés. L'un d'eux ayant pris femme en eut plusieurs enfants dont un seul vit encore et réside sur l'une des îles orientales. Il est à regretter que nous n'ayons pu vérifier l'authenticité d'un fait aussi intéressant. Les moindres nouvelles, les traditions se propagent si bien chez les tribus sauvages, que nous aurions sans doute trouvé le descendant des compagnons du malheureux capitaine,

s'il nous eût été possible de mouiller à Toutouïla. La cause de la catastrophe qui priva l'expédition de Lapeyrouse de son second chef, n'est pas connue d'une manière certaine. Mais s'il faut en croire les naturels, une tentative de vol faite par un des leurs sur les canots, aurait été réprimée par les armes, d'où s'en serait suivie une attaque des sauvages pour venger ce qu'ils croyaient être une agression. Quoi qu'il en soit, les naturels de Samoa ne paraissent pas plus féroces que ceux de Sandwich, des Marquises, de Tonga : Le massacre de nos compatriotes peut fort bien être venu à la suite d'un malentendu, et peut-être même était-il une sanglante représaille pour une injuste agression. Ces scènes de carnage n'étaient que trop fréquentes dans les premiers temps de la découverte de l'Océanie, parce que les navigateurs ignoraient complètement les mœurs et la langue des sauvages qu'ils regardaient presque toujours comme des cannibales altérés de sang humain, tandis que ceux-ci prenaient à leur tour les navigateurs pour de mauvais génies. Si le guet-apens dont un de nos compagnons à manqué l'un de ces jours d'être la victime, avait eu lieu jadis, on n'eût eu aucun moyen de dénoncer cet attentat au chef du pays; nous aurions alors brûlé les cases et tué quelques naturels, les premiers venus. Ainsi, nous aurions fait une guerre injuste au district d'Apia dont le chef et les habitants ne nous avaient rien fait, et n'avaient même aucune connaissance de nos griefs. Une pareille agression n'eût pas manqué de nous attirer la haine des naturels et les représailles les plus barbares.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 24, page 125.

Nous continuâmes chaque jour à être entourés de pirogues des districts voisins d'Apia, la présence de ceux du district payen de Tatata excitait la jalousie du chef Peha et de tous les siens. Ceux-ci, fidèles à leurs anciennes coutumes, nous proposèrent dès les

premiers jours de nous envoyer des femmes à bord ; on les refusa naturellement ; mais ils furent plus heureux dans leurs offres à terre, et nos marins qui ne trouvaient que des cruelles parmi les chrétiennes d'Apia (chose qu'il faut dire à leur louange, car quelque obsédées qu'elles fussent, elles se montrèrent toujours inexorables) se prêtèrent à ces propositions avec la plus grande facilité. Ces honteux marchés se traitaient depuis notre arrivée chaque jour à terre sur la place même ; mais ils n'avaient leur effet que sur le terrain neutre. A côté de cette prostitution, la retenue des femmes d'Apia était vraiment exemplaire, elles répondaient toujours par le *tabou* des missionnaires aux sollicitations les plus pressantes ; mais leurs voisines qui se sont montrées toujours rebelles à leurs enseignements, en se jetant dans les bras des marins, n'étaient plus mues, comme par le passé, par la passion ou par un caprice, mais par leur cupidité honteuse où celle de leurs parents.

Si toutes les femmes d'Apia se montrèrent pénétrées de la nécessité morale de vivre dans la plus grande retenue, nous fûmes souvent à même de voir néanmoins combien était superficielle encore, chez tous ces indigènes, la doctrine du christianisme qui établit la moralité des actions. Aucun n'avait encore renoncé à leurs chants et à leurs danses lascives faits pour exciter à la volupté ; ils s'y livraient encore, sans croire rien faire de contraire à la nouvelle loi. Nous eûmes à plusieurs reprises des représentations de ces chants qui étaient à peu près comme à Nouka-Hiva et à Taïti, familiers à l'enfance, et excitaient jadis dans les réunions du soir du *Frâé-Toré*, les plus grands désordres.....

Pendant mon séjour, j'obtins de M. Mills, quelques renseignements sur les phénomènes physiques qui se sont passés dans ces îles depuis quatre ans qu'il y réside, qui ont d'autant plus d'intérêt qu'il les a observés avec les yeux d'un homme instruit et avec connaissance de cause. Il m'apprit que le 7 septembre 1823, entre huit et neuf heures du matin, on avait senti dans l'île

plusieurs secousses horizontales de tremblement de terre, dont la direction fut de l'E. N. E. à l'O. S. O., et qu'antérieurement, le 7 novembre 1837, on avait éprouvé dans toutes les îles une marée extraordinaire qui avait inondé les cultures de plusieurs villages, et que les secousses de tremblement de terre étaient assez fréquentes dans tout l'archipel. Les naturels de Samoa, qui y sont habitués depuis longtemps, n'en sont nullement effrayés. Leur manière de bâtir les met à l'abri de leurs effets. Jadis ils les attribuaient à un de leurs dieux, qui ayant perdu le bras droit dans un combat, remuait la terre avec son bras gauche. Leurs îles, entièrement volcaniques, ne renferment aucun volcan en activité, et comme la végétation s'est emparée des sommets de toutes les montagnes, à moins de parcourir le pays dans tous les sens et de l'examiner avec soin, on ne trouverait pas de traces des volcans modernes. Rien dans leurs traditions n'indique qu'il en ait existé sur l'île *Opoulou*, si ce n'est qu'on donne à une montagne de l'est, un nom qui veut dire stérile, quoiqu'elle soit entièrement couverte de végétation. Les phénomènes des éruptions volcaniques ne leur sont cependant pas étrangers, car ils supposent dans toutes les îles, qu'il existe dans le N. O. de Samoa une petite île constamment en feu. Aucun volcan n'existe cependant dans cette direction, et pour trouver un fondement à cette tradition, on est obligé de supposer que si la prétendue île en feu n'est pas un objet de pure convention de quelques-uns de leurs prêtres qui, en voyageant, auraient vu des volcans dans les Tonga, elle est le produit de quelque volcan sous-marin, qui après avoir brûlé quelque temps au-dessus des eaux, à fini par disparaître, en croulant sur sa base, et n'est plus aujourd'hui qu'un des nombreux récifs connus dans ces mers, ou qui restent encore à découvrir.

(*M. Dubouzet.*)

Note 22 , page 125.

Le lendemain de notre arrivée , notre ami Pea vint en personne nous demander les droits d'ancre; le commandant lui répondit que nous paierions sans marchander les vivres que nous prendrions , mais que pour l'eau , tant douce que salée , un bâtiment de guerre ne la payait qu'à coups de canon. Pour appuyer sa demande, Pea apportait la pièce ci-jointe du capitaine de la marine royale anglaise, Drinck-Water de Béthune. Je la transcris ici attendu qu'il est assez curieux de voir quels droits les Anglais prétendent s'arroger sur ces populations. J'ai tort de dire les Anglais, c'est tout bonnement une bêtise des révérends missionnaires, appuyés par le capitaine du *Conway*.

Art. 1^{or} Chaque vaisseau qui mouillera paiera 5 dollars pour qu'il lui soit permis de faire de l'eau et d'acheter des rafraîchissements.

Art. 2. Aucun travail ne sera fait sur la rade , ni aucun naturel ne sera employé à travailler à bord le dimanche, sous peine d'amende de 10 dollars.

Art. 3. Toute vente de liqueurs spiritueuses est défendue sous peine de 25 dollars , et le navire à bord duquel ladite vente sera faite , ne recevra plus de rafraîchissements.

Art. 4. Toute personne qui s'absentera de son navire, sera arrêtée, ramenée à bord et paiera 5 dollars dont deux pour les chefs et trois pour les personnes qui l'arrêteront. Aucun capitaine ne pourra refuser de prendre à son bord un déserteur quelconque , sous peine de 25 dollars ; les déserteurs pris après le départ de leurs navires paieront 30 dollars.

Art. 5. Personne ne pourra débarquer ou quitter son navire sans l'autorisation du gouvernement de l'île , les capitaines contrevenants paieront 25 dollars.

Art. 6. Aucun capitaine ne pourra débarquer ses passagers

sans l'autorisation du gouvernement, sous peine de 25 dollars.

Art. 7. Si une personne restait à terre pour rétablir sa santé, le capitaine déposera une somme raisonnable pour son entretien et le temps probable de son séjour à terre.

Art. 8. Tout marin devra être rendu à son bord à 9 heures du soir, et y couchera sous peine de 5 dollars.

Art. 9. Les amendes ci-dessus seront payées en espèces ou en équivalents, au choix du gouvernement.

Art. 10. Les amendes pourront être commuées par le gouvernement en un mois de travaux forcés pour 5 dollars.

Art. 11. Tout capitaine qui refusera de souscrire à ces lois sera provisoirement privé de tous rafraichissements et secours, procès-verbal de son refus, plus, copie de ces lois seront envoyés à son gouvernement pour le prier de punir ce refus.

Art. 12. Tout chef de district ou de village où les navires pourront mouiller et où les canots pourront communiquer, pourra augmenter les lois relatives à la descente des étrangers et faire payer telle amende qu'il jugera convenable au délit.

Art. 13. Le prix à payer à un pilote pour conduire un navire au mouillage est de 3 dollars et demi, la même somme sera payée pour le conduire hors du mouillage.

Art. 14. Pour mettre ces lois en exécution, tous les chefs des districts nommeront l'un d'eux pour agir en qualité de magistrat.

Le projet de loi ci-dessus nous a été présenté à Apia dans la demeure d'un chef qui l'a trouvé très-convenable, et a promis d'en donner copie *aux autorités des nations étrangères*.

Donné de ma main à bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique le *Conway*, rade d'Apia (île Opoulou, archipel des Navigateurs).

6 janvier 1838.

CH. R. DRINCK-WATER-BETHUNE.

Et c'est au bas d'une pareille ineptie qu'un officier de la marine anglaise a eu la bêtise de mettre son nom; il faut qu'il ait furieusement

sement chargé son grog ce jour-là. Ces lois du digne capitaine nous ont bien amusés ; mais elles ne sont pas moins obligatoires pour le pauvre diable de navire marchand qui a besoin de se ravitailler ; la grande partie du temps, ces dollars reviennent aux missionnaires. Quelle infâme race !

(*M. Demas.*)

Note 23, page 125.

Nous n'avions encore rien vu jusqu'ici de comparable à l'île Opoulou. La belle Taïti est détronée, Opoulou est bien plus belle et cela se conçoit. Il y a beaucoup plus de plaines, les montagnes sont moins escarpées, la végétation a plus de développement. Rien n'est beau comme le chemin qui va dans l'intérieur et passe auprès de la petite cascade, en suivant à peu près la rivière. Ce sont des arbres gigantesques plus hauts que les palmiers, et très-variés, des bois sombres où chantent une masse de jolis oiseaux, des pigeons, des colombes, une jolie perruche rouge et verte, des martins-pêcheurs, des picaflors, etc. De grandes lianes pendent du sommet des arbres ; c'est tout-à-fait une grande nature. Il y a une masse de villages dans l'intérieur. L'île est divisée en plusieurs grands villages soumis à un chef, ce qui forme autant de tribus différentes.

Quand un chef se mariait, avant les missionnaires, il y avait une cérémonie assez curieuse. La femme était placée sur une natte blanche devant le peuple. Si le chef montrait la natte au public avec les preuves qu'il sa future épouse avait sa virginité, il y avait une salve d'applaudissements, tandis qu'au cas contraire, la femme était repoussée et chassée ignominieusement.

(*M. La Farge.*)

Note 24 , page 125.

Quelques misérables pirogues qui avaient attendu que nous fussions mouillés pour quitter la terre, vinrent nous apporter des cocos. Elles étaient montées chacune par deux ou trois hommes. En voyant ces frêles embarcations, j'étais conduit naturellement à me demander si c'étaient bien là les mêmes sauvages que Bougainville avait appelés les navigateurs, si c'étaient bien ces mêmes hommes qui conduisaient avec tant d'habileté ces grandes et belles pirogues qui allaient chercher si loin au large le navire de Bougainville et de Lapérouse, pour les accompagner au mouillage. Aujourd'hui je ne retrouve, ni les mêmes embarcations, ni les mêmes hommes, et j'aurais cherché vainement ce même empressement qui portait jadis ces enfants de la nature à courir au-devant des étrangers qui venaient les visiter. Mais quelle est la cause de tous ces changements? Ne doit-on pas s'en prendre à la civilisation, qui fera aux îles des Navigateurs (Samoa) ce qu'elle a fait à Taïti, d'une peuplade active, entreprenante, hardie et guerrière, un peuple mou, abruti et vicieux. Quatre ou cinq années seulement se sont écoulées depuis que les missionnaires ont pris possession de ces îles, et déjà ils ont acquis un ascendant étonnant sur l'esprit des habitants; ils ont changé leurs mœurs, leurs habitudes, et qu'y ont gagné ces misérables? rien; car leur vie ne s'est pas améliorée en apprenant à chanter des psaumes ou en lisant des versets de la Bible, et personne ne leur a enseigné à mieux cultiver l'igname ou le taro. En voulant faire des convertis on n'a pas cherché à en faire des hommes, ou plutôt les misérables qui sont venus parmi eux, sous le titre de missionnaires, n'y sont venus que dans le but d'y satisfaire un intérêt personnel. Ils ont employé ces insulaires à leur construire des cases vastes, commodes et agréables pour eux et leurs familles, ils leur ont fait cultiver des jardins qui leur produisent des légumes d'Europe,

mais les naturels n'en avaient aucune part, et cependant ce sont encore eux qui leur apportent gratis et comme un tribut, les fruits, les racines et les poissons qui forment la base de leur nourriture.

(*M. Gourdin.*)

Note 25, page 125.

La partie des naturels d'Opoulou dissidente sous le rapport religieux, se distingue des nouveaux convertis par la conservation de leurs usages primitifs. Ils portent leurs cheveux longs, quelquefois ils les relèvent sur le sommet de la tête par un lien de feuilles ou d'écorces de cocotiers. Leur chevelure roide et abondamment fournie semble emprunter son aspect hérissé à la frisure de celle du nègre. Ils sont peu vêtus, une ceinture étroite faite avec des feuilles longues, pliantes et étroites d'une plante que je n'ai pas vue ailleurs que sur eux, couvre à peine les parties sexuelles. Presque tous sont tatoués autour des reins, et quelques-uns ont sur le corps des marques produites par des incisions qui forment une excroissance charnue en relief. Les nouveaux convertis ont presque tous les cheveux coupés ras, cette coiffure leur va moins bien que celle de leurs voisins les payens.....

Le langage de ces îles est doux et diffère des idiômes taitiens et nouka-hiviens dans beaucoup de mots; la prononciation est aussi différente. *L'* est très-fréquemment employé, mais avec un espèce de sifflement qui la rapproche du *ch*; le *g* a aussi une prononciation particulière fort douce et semblable à celle du *j* du grec moderne. Une singularité de leur langage c'est d'avoir deux manières de nommer les choses : une lorsque l'on s'adresse aux *aitis* ou chefs, l'autre qui sert dans la conversation ordinaire. M. Mills, de qui je tiens ces détails, m'a communiqué en même temps une chanson très-ancienne qu'il a recueillie et traduite.

Elle est populaire dans le groupe, quoique sa signification ne soit pas bien complète, du moins dans la traduction. Cette chanson a trait à l'époque où Cook visita les îles Tonga. Il paraîtrait qu'elle a été composée lorsque les espérances des naturels de Samoa de le voir arriver furent déçues. La voici avec la traduction mot à mot.

Touti sōua ia

Cook tu t'en retournes,

Nei pea pea fasia

A moins qu'ils te tuent.

Oua ita ita valea Samoa

Grande est l'ignorante colère de Samoa

Nia le taouri le oa

Parce que tu n'apportes pas d'échanges.

Touti tou mae le foe

Cook donnes-moi la rame

Aou tala ala fia oe

Afin que je rame pour toi.

Cette chanson a cela de curieux qu'elle indique l'attention que le personnage de Cook avait excité dans ces îles, et en même temps elle sert à prouver ce que M. Mills m'a dit, que la plupart des événements remarquables étaient conservés de cette manière dans la mémoire des naturels, dont l'humeur communicative est avide de récits et de contes. Depuis l'établissement des missionnaires, les danses et les chants lascifs ont été abolis; le seul chant que j'ai entendu est le suivant, dont je n'ai pas pu recueillir toutes les paroles et dont je n'ai malheureusement pas non plus compris le sens.

Papa oua oua oua
 Papa oua oua oua
 Papa oua oua oua
 Papa ea ea ea
 Papa ea ea ea
 P'ainou onee kaao
 Finalou

Japiere fia laouae
 Ile toupou taoulac
 Tahou tou ghae nate rima
 Pae pouli outii
 Pae oula oufala
 Pae la lola tama
 Sae fama lama

Taa tia to lama
 Aoue misimi loc
 Aoue vill amoue
 Aoue fa amoue
 Aoue le noumoue
 Aoue mi si mila
 Aoue ll aodo
 Asoloe
 Popo ona ouee
 Aoue le fara
 Aoue le nussiarce
 Aoue falafae
 Aoue mi si tama
 Tae aoua ala

Apapa omata
 Omai se outou fanga
 Tonghi al laou sala
 Papalanghi taoumaea
 Ta fape fea
 Looou tamaa ouatiee
 Aouepo selli
 Aouepo se vani
 Aouepo atousia
 Aouepo lolopou Vavao
 Senai talofa mai
 Looou luisa
 Aoue mama oe.

Autant que j'ai pu le comprendre, ce chant concerne les Européens nommés *Papalanghis*, nom qui signifie de l'autre côté des cieux, *image fidèle qui indique l'arrivée des navires*. C'est la première fois que nous entendons cette dénomination, du reste connue dans d'autres îles.

(M. Desgraz.)

Note 26, page 148.

Après quelques instants, les deux missionnaires nous accompagnèrent chez le roi.

D'une taille assez grande, Georges a une belle tête; il est soucieux et parle peu. Ses traits deviennent très-doux lorsqu'il sourit. Chrétien de bonne foi, apprenant qu'un chef également converti était molesté à *Tonga* par les naturels encore idolâtres, il vola à son secours et détruisit entièrement la maison sacrée de *Mafanga*. La case dans laquelle nous le vîmes n'était que provisoire: un ouragan ayant détruit la sienne un an auparavant, on lui en élevait alors une autre au milieu d'un vaste enclos que l'on commençait même à cultiver. Ce chef avait de quarante à quarante-cinq ans; sa femme, dont la figure était jolie et gracieuse, pouvait avoir environ vingt-quatre ans. Tous deux étaient vêtus d'une étoffe du pays qui leur prenait depuis les reins jusqu'aux pieds. Nous restâmes environ une heure chez *Georges*, M. Tho-

mas servant d'interprète au commandant ; quant à moi , très-peu versé dans la langue anglaise , je ne pus saisir que quelques mots de la conversation , qui roulait sur quelques usages anciens du pays , sur la famille des premiers chefs et sur les îles *Viti*. Nous apprîmes la mort de *Tahofa*, l'un des chefs de *Tonga-Tabou*, celui qui avait fait exécuter l'enlèvement de notre embarcation et qu'on appelait le *Napoléon* de l'archipel. *Palou* vivait toujours ainsi que *Levoukaï*. Le christianisme n'avait fait que peu de progrès depuis une douzaine d'années à *Tonga-tabou*.

Le commandant ayant invité les deux missionnaires à déjeuner pour le lendemain , fit faire au roi et à la reine la même invitation , qui fut acceptée avec d'autant plus de plaisir , qu'elle était accompagnée de la promesse d'un présent. Nous quittâmes peu après la maison royale de *Vavao*, et , après avoir fait quelques tours dans le village , nous nous embarquâmes pour retourner à bord.

(*M. Jacquinet.*)

Note 27, page 148.

Après m'être réfugié successivement de case en case , à chaque ondée de pluie qui arrivait , je finis par rencontrer un jeune indigène appelé Théodoro , d'un caractère moins sérieux que ses compatriotes , qui mit tout-à-fait de côté son livre de cantiques et me pria instamment d'entrer chez lui et de le prendre pour *my friend*, mon ami. Quoique dégoûté des tayo, j'acceptai son offre et lui donnai mon nom. Aussitôt sa vieille mère , qui y était , me fit entendre que j'étais aussi son fils et me combla de caresses. Adopté comme membre de cette pauvre famille, j'eus beaucoup à me louer de leurs soins et de leurs complaisances , et les reconnus autant que je pus , en leur donnant des colliers et des ceintures. Pendant que j'étais chez lui , le son du *nasa*, qui remplace

comme aux Samoa, la cloche, s'étant fait entendre, Théodoro me demanda la permission de me quitter pour se rendre avec sa femme à l'office divin. L'un et l'autre quittèrent alors les colliers dont je leur avais fait présent, craignant sans doute la censure du prédicateur en se présentant ainsi dans le temple.

Je les y accompagnai pour satisfaire la curiosité que m'inspirait leur cérémonie. Déjà le prédicateur était en chaire, expliquant aux fidèles un passage de la Bible, d'un air grave, froid et composé, peu fait, à mon avis, pour persuader des hommes moins disposés à croire que ces indigènes, mais parfaitement adapté à l'austérité de leur culte. L'homme qui remplissait alors les fonctions de ministre, était un des indigènes de Vavao plus anciennement convertis que les autres, que les missionnaires emploient avec tant d'avantage comme instructeurs sous le nom de *teachers*. Ces postes ne sont remplis, comme on doit le penser, que par les néophytes les plus ardents, qui dépassent toujours, par leur austérité et leur rigorisme, leurs maîtres, quelque sévères qu'ils soient. Tout, dans la tenue et dans les manières de ce jeune ministre, indiquait un de ces hommes. Son débit monotone, l'immobilité de son regard et ses gestes mesurés portaient à penser qu'il eût craint, en agissant autrement et en mettant plus d'âme dans ses exhortations, de manquer aux règles sévères de la décence. Quand à sa lecture succédait la prière et le chant des cantiques, lui-même entonnait ces chants et commençait la prière, les yeux fermés, le corps immobile, sur un ton monotone et glacial auquel répondaient ses paroissiens. Ceux-ci, agenouillés autour de la chaire, cherchaient à imiter le ton et l'air recueilli du pasteur; les enfants et les femmes elles-mêmes, bien différentes de celles de Taïti, se contraignaient au point que c'est à peine si quelques-unes d'entre elles levaient les yeux de dessus leur livre pour jeter un regard à la dérobée sur les étrangers, qui, partout ailleurs, auraient tant excité leur curiosité. Ne comprenant rien

de ce qu'ils disaient, je m'agenouillai pendant quelque temps comme eux pour les observer sans causer de scandale; mais fatigué de ces chants monotones et de ce puritanisme que j'étais loin de regarder comme la vraie religion, je quittai ces lieux sacrés plein d'admiration pour la dévotion des indigènes, mais regrettant pour eux qu'on lui eût donné une telle direction. Le temple n'était distingué des autres habitations que par sa grandeur et par le soin de la charpente et des attaches qui en réunissaient les diverses parties, dont l'élégance était remarquable. Non loin de là, en revenant à bord, je passai près du cimetière de ces indigènes. Plusieurs petits hangars de forme ronde étaient réunis sur un petit plateau dont le sol, nivelé et sablé, était entretenu avec la plus grande propreté. J'appris que chacun d'eux couvrait une tombe. Depuis l'introduction du christianisme dans ces îles, rien n'a été changé dans le système d'inhumation des morts, à part les cérémonies religieuses. Les cimetières, appelés *malaï*, ont toujours la même apparence extérieure : aucun signe religieux ne les indique, mais ils sont toujours l'objet du respect le plus profond des naturels.

(M. Dubouzet.)

Note 28, page 148.

Entre l'île Longue et Vavao une dernière bordée nous fit doubler la pointe N. E. de l'île Longue. On en passe si près que le seul ressac des eaux nous soutint quelques instants à cinq ou six toises de distance des rochers taillés à pic; mais cette manœuvre hardie nous fit gagner du temps, et il ne nous resta plus qu'à prolonger la bordée du sud pour apercevoir vers le N. E. une nouvelle passe qui conduit à la baie de Vavao.....

Les missionnaires catholiques se sont présentés à Vavao à tort, ce nous semble, puisque la place était occupée par les méthodistes. Ceux-ci ont reçu leurs confrères avec des dehors assez

bienveillants ; mais Tahofao a parqué nos apôtres sur une île déserte et a défendu à ses sujets d'avoir aucune relation avec ces hommes maudits de Dieu. Peu s'en est fallu qu'on ne les laissât mourir de faim. Cependant ils ont évacué la place pour aller s'établir aux îles Wallis, qui forment un petit groupe à 80 lieues dans l'ouest des Samoa. Je ne sais si la charité des méthodistes les a poursuivis jusque-là, mais une lettre écrite à Vavao par l'évêque de Meioné annonce une grande détresse et appelle l'assistance du premier navire français qui passerait dans ces parages. Il est fâcheux que ces nouvelles ne nous soient pas arrivées aux Samoa. Peut-être la frégate la *Vénus* passera-t-elle aux îles Wallis.....

La classe supérieure conserve des formes aristocratiques, la gravité et la dignité du maintien. Parmi toutes les peuplades polynésiennes, le Tonga est celui qui, aux yeux de quelques voyageurs, paraît se rapprocher le plus de la famille européenne. Peut-être le Noukahivien l'emporte-t-il par un teint plus clair et des traits plus réguliers, mais il a un front moins développé que le Tonga. Je dois dire que j'ai vu peu de naturels de Vavao dont le regard et la physionomie n'aient pas l'expression de la plus insigne fausseté. La conduite de ce peuple envers plusieurs navigateurs a bien prouvé qu'on ne devait point ajouter foi à ses démonstrations amicales. Il est douteux que les missionnaires jouissent longtemps en paix de leurs conquêtes spirituelle et temporelle. Les Tonga, moins endurants que les Taïtiens, ne se laisseront pas conduire comme un vil troupeau. Déjà un jeune apôtre, M. Botkins, qui, ayant renvoyé sa femme, avait cru pouvoir la remplacer par une femme du pays, a été dénoncé au chef de Vavao et expulsé sur-le-champ. Mais il serait à désirer que la réaction de ce peuple contre un joug trop avilissant ne lui fit pas perdre les premiers germes d'humanité et de civilisation dont il est redevable aux missionnaires. A la vérité, le contact des Européens avec les peuplades océaniques rendra de jour en jour plus difficile le retour vers les usages barbares, l'immolation des

victimes humaines, une défiance permanente envers les étrangers. Il faut croire, au contraire, que ces nations comprenant enfin la supériorité des Européens, finiront par les respecter et chercheront à s'élever à leur hauteur.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 29, page 148.

Histoire de Mafi.

Mafi est le fils de Faka-Fanoua, chef de Mafanga et de Taoufa-Finaon sa femme. Quelque temps après la déclaration de la guerre qui eut lieu entre King George et les habitants de Tonga-Tabou, Mafi désireux de s'illustrer par un exploit, partit en compagnie de son frère et de six autres guerriers, pour aller tenter un coup de main sur l'île Namouka. Leur intention était de débarquer à la faveur de la nuit et de tomber à l'improviste sur quelque case isolée, où ils n'auraient pas trouvé de résistance; puis ils comptaient retourner à Tonga-Tabou.

Les vents, et peut-être aussi leur inexpérience, trompèrent leurs desseins, et au lieu de les conduire sur Namouka les conduisirent sur Ouhia, île peuplée et où ils n'avaient plus aucune chance de réussite à espérer. Dissimulant alors leurs projets, ils se firent passer pour des voyageurs et reçurent un accueil hospitalier. Des femmes accordèrent leurs faveurs à ces étrangers et les habitants les logèrent et les nourrirent. Mais l'un des compagnons de Mafi, dans un moment d'expansion, confia à sa belle quels avaient été les projets de sa troupe, et aussitôt cette nouvelle fut divulguée, et changea la face des choses.

On saisit immédiatement Mafi et ses compagnons, et on les envoya à King-George à Vavao, où on se contenta de les retenir prisonniers, après leur avoir administré un certain nombre de coups de corde. A la fin de 1836, Mafi, son frère et deux autres

compagnons tentèrent de s'évader dans la pirogue d'un navire baleinier américain, qu'un matelot déserteur leur avait livrée. Ils partirent en effet, le matelot les accompagnait, mais au bout de deux jours, le temps et le manque de vivres les ramena à Vavao, où ils reçurent chacun trente coups de corde. La violence des coups était extrême, et ce châtement les rendit malades pendant quelque temps.

Cependant le souvenir de cette punition ne put empêcher Mafi et son frère de tenter une nouvelle fois de recouvrer leur liberté. En 1837, gardés plus strictement, ce ne fut qu'au moyen des femmes dont ils avaient gagné l'affection, qu'ils firent préparer les moyens qui devaient les conduire à la liberté. Une pirogue double était déjà prête, les vivres nécessaires s'y trouvaient, ils allaient partir, lorsque la faiblesse d'une des femmes qui les accompagnaient vint trahir leur projet. Arrêtés sur-le-champ, on les punit encore, mais avec tant de violence, que le frère de Mafi mourut des suites des coups de corde qu'on lui avait appliqués.

Mafi revint à la santé, on lui rasa la tête et on lui assigna pour demeure le village d'Oatea, lieu où les navires font leur eau. Il était là sous la surveillance du chef Veykite.

Souvent les missionnaires de Vavao ont essayé de le convertir, mais Mafi les considérant comme la cause de ses malheurs et les oppresseurs de son pays, les a toujours repoussés. Il leur a voué une haine implacable, et s'il s'est réfugié sur un navire français, c'est qu'il aura peut-être appris que cette nation et celle des missionnaires sont rivales. Dans tous les cas, ne pouvant atteindre Tonga-Tabou, il préfère s'éloigner pour longtemps, il quitte son pays en conservant l'espérance de revenir un jour et d'aider à chasser les missionnaires persécuteurs.

Voici maintenant quelques détails sur les opérations de la guerre de Tonga-Tabou. Elle eut lieu dans le milieu de l'année 1837, et dura quatre mois. Les forces sous les ordres de King

George s'élevaient à 1560 guerriers, dont 700 de Vavao et 860 des îles Hapaï. Ce nombre indique la totalité de la population de ces îles en état de porter les armes à cette époque. A cette troupe, Nougalaïa, chef chrétien de Toubaou, avait joint plus de 1000 hommes. La guerre avait pour motif les persécutions que les chrétiens de Tonga-Tabou éprouvaient de la part de ceux qui restaient attachés à l'ancienne religion.

Les missionnaires anglais avaient excité cette croisade, mais ils ne participèrent pas aux opérations de la guerre, qui commença ses ravages en ruinant Mafanga, défendu par 800 habitants sous les ordres de leur chef Faka-Fanoua. Puis vint le tour de *Houle* dont les habitants, au nombre de 3 à 400, s'étaient fortifiés en creusant des fossés et en élevant des murs de terre.

Outre la population de *Houle*, un corps considérable d'auxiliaires défendait la place. Le frère de King-George ayant été blessé dans l'attaque, on fit main-basse sur les assiégés; on tua femmes et enfants, et on porta le nombre des morts à 700. L'action dura quatre heures. Plus tard, *Noukou-Noukou*, village habité par 1700 habitants, fut attaqué, mais sans succès.

En revanche *Hala-Leva*, petit village, fut saccagé, ses habitants, au nombre de 30, furent presque tous tués.

A *Pea*, fort village défendu par 2800 hommes, King George battit les habitants en diverses rencontres. C'est là où des guerriers de l'armée chrétienne mangèrent le foie et le cœur de deux chefs ennemis. C'est du reste le seul cas de cannibalisme dans une guerre où les atrocités ne manquèrent pas.

Teiki fut aussi attaqué, on tua une vingtaine d'hommes sur 400 qui y demeurent.

Comme on le voit, la guerre opérait sur des villages isolés, et les combattants se réunissaient rarement en corps sur le champ de bataille. Une fois les forces réunies, des chefs de Tonga-Tabou soutinrent le choc des ennemis, et cette fois elles ne furent pas battues. C'était à *Nichifa* où Mogniola, premier chef de Pea, Finoua-

Inou-Kava, chef de Saouma, et Fatou, chef de *Moua*, s'étaient joints à Hata, chef de Nichifa.

Au bout de quatre mois, les chefs de Tonga-Tabou demandèrent la paix. Ils vinrent à cet effet accompagnés de 800 hommes, à une portée de fusil du camp du *roi George*, et s'assirent à terre. King George sortit aussitôt de son camp et commença les pourparlers; la paix fut alors conclue et scellée par un grand akava, vainqueurs et vaincus se confondirent après que les chefs de Tonga-Tabou eurent promis de ne plus persécuter la religion chrétienne, et de recevoir les missionnaires chez eux. Cette paix n'avait pour but cependant que de donner aux habitants de Tonga-Tabou le temps de s'organiser plus efficacement, car il paraît que les chefs ont l'intention de recommencer les hostilités, aussitôt qu'ils seront en état de le faire avec avantage. La suite apprendra quelles auront été leurs actions.

King George retourna à Vavao immédiatement après la conclusion de la paix. La supériorité qu'il avait obtenue dans cette guerre tenait à l'adresse avec laquelle ses guerriers maniaient le fusil. Son armée possédait 120 fusils seulement, dont 70 aux guerriers de Vavao et 50 entre les mains de ceux des *Hapaïs*. Simonet était au nombre des guerriers de Vavao. Aucune femme n'accompagna l'armée, les missionnaires avaient aussi défendu leur usage sur Tonga-Tabou. De sorte que l'armée garda le célibat pendant la guerre. Les pertes de l'armée chrétienne ne sont évaluées par Simonet qu'à 64 hommes.

(*M. Desgraz.*)

Note 30, page 148.

L'île de Vavao n'a pas de reptiles venimeux ni de bêtes féroces, et non-seulement tout le groupe d'*Hafoulou-Hou*, mais aussi ceux de *Hapaïet* de *Tonga* en sont exempts. Les centipèdes y sont très-nombreux, leurs morsures causent de grandes douleurs, avec

une légère inflammation ; leur piqure est cependant très-petite. Il y a peu de variété dans les oiseaux ; je n'en ai pas remarqué plus de cinq ou six espèces : j'y ai vu une petite espèce de perroquet et des grues blanches et noires. Il y a par compensation une immense quantité de poissons, et des requins d'une très-grande espèce y sont si nombreux, qu'il est dangereux de se baigner dans le hâvre, excepté dans les hauts-fonds, où ils s'aventurent rarement.

J'y ai vu aussi une grande quantité de tourterelles de l'espèce à bec de faucon, et qui est généralement connue sous le nom de *Green turtle*.

L'île produit en abondance la noix du *Ricinus palma christi*, qui donne l'huile de castor ; on y trouve aussi du coton, de l'arrow-root, des noix de cacao, des bananes, des ignames, l'arbre à pain et une sorte de pomme de terre appelée *sweet potatoe* (patate douce).

Il n'y a pas une seule rivière dans toutes les îles des Amis, et pour l'eau à boire, les habitants dépendent entièrement des pluies. Il y a de temps en temps des sécheresses très-prolongées, généralement suivies de pluies très-fortes.

Je réside ici depuis le mois de juin 1836, et comme nous sommes en octobre 1838, cela fait environ deux ans et quatre mois. Le thermomètre a varié pendant ce temps de 22° à 28° (centigrades), la moyenne est de 26,7 dans les mois d'été, et 24,5 dans les mois d'hiver.

Parfois, le temps est très-chaud et cependant très-sain ; d'autres fois il est très-couvert et très-lourd, au point d'être fort préjudiciable à la santé des naturels et des Européens. Les vents sont généralement du sud et de l'est. L'*Active*, schooner anglais, fit naufrage à Onéata, l'une des îles Viti, le 2 juillet.

Pendant les deux dernières années, nous avons eu environ dix tremblements de terre ; la plupart ne causèrent à la vérité que de légères secousses ; mais celui du 15 septembre 1836 fut très-vio-

lent; il eut lieu à dix heures trente-cinq minutes du soir. Ces tremblements de terre procèdent parfois par ondulations assez généralement légères; mais le plus souvent ils donnent une violente secousse.

La marée présenta un phénomène assez étrange, le 8 novembre 1837; le flux et le reflux alternaient environ toutes les dix minutes, pendant environ trente-six heures ou même quarante-huit heures, suivant les divers rapports des naturels; car je n'ai pas été moi-même témoin de ce phénomène, étant ce jour-là occupé à l'imprimerie.

(Communiquée par M. Broock, missionnaire à Vavao.)

Note 31, page 170.

À midi je me rendis avec le commandant d'Urville à l'établissement des missionnaires, qui était situé sur l'île *Lefouga*, à environ deux milles de l'endroit où étaient mouillées les deux corvettes; nous débarquâmes à peu de distance du village, métropole des *Hapai*, ancienne résidence du roi *Finau I^{er}*. Ces messieurs étaient réunis, et l'arrivée de ceux de *Vavao* allait les mettre à même de commencer bientôt leurs délibérations annuelles. Comme dans toutes les autres îles, nous trouvâmes les apôtres des *Hapai* très-confortablement logés; leurs maisons, situées au milieu d'un vaste jardin cultivé avec soin, offraient l'utile et l'agréable et ne laissaient rien à désirer pour les douceurs de la vie. Après avoir échangé avec eux quelques paroles de politesse, nous les quittâmes, et sous la conduite d'un guide, nous fîmes une promenade dans le village qui, ainsi que ceux de *Vavao* et de *Tonga-Tabou*, se compose de vastes enclos carrés, bordés de murailles légères, faites avec des bambous. Les cases répandues au milieu de ces espaces, nous parurent toutes très-peuplées.

La souveraineté du groupe *Hapai* appartenant au roi *Georges de Vavao*, chacune des îles est gouvernée par un chef auquel il

délègue ses pouvoirs et qui est chargé, en son nom, de percevoir les impôts. Nous trouvâmes celui de *Lefouga* occupé à surveiller la réparation d'une grande pirogue double, et mettant parfois lui-même la main à l'ouvrage.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'église, sur la maison où se fait l'école des jeunes gens, et sur la case qu'habite le roi, lorsque les circonstances l'amènent dans cette île, case très-propre, très-vaste et d'une belle construction, nous retournâmes chez les missionnaires pour prendre congé et regagner nos corvettes.

A cette seconde entrevue, M. *Thomas* nous dit qu'ayant oublié à *Vavao* un baril de farine qu'il destinait à sa subsistance durant son séjour ici, il nous pria de vouloir bien lui en céder un. Notre provision commençant à baisser, nous ne pûmes acquiescer à sa demande, mais nous lui prouvâmes notre bonne volonté en lui offrant cent-cinquante livres de biscuit dont nous pouvions nous démettre sans nous priver ; il accepta avec une reconnaissance apparente ce cadeau, qui lui fut expédié dans la même soirée.

Les naturels de *Lefouga*, convertis seulement depuis quatre ans, sont encore aujourd'hui dans toute la ferveur et tout l'amour pour la nouvelle religion ; ils passent une partie de leur temps à chanter des psaumes et des cantiques. Les femmes se détournent à l'approche des Européens, fuient tout contact avec eux, et finiront sans doute par imiter celles de *Taïti*, c'est-à-dire qu'elles les rechercheront par la suite avec autant d'empressement qu'elles en mettent aujourd'hui à les éviter.....

L'eau paraît rare sur l'île *Lefouga* qui a cela de commun avec toutes les terres basses ; celle qu'on y trouve est de mauvaise qualité et presque saumâtre ; en revanche, les cocotiers y sont extrêmement multipliés et procurent aux naturels une boisson agréable et abondante.

Une partie du chemin que nous parcourûmes, nous paraissant plus soignée que le reste, et étant bordée de chaque côté par des

troncs de cocotiers abattus, nous en demandâmes la raison, et nous apprîmes que cette amélioration était le résultat des peines infligées à quelques hommes qui se comportaient mal, et qui pour expier leurs fautes, étaient condamnés à faire un certain nombre de toises de route. Ce système pénal est bien entendu, en ce qu'il concourt à l'utilité publique.

Sur les cinq heures, nous arrivâmes à nos canots qui nous transportèrent immédiatement à bord. Durant notre absence, il n'était venu que quelques pirogues le long des corvettes, et elles n'avaient apporté que des cocos à échanger. Quelques-uns de nos officiers s'étaient procurés trois ou quatre casse-têtes à un prix très-élevé.

(*M. Jacquinet.*)

Note 32, page 170.

Le 11 octobre 1838, nous quittons Lefouga, une des îles Hapaï, et nous nous dirigeons vers l'archipel des Viti. Jusqu'à présent nos observations se sont uniquement exercées sur ces rameaux de la race rouge qui habitent l'extrémité sud de l'Amérique, la côte ouest de ce continent et les îles de l'Océanie inter-tropicale; mais de nouvelles peuplades vont bientôt fixer toute notre attention; hâtons-nous donc de résumer nos premières sensations; car jalonner les faits est le seul moyen de les bien graver dans son esprit. Toutes les fois qu'un grand nombre d'objets se présentent successivement à nos yeux, chaque fois, on ne peut saisir que des faits isolés; les analogies ou les différences échappent; aussi l'ensemble n'évite la confusion que par l'analyse et la comparaison.

Le célèbre Forster, le premir, exquissa le tableau animé de la féconde Océanie¹; son travail est empreint de l'esprit de rappo-

¹ J'entends par Océanie ce vaste espace qui, des côtes de l'Amérique, s'é-

chement ; il groupa avec une rare sagacité les variétés de l'espèce humaine ; mais son coup d'œil devait être trop étendu et le sujet était alors trop neuf pour qu'il pût s'arrêter aux détails. Après lui, Péron et Labillardière enrichirent nos connaissances d'une foule de considérations nouvelles et de judicieuses remarques ; plus tard , MM. Quoy et Gaimard fécondèrent encore ce sujet , car beaucoup de peuples furent soumis à leur investigation , et dans le nombre , il s'en trouvait que leurs devanciers n'avaient point connus : mais , non plus que Forster , Péron et Labillardière , ils se sont arrêtés à la comparaison minutieuse des hommes de la même race éparpillés sur divers points du globe. M. Lesson a rédigé un excellent mémoire sur les îles du Grand Océan et leurs habitants , mais il s'y propose presque exclusivement d'éclaircir l'intéressante question de l'origine des Océaniens.

Bougainville, Cook, Forster, Lapérouse, Rossel, Krusenstern, Kotzebue, etc. , etc. , nous ont successivement tracé le tableau de la physionomie des indigènes des Taïti, des Sandwich, des Samoa, des Tonga, de la Nouvelle-Zélande, des Hybrides, de la Nouvelle-Guinée, de l'Australie, des Carolines, etc... Mais rien de tout cela n'est lié. Il y a plus, en général les voyageurs louent et blâment dans les mêmes termes, et ce serait en vain que l'on chercherait à se faire une idée juste des naturels de chaque archipel : on vous annonce bien d'abord une différence, soit en bien, soit en mal, mais vous la cherchiez inutilement dans les expressions des auteurs ; ils ont un thème fait, soit qu'ils blâment, soit qu'ils louent, il est invariable. Il n'y a de distinction bien marquée que pour les rouges et les noirs, tout est ensuite parfaitement uniforme parmi eux : règle générale, les premiers sont de beaux hommes et leurs femmes des déités ; les seconds sont affreux et leurs femmes sont plus laides encore. Tout cela, il faut en conve-

tend jusqu'à celles de l'Asie, en les contournant jus qu'au méridien des îles Andaman et Nicobar.

nir, est bien vague, et ce n'est point par de pareilles généralités que l'on peut parvenir à se faire une idée nette du panorama vivant de l'Océanie : car là, comme partout, notre espèce y éprouve des vicissitudes d'organisation qui dépendent des lieux, de l'air, et c'est cette liaison de cause et d'effet qu'il faut apprécier, pour ramener l'homme à son caractère primitif. C'est, en effet, le seul moyen de le retrouver tel qu'il était originairement, qu'il se soit dégradé ou qu'il se soit perfectionné; c'est aussi le seul moyen de s'expliquer les variétés dont on a fait autant de races, dans une même race. Mais qu'attendre de ces descriptions élastiques qui s'appliquent indifféremment à tous les groupes de cette immense division océanienne, que l'on nomme Polynésie, et qui se répètent imperturbablement pour chacun d'eux!..... Ils sont beaux hommes, forts; leur figure est belle, expressive, leur nez effilé, souvent aquilin... Ces portraits en raccourci, qui ne forcent pas l'auteur à une parfaite exactitude; ces gravures où se développe le talent de l'artiste, qui dessine parfaitement l'académie, mais qui n'attache aucune importance à la ressemblance, font autant de mystifications. Que d'Eve d'opéra et de nymphes au bain nous ont été reproduites, avec un léger tatouage, sous le nom de Taïtiennes, de femmes des Mendoces, que de tableaux charmants sont venus se grouper autour de ces descriptions et de ces figures mythologiques, de ces généralités idéales! Personne, plus que nous, n'eut le droit de se plaindre de ces licences poétiques, car malgré nos restrictions mentales, nous n'avons pas échappé au chagrin de la désillusion. Comment en effet résister à ces brillants mensonges « à ces dehors enchanteurs, à ces rencontres aussi inopinées que ravissantes d'innocence et de séduction, » finales obligées de toute description de paysage ou d'assemblée! En vérité ces fadaïses vous dépravent le goût, le bon sens et l'on finit par y croire un peu à son insu. Au reste, cette manie de mêler le charme du roman à l'histoire n'est point nouvelle parmi les voyageurs : le vieux Quiros, en 1595, lui payait déjà un

large tribut d'illusions ; il dit, en parlant des Mendocéennes : « *La régularité de leurs traits, la finesse de leur taille et la beauté de leurs mains leur feraient donner la préférence sur les plus jolies femmes de Lima.* » Bougainville, dont le style est au moins élégant et pur, s'abandonna aux prestiges de son imagination et aux sentiments de l'indulgente reconnaissance. Cook, lui-même, n'est point à l'abri du même reproche quand il décrit les scènes de Taïti. Forster et Krusenstern, quoique moins admirateurs, n'échappent point complètement à cette tendance de sacrifier toujours la vérité à la fraîcheur du tableau ; ils glissent vaguement sur les imperfections et ne tarissent plus sur les perfections ; l'effet pittoresque y gagne, mais la vérité est tronquée. Forster dit des Taïtiennes : « Leurs yeux sont grands, vifs et étincelants ; elles ont le visage plus rond qu'ovale, leurs traits sont d'une symétrie extraordinaire et embellis par un sourire qu'il est impossible de décrire. » Si, pourrait-on répondre ; décrivez-nous ces traits symétriques, entourés d'un ovale presque rond, et j'y placerais peut-être un joli sourire. Il continue : « Le corps, au-dessus de la ceinture, est bien proportionné, ses contours ont un charme et une grâce inexprimable... Les femmes sont belles pour l'ordinaire et elles ont même des formes délicates : leurs bras, leurs mains et leurs doigts sont si potelés et si beaux, qu'ils ne dépareraient pas la Vénus de Médicis. » Les mêmes éloges se représentent en faveur des femmes des Mendoces, et cela, dans les mêmes termes. Aussi, bien que Forster commence par dire que les Nuhiennes sont, après les Taïtiennes, les représentantes de la plus belle race féminine océanique, on ne sait cependant point en quoi les unes sont supérieures aux autres, ni pourquoi ces dernières sont inférieures aux premières. Ainsi, quand il décrit leur figure, les détails manquent et rien n'est suffisamment explicite ; il ne devient positif qu'en parlant des bras et des mains, qui sont, en effet, remarquablement beaux ; mais qui se montrent ainsi chez toutes les femmes de la race rouge ou mongole. Où sont

donc les différences que lui-même fait pressentir? Krusenstern, en parlant aussi des habitantes des îles Nuhiva, s'exprime en ces termes : « Les femmes ont la tête belle, plutôt arrondie qu'ovale, « de grands yeux brillants, le teint fleuri, de très-belles dents, « les cheveux bouclés naturellement; la teinte de leur peau est « claire. » Mais alors, elles n'ont rien que les autres Polynésiennes n'aient, si une peau jaune, mêlée d'un peu de brun, passant au rouge de cuivre, lorsque les passions ou un exercice violent activent la circulation, peut être considérée comme claire et fleurie. Il y a là évidemment un choix de mots qui veut charmer sans se soucier de transmettre une seule idée bien arrêtée.

Deux remarques ressortent de tout ce qui vient d'être dit : 1^o Forster, non plus comme simple historien, mais seulement comme naturaliste, Péron, Labillardière, Chamisso, Lesson, Garnot, Quoy, Gaimard ont réuni d'immenses matériaux qui dorénavant devront servir aux travaux d'ensemble qu'entreprendront infailliblement leurs successeurs dans la noble carrière des voyages aux découvertes, car un seul homme ne saurait tout voir, tout apprécier à sa juste valeur. Mais il arrive une époque où, grâce à nos prédécesseurs, nous devons oser ce qu'ils ne durent point essayer. Nous croyons que les généralités scientifiques sur le Grand-Océan ont cessé d'être instructives; c'est par une profonde appréciation des choses dans leurs corrélations, que nous pouvons espérer encore fixer l'attention. Nos maîtres ne nous ont offert de tableaux bien circonstanciés que pour des points épars, ils n'ont soulevé le voile que pour quelques parties de l'ensemble, il reste à tout lier. Certes, nous ne pouvons prétendre à compléter une pareille tâche; mais, tel est l'esprit qui devra diriger les études des navigateurs à venir : nos pères ont découvert, à nous appartient surtout l'enchaînement des faits, la rectification des erreurs et les considérations nouvelles. 2^o L'inutilité des histoires pittoresques à l'égard de l'anthropologie, est manifeste, et cependant l'on ne doit pas en accuser les rédacteurs

NOTES.

de ces sortes d'ouvrages. En effet, le récit facile des événements, des émotions d'une campagne, les mœurs des sauvages trouvent plus de lecteurs que les lourdes dissertations de la science, auxquelles la masse du public s'intéresse fort peu; d'un autre côté, le but principal des circonvolutions est la géographie, et ses exigences ne se plient pas toujours à celles de l'observation à terre; d'autres devoirs préoccupent sans cesse les chefs de ces sortes d'expéditions.

On a souvent reproché à ces voyages leur immense étendue, l'indispensable rapidité de leur passage à travers l'Océanie; grâce au beau voyage que nous venons de faire, nous sommes à même d'apprécier ces objections à leur juste valeur. Les collections rapportées, depuis soixante ans, des diverses îles qui constituent les mêmes archipels, assurent de l'existence des mêmes plantes, des mêmes animaux sur chacune d'elles; d'un autre côté, notre propre expérience nous a démontré qu'en se partageant les divers genres de recherches et en gravissant les plus hautes montagnes, l'on arrivait toujours, en trois ou quatre jours, à posséder une idée à peu près complète du sol de chaque localité et de ses richesses scientifiques propres à la saison. La visite des points de la côte diamétralement opposés à ceux que vous avez explorés, beaucoup de temps employé à des relâches multipliées dans les mêmes parages, ne compenseraient pas, par des découvertes, la perte de temps qui résulterait de l'invariable constance des vents alisés. Voir beaucoup de pays éloignés les uns des autres, les voir dans des directions bien suivies et avec rapidité, afin de donner le moins possible aussi aux chances des maladies, telle doit être la devise d'un voyage aux découvertes. Ce que vous n'avez point vu, souvent un autre l'avait déjà vu, et toujours ses écrits démontrent que ces petites terres sont partout homogènes, et que toutes celles d'un même archipel se ressemblent autant par leurs productions que par leurs constitutions atmosphérique et géologique.

Ce que nous venons de dire des petites îles est tellement vrai que la Nouvelle-Zélande elle-même est aujourd'hui, à peu de chose près, parfaitement connue, quoiqu'elle possède une innombrable quantité de lieux où l'homme civilisé n'a point encore mis le pied. On ne l'a étudiée que sur quelques points, et cependant, exception faite des animaux ou des végétaux propres à quelques cimes, on a déjà sur tout des notions exactes. Combien de précieuses dépouilles l'île de Bornéo, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, n'ont-elles pas déjà fournies par l'intermédiaire de la marine! Sans doute, il faudrait des expéditions spéciales pour pénétrer les secrets qu'elles nous cachent encore, mais il y aurait ingratitude à oublier que c'est précisément aux voyages entrepris sur la plus vaste échelle que l'histoire naturelle doit ses plus nombreuses et ses plus belles découvertes. Pour soutenir cette assertion, il suffit de rappeler les noms de Cook, de Lapérouse, de Baudin, d'Entrecasteaux, de Kotzebue et de Dumont d'Urville. Soutiendrait-on cette hypothèse erronée que tout est maintenant connu et qu'il faut longuement s'appesantir sur la moindre localité pour espérer trouver du nouveau? Ce serait une erreur : le nouveau abonde partout, en tout genre, et parmi les choses les plus vulgaires, qui sont aussi les plus négligées, il reste beaucoup à étudier. Les expéditions conçues sur les plans les plus étendus seront longtemps encore les plus fructueuses, parce qu'au milieu de la multitude d'objets, il en échappe toujours quelques-uns; parce qu'enfin un fâcheux hasard a inévitablement conduit les navigateurs dans les mêmes archipels à la même époque de l'année. Mais revenons à nos Polynésiens.

Comme en toutes choses il faut un point de départ, en d'autres termes, un point de comparaison, nous allons décrire d'abord les habitants des îles Marquises; ils seront le type autour duquel nous réunirons les caractères des naturels de chaque archipel. Les îles que nous avons visitées dans la Polynésie intertropicale

sont : aux Marquises, Nouka-Hiva ; aux Pomotou, Manga-Reva ; dans l'archipel de Taïti, l'île du même nom ; aux Samoa, Opoulou ; aux Tonga, Vavao, Lefouga une des îles du groupe Hapâi.

Nous choisissons les Noukahiviens comme type, parce qu'ils sont les mieux faits des insulaires que nous avons été à même d'étudier ; les défauts d'un tableau ressortant d'autant mieux qu'on les oppose au plus parfait modèle du genre.

Les Mendoces sont de taille moyenne ; un mètre soixante-dix centimètres est parmi eux la taille le plus ordinaire. Ils frappent tout d'abord par l'élégance de leur habitude extérieure, leur démarche pleine d'aisance, leurs mouvements gracieux ; leurs muscles ne sont point très-fortement marqués, cependant l'œil peut en dessiner facilement les contours ; il en résulte que leur apparence est plus agréable que vigoureuse ; cependant, on ne saurait leur reprocher des formes trop arrondies, en un mot, trop efféminées : leur corps et leurs membres sont parfaitement proportionnés ; leurs articulations minces semblent donner à leurs mouvements une prestesse, une facilité admirables. Un bassin étroit, dont les moindres saillies osseuses disparaissent cette fois sous des muscles véritablement très-vigoureux, ainsi que cela s'observe toujours chez les montagnards ; une poitrine arquée, évasée supérieurement, arrondie inférieurement, contribuent à leur donner la taille la plus svelte possible, et à répandre sur leur personne une légèreté qui décele une respiration abondante. Leurs bras, quoique un peu minces relativement à leurs membres inférieurs, parce qu'ils les exercent peu, ne les déparent point ; ils prennent en effet une part constante aux délicieuses poses de leur corps. Leurs mains sont petites et bien faites ; leurs pieds mériteraient les mêmes éloges si la marche pieds nus ne les déformait.

La figure de ces hommes porte aussi tous les signes d'une amélioration de race : elle est plus ovale que ronde ; leur front

est haut; leurs grands yeux noirs, ornés de longs cils, sont pleins du feu de l'intelligence; leur nez est bien fait, très-peu épaté et souvent aquilin; leur bouche, leurs lèvres, leurs pommettes, ont des dimensions et un volume infiniment mieux proportionnés à l'ensemble de la face que ces traits ne le sont ordinairement chez les personnes de la race mongole. L'expression de leur visage est pleine de douceur et de gaieté. Ainsi, aux Marquises, les hommes partagent avec les femmes un agréable jeu de physionomie, chose remarquable et qui en distingue particulièrement les insulaires. « Les jeunes gens de ces îles fortunées sont pour l'ordinaire très-beaux, et ils serviraient d'excellents modèles pour un Ganymède. » Les paroles de Forster sont, cette fois, aussi exactes que précises. Ils portent leurs cheveux noirs relevés sur le sommet de la tête; ils en forment deux touffes. Cette coiffure leur imprime un air étrange d'abord, mais l'apparente recherche de cet arrangement plaît vite; elle s'allie également bien à une jeune figure et à la figure sévère et même un peu sauvage des anciens; mais, en général, ces derniers entourent leur tête d'un turban en tapa-mousseline d'une éclatante blancheur. Leur tatouage en spirale rappelle celui des Zélandais; il lui est parfaitement comparable quant au genre de dessin, mais les lignes en sont plus déliées et ne tracent pas de sillons dans la peau. Ils le disposent sur les mains et les avant-bras avec un goût infini, on croirait voir des demi-gants longs en dentelle brodée. Ils dessinent aussi autour de la ceinture, autour des poignets, du bas de la jambe, de larges bandes noires qui ne sont pas sans élégance, mais qui deviennent d'un effet hideux quand ils se les appliquent transversalement sur la moitié de la figure, soit au niveau des yeux, soit au niveau de la bouche. Cette habitude est pratiquée par les Patagones, non pas au moyen du tatouage, mais à l'aide d'ocre rouge grossièrement délayé dans de la graisse. La plupart des vieillards rappellent ces belles figures de patriarches dont les peintres nous ont si souvent retracé la noble sévé-

rité; c'est surtout chez les vieux chefs que cette remarque est applicable, car l'abondance et une entière liberté sont favorables au développement physique et moral; l'habitude de la supériorité surtout façonne les traits à une expression de dignité qu'inspirent partout un haut rang et l'indépendance

Les femmes de ce pays sont parfaitement heureuses : la fidélité même ne leur impose que de légères chaînes d'un instant; leur gentillesse multiplie leurs conquêtes sans jamais asservir leurs désirs changeants ou attrister leur inépuisable gaieté. Il n'est pas une seule femme qui ne soit à plusieurs hommes, sans qu'elle soit, à leur égard, retenue par aucun engagement. Leur indépendance est bien plus complète qu'aux Samoa, aux Tonga, et même à Taïti, et bien que l'on ne puisse disconvenir que cette liberté illimitée ne nuise à leur constitution en épuisant trop tôt leur jeunesse, cependant elle leur est moins nuisible que l'état d'esclavage où certaines peuplades retiennent leurs misérables compagnes. Car, comme l'a très-bien fait observer Forster, à propos des habitants de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie, le rang où l'on place les femmes dans la société domestique a une extrême influence sur la civilisation, et plus une nation est misérable et grossière, plus elles sont traitées durement. Cet injuste partage des peines de la vie uni au manque d'aliments flétrit rapidement leurs charmes et en fait des objets aussi laids que dignes de compassion. Déjà nous avons jugé de la justesse de cette observation à Manga-Reva : le dénuement de cet étroit séjour maintient les malheureux indigènes de ce groupe dans l'état de la plus complète barbarie; les hommes reçoivent de leur misère une empreinte triste et sauvage; cependant leurs traits ne le cèdent en rien à ceux des Taïtiens; il y a plus, leur vie dure, leur sobriété forcée, faute de variété, l'air du large qu'ils respirent dans toute sa pureté, grâce à l'exiguïté de leur terre, développent chez ces insulaires une haute taille, des formes musclées; mais les femmes sont généralement petites, lourdes, et,

à quelques exceptions près, leur visage a tout le type de la laideur mongole; il est même marqué du sceau de l'abrutissement.

Cette infériorité de la femme, réduite à ne reconnaître d'autre loi que celle du plus fort, n'est pas seulement le résultat de cette odieuse soumission et de la stupeur organique qu'elle entraîne, mais aussi des souffrances de la misère. Une femme ne peut être belle qu'en restant sensible, délicate; elle s'enlaidit en s'endurcissant. Les nomades Patagons ne maltraitent point leurs femmes; si l'on en excepte la chasse, qui pourvoit abondamment à leur subsistance, ils partagent avec elles le petit nombre de leurs travaux, qui consistent surtout à dépouiller les animaux, dépecer les viandes, coudre et préparer les peaux pour en faire des manteaux ou des tentes grossières; elles n'ont ni intérieur à soigner, ni troupeaux à garder; ces femmes cependant, qui passent leur existence dans la plus oisive indifférence, sont fort peu attrayantes; toutes sont même beaucoup au-dessous des hommes, parmi lesquels on trouverait de très-belles figures si l'on pouvait leur enlever l'air de stupidité. Les ressources, les petits soins multipliés de l'ingénieuse civilisation sont indispensables à la femme; il lui faut une nourriture moins abondante que choisie et délicate; il lui faut une considération sociale qui assure à sa douceur, à sa faiblesse, à sa vive sensibilité, protection; à son dévouement maternel, reconnaissance. A ce prix seul elle peut être jolie et le devient quelquefois. C'est tellement vrai, que les peuplades sauvages les plus heureusement placées sur la surface de notre globe, les plus abondamment pourvues des fruits de la terre et des ressources de la nature, présentent encore de notables différences dans le développement de l'homme comparé à celui de la femme. Les îles de la Polynésie, qui nous occupent ici, offrent un bon exemple en faveur de cette observation. Sans doute, les îles Taïti, Tonga, Samoa, sont habitées par un rameau de la race rouge incontestablement en progrès; les femmes y ont profité de l'amélioration générale. La preuve en est que les plus belles

sont celles qui représentent mieux, dans leur sexe, les traits et même la stature des hommes de leur pays ; mais aussi sont-elles hommasses. Ce n'est point là le genre de beauté qui leur appartient et auquel la nature s'arrêterait si la civilisation répandait sur elles tous ses bienfaits. Les Noukahiviennes ne méritent pas le même reproche : leurs formes sont infiniment plus élégantes ; mais il existe cependant encore une grande distance entre elles et leurs maris ; ils sont en effet beaucoup mieux qu'elles de corps et de visage. Essayons maintenant de tracer le portrait des intéressantes habitantes des îles Nouka-Hiva ; choisissons pour modèle les plus agréables d'entre elles que le hasard nous ait offertes, c'est le seul moyen de nous faire une idée juste du plus haut degré de beauté auquel les femmes rouges puissent prétendre au sein de la barbarie.

Le négligé où nous trouvâmes ordinairement les jeunes Noukahiviennes fut très-favorable à nos observations. Un grand nombre vinrent à bord en costume de naïades : quelques fleurs dans les cheveux composaient toute leur toilette. Plus tard, leur pudeur ne pouvant plus s'excuser sur la nécessité de fendre les flots pour venir jusqu'à nous, elles s'empressaient de se couvrir d'une pièce de tapa lorsque nous nous présentions dans leurs cases ; mais ce sentiment de pudeur durait peu, soit que l'empressement de nous accueillir leur fit oublier tout autre soin, soit qu'un sentiment de coquetterie les guidât, car elles ne tardaient guère à se mettre à l'aise et à emprunter leurs plus beaux ornements au plus simple appareil.

Leur stature est moyenne ; nous l'évaluons à un mètre soixante centimètres environ ; leurs cheveux noirs sont lissés, huilés et relevés derrière la tête ou flottant sur les épaules et retenus alors sur le front par un cordon rouge en vaquois. Leur regard est doux, leur physionomie animée d'une expression de gaieté un peu folle ; leurs yeux sont vifs, grands et souvent un peu relevés en dehors ; de longs cils les abritent ; leur bouche serait

qualifiée de bouche moyenne par des Françaises, elle est petite pour des Océaniennes ; leurs lèvres ne sont pas trop volumineuses et leur gracieux sourire laisse voir de belles dents ; mais ces bouches, un peu brunes, n'ont aucun de ces jolis contours qui dessinent la bouche des Européennes ; elles sont fendues trop uniformément, si je puis m'exprimer ainsi. Aucune de ces femmes ne mérite, sous ce rapport, les éloges que nous sommes prêts à donner à Mata-houa¹, jeune guide de Nouka-Hiva, ainsi qu'à plusieurs jeunes gens des pirogues d'O-hivaoa. Le nez, si difficile à modeler sur une jolie figure de femme, le nez, ce trait ingrat qui a défigurés tant de jolis visages, n'est chez nos Nuhiviennes ni trop gros, ni trop épaté, c'est un nez charmant.... mais encore pour des Océaniennes, car ses qualités consistent à n'avoir point l'excès des défauts reprochés aux nez de toutes les femmes de race rouge. Un front assez haut, des pommettes modérément écartées, encadrent ces mobiles physionomies, qui, grâce à cette dernière et heureuse modification, n'offrent pas la grossièreté des traits que l'on retrouve encore parmi les Taïtiennes elles-mêmes : ainsi elles échappent au ridicule de ces faces rondes à grosses joues, à large bouche, dont les Mangareviennes, Péruviennes aborigènes, Araucaniennes et Patagones nous présentent le parfait modèle.

Les Mendocéennes sont agréablement potelées, la tournure ramassée et courte, l'embonpoint des femmes mongoles n'ont chez elles rien d'exagéré ; leur cou se fond très agréablement avec leurs épaules ; leurs seins sont bien placés, bien faits, leur développement se renferme dans des limites parfaites ; leur taille est un peu grosse, ce qu'il faut attribuer moins à l'extrême largeur de leur bassin qu'au trop grand évasement de la base de leur poitrine. Cette organisation leur a conservé un peu de cette apparence pesante que l'on retrouve plus marquée chez les Taïtiennes,

¹ Mata-houa, joli.

plus forte encore chez les femmes de Tonga et de Samoa, et portée à l'excès chez les Américaines.

Les membres inférieurs des Noukahiviennes ne répondent nullement au charme de leur ensemble : l'habitude de se tenir accroupies et de marcher pieds nus contribue beaucoup à la déformation des jambes et des pieds. Leurs bras, leurs mains et leurs doigts sont au contraire d'une beauté sans égale ; toutes les Polynésiennes reçoivent de la nature cet agrément corporel, mais aucune ne le présente aussi complètement parfait que les agaçantes insulaires des Marquises. Au reste, disons-le en passant, toutes les Péruviennes et Chiliennes indigènes se font remarquer par l'élégante conformation de l'épaule, du bras et de la main ; les Patagones, sous ce rapport, ne démentent non plus leur origine. Ajoutons que si ces femmes portaient des chaussures dès la plus tendre enfance, elles auraient les pieds les plus jolis du monde ; nous en donnons pour preuve les Indiennes des villes du Pérou élevées à la condition de dame. Bien que nous ne comprenions pas que Quirox ait comparé les Mendocéennes aux charmantes créoles de Lima, nous conviendrons cependant que ces dernières n'ont ni un plus beau bras, ni une main plus délicate que les filles de Nouka-Hiva, et que leurs petits pieds, si justement célèbres, trouvent presque des rivaux dans ceux des coquettes Incas modernes.

La supériorité physique des insulaires des Marquises établie, à quelle cause l'attribuer ? Les différences qui distinguent les peuples d'une origine commune, mais surtout les peuples sauvages, sont évidemment dues aux habitudes que leur imposent la topographie de leur pays et la nature de l'air qu'ils respirent. On conçoit en effet que l'obligation de gravir sans cesse le revers des montagnes donne aux muscles les plus en jeu dans ce genre d'exercice une vigueur que l'on ne saurait obtenir d'une continue équitation, ou que l'on espérerait vainement rencontrer chez un lourd habitant de la plaine. Mais le principal agent

modificateur de la constitution de l'homme, c'est l'atmosphère; si l'on pouvait oublier que l'expérience de chaque jour nous démontre cette vérité, il suffirait de rappeler les faits les plus communs : l'action de l'air de la ville sur les paysans, celui de la campagne sur les citadins, nous citerions les crétiens des profondes vallées de la Suisse et de l'Araucanie, et nous leur opposerions les beaux habitants des montagnes; nous examinerions les effets des effluves marécageux sur la respiration d'abord et conséquemment ensuite sur la circulation; enfin, arrivant à étudier les divers degrés de raréfaction de l'air par le calorique, et ses divers degrés de saturation par l'humidité, nous démontrerions facilement qu'une maladie célèbre, *la fièvre jaune*, sur l'étiologie de laquelle on a tant discuté sans résultat utile pour l'humanité, faute d'en bien apprécier les causes physiques et physiologiques, est due à l'excès de division des molécules de l'air et à l'excès de vapeur d'eau en suspension dans ce fluide¹. Elevons-nous dans les hautes cimes du Mexique et des Antilles, nous y retrouverons toute l'énergie vitale propre aux régions tempérées, et nous y verrons le créole des montagnes appréhender autant le séjour étouffant des bords de la mer que l'Européen récemment débarqué sur ces plages brûlantes. En effet, à l'époque des plus grandes chaleurs de l'année, les courants alisés cessent tout à coup de souffler leur douce et salutaire fraîcheur sur les îles Caraïbes et sur le Mexique. Dans ce dernier pays, des calmes étouffants leur succèdent; aux Antilles, les vents d'ouest les remplacent; ils sont le signal des fâcheuses affections qui envahissent aussitôt les parties basses de ces régions. L'immense enceinte des terres du Mexique, les nombreuses îles de la mer caraïbe et du golfe mexicain, l'étroitesse des débouquements des Antilles, qui s'opposent

¹ La fièvre jaune n'est qu'un scorbut : le défaut d'air suffisamment réparateur pour une circulation aussi abondante que celle d'un habitant des zones tempérées, en est la cause.

au prompt renouvellement des eaux, expliquent, pour ces parages, la chaleur des vents d'ouest et leur extrême humidité. Les conséquences physiologiques de ce climat agissent différemment sur les indigènes et sur les étrangers, mais elles ne constituent un pays sain ni pour les uns, ni pour les autres. Si, après la rapide excursion que nous venons de faire pour prouver l'importance des bonnes qualités de l'air, qu'il faut considérer comme le premier aliment des animaux, nous revenons à la Polynésie équatoriale, nous nous étonnerons peu du bon développement de ses habitants, parce qu'ils respirent l'atmosphère la plus pure possible. Les îles Sandwich, Marquises, Pomotou, Taïti, Samoà, Tonga, sont isolées de toutes parts; aucune terre continentale ne leur impose une atmosphère déjà altérée, et, quelle que soit la direction capricieuse des vents, ils s'élèvent toujours de l'Océan et ils en partagent la fraîcheur et la pureté. Tous les marins savent que l'air du large prolonge l'existence de malades voués à une mort imminente; l'approche de la terre, au contraire, l'abrège et change trop souvent l'espérance en une mort subite. La mer épure l'air par une action physico-chimique; c'est encore un de ses nombreux bienfaits, il faut le reconnaître, peu importe ici la théorie de ce phénomène; mais les Polynésiens perdent en partie l'avantage de leur position en construisant leurs cases au pied des montagns, souvent à l'abri des vents alisés, et sans se soucier beaucoup du voisinage des marécages. Cette coutume, presque générale, née de leur indolence, de leur mollesse, ne contribue pas peu, jointe aux excès de leur glotonnerie, à répandre parmi eux l'affligeante obésité et l'éléphantiasis. Les Noukahiviens échappent à ce développement contre nature du système cellulo-graisseux, non par la sobriété, qui est la moindre de leurs qualités, mais par leurs habitudes montagnardes; en elles est tout le mystère de leur supériorité matérielle. « La structure de ces hommes, dit Forster, est forte et nerveuse; aucun n'est aussi gros que les habitants des îles Taïti et Tonga; cette différence provient de ce qu'ils ont plus

d'activité : comme la plupart vivent sur les flancs et au sommet des hautes collines , où leurs habitations ressemblent à des repaires d'aigle placés sur les cimes inaccessibles des rochers , ils doivent naturellement avoir le corps mince , puisqu'ils gravissent souvent les montagnes élevées et qu'ils respirent un air vif. » Chez ces hommes il existe une égale répartition des suc nutritifs , leurs fonctions jouissent toutes d'une parfaite activité : ils doivent autant à la bienfaisante pureté de l'air qu'au constant exercice de leurs forces ; ils ne peuvent faire un pas sans mettre en jeu tout l'appareil de la locomotion. Leur extérieur se dessine sous les formes les mieux proportionnées ; leur taille est moyenne , parce qu'elle a dû se plier aux nécessités de leur destination ; leur corps est svelte et léger , il a acquis dès l'enfance , cette souplesse musculaire qui caractérise partout le véritable enfant de la montagne. L'Arancan n'habite guère que les *vallées* des Andes , aussi est-il bien loin de présenter ce perfectionnement de race qui caractérise le Noukahivien : il est lourd ; c'est le type patagon , mais dans des limites moins colossales ; il est plus que lui remuant , énergique ; ses muscles marquent mieux au-dessous de la peau , cependant ses habitudes cavalières le rapprochent encore de l'épais Patagon des Pampas à cause du défaut d'exercice. Des conditions atmosphériques diverses , des mœurs différentes , modifient l'organisation extérieure en exerçant tel ou tel organe aux dépens de tel ou tel autre , mais elle ne change rien au type originaire : la race rouge est *une* ; la prétendue race américaine n'existe pas plus que la race océanienne. Tout porte à croire que l'Amérique fut le berceau de ces peuples jaunes ou rouges qui envahirent une partie de l'Asie ¹ , d'où leurs hordes

¹ M. Klaproth établit sur des preuves incontestables ce qu'on savait déjà par des rapports plus ou moins positifs , que les tribus originaires du Nouveau-Monde s'étaient étendues sur une partie de l'Asie ; mais il n'a rencontré aucun indice propre à fortifier cette autre hypothèse , qui s'est déjà reproduite sous des formes diverses , que la population du Nouveau-Continent

débordées menacèrent l'Europe sous la conduite de Gengis et de Tamerlan.

Si nous en jugeons par les Mangareviens et par ce que disent Forster et Krusenstern, les naturels des îles Pomotou diffèrent de ceux des îles riches et vastes par une peau plus foncée ; leurs extrémités inférieures sont un peu grêles, et le reste de leur corps est cependant athlétique. Leur physionomie est grave et sérieuse ; moins gâtés par l'abondance, ils sont moins enclins aux plaisirs. Leur peu de ressources en végétaux les oblige à vivre nus et à se nourrir surtout du produit de leur pêche ; ils passent donc une partie de leur vie exposés à l'ardeur du soleil, les jambes dans l'eau. A terre, la petitesse de leurs îles les prive de l'occasion de s'exercer à la marche ; quand ils ne se livrent pas aux travaux que leur impose la nécessité, il restent accroupis. Ces détails sur leur existence expliquent très-bien pourquoi leur couleur est plus foncée et leurs extrémités inférieures disproportionnées. Leur système musculaire supérieur ne partage point cet amoindrissement, parce qu'il est le seul qu'ils exercent : le tronc est le point d'appui des bras et concourt par conséquent à tous leurs mouvements. La pauvreté de leur pays, sa nombreuse population, les forcent à vivre de leur labeur ; chaque matin ils lancent les radeaux à la mer et vont pêcher sur le récif. C'est à leurs modestes ressources, mais aussi, comme nous l'avons déjà dit, à la pureté de l'air qui circule librement tout autour d'eux, qu'ils doivent d'être préservés d'un embonpoint énorme, le fléau de leurs voisins. Ils sont les représentants modernes du type primordial polynésien le moins altéré possible, soit par la disette, qui n'existe en Polynésie qu'accidentellement, soit par l'abondance et la mollesse, ou par un heureux ensemble de circonstances locales qui élèvent toujours l'homme des signes de la

soit descendue de celle de l'ancien. On trouve des Américains en Asie, mais jusqu'ici on n'a point trouvé d'Asiatique en Amérique.

(Abel-Rémusat, p. 289.)

dégradation à ceux du perfectionnement de sa race. Les insulaires de l'archipel Dangereux sont aux Taïtiens, Tongaens, Samoens, ce que sont les Brésiliens aborigènes¹ aux Péruviens, Chiliens et Patagons ; car, il faut le dire, en dépit des préjugés accrédités, grâce aux trop fidèles copistes, les sauvages du Brésil rappellent aussi parfaitement que possible les traits et toute la constitution physique des habitants du Pérou, du Chili et de la Patagonie ; ils n'en diffèrent, comme les Mangareviens des Samoens, etc., que par un développement musculaire plus prononcé, des formes plus élancées, l'air d'énergie et de férocité sauvage et par une peau plus brune : toutes particularités dont leur genre de vie vagabonde, au milieu des montueuses et difficiles forêts du Brésil, rend complètement compte. Nous dirons plus, les Mangareviens, tels que Beckey les observa il y a douze ans, avaient, si nous en jugeons en nous aidant des bonnes figures qu'il en fit graver, une ressemblance frappante avec les Brésiliens. Aujourd'hui encore, malgré la civilisation, qui a déjà un peu déguisé les indigènes de Manga-Reva, nos souvenirs se sont souvent réveillés à leur aspect, et, à la planchette près que nos anciennes connaissances brésiliennes se passent dans l'épaisseur de la lèvre inférieure, nous trouvons entre ces hommes une parfaite conformité de caractères extérieurs.

« Les habitants des îles Tonga sont en général grands, bien faits et proportionnés. Leur embonpoint est raisonnable, à quelques exceptions près parmi les chefs, sans offrir l'obésité naturelle aux Taïtiens, leur corps est beaucoup plus replet que celui des Zélandais.... » Ce que le commandant Dumont d'Urville vient de nous dire de Tonga est en tout applicable aux insulaires de Vavao : seulement, nous ne partageons point son opinion relativement à l'obésité des Taïtiens : ils n'en sont pas plus incommodés que les hommes de Vavao et que ceux des

¹ J'ai vu douze de ces hommes en 1827, à Rio-Janciro.

Hapaï ; nous irons plus loin , et nous dirons : parmi les habitants d'Opolou et parmi ceux de Vavao, nous avons vu un plus grand nombre d'individus gémissant sous le poids de la turgescence cellulo-graisseuse que nous n'en avons vus à Taïti.

Quant à la couleur, les Tonga ne diffèrent en rien des Mendoces. Les naturels de Taïti sont un peu plus foncés ; mais leurs femmes, ainsi que leurs Arées toujours quelque peu efféminés , quoique ressemblant à des athlètes par la taille, se drapent avec soin et acquièrent une teinte jaune clair égale à celle des Noukahiviennes de distinction , lesquelles s'enduisent soigneusement d'une couche préservatrice d'huile de coco. Ces observations prouvent combien cette teinte, plus ou moins foncée, dépend des habitudes de ces peuples. Si des noirs aborigènes se sont primitivement croisés avec les Polynésiens , il faut, afin d'être conséquent, admettre la même supposition pour les Américains et surtout pour les Péruviens des plages sablonneuses et désertes de la Bolivie¹. On serait ainsi conduit, insensiblement, à penser que le Créateur ne laissa échapper de ses mains que deux races, la blanche et la noire. Ce n'est point ici le lieu de discuter cette belle et intéressante question.

Les Samoens observés par nous, dans leurs pirogues et à terre, étaient grands et généralement fort gras ; la teinte de leur peau se rapproche beaucoup de celle des Mangareviens ; ce qu'il faut attribuer à leurs goûts navigateurs ; le séjour dans leurs tonguiguai² s'allierait mal avec les manteaux de tapa, car cette étoffe ne résisterait pas à l'eau et serait, dans les pirogues, un vêtement fort embarrassant. Ils sont incontestablement les moins bien faits des hommes rouges de la Polynésie équatoriale, les Havaï exceptés, car nous ne les avons point vus. L'obésité est chez eux très-commune. Leur figure s'aplatit un peu, leurs pommettes s'écar-

¹ La teinte de leur peau est très-foncée.

² Pirogue à voile.

tent davantage; leurs yeux sont un peu bridés en dehors; leur nez est gros; en un mot, leur visage se rapproche tout à la fois du Kalmouk et de l'Américain, les autres tribus de la Polynésie tendent au contraire à s'en éloigner. Ce fut une femme d'Opolou qui frappa nos regards par sa ressemblance avec une jeune Patagonne dessinée au hâvre Peckett par M. Goupil.

Si les insulaires d'Opolou sont les moins agréables des hommes rouges du rameau polynésien, leurs femmes ne possèdent pas non plus l'enjouement des agaçantes Taïtiennes, ni l'aisance des indépendantes et gracieuses Noukahiviennes : leurs formes sont fortes et peu gracieuses; elles sont toutes bien constituées, mais aucune ne réunit *l'utile à l'agréable*. Comme partout, il en est de gentilles, mais elles manquent complètement de physionomie; et l'on peut indifféremment les comparer, soit à charmes égaux, soit à laideur égale, au type des femmes mangaréviennes ou à celui des femmes patagones.

Les hommes de Samoa sont moins expressifs que ceux des Marquises, des Tonga et de Taïti; leur caractère est évidemment plus triste; ils sont surtout moins communicatifs que ceux de Tonga-Tabou, et sous ce rapport, ils sont peut-être moins fourbes, quoiqu'au fond ils ne soient point meilleurs. Les voyageurs ont beaucoup parlé de l'affabilité des Tongaens, mais chez eux ce n'est qu'une apparence trompeuse, ce n'est qu'une ruse, qui suppose un peu plus de civilisation : on ne saurait mettre la bienveillance au nombre des qualités de gens qui, comblés de bienfaits par Cook, projettent de l'attaquer, au moment même où ils semblent l'environner de respect et de reconnaissance. Enfin, le désastre de Port-au-Prince, l'attaque de l'*Astrolabe* ne mettent-ils pas entièrement à nu les véritables sentiments de ces sauvages? Les insulaires de Samoa se sont empressés de nous prouver qu'ils étaient aussi les mêmes hommes : le massacre du capitaine de Langle et de onze Français est l'exploit qu'ils jettent dans la balance *phrénologique*!

La convoitise est dans le cœur de tous les hommes ; ils se livrent à ses fâcheuses inspirations toutes les fois que la culture de leur esprit, ou que la religion, ou que des lois sévères ne les rendent point maîtres d'eux-mêmes. Aussi, quel est le sauvage qui lui résiste quand il croit être le plus fort ? La bonté, l'hospitalité, la bienveillante simplicité, la charmante candeur ne sont dans les livres de voyage que des mots de remplissage. Il serait bien à souhaiter que tout auteur chargé d'écrire l'histoire, laissât de côté l'âge d'or et ses souvenirs mythologiques, car l'étude de la nature et du vrai leur promet un rôle bien autrement honorable et solide que toutes ces redondances de rhétorique. *Verba et volucres, præterea nihil.*

Nous attribuons l'espèce de dégradation que le rameau polynésien éprouve à Opolou, aux nombreux marécages de la plaine inclinée, qui du pied de la montagne descend doucement vers la mer. Cette pente n'a pas moins de cinq milles de large sur certains points de sa circonférence ; elle a été successivement conquise sur le récif qui l'environne, les forêts de sa partie basse sont presque généralement marécageuses ; une foule de ruisseaux s'y perdent et les eaux de la mer y filtrent à travers les coraux. Les vents pénètrent difficilement sous les grandes forêts qui couvrent le pays jusqu'à la plage, aussi l'humidité est-elle, sans aucun doute, extrêmement nuisible à la constitution des habitants ; il faut la compter au nombre des causes prédisposantes de l'éléphantiasis, si commun dans cette île. Oialava et Maouna, que nous avons prolongées, ont la même disposition géologique ; il en résulte nécessairement la même topographie et les mêmes conséquences pathologiques. En général, parmi les îles hautes, les plus saines sont celles qui plongent à pic dans l'Océan, où aucune plaine ne s'étend du pied de la montagne à la mer. Les îles Marquises surtout, Taïti et les autres îles de cet archipel sont de ce nombre.

En résultat, les Océaniens de la Polynésie équatoriale consti-

tuent un bel embranchement de la race mongolique ; ils sont supérieurs en tout aux Américains, et physiquement et moralement. Les principaux archipels ont été trouvés dans un état de civilisation tout aussi avancé que le Pérou et le Mexique, si dans cette comparaison l'on sait avoir égard aux nombreux matériaux qui manquent aux insulaires, aux limites rétrécies de leur patrie, et par conséquent de leurs idées. Au contraire, si l'on fait attention à l'abondance des moyens qu'un vaste continent offre à l'intelligence humaine, on s'étonnera que les plus civilisés des Américains fussent encore aussi reculés au moment de la découverte du Nouveau-Monde. On ne peut comprendre cet état de barbarie prolongée qu'en supposant que l'homme n'apparut en Amérique que longtemps après l'établissement de la race blanche en Europe et en Asie. L'histoire, en plaçant sous nos yeux le tableau des grandes inconstances de la fortune, nous a montré de puissantes nations tombant du faite de l'intelligence dans une profonde ignorance ; mais elle nous montre aussi les sciences, les lettres et les arts fuyant la brutalité triomphante et recevant l'hospitalité sur des terres voisines ; chassés de peuple en peuple, ils laissent en tous lieux des traces de leur passage. En Amérique seulement ils n'auraient rien laissé ! Le raisonnement se refuse à une pareille exception : les mœurs de 1492 n'étaient encore chez les Mexicains et les Péruviens autochtones que l'héritage de la barbarie ; aucun vestige de civilisation ne s'observait autour de ces deux peuples, l'homme y était partout sans loi, sans chef ; il courait les bois, et en disputait la domination aux animaux.

Il faut le dire, les progrès intellectuels des hommes dépendent beaucoup de la facilité de leurs communications, de la fusion et de la rivalité des esprits ; or, la forme géographique de l'Amérique, ses fleuves, ses montagnes, ses forêts, autant que son isolement et que son éloignement des grands centres de civilisation qui fécondèrent tour à tour différentes parties de l'Europe et de

l'Asie, apportèrent d'immenses obstacles à la civilisation de cette partie du monde.

Les insulaires de la mer du Sud ont cependant plus d'intelligence que les Mexicains, dans ce sens qu'ils ont plus de pénétration, plus de vivacité, plus de sensibilité. Dans ce rapprochement comparatif l'intelligence des Chiliens n'occupera que le troisième rang. Quant aux Péruviens, ils sont impassibles comme leur climat; jamais esprit ne fut plus lourd, plus lent, plus indifférent; ce que les historiens de la conquête du Pérou disent de leur bonté prouve qu'ils étaient alors ce qu'ils sont aujourd'hui, c'est-à-dire qu'ils poussaient la bonté jusqu'à la bêtise. Les stupides Patagons pourraient leur disputer ce genre de débonnairé¹.

Si des hommes éclairés, véritablement animés du feu sacré, prêchent un jour une morale consolante, claire, facile, aux insulaires de la Polynésie; s'ils prêchent d'exemple surtout, s'ils exigent plus d'eux-mêmes que de leurs néophytes, nul doute que ces derniers ne fassent de rapides progrès. Ils sont légers, fort attachés au plaisir, mais ils sont prompts à saisir, pleins de curiosité; ils promettent de l'imagination; ils iront au-devant de l'instruction.

Du croisement avec les Européens, il résultera une race métis magnifique, si de bonnes lois autorisent et règlent ces alliances, et si l'industrie porte promptement les habitations sur les revers élevés des montagnes.

Les métis péruviens et chiliens, les montagnards principalement, ainsi qu'on peut le voir si facilement à Lima et à Valparaiso, sont de beaux hommes, pleins de force et d'adresse, capables de résolution et d'une intelligence remarquable. Il serait

¹ Les Américains ne surent jamais profiter des lumières de la civilisation européenne pour secouer le joug de l'étranger; c'est la meilleure preuve que l'on puisse invoquer contre les merveilles de leurs anciens empires. Là encore l'histoire nous trompe.

bien nécessaire qu'un clergé instruit leur donnât l'exemple de la vertu et que des institutions libérales vissent au secours de leur ignorance, car ils retournent à grands pas à l'état sauvage.

(*M. Hombron.*)

Note 33, page 170.

Nous terminons notre promenade dans le village par la visite de l'école des enfants. Elle est tenue d'après le système lancastérien ; des corbeilles suspendues au plafond servent de tableaux, au moyen desquels tous les élèves voient la lettre ou la leçon qu'on leur donne. Des moniteurs ont la tâche de l'expliquer à une petite division de quatre ou cinq élèves moins avancés et en même temps d'établir le silence qui du reste était parfait, grâce à la baguette menaçante du maître d'école ; des évangiles, des livres d'hymnes étaient entre les mains des élèves. Il est à regretter que l'imprimerie des missionnaires, dirigée par M. Broocks, n'ait encore produit que des livres religieux, refusant de laisser paraître des traités élémentaires qui auraient été beaucoup plus utiles à l'accroissement des connaissances des indigènes. Quel grand avantage retireraient-ils de savoir lire et écrire dans leur langue, s'ils n'ont pas d'occasion bien réelle d'exercer leurs talents. Sans livres, sans bibliothèques, il leur devient presque inutile de passer quelque temps de leur jeunesse à se graver dans la tête les caractères de l'alphabet et les règles de l'arithmétique.

(*M. Desgraz.*)

Note 34, page 214.

A une heure de l'après-midi, les canots décorés de leurs pavillons et de leurs flammes, se mirent en route, ceux de la *Zéléé* se plaçant en ligne, parallèlement à ceux de l'*Astrolabe*, les fifres et les tambours jouant des airs militaires. Après une heure de navi-

gation, nous atteignîmes l'île *Pao*, et nous opérâmes le débarquement avec ordre et ensemble, devant une population nombreuse qui était accourue pour être témoin d'un spectacle tout nouveau pour elle, et qui ne cessait de faire entendre des cris d'étonnement et d'admiration à la vue de nos uniformes brillants et des mousquets étincelants dont étaient armés nos marins.

Le chef *Latchika* était avec nous, et paraissait encore tout fier du rôle qu'il avait joué dans notre attaque contre *Nakalassé*.

La troupe ayant pris ses rangs, nous nous mîmes en marche, nous dirigeant sur l'endroit où l'on nous avait dit qu'était *Tanoa*; nous arrivâmes en quelques minutes sur une place assez dégagée où nous le trouvâmes effectivement, entouré de ses *mataboulis*. Agé d'environ cinquante-cinq ans, ce chef était d'une taille moyenne et grêle, il paraissait usé et annonçait peu d'intelligence; sa figure barbouillée à moitié avec du noir de fumée, sa tête coiffée d'un bonnet de matelot, son front orné d'une couronne de fleurs jaunes et odorantes, nous indiquèrent qu'il avait fait grande toilette pour recevoir notre visite. Du reste, de même que tous les autres naturels, son corps était nu, à l'exception d'un morceau d'étoffe destiné à masquer les parties sexuelles. Le commandant *d'Urville* prit place à sa droite et je me plaçai de l'autre côté; tous les officiers se groupèrent en face, le matelot Simonet, celui qui, à la demande du roi de Vavao et des missionnaires anglais, avait été conduit et mis aux fers à bord de l'*Astrolabe*, servait d'interprète pour transmettre en tonga les paroles de M. d'Urville à *Latchika*, lequel les traduisait en vitien.....

Dès le commencement du discours de M. d'Urville, le silence le plus parfait s'était établi et chacun des naturels paraissait impatient d'apprendre ce que venait de dire le *grand ogni* français. Aussitôt que la traduction en fut faite à *Latchika*, celui-ci frappa trois fois ses mains l'une contre l'autre, annonçant ainsi qu'il allait prendre la parole; les naturels répondirent à ce signal par trois coups égaux, indiquant qu'ils étaient disposés à écouter. Le

chef tonga se recueillit quelques instants, et, commençant sur un ton lent et fortement accentué, il parla pendant plus de vingt minutes, nous faisant regretter de ne pas comprendre la langue; d'après l'attention prononcée qui était peinte sur tous les visages; de temps à autre il s'arrêtait et attendait pour recommencer que les principaux eussent donné leur assentiment à ce qu'il venait de dire.

Tanoa continuait à conserver son air hébété et tournait dans sa main droite un mauvais couteau dont il s'était armé dès le commencement de la séance. Autant que put le comprendre notre interprète *Simonet*, il leur rappela toutes les circonstances de l'assassinat de *Bureau*, appuya sur la lâcheté de *Nakalassé* et sur l'expédition militaire du matin, ayant soin toutefois de ne pas s'oublier dans cette dernière circonstance et s'administrant une grande part du succès. Quand il eut cessé de parler, un applaudissement exprima la satisfaction générale. Nous remarquâmes néanmoins, dans le groupe qui entourait le roi, quelques naturels qui, durant toute cette harangue, tinrent tristement leurs yeux fixés vers la terre, ne donnant aucun signe d'approbation ni d'improbation, et nous sûmes qu'ils étaient parents de *Nakalassé*, et que, tout en blâmant sa conduite, ils ne pouvaient cependant pas ressentir de la joie de l'abaissement dans lequel nous l'avions réduit.....

Nous croyions, après cela, la séance terminée, et déjà nous nous disposions à quitter les lieux, lorsque deux énormes corbeilles couvertes de feuilles de bananier, furent apportées dans l'enceinte; elles contenaient en grande quantité des crabes cuits, des bananes et des taros qui, mis à la disposition des matelots, disparurent promptement. La part des états-majors était d'un choix plus relevé, elle consistait dans un cochon coupé par morceaux, cuit et servi dans une grande chaudière en terre. Connaissant le goût des Vitiens pour la chair humaine et ayant appris que quelques jours auparavant, ils avaient fait un de ces repas favoris, je

me figurai aussitôt que le vase que j'avais devant les yeux était le même qui avait servi à préparer la victime, et je ne pus prendre sur moi de chasser cette idée qui m'enleva toute envie de manger.

A l'une des extrémités de la place, se faisait remarquer une bâtisse dont l'apparence semblait indiquer quelque but mystérieux ; c'était un carré d'environ vingt pieds de côté, enfermé par quatre murailles élevées, au-dessus desquelles, de distance en distance, s'élançaient de grandes pierres rectangulaires et aiguës. Notre interprète Simonet, auquel nous en demandâmes la destination, nous assura que c'était là où étaient dépecés les corps qui devaient être mangés. Quoique curieux d'en visiter l'intérieur, nous craignîmes d'éprouver un refus, et nous nous contentâmes de l'explication.

Notre conversation avec *Tanoa* ne fut ni vive ni animée ; peu causeur et à demi-abruti, paraissant insensible à tout ce qui se passait, à peine répondait-il par un signe de tête aux questions que le commandant *d'Urville* lui adressait par le canal de l'interprète ; il ne parut s'animer un peu que lorsqu'on lui parla de *Tomboua-Nakoro*, ce chef que dans notre campagne précédente nous avions rencontré, faisant une tournée dans les îles, et qui était resté plusieurs jours notre compagnon de voyage sur l'*Astrolabe*. *Tomboua-Nakoro* était le fils de *Tanoa*, et avait été tué en 1836 dans un combat qu'il soutenait pour défendre les droits de son père qu'un parti voulait déposséder. Devenu par son âge et ses infirmités, un meuble inutile pour le beau sexe, le vieux chef n'en est pas moins jaloux de ses droits et ne saurait tolérer qu'on y porte la moindre atteinte ; s'apercevant, il y a quelque temps, qu'une de ses femmes était enceinte, et bien certain que cette grossesse n'était pas le produit de ses œuvres, il obtint par menaces le nom du coupable, le fit surprendre et assommer, et prit sa part du repas horrible auquel servit le corps de la victime ; il se contenta de cette vengeance et pardonna à la femme parce que son sé-

ducteur était un chef. Si elle eût eédé à un homme d'une classe inférieure, elle eût été également condamnée à perdre la vie.

L'instant de regagner nos bâtiments étant arrivé, M. d'Urville fit prier *Tanoa* de l'accompagner et de venir dîner avec lui à bord, promettant de lui faire quelques présents qu'il avait oublié d'apporter. Cette dernière considération le décida promptement, et nous ralliâmes ensemble le bord de la mer.

En arrivant sur la plage, nous trouvâmes les naturels occupés à échanger des casse-têtes, des lances et des arcs, avec les officiers et les matelots; comme nous avions remarqué, lors de notre débarquement, qu'aucun d'eux n'était armé, et que nous avions été surpris de voir, dans une semblable position, des hommes qui ne marchent jamais sans avoir la ceinture garnie d'un ou de deux assommoirs courts et à tête ronde, nous pûmes alors avoir la clef de cette déviation à leurs habitudes et nous apprîmes que le roi, voulant nous donner une marque de sa grande confiance en nous, et prouver combien il était certain que notre visite était toute d'amitié, avait interdit à ses sujets de porter la moindre arme tant que durerait la cérémonie; tous y avaient consenti de bonne grâce, et ne les avaient reprises que pour les vendre contre des couteaux, des colliers et surtout des dents de cachalot, ce dernier article étant pour eux l'objet le plus précieux qu'ils puissent se procurer, et pour lequel ils donnent sans hésiter leurs armes de guerre les mieux travaillées.

Dans toute cette journée, nous n'avions eu qu'un seul accident, dont par bonheur les suites ne donnaient aucune crainte. Le sifre de la *Zélée* qui était en train de jouer, pendant le trajet, sur l'avant de la chaloupe, fit un mouvement qui entraîna l'explosion du pistolet qu'il avait à la ceinture; le canon étant tourné en bas, la balle lui entra dans la cuisse gauche qu'elle pénétra de quelques lignes pour en sortir à un pouce plus loin: cette blessure que les cris de l'homme firent d'abord présumer grave et dangereuse, n'était heureusement que légère et devait être ei-

catrisée quelques jours après, ce qui effectivement eut lieu, ainsi que l'avait annoncé le médecin.

(*M. Jacquinot.*)

Note 35, page 214.

On servit après un kava, qui fut préparé comme à Vavao, dans un vase dont la grandeur dépassait ce que nous avions vu jusqu'alors. Le grand-prêtre fut celui auquel la première coupe fut présentée et successivement à chacun de nous, mais elle eut peu de succès. Nous vîmes arriver avec plaisir, bientôt après, de grands paniers pleins de bananes et de morceaux de cochon cuit enveloppés dans de grandes feuilles de bananier, qui contenaient de quoi régaler tous nos marins et une partie des assistants. On voyait que Tanoa avait voulu agir avec grandeur et en roi; plusieurs personnes n'osèrent prendre part à ce festin, craignant que la viande n'eût été cuite dans quelqu'un de ces vases qui servent à préparer les horribles mets de ces cannibales. Tous les Vitiens qui nous entouraient nous invitaient de l'air le plus attentionné à suivre leur exemple. Bientôt après tout le monde se dispersa dans le village et les échanges commencèrent avec la plus grande confiance et le plus grand empressement des deux côtés; de toutes parts on apportait des arcs, des flèches, des lances et des casse-têtes de toutes les formes et d'une grande élégance; nous vîmes pour la première fois le prix attaché par ces naturels à la dent de cachalot, ils ne refusaient rien pour elle.

Les femmes, d'un autre côté, voyant notre désir d'avoir de ces ceintures artistement faites, qui constituaient leur unique vêtement, en offraient de tous côtés en échange de colliers et d'autres bagatelles, et étaient tellement avides de tous ces objets, que celles qui n'en trouvaient pas d'autres à offrir pour le moment aux amateurs, tiraient, en entrant dans leur maison, l'unique vêtement qui couvrait leur nudité, sans que leur pudeur

trouvât rien qui pût l'offenser dans cette action. La plupart de ces femmes étaient comme les hommes, admirablement bien faites, mais d'une laideur trop prononcée, et leur costume en vérité était par trop simple; auprès d'elles, les Noukahiviennes auraient pu passer pour vêtues comme des prudes. Nous passâmes ainsi près d'une heure à faire des échanges avec ces cannibales qui se montraient de très-bonne foi et les meilleurs gens du monde. Leur air sauvage et la manière dont ils étaient armés, étaient faits cependant pour inspirer de la défiance. Comme le vieux *Tanoa* était allé à bord de l'*Astrolabe*, nous n'avions rien à craindre. Il y resta très-peu de temps, et y reçut, avec son indifférence habituelle, les nombreux cadeaux qui lui furent faits. Le rusé Latchika dont l'intelligence contrastait avec l'air abruti du vieux roi, avait eu soin de recommander qu'on ne lui fit pas de cadeaux devant *Tanoa*, et avait donné par là une preuve de sa dépendance et de l'esprit d'accaparement des chefs dans les *Viti*. Il partit le soir même pour *Laguemba*, tout fier d'emporter une médaille de l'expédition, et avec l'intention de revenir bientôt avec des guerriers achever d'écraser *Nakalassé* et de s'emparer de son île. Habile comme il était à se faire valoir, nous étions certains que l'incendie de *Piva* ferait du bruit dans les îles *Tonga*, et que nous y passerions pour de grands chefs. Latchika nous avait parfaitement représenté un de ces chefs de *Tonga* qui viennent guerroyer dans les *Viti*, s'y faire une fortune, pour revenir ensuite briller dans leur pays. Nous rentrâmes le soir à bord de nos corvettes, chargés de richesses et de souvenirs.....

(M. Dubouzet.)

Note 36, page 214.

Le Vitien est d'une taille peut-être un peu supérieure à la nôtre, mais qui le cède à celle des peuples de Tonga et Samoa. Nous avons bien remarqué quelques hommes d'une haute stature, mais

pas, à beaucoup près, aussi nombreux que dans les autres archipels. Les Vitiens ont des formes un peu grêles, quoiqu'en général assez belles; mais nous n'avons pas rencontré ici un seul de ces colosses aux proportions athlétiques qui ne sont pas rares à Samoa et à Tonga, surtout parmi les chefs. La peau des Vitiens est d'un brun jaunâtre analogue à la couleur de la suie; c'est à peu près la couleur des autres Polynésiens, si ce n'est qu'il est plus foncé. Leurs cheveux sont crépus, mais moins laineux que ceux du nègre; le fréquent usage de la chaux dont ils poudrent leurs cheveux contribue aussi à les créper. Leur nez, souvent aquilin, est rarement aussi épaté que celui du nègre. Les lèvres, quoique assez épaisses, ne sont presque jamais aussi saillantes que chez ce dernier. Les yeux vifs et bien fendus n'ont point cette jonction jaunâtre qu'on remarque chez la race noire. Enfin, le Vitien a un front assez relevé, quoique déprimé sur les tempes, et de fort belles dents. Cette esquisse du type vitien comporte de nombreuses exceptions, à cause du mélange des races dont nous avons déjà parlé. On rencontre en effet ici beaucoup d'individus dont le teint n'est guère plus foncé que celui des autres Polynésiens; presque toutes les femmes sont dans ce cas.

Le tatouage ordinaire trancherait peu sur une peau basanée, aussi on pratique ici le tatouage par incisions ou brûlures qui produisent des coutures en relief. Le cartilage de l'oreille est percé d'un grand trou qu'on entretient et élargit au besoin avec une feuille roulée. Le Vitien, nu de la tête aux pieds, cache pourtant ses parties génitales sous une étroite bande d'étoffe qui, appliquée sur le bas-ventre, et au-dessus des hanches, s'attache à la chute des reins, tandis que son long bout, passant entre les cuisses, remonte en dedans de la ceinture pour retomber flottant jusqu'au genou. Les ornements consistent en colliers de coquillages, dents de poissons ou dents humaines; les plus estimés se composent d'une rangée de petites dents de cachalot taillées en poire; les bracelets sont composés d'anneaux extraits d'une sorte de coquille à

bandes rouges très-commune dans le pays. Mais c'est dans l'arrangement et l'harmonie de la coiffure que gît toute la coquetterie vitiennne, qui ne le cède point à celle de nos abbés de cour ou petits-maitres d'autrefois. En voyant ces cheveux tantôt crépés en ballon, tantôt roulés en canons symétriques, sous forme de turban ou de perruque à marteaux, cette coiffure poudrée à blanc ou rougie par des infusions d'écorce dans l'huile de coco, on croirait avoir sous les yeux une parodie des assemblées de vieux magistrats ou médecins. Il serait trop long d'énumérer les formes bizarres que les fashionables vitiens donnent à leur coiffure, mais ici les hommes faits n'abandonnent point à la jeunesse le sceptre de la mode : les jeunes gens ont tous une zone de la tête tondue jusqu'au-dessus des oreilles, tandis que le haut de la tête est couvert de cheveux roux et bouclés naturellement en longues mèches. La coiffure des femmes est, en général, soumise aux mêmes règles, si ce n'est que leurs cheveux sont teints d'une couleur rouge lie de vin.

Le beau sexe est ici moins séduisant que dans les autres parties de l'Océanie : les femmes sont petites et très-laides ; leur physionomie se rapproche davantage du type nègre que celle des hommes, quoique leur peau soit moins basanée. Une ceinture en paille tressée de diverses couleurs couvre leurs parties génitales ; un collier, quelques bracelets en coquillages, complètent leur parure. L'huile de coco et tous les enduits gras sont très-employés par tous les naturels pour se lustrer la peau et la garantir des piqûres des insectes. Mais les Vitiens ne se contentent pas de tous ces artifices de la coquetterie : ils emploient tour à tour le noir de fumée, la chaux et toutes les peintures qui peuvent leur tomber sous la main, pour se barbouiller au front, au visage et sur la poitrine. Nos déguisements du carnaval enfantent à peine des figures aussi hideuses que celles qu'on voit ici....

La cérémonie paraissant terminée, nous comptons nous retirer, lorsque *Tahanoa* engagea les deux commandants à venir

dans sa case. Nous nous répandîmes alors dans le village pour visiter les cases et tâcher de nous mettre en contact plus intime avec les naturels. Nous recherchions avec empressement leurs armes, leurs poteries et les autres produits de leur industrie, qui est, sans contredit, supérieure à celle des Polynésiens, malgré l'espèce de défaveur qui est attachée à tout ce qui tient aux races plus foncées en couleur. Le fait seul de la fabrication des vases en terre vernissée, de toutes formes et de dimensions qui atteignent celles de nos plus grands vases, annonce, de la part des Vitiens, une industrie au moins égale à celle des peuplades qui n'ont pas su comme eux pétrir l'argile, lui donner une forme et de la consistance par la cuisson. On peut même soutenir que cette industrie, en tant qu'elle n'embrasse que la simple poterie en terre la plus commune, est aussi avancée dans ce pays qu'en Europe même. Il ne manque aux Vitiens qu'à varier un peu la forme de leurs vases pour les approprier aux besoins de la vie. Ainsi leurs plats et leurs assiettes son encore de petits baquets ou des plateaux en bois dur, assez gentiment sculptés. J'ai vu un de ces vases dont un petit compartiment servait à mettre le sel; ce qui prouve déjà que les cannibales n'ont pas pour les aliments salés la même répugnance qu'on leur avait d'abord supposée. Les plats à kava, les petites auges pour la manipulation des compotes de fruits et des émulsions de lait de coco sont toujours en bois, tandis qu'il serait plus convenable de les faire en terre vernissée.

Les grandes jarres destinées à faire bouillir le taro, les iguames, les bananes, les quartiers de cochon et le poisson enveloppés de feuilles, sont installées sur le foyer, et accorées par des cailloux dans une position inclinée.....

Tous les quartiers du village de Pao furent bientôt envahis par nos curieux et nos marchands; mais il en est un dont nous ne pûmes franchir l'enceinte, qui est sacrée ou tabou pour les sauvages: c'est une petite élévation entourée de grandes pierres

plates élevées de champ ; un massif épais de verdure cache aux yeux des profanes l'intérieur de cette enceinte. C'est là qu'est l'autel du sacrifice ; c'est là que les victimes humaines sont immolées et mises en pièces pour être dévorées. Quelques Européens qui résident auprès de Tahanoa (un Espagnol et plusieurs Anglais) assurent que peu de jours avant notre arrivée avait eu lieu un de ces horribles festins. J'ignore quel rôle jouent en pareille occasion les misérables transfuges qui ont fourni ces renseignements.....

Tahanoa, avant de s'embarquer, demanda des nouvelles de celui de nous qui avait été blessé par l'explosion d'un fusil. C'est ainsi qu'on apprit que l'un de nous voulant sortir d'une case, et prenant son fusil par le canon pour le relever, la détente s'était accrochée à la natte sur laquelle l'arme était étendue, le coup partit et la balle effleura la main de l'officier, qui, heureusement n'eut qu'une blessure très-légère. Cette détonation subite causa une grande frayeur aux femmes qui n'en furent pas moins empressées pour secourir le blessé. L'un des naturels voulait même suer la plaie. On aime à trouver de tels exemples d'humanité chez un peuple sauvage, un peuple cannibale.....

(*M. Roquemaurel.*)

Note 37, page 214.

Les Vitiens sont cannibales et ne s'en cachent pas ; dans leurs guerres ils mangent impitoyablement les morts amis ou ennemis ; souvent nous leur faisons le geste de nous mordre le bras, on voyait alors leur face noire s'épanouir et ils souriaient de plaisir en montrant deux rangées de dents blanches comme des perles. C'est une belle race d'hommes bien inférieurs cependant aux Tonga. Les femmes sont petites, laides jusqu'à l'âge de puberté. Les enfants des deux sexes sont complètement nus. Quand les filles deviennent nubiles elles prennent la ceinture en sayne, en paille ou fil de coco, et les hommes le maro comme chez tous les

peuples sauvages. La femme est entièrement l'esclave de son seigneur et maître, tous les travaux domestiques sont exclusivement de son ressort; l'homme pêche, fait la guerre, construit sa case et sa pirogue. Dans les plantations de taro nous voyons souvent des femmes travailler avec un enfant sur la hanche, le marmot est là à cheval et parfaitement à son aise; quand il crie, la mère lui envoie, sans se déranger, le bout de son sein par-dessous l'aiselle; à deux ou trois exceptions près, j'ai trouvé ces misérables créatures parfaitement dégoûtantes. Du reste, elles se livrent peu, quelques-uns de nous cependant, possédés du démon de la luxure, ont fini par trouver le chemin de leur cœur; mais en conscience, il fallait avoir le diable au corps. Ces îles sont peu fréquentées par les Européens, quelques navires viennent à de rares intervalles y prendre du tripang et du bois de sandal qu'ils vont porter sur les marchés de Chine. L'Anglais Dillon en a fait une description assez détaillée, mais il a menti avec une rare impudence. Le bois de sandal si recherché dans presque tout l'Orient, y croissait en abondance; on n'en trouve plus beaucoup sur le littoral, mais il paraît qu'il est assez commun dans l'intérieur de grandes îles.

D'après ce que j'ai pu savoir, les Vitieus, outre une infinité de divinités, rendent un culte à leur manière à l'*atoua* (le grand esprit), c'est suivant l'occurrence un bon ou mauvais génie que des jongleurs font parler avec des grimaces diaboliques. Il y avait à Lebouka une maison de l'*atoua* qui ressemblait à toutes les autres; les naturels paraissaient, du reste, s'en soucier fort peu. Au fond de la case était un rideau derrière lequel l'*atoua* se communiquait à ses serviteurs; des armes étaient appendues comme des ex voto le long de la muraille et au beau milieu était un vaste foyer autour duquel les vieillards se réunissaient à certaines époques de l'année.

Entre autres objets nous avons acheté aux naturels des flûtes assez bien travaillées. C'est un bambou d'un pouce et demi de diamètre et de 18 pouces de longueur avec trois ou cinq trous.

Le musicien applique l'embouchure sur une de ses narines et souffle assez doucement, il produit ainsi un son doux avec quelques modulations ; c'est l'enfance de la musique. Ils avaient aussi des flûtes de Pan , et une espèce de tambourin fait avec un tronç d'arbre couvert d'une peau de requin.....

(*M. Demas.*)

Note 38 , page 214.

Je ne voulais pas quitter le village de Pao sans aller visiter quelques cases. Après avoir jouti à mon aise du spectacle animé que m'offrait la grande place , je me mis à flâner à droite et à gauche sans but déterminé. Le hasard me conduisit devant une case isolée qui ne paraissait pas habitée. Quelques naturels qui m'avaient suivi, me voyant approcher de la porte de la cabane, s'empressèrent de me crier tabou!..... tabou!..... à plusieurs reprises.

Je m'arrêtai sur-le-champ en cherchant à comprendre les bonnes raisons que m'alléguaient les cinq ou six sauvages qui m'accompagnaient. N'entendant rien à leur langage , j'allais prendre une autre direction , quand l'un d'eux me fit signe de le suivre jusqu'au seuil de la porte et là , il m'engagea à regarder l'intérieur de la case sans franchir toutefois le pas de la porte. Ça et là on avait suspendu des armes et d'autres objets qui , autant que je pus le comprendre, provenaient des ennemis qu'on avait tués ou vaincus. C'était donc une façon de temple sacré où l'on venait déposer les dépouilles opimes de la guerre , et dont l'entrée était interdite au profane étranger ou à ceux qui n'y avaient encore rien apporté. Au reste, cette cabane était bien construite, assez grande et d'une propreté remarquable ; le sol en était caillouté avec soin et recouvert de nattes artistement tressées.

Tous ces trophées guerriers placés là un peu au hasard, et sans ordre distinct, offraient un coup d'œil bizarre et singulier. Le toit

de cette cabane était construit en feuilles de cocotiers ; son épaisseur pouvait bien avoir 12 à 15 pouces à peu près. Il était à quatre faces et chacune de ces dernières avait une légère courbure dans le milieu et se relevait ensuite dans le genre de petits chalets en chaume qu'on rencontre dans nos provinces centrales de la France.

Ce toit s'appuyait sur des piquets dont l'élévation pouvait varier de 5 à 6 pieds, et quant à la muraille extérieure, c'était un joli treillage serré en bambous ou en joncs d'une petite dimension. L'aspect de cette case isolée et retirée sur une petite plate-forme en pierres amoncelées, était d'un gracieux effet. Après l'avoir examinée à mon aise, je dirigeai mes pas d'un autre côté, et je trouvai dans les naturels qui m'avaient suivis, une obligeance à laquelle je ne m'attendais pas. M'ayant vu examiner tout avec curiosité, ils voulurent me conduire à la maison du roi et ils s'empresèrent de m'en montrer le chemin. Sur la route un monument d'une forme singulière fixa mon attention, et je voulus m'en approcher assez pour en connaître au moins l'usage.

C'était un édifice à peu près carré et entouré de grandes pierres plates fichées en terre. On avait planté tout autour des plantes grimpances qui s'étaient entrelacées avec les pierres et qui, après les avoir enveloppées de leurs larges feuilles, étaient allées se réunir et se joindre pour former comme un toit de verdure au-dessus. Dans les environs de cette singulière construction, on ne distinguait aucune autre case : des arbres plantés tout autour et très-rapprochés entre eux, en défendaient les approches, aussi je fus obligé de faire un détour pour contourner ce petit monument.

Les naturels qui me suivaient ne paraissaient pas satisfaits de mon obstination curieuse, et ils me répétèrent à plusieurs reprises, tabou!... tabou en me faisant signe de passer outre. Je persistai dans mon exploration ; mais je ne pus rien distinguer : les lianes et les arbres m'empêchèrent d'approcher de ce singulier

édifice ; je crus cependant reconnaître l'apparence d'une porte , une grande pierre qu'on avait roulée auprès en masquait presque entièrement l'entrée. Je rejoignis les insulaires qui n'avaient pas voulu me suivre dans mes recherches et j'appris d'eux, quand je fus un peu éloigné, que cet antre presque souterrain dont je venais de visiter les alentours, servait d'abattoir aux victimes humaines qu'on immolait, soit pour un motif religieux, soit pour satisfaire aux exigences de la table du roi ou des grands du pays.

(M. Marescot.)

Note 39, page 214.

Le même jour, après le dîner des deux équipages, les commandants, les officiers et la plus grande partie des équipages s'embarquèrent armés sur les embarcations des deux navires pour rendre visite au roi Tanoa, qui les reçut avec une grande pompe. Le kava fut préparé et distribué avec toutes les cérémonies d'usage à tous les rangatira, tandis que les matelots se régalaient de patates, de taros et de cochons cuits sous des fours recouverts de pierres chaudes, à la manière des naturels de l'Océanie.

Resté de garde à bord de la corvette la *Zélée* avec une quinzaine d'hommes pour défendre le navire en cas d'attaque, je fus visité et accosté par un grand nombre de pirogues de naturels qui venaient nous offrir des lances, des casse-têtes, des arcs à échanger contre des dents de cachalot, des bouteilles, des mouchoirs.....

Comme le nombre de ces pirogues augmentait toujours et que les factionnaires avaient beaucoup de peine à les empêcher de monter à bord, je fis amorcer les pièces et distribuer des armes aux factionnaires, afin d'être bien disposés en cas d'accident. Heureusement tout se passa tranquillement ; ils s'aperçurent du

mouvement qui s'était opéré sur le navire, et cela les rendit plus circonspects.

Je suis porté à croire que la plupart de ces pirogues appartenait à la tribu que nous avions combattue ce matin ; car dans plusieurs d'entre elles se trouvaient du filin, des chouques et autres objets, provenant évidemment du pillage du brick de Bureau, qu'ils venaient nous offrir à acheter. Il est donc probable qu'ils étaient envoyés par Nakalassé, qui s'était emparé du navire, et en avait partagé les dépouilles parmi les siens :

Je fis éloigner du bord toutes les pirogues qui contenaient de ces dépouilles, en indiquant aux naturels qui les montaient qu'il ne pouvait y avoir de relations entre nous que la guerre, tant qu'ils se présenteraient à nous, nantis du produit de leurs vols. Ils s'éloignèrent immédiatement avec un air sombre et craintif ; tandis que les autres continuèrent à échanger leurs armes avec nos matelots, sans que cet acte ait porté atteinte à leur confiance, ce qui me fait penser qu'ils étaient d'une autre tribu.

(*M. Coupvent.*)

Note 40, page 214.

A une heure M. Gourdin et Latchika s'embarquèrent dans la baleinière, et se rendirent auprès de Tanoa, roi de Pao, pour lui demander de nous livrer le chef de Piva. Il le verra tuer avec plaisir, dit-il, mais il ne fera rien pour nous le livrer. Du reste, M. Gourdin et Latchika ont été parfaitement reçus. A quatre heures et demie, le commandant me dit d'embarquer dans la baleinière pour retourner chez le chef de Tanoa pour lui annoncer que demain le commandant attaque Nakalassé, et savoir de lui s'il persiste toujours dans ses dispositions pacifiques avec nous. Je suis arrivé à terre à six heures, et j'ai été immédiatement introduit dans la case du chef. Je l'ai trouvé assis auprès de sa

femme, sur des nattes ; il m'a fait asseoir à sa droite et m'a reçu avec beaucoup d'affabilité.

Après avoir expliqué à Tanoa le but de ma mission et reçu de lui des réponses ou ne peut plus satisfaisantes, il m'a offert en grande pompe un kava auquel assistaient tous les principaux chefs de l'île. Après avoir bu le kava, je voulais me retirer, pour me conformer aux ordres du commandant. Mais Tanoa me montrant une cuisse d'homme qui rôtissait sur des cailloux brûlants, m'engagea avec beaucoup d'instance à partager son repas, et vit avec peine que je ne voulais pas me rendre à ses pressantes sollicitations ; il n'en était pas ainsi des matelots de la baleinière qui m'avaient accompagné et qui auraient bien voulu goûter un morceau de chair humaine.

Ces débris humains provenaient d'un habitant de Piva qu'il avait fait prisonnier il y a quelques jours. A huit heures je vins rendre compte de ma mission au commandant qui donna ordre immédiatement de tout préparer pour aller demain au matin attaquer Nakalassé.

Latchika, notre pilote, enchanté de voir la guerre déclarée à Nakalassé, qui avait mangé son père qu'il avait fait prisonnier, demande un fusil pour aller le combattre, et pour toute récompense, prie le commandant de lui livrer Nakalassé, pour qu'il le mange à son tour.

(M. Gervaise.)

Note 41, page 233.

La sécurité dont jouissent les Européens à *Lebouka*, et même dans toute l'île de *Ballaou*, est due à la présence d'une douzaine d'Anglais et d'Américains qui y sont établis depuis plusieurs années, qui y possèdent chacun plusieurs femmes et une assez grande quantité d'enfants, et qui par leur union, leur conduite, et surtout par les armes et la poudre dont ils sont munis, ont su

prendre de l'empire sur le chef et les naturels, et se créer ainsi une existence heureuse et tranquille.

Leur position y est même, aujourd'hui, solide au point qu'une menace de leur part de quitter le village, amènerait le chef à telles concessions qu'ils exigeraient; ils nous donnèrent une preuve de l'ascendant dont ils jouissaient, en nous racontant que, dégoutés et indignés à la vue des repas de chair humaine dont ils avaient été témoins en plusieurs circonstances, ils avaient, un jour, déclaré ne vouloir plus désormais être exposés à voir de pareilles scènes de cannibalisme, bien décidés à abandonner l'île si elles se renouvelaient devant eux; depuis cette époque, les naturels se cachaient lorsqu'ils devaient faire de semblables festins, et allaient dans les montagnes en surveiller tous les apprêts.

Je ne pense pas que ce soit par crainte ou par amitié pour eux que le chef de *Lebouka* se prête aussi facilement à leurs volontés; un autre sentiment le guide dans cette complaisance : il apprécie toute la force que cette petite troupe lui donne, et tous les services qu'elle peut lui rendre en cas de guerre contre ses voisins; il a appris à connaître qu'un mousquet dans la main d'un de ces hommes est une arme dont chaque coup donne la mort, et là-dessus, il s'est décidé à se les attacher à tout prix.

Depuis quelques années, les *Vitiens* se sont bien procuré des fusils dans leurs relations avec les navires; l'archipel en possède même aujourd'hui une assez grande quantité, mais ils ne savent pas s'en servir, n'envoyant leurs coups qu'en tremblant et en détournant la tête, et tiraillent ainsi longtemps sans se faire le moindre mal, tandis que lorsque deux partis combattent, la victoire est assurée à celui qui compte quelques Européens dans ses rangs. Quoi qu'il en soit, nous nous estimâmes heureux d'en trouver à *Lebouka*; ils nous rendirent des services, accompagnèrent nos officiers dans leurs courses, et facilitèrent toutes nos relations avec les habitants. Ils possèdent une petite goëlette de vingt-cinq à trente tonneaux, que nous vîmes tirée à terre et en

train de réparation ; étant malheureusement dépourvus de brai et de goudron, ils ne peuvent l'achever et la mettre à la mer, et craignent avec juste raison qu'elle ne finisse par dépérir. Nous ne pûmes venir à leur aide, étant nous-mêmes presque entièrement au bout de nos provisions.

Lors de la visite que nous fîmes à la *case de l'esprit de Lebouka*, nous étions accompagnés par un Européen qui écorchait un peu le français, et qui, tant bien que mal, remplissait les fonctions de *cicéron*. Parmi les détails qu'il s'efforçait de nous donner, il énonça une circonstance que nous eussions admise comme tout le reste, sans l'idée qui nous vint d'en faire aussitôt l'expérience, ce qui nous donna la preuve que toutes les paroles de notre conducteur n'étaient pas paroles d'évangile. Nous racontant avec beaucoup de sang-froid qu'il était défendu d'éternuer dans l'intérieur du temple, il affirmait que si cet accident arrivait par hasard à quelque naturel, tous déserteraient à l'instant, et n'y rentreraient qu'après que le coupable aurait expié sa faute par un châtement que lui infligerait le prêtre. Curieux de nous assurer du fait, l'un de nous sortit immédiatement sa tabatière, et se mettant en train de priser, il excita, par cela même, les sauvages qui nous entouraient à lui demander du tabac et à l'introduire dans leur nez, ainsi qu'ils venaient de le lui voir pratiquer; l'effet en fut prompt et immédiat : trois ou quatre éternuements partirent avec éclat, sans produire le moindre trouble parmi les assistants, qui ne bougèrent pas de leurs places et qui ne firent qu'en rire. Tous nos regards se portèrent alors sur le conteur, qui, conservant un calme imperturbable, se contenta de nous dire que notre présence seule empêchait les naturels de suivre l'habitude. Mieux eût valu nous lancer cet adage : *Faites comme si je n'avais rien dit.*

Une muraille de pierres sèches, haute de cinq pieds environ, entoure le village de *Lebouka* et le défend du côté de la mer ; en dedans de ce rempart, et de distance en distance, régiment des

plate-formes en terre sur lesquelles se placent les archers en cas d'attaque. Un autre village que nous visitâmes, à environ un mille dans le S. O. du premier, contenait également quelques travaux de défense; l'entrée était protégée par trois portes qui, faites avec des branches d'arbres entrelacés, et séparées de quelques toises l'une de l'autre, pouvaient au besoin se barricader et arrêter l'ennemi pendant quelque temps.....

Entre les récifs et la côte, la mer paraît peu poissonneuse, et tous nos efforts pour la pêche furent presque entièrement infructueux; cependant, comme j'eus occasion, en plusieurs circonstances, de voir des femmes occupées à nettoyer de très-beaux poissons, il est probable qu'en dehors il y a des bancs qu'un plus long séjour nous eût appris à connaître, et sur lesquels nous eussions été plus heureux.....

Lors de nos premières promenades à terre, il nous était arrivé de demander à acheter des cocos pour nous rafraîchir, et nous avions reçu pour toute réponse le mot *tabou*. Étonnés d'une circonstance dont nous n'avions jamais eu d'exemple, nous en demandâmes la raison, et nous apprîmes que, dans un combat qui avait eu lieu quelque temps auparavant, un chef monté sur un cocotier pour mieux découvrir l'ennemi et lui adresser ses flèches, y avait été tué, et que, depuis cette époque, le *tabou* avait été mis sur tous les cocotiers qui se trouvaient entre les deux ruisseaux qui limitent le village. L'interdit n'avait heureusement pas lieu pour nos matelots qui, engagés par les naturels eux-mêmes à aller en cueillir, usèrent largement de la permission, et dépouillèrent une grande quantité de ces arbres.....

S'il faut ajouter confiance aux Européens qui sont fixés à *Lebouka*, les filles se marient quand elles sont nubiles; les hommes ne peuvent cohabiter avec les femmes que lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix-huit à vingt ans. Les tentatives de plusieurs personnes de l'expédition pour obtenir les faveurs du beau sexe furent sans succès; seulement nous sûmes que les veuves, avec l'autori-

sation du chef, qui a soin de ne la donner qu'après avoir reçu un présent convenable, pouvaient se livrer aux étrangers. Une seule se trouvait dans ce cas lors de notre séjour, et exploita ainsi ses charmes à plusieurs reprises.

Des cas de suicide ont quelquefois lieu parmi ces peuples, et le village où nous étions avait été, il y a peu de temps, témoin d'une pareille catastrophe. Une jeune fille avait été demandée en mariage par un chef vieux et pòdagre; la demande équivalait à un ordre qui ne pouvait s'éluder. Larmes, prières, menaces, tout fut employé inutilement par la victime auprès de son père, qui, de son côté, devait rester insensible et inexorable, assuré qu'il était qu'un refus lui coûterait la vie. Ne pouvant surmonter son dégoût pour l'alliance qu'on lui proposait, la malheureuse prit la résolution de se donner la mort, et l'accomplit peu après en se précipitant du haut d'un roc élevé.

(M. Jacquinet.)

Note 42, page 233.

La colonie blanche établie à Lebouka se compose de huit matelots anglais ou américains débarqués de divers navires, d'un *Sandwichien*, d'un *Taïtien*, d'un *négre* et d'un *Bagali* provenant de la même source, et formant, malgré la diversité de couleur et de peau, une communauté chrétienne dont chaque membre se désigne sous le nom d'Européen. Tous en cette qualité jouissent dans le pays d'une très-grande influence, sont consultés sur tout, prennent part aux diverses guerres de la tribu, et, alliés par le sang de leurs femmes à tous les chefs, sont les vrais seigneurs du pays....

L'existence de ces hommes offre réellement quelque chose de bien singulier : possesseurs des plus belles maisons, ils mènent dans le pays une vie oisive, sont nourris du travail de leurs femmes, auxquelles ils se sont bien gardés de laisser perdre cette

bonne habitude de tout faire qui, chez les Vitiens comme chez tous les sauvages, est le lot de la femme dans la communauté. La plupart d'entre eux ont adopté aussi celle des grands du pays, de vivre dans la polygamie, et ont jusqu'à quatre femmes, qui paraissent toutes heureuses et fort bien s'accorder, ainsi que leurs maris, de ce partage. Ces malheureuses ayant été habituées dès l'enfance, comme aux *Viti*, à être considérées comme une marchandise qu'on échange contre un fusil ou quelques dents de cachalot, un Européen peut à peu de frais s'y monter un harem. Tout *Vitiens* que sont devenus ces aventuriers, ils traitent si bien leurs femmes en comparaison des naturels, que celles-ci recherchent beaucoup l'alliance des blancs, et se regardent comme très-heureuses avec eux. Beaucoup d'entre eux sont établis déjà depuis longtemps dans l'île, où s'élève une race de métis qui dominera bientôt à *Lebouka*. Parmi ces enfants, il en existe plusieurs dont les parents, en retournant en Europe, les ont confiés aux autres, qui les ont adoptés comme les leurs. Les enfants, comme tous ceux des blancs, n'ont reçu jusqu'à présent d'autre éducation que celle de la nature; leurs pères, par une politique assez raisonnée, mais néanmoins contre-nature et odieuse, évitent même de leur apprendre l'anglais, afin de former toujours une même famille parmi les indigènes, et de crainte que leurs conversations particulières et leurs projets ne soient trahis par leurs propres enfants. Tous paraissent malgré cela attachés à leurs enfants et ne croient pas manquer envers eux à leurs devoirs de pères. S'il n'y avait, comme on le voit, que des Européens comme ceux-là pour civiliser les sauvages, ceux-ci n'apprendraient pas grand-chose; aussi les missionnaires, quoiqu'on les accuse beaucoup, leur rendront un grand service en s'établissant dans les *Viti*. Habitués comme le sont aujourd'hui les habitants de *Lebouka* au commerce des Européens, ce lieu paraît une station convenablement choisie pour eux. Les obstacles qu'a rencontrés jusqu'à ce jour le missionnaire de *Reva* proviennent de la résistance des chefs qui,

tout-puissants aux Viti, libres de s'approprier le bien et la femme de leurs sujets, ne voulaient pas admettre une religion dont le premier dogme est l'égalité devant Dieu, et qui prescrit le mariage avec une seule femme et le respect du bien d'autrui. Ce sont les objections que plusieurs d'entre eux ont faites avec la plus grande naïveté au pauvre missionnaire, qui a bien de la peine à leur persuader de faire abnégation de leurs droits et intérêts dans ce monde dans l'espoir d'une vie meilleure dans une autre. Les hommes les plus éclairés et les plus civilisés sont difficilement un pareil sacrifice, on ne peut donc guère l'attendre de ces hommes sensuels et grossiers, à moins que quelque grande calamité réagisse sur leur esprit naturellement éraintif et superstitieux.....

Je remarquai, en visitant un village situé à une demi-lieue dans l'est de *Lebouka*, qu'il était entouré d'une espèce de fossé et de palissades; j'appris que tous les villages étaient ainsi retranchés pour les mettre à l'abri des invasions continuelles de leurs voisins, toujours disposés à tomber à l'improviste sur ceux qu'ils croient sans défense. Il est triste de penser pour l'honneur de ce peuple que ces expéditions n'ont souvent d'autre but que de faire des prisonniers pour la table des grands, et ces îles ont offert des scènes de cannibalisme à faire reculer d'horreur. Les Européens, qui ont été si souvent forcés de les accompagner dans ces expéditions, n'ont cependant jamais été contraints de prendre part à ces horribles banquets; les *Vitiens* respectaient leurs préjugés à cet égard, car ils ne regardaient leur dégoût que comme un préjugé; les colons de *Lebouka* s'applaudissaient comme d'une grande victoire d'avoir obtenu des indigènes de ce village qu'ils allaient immoler loin des habitations leurs prisonniers et assouvir leurs dégoûtants appétits. Ces hommes, si doux en apparence, étaient dépeints par les blancs comme de vrais tigres affamés lorsqu'ils dépeçaient le cadavre d'un ennemi; le cannibalisme est poussé si loin chez eux, que ce n'est pas seulement un

moyen d'assouvir leur vengeance, cette passion qui ne dit jamais assez, mais un véritable raffinement sensuel, la chair humaine étant considérée par eux comme un mets délicat. Celle des blancs heureusement n'est pas recherchée par eux; ils s'en abstiennent sous prétexte qu'elle a un goût différent, qu'ils attribuent à l'usage du sel. Un chef vitien qui provoque son ennemi au combat ne se borne pas à le menacer de le tuer et de détruire son village, mais bien de le manger, et s'il est vainqueur, il exécute sa menace à la lettre. C'est ainsi que *Nakalassé* avait agi à l'égard de *Latchika*, et antérieurement il avait mangé un chef vaincu par lui, et pour en perpétuer le souvenir, avait changé son nom contre le sien. Les femmes vitiennes seules ne mangent jamais de chair humaine; pour leur honneur, on doit penser qu'un pareil aliment répugne à la sensibilité naturelle à leur sexe, et non pas qu'elles en sont jugées indignes par leurs seigneurs et maîtres....

Les Vitiens ont une notion confuse de l'existence d'un être suprême qui a tout créé, mais ils ne l'adorent pas : il passe pour avoir la forme d'un serpent et habiter certaines grottes. Ils reconnaissent l'existence d'une douzaize de dieux secondaires qui ont chacun des attributions séparées et des prêtres distincts. Quand on veut les invoquer pour une maladie ou pour une cause quelconque, on fait un présent au prêtre, qui s'en charge. Ceux-ci paraissent avoir de l'influence et partagent le pouvoir en partie avec les chefs. Les maisons des esprits qui existent dans chaque village renferment non-seulement les armes qui y sont déposées comme offrande, mais elles servent encore de magasin d'armes en cas d'attaque par surprise; on reçoit dedans les étrangers; beaucoup d'entre elles ont été construites en accomplissement d'un vœu fait par des chefs pendant des maladies ou toute autre calamité. En 1835, deux missionnaires wesleyens des îles des Amis vinrent s'établir à *Laguemba*, et, à la fin de 1837, l'un d'eux vint s'établir sur l'île de *Rewa*; mais ils ont fait jusqu'à présent bien peu de prosélytes. Cette île, contiguë à la grande *Viti*, se trouve

à l'embouchure d'une grande rivière dont le cours a été remonté jusqu'à 30 milles, et qui a à son embouchure un delta considérable. Sa largeur, dans toute cette étendue, est de 200 mètres au moins et sa profondeur de 11 pieds; la marée remonte jusqu'à cette distance; le mouillage est près de son embouchure, et le village, à cinq ou six milles de là; il est difficile à prendre à cause des bancs de corail qui se trouvent semés avant d'y arriver. C'est dans cette rivière que se trouvait échouée la carcasse du brick la *Joséphine*; le roi Tanoa nous offrit de nous la livrer. Le mouillage est par dix brasses; on peut y faire de l'eau et du bois.

La pêche du tripang, la traite de l'écaille de tortue et le bois de sandal ont attiré les premiers navigateurs dans cet archipel; aujourd'hui, le bois de sandal qui reste est devenu trop difficile à exploiter; quant au tripang, on vient toujours en chercher; ce sont les naturels qui, moyennant très-peu de chose qu'on leur donne, vont le ramasser sur ces récifs. Les objets les plus recherchés par eux sont les fusils, la poudre, les dents de cachalot, les indiennes et la quincaillerie. Ces îles n'offrent encore au commerce que des ressources très-bornées, mais si la civilisation y pénètre, on amènera facilement les naturels à y cultiver le riz et les semis tropicaux: les grandes îles ont assez de plaines pour rendre cette culture productive. Aujourd'hui, on s'expose encore beaucoup à venir y naviguer, et il faut que les bénéfices soient bien grands pour faire passer sur les dangers des récifs et ceux qu'on court encore dans beaucoup d'îles. Cet archipel a déjà servi de tombeau à bien des navires et à bien des équipages.

(M. Dubouzet.)

Note 43, page 233.

Chaque île des Viti, chaque tribu composant la population de la même île, est en guerre continuelle avec la voisine; les naturels ne font jamais de quartier à leur ennemi, et le fort poursuit le

faible jusqu'à son entière destruction, à moins qu'il ne trouve son intérêt à faire la paix ou qu'il redoute que des tribus voisines ne viennent à l'appui du plus faible. S'ils font des prisonniers c'est pour les manger après le combat, ils ne cherchent nullement à cacher leur goût pour la chair humaine qu'ils préfèrent à toute nourriture. L'un d'eux me disait, par l'intermédiaire d'un interprète, que rien n'était délicat comme la cervelle, le gras des cuisses et des mollets d'un homme ou d'une femme noir, faisant, disait-il, une grande différence entre les mêmes parties dans un homme blanc dont ils trouvent tous que la chair a le goût de sel qu'ils ne peuvent pas supporter, aussi me trouvai-je fort aise de la préférence, convaincu que je ne serais jamais mangé, que quand il n'y aura pas de noir en concurrence avec moi. C'est toujours une consolation.....

Chaque village ou tribu a un génie ou dieu, dans le temple duquel se font les sacrifices humains auxquels les grands ont seuls le droit de prendre part. Si la guerre ne leur a point offert de victimes, ils achètent quelques femmes qui font les frais de la cérémonie. On nous a cité une fête donnée il y a quelques années par Tanoa à plusieurs rois voisins, et à laquelle cent femmes furent sacrifiées et dévorées. J'ai peine à comprendre que des Européens puissent se décider à vivre au milieu d'un peuple aussi barbare; cependant nous en avons vus partout, et il n'y a pas une île habitée dans les Viti où l'on ne soit certain d'en rencontrer quelque'un. Ils adoptent leur manière de vivre, font la guerre avec eux et conséquemment assistent à leurs repas de cannibales qu'ils sont obligés de souffrir. A Lebouka seulement, les Européens que nous avons trouvés, étant plus nombreux que partout ailleurs, sont parvenus à forcer les naturels à se cacher dans les bois pour faire leurs repas humains, et peut-être, quoique tous soient des coquins, parviendront-ils à rendre les habitants de ce point moins mauvais qu'ils ne le sont.

(M. Montravel.)

Note 44, page 233.

Ne portant qu'un simple maro, les Vitiens mettent en général leur coquetterie dans leur coiffure. Leurs chevcux naturellement crépus, sont ébouriffés avec soin et pour les rendre plus propres à se tenir dans cette position forcée, ils ont soin de les arroser fréquemment avec le suc détrem pé d'eau de certaines plantes qui ont la propriété de les jaunir, soit complètement, soit en partie, ou au moins de les rendre durs comme de la grosse filasse. A l'aide d'un peigne à plusieurs dents et fait avec de petites pointes d'écaille liées ensemble et à plat par une extrémité, ils parviennent facilement à former autour de leurs têtes un échafaudage chevelu et crépé dont l'épaisseur peut varier entre deux et trois pouces à peu près. Ils en alignent les différents poils avec un soin extrême, pas un ne déborde. Pour cette opération, ils emploient le plus souvent, quand ils n'ont pas de ciseaux européens, les deux valves d'une coquille ou une dent de requin qu'ils emmanchent au bout d'un petit bâton. Les femmes portent également une semblable chevelure, sans toutefois jamais l'entourer d'un turban. Pour tout vêtement, elles n'ont qu'une ceinture en paille habilement tressée et peinte de diverses manières. Les barbes de ces ceintures leur tombent jusqu'à mi-cuisses, et c'est la seule concession qu'elles font à la pudeur. Comme dans tous les pays sauvages, leur existence m'a paru précaire et misérable; elles préparent les aliments, vont à la pêche sur les récifs, tressent les nattes, fabriquent l'étoffe végétale et sont en général chargées des plus rudes travaux du ménage. Comme chaque naturel possède presque toujours un certain nombre de femmes, la sultane favorite seule est exempte des durs ouvrages; quant aux autres, elles sont considérées comme une propriété d'un certain rapport et, au besoin, le chef d'une famille peut s'en défaire quand elles ne sont pas mè-

res, soit pour satisfaire aux exigences d'un ennemi, soit pour obtenir un objet depuis longtemps convoité.

Les hommes fabriquent les pirogues et les armes; ils vont à la guerre et sont chargés de défendre le village. Ce sont eux aussi qui vont trafiquer avec les étrangers qui visitent leurs rivages et qui veillent à la culture des champs. Mais la nature du sol leur rend ce dernier travail bien léger, et leur plus grande peine est de détourner un ruisseau pour arroser leurs plantations de taro ou de placr, les uns auprès des autres, un certain nombre de cours d'eau qui sont destinés à reproduire et à augmenter cette ressource alimentaire.

(*M. Marescot.*)

Note 45, page 233.

Les relations de différents baleiniers ou simples armateurs avaient éloigné jusqu'à ce jour des rivages de ces îles nombreuses ces hommes qui, sous le prétexte de conversion et de civilisation, gouvernent aujourd'hui plusieurs groupes de l'Océanie. Cependant, après la conversion de Tonga, plusieurs chefs vitiens, issus d'émigrants tonga, étant revenus sur les îles de leurs pères, y furent convertis, et par ferveur introduisirent enfin les missionnaires sur le territoire de ces insulaires dont la réputation de férocité s'était répandue chez toutes les nations maritimes. La guëmba fut la première qui reçut ces hôtes distingués, mais il paraît cependant que les habitants de cette île ne sont pas aussi faciles que ceux de Tonga; car dans l'espace de deux années, le digne prélat n'a réussi encore que sur un petit nombre d'individus, parmi lesquels on compte cependant le roi de Laguëmba, ou plutôt le chef de la vallée qui habite la mission, tandis que tout le reste de l'île est encore païenne. Cependant la bonne intelligence paraît régner entre ces derniers et les nouveaux convertis. Mais d'après la faible esquisse que j'ai eue de leur caractère pen-

dant une visite chez eux, il m'a paru qu'il faudrait bien peu de chose pour renverser l'édifice élevé par l'homme de Dieu.

Un autre missionnaire est établi sur l'île même de Viti-Lebou, assez près de la résidence du grand Tanoa. Mais il a fort peu de prosélytes et ne paraît pas même très-rassuré sur son compte quoique jusqu'à présent il n'ait eu à se plaindre d'aucun mauvais traitement.

Je pense pourtant qu'avec beaucoup de patience ils réussiront. Mais alors il est facile de prévoir l'état misérable de cette nombreuse population. Les peuples de Taïti et de Vavao sont là pour nous montrer l'issue probable de la conversion du groupe. Ces fiers et courageux insulaires seront changés en bêtes de somme, et au lieu de suivre leur instinct libre et indépendant et de se procurer par des marchés qui leur sont maintenant faciles, les objets de leur convoitise, sales et dégoûtants, courbés sous un joug de fer et privés du commerce libre, ces pauvres diables viendront à bord des navires tâcher d'extorquer quelque peu d'argent avec le peu de vivres dont ils pourront se débarrasser et dont le prix servira en outre à payer l'impôt établi par le nouveau gouvernement.

Cette idée est pénible, et cependant la chose doit arriver ainsi, car quel autre qu'un missionnaire pensera à s'établir sur ces îles dans le but d'en civiliser les habitants.....

(M. Duroch.)

Note 46 , page 233.

Il y a quelque temps Lebouka était en guerre. Ses guerriers, secondés par les Anglais, dont les intérêts sont désormais ceux de la peuplade où ils vivent, surprisent une nuit le village ennemi; le massacre ne cessa qu'au jour. Vainement les Anglais voulurent arrêter un carnage qui les révoltait, les guerriers de Lebouka n'avaient plus de frein, comme des bêtes féroces ils

avaient soif de sang. Ces hommes, disait Tom, qui paraissent si tranquilles, s'enivrent à la vue du sang, ils deviennent fous. Tous ces récits me paraissent exagérés ; et d'ailleurs, cette férocité est souvent la nôtre, nous peuples civilisés qui nous croyons beaucoup meilleurs que ces sauvages ignorants et encore enfants dans la vie des nations.....

L'homme tué deux jours avant notre arrivée à Pao et dont nous avions appris la mort par Latchika, était un chef de pêcheurs nommé Touti. Il avait concerté avec Nanghalassé et Thounaloua, fils du Roke-Toui-Mbao (le gouverneur de Pao, comme Bill le nomme), d'assassiner le vieux Tanoa auquel (Nanghalassé surtout) ils portaient une haine profonde. Tanoa fut instruit du complot, et pour le prévenir, envoya Taou-Getho-Gonotou, frère de Lila, deuxième chef de Pao, avec la mission d'assassiner Touti. Cet envoyé s'introduisit pendant la nuit dans la demeure de Touti, et s'approchant de lui, il allait lui décharger à bout portant son fusil dans la tête, lorsque le chef des Lascaos, se réveillant en sursaut, détourna par un mouvement subit le coup dont la balle se perdit dans les nattes du lit. Taou-Getho-Gonotou, terrassé sur-le-champ, avoua, pour sauver sa vie, qu'il avait été envoyé par le chef Tanoa. Il fut laissé libre, après cet aveu, de retourner auprès du chef de Pao, et de lui rapporter les paroles suivantes de Touti : « Puisque ma mort est résolue, avait-il dit, qu'au moins je ne meure sans vengeance. Tanoa t'a envoyé pour m'assassiner, qu'il prenne garde à lui. »

Touti était un homme grand et vigoureux, il était redouté non seulement à cause de son pouvoir, mais aussi comme guerrier. Le même jour il entra dans Pao. Tanoa effrayé envoya le prier d'assister à un kava de réconciliation. Soit que Touti crut à la sincérité du chef de Pao, soit qu'il ne jugea point le moment prospère pour exécuter ses projets, il s'y rendit et les deux ennemis se jurèrent l'amitié la plus vive.

Mais telle est la perfidie du caractère vitien, que six jours

après, Touti étant allé sur une petite île chercher des cocos, le même Taou-Getho-Gonotou, auquel il avait donné la vie, l'attendit en embuscade et le tua.....

Après déjeuner nous nous acheminons, M. Dumoulin et moi, vers la partie nord de la côte de Lebouka que je n'avais pas encore visitée. Ici le paysage est encore plus joli que celui des endroits que nous avons déjà visités dans les environs du mouillage. Des vallées ombragées par de beaux arbres, sillonnées par des cours d'eau, offrent partout des sites charmants; çà et là des rochers pittoresques, des élévations et des monticules, ajoutent à la diversité de la scène et ornent de beautés naturelles cette portion de la côte. Dans un étroit vallon où se trouve une des maisons solitaires appartenant à l'Esprit, un grand emplacement noirci par le feu, indique le lieu où un grand festin a été fait. Là les vainqueurs auront célébré leur victoire en dévorant les vaincus; il me semblait entendre en passant sur ces lieux les clameurs sauvages de cette réunion, les hurlements des guerriers, les cris des prisonniers, les bruits des préparatifs du repas..... Quel horrible tableau ces lieux devaient présenter. Dirait-on à voir les figures des naturels qui nous entourent, et leurs démonstrations amicales, qu'ils soient tellement dépravés.....

(M. Desgraz.)

Note 47, page 261.

De bonne heure nous appareillons par une légère petite brise et nous dépassons bientôt après la passe nord des récifs qui défontent ce port. Nous continuons notre route au nord en prolongeant les récifs très-étendus de Balaou. Nous voyons Mangonāi et Vakaïa sur notre droite et une petite île sur la gauche, border notre route de nouveaux brisants. Nous naviguons au milieu d'un véritable canal formé par les coraux. Notre pilote Tom, plus habile que son précédent confrère, nous conte dans les intervalles

de calme des anecdotes qui se rattachent aux diverses terres que nous apercevons. Vrais ou inventés, quelques-uns de ces récits attirent notre attention et fixent nos regards sur les lieux qui ont été la scène des faits racontés. Voici un de ces récits.

Voyez-vous là-bas une petite île? On l'a nommée Lewa, femme en Vitien, à cause d'une histoire singulière. Un chef de Ovalaou avait épousé la fille d'un chef de Mangonaï, mais après peu de temps de mariage, il dédaigna sa femme, prit des concubines et donna de telles marques de mépris à son épouse de Mangonaï, qu'elle demanda à plusieurs reprises à être renvoyée chez son père. Son mari refusa toujours et lui disait quelquefois par dérision, vas-y à la nage. Oui, j'irai, s'écria-t-elle un jour, et l'on parlera longtemps dans l'archipel de ta cruauté et de ma courageuse tentative. Cette réponse excita l'hilarité des personnes présentes, car la distance à parcourir entre les deux îles est de plusieurs lieues. Une nuit cependant elle partit, et passant de récifs en récifs, elle obtenait quelque repos dans sa course; au lever du soleil son mari s'aperçut de sa fuite, et craignant qu'elle ne se noyât ou peut-être la colère de son beau-père, il arma sur-le-champ sa pirogue et courut sur les traces de sa femme, il l'atteignit près de cet îlot, et il la conjura de revenir sur ses pas. Non, dit-elle, j'ai trop fait d'efforts pour ne pas accomplir mon dessein; je veux qu'on sache partout ce qu'une femme a fait quand on l'a poussée à bout. Aussi, dit Tom, cette histoire est connue de tout le monde, et on a donné le nom de Lewa au rocher où le mari a rejoint son épouse. Cette histoire aura sans doute énormément perdu de son origine vitienne en passant par la bouche d'un Anglais. Qu'il est fâcheux de ne pouvoir comprendre en quelques jours les discours de ces sauvages. Quelle riche moisson il y aurait à faire, des récits, légendes, hauts faits merveilleux de ces peuples peu connus encore.....

Quelques pirogues se montrent çà et là, une d'elles vient à bord apporter des harpes et de l'écaille de tortue. Parmi son

équipage se trouve un Tonga, Mafi le reconnaît, et sur-le-champ lui raconte avec pompe et avec une exagération probable, la destruction de Piva. A son tour le Tonga la raconte à ses compagnons qui l'écoutent avec la plus profonde attention..... A la fin du discours, il est fort probable que nous avions tué et mangé tout Piva. A la nuit la pirogue nous quitte en nous promettant d'apporter des porcelaines aurores pour demain matin. Mafi demande et reçoit de son compatriote un cadeau de coquilles, qu'il distribue à son tour à ses amis du bord.

La pirogue qui doit ramener notre pilote Tom à Lebouka est arrivée au mouillage peu de temps après nous. En passant auprès d'une petite île avec laquelle Lebouka est en guerre, les quatre naturels qui la conduisent ont été sur le point de retourner sur leurs pas, craignant, malgré les fusils de Tom, d'être pris et mangés par leurs ennemis.....

(*M. Desgraz.*)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUATRIÈME.

	Pages.
AVIS DE L'ÉDITEUR.	v
AVERTISSEMENT.	1
CHAP. XXV. — Séjour à Nouka-Hiva.	5
CHAP. XXVI. — Fin de la relâche de Nouka-Hiva, et traversée de Nouka-Hiva à Taïti.	35
CHAP. XXVII. — Séjour à Taïti.	59
CHAP. XXVIII. — Traversée de Taïti à Apia.	86
CHAP. XXIX. — Séjour à Apia.	97
CHAP. XXX. — Traversée d'Apia à Vavao, et séjour à Vavao.	126
CHAP. XXXI. — Traversée de Vavao aux îles Hapai. — Séjour aux îles Hapai, et traversée des îles Hapai au mouillage de Pao (îles Viti).	149
CHAP. XXXII. — Séjour à Pao. — Destruction du village de Piva.	171
CHAP. XXXIII. — Traversée de Pao à Lebouka, et séjour à Lebouka.	215
CHAP. XXXIV. — Fin de l'exploration des îles Viti. — Séjour à Boua. — Considérations générales sur les habitants.	234
Notes.	265

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

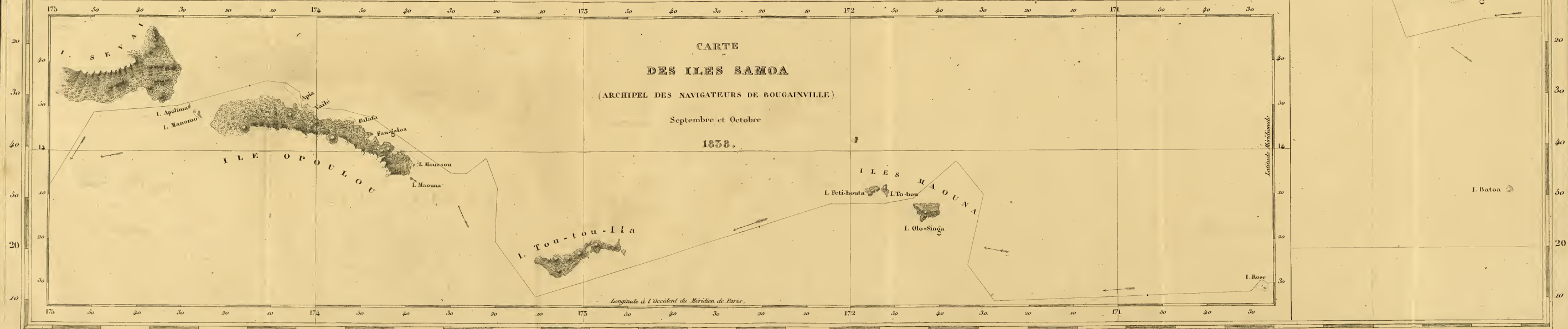
67-424.7
5-3-67
Chambers

ERRATUM.

3^e volume, p. 105, lig. 7 et 14, au lieu de M. *Peligot*, élève de
1^{re} classe, lisez *Perigot*.

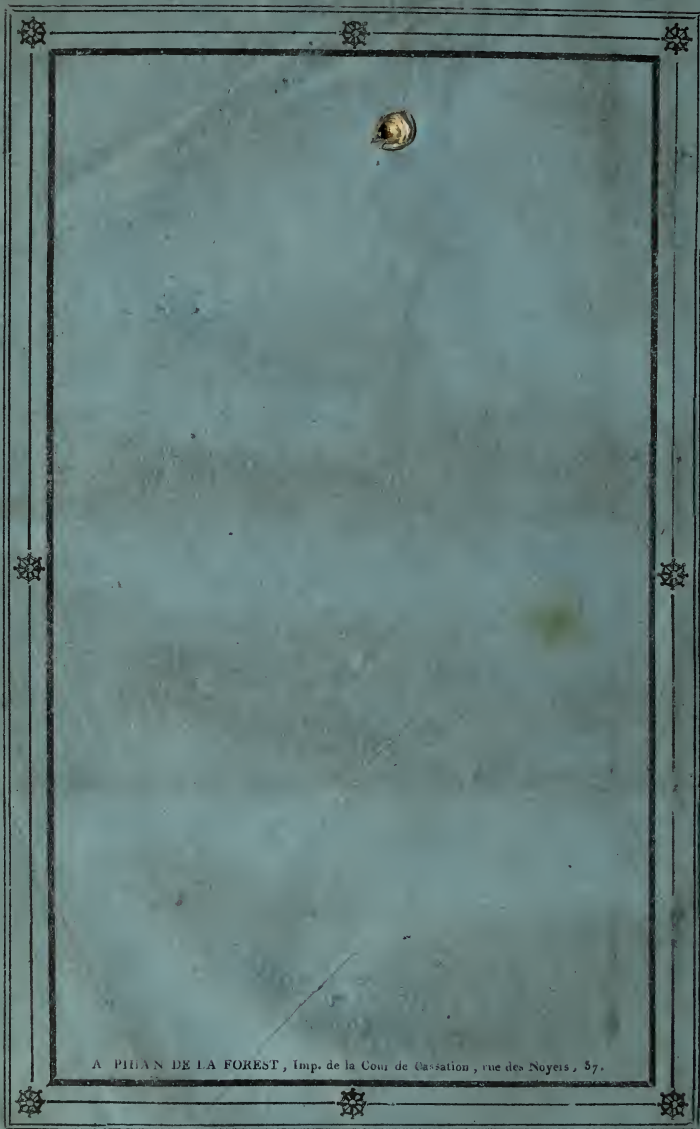
Longitude à l'Est du Méridien de Paris.

CARTE
DE L'ARCHIPEL VITI
Sous le titre de
 par **M. VINCENDON DUMOULIN,**
Ingenieur Hydrographe de la Marine
 à bord de la Corvette l'Astrolabe.
OCTOBRE 1838.



RPJCS

E 841
D 893 v
vol. 4



A PHAN DE LA FOREST, Imp. de la Cour de Cassation, rue des Noyers, 37.

